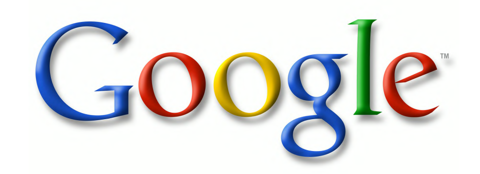
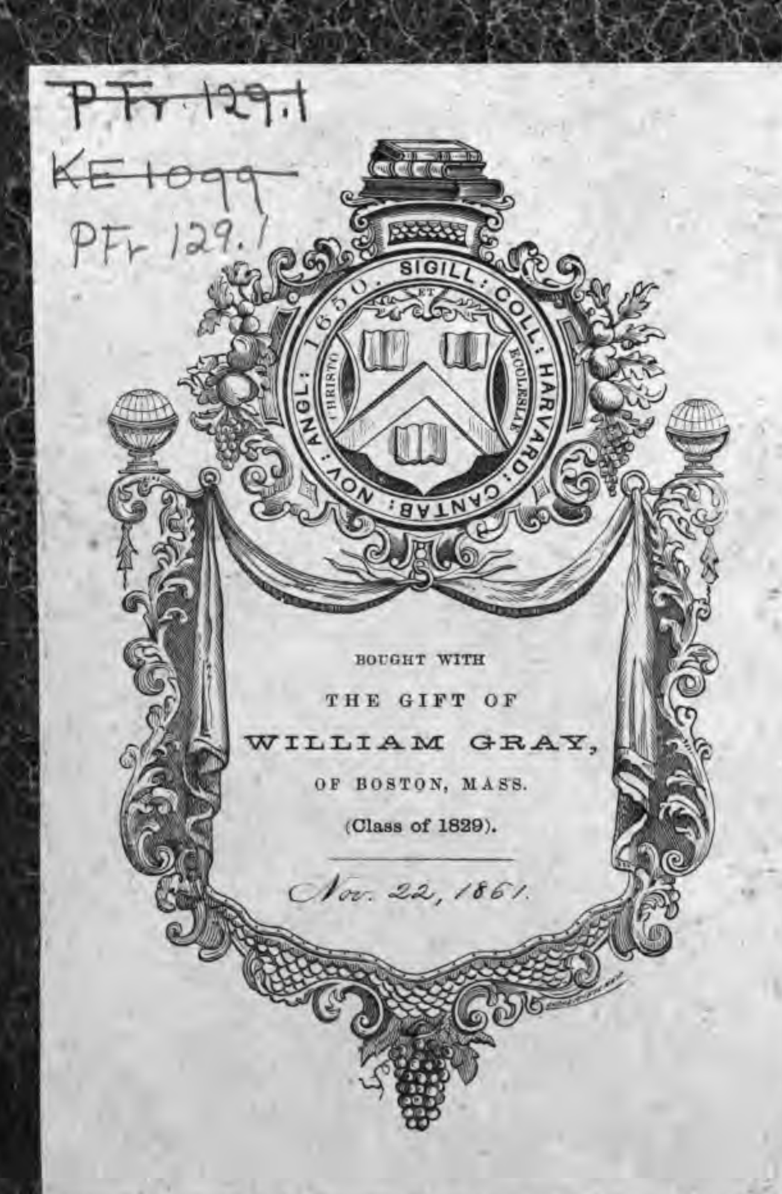
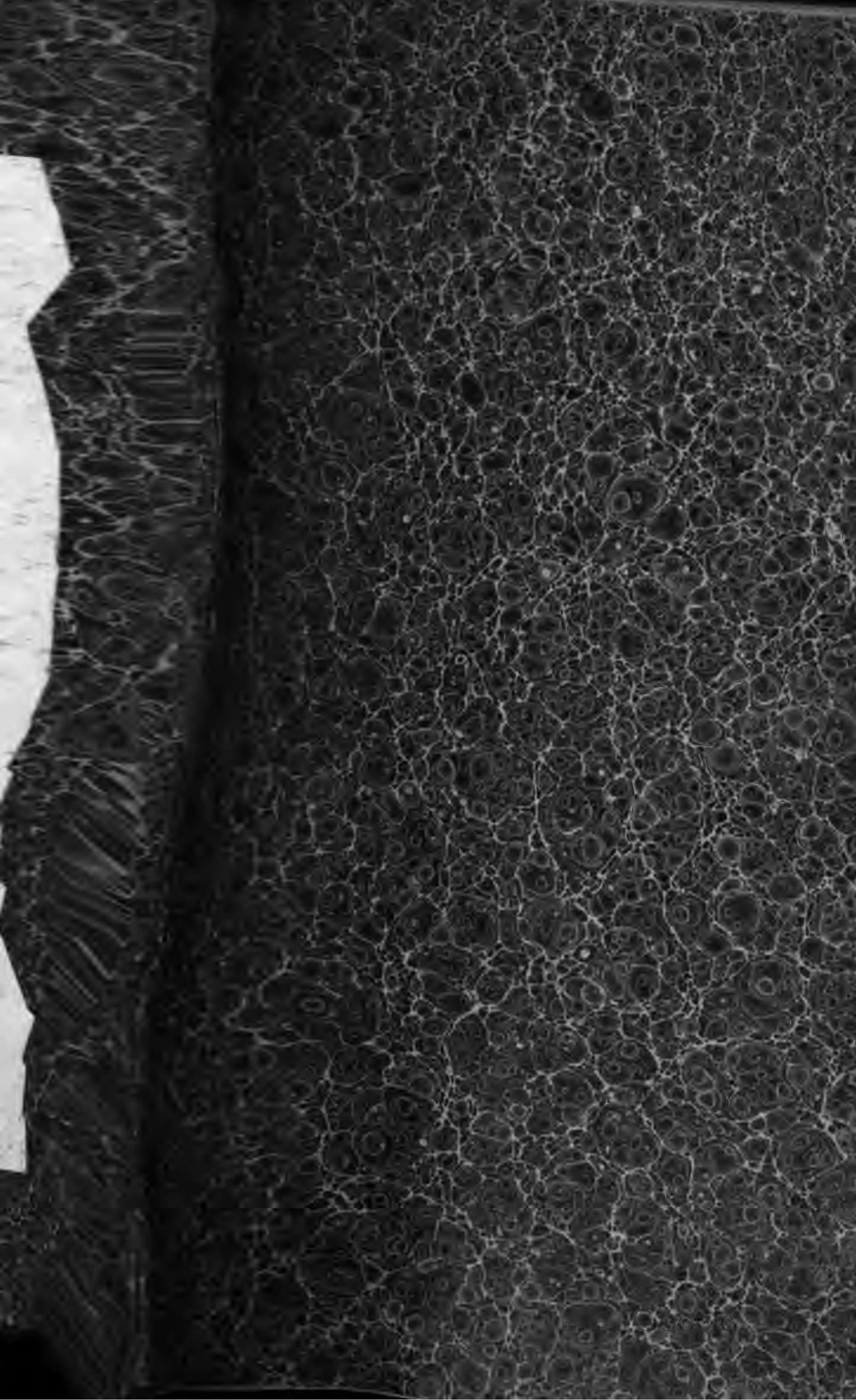



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



# BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES, ET ARTS,

FAISANT SUITE

A LA BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE

Rédigée à Genève

PAR LES AUTEURS DE CE DERNIER RECUEIL.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

*Neuvième année.*

## LITTERATURE.

A GENEVE,
De l'Imprimerie de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE,
ET A PARIS,
Chez BOSSANGE, Père, Libraire de S. A. S. M.gr le Duc d'Orléans, rue de Richelieu, N.° 60.
1824.

# PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

**Tableaux de l'histoire philosophique du Christianisme; ou, Etudes de philosophie religieuse, par Ch. Coquerel; in-18. Paris, 1823.**

( *Article communiqué* ).

Un livre nouveau vient à paroître; suivant la catégorie dans laquelle il doit être rangé, on l'annonce dans un journal littéraire ou scientifique; et le lecteur candide s'imagine que l'article fera connoître l'ouvrage auquel il est censé être dédié, en donnera du moins quelque idée, apprendra au lecteur s'il doit recourir à l'ouvrage lui-même, s'il y trouvera des recherches, des vues, des documens qui l'intéressent. En d'autres termes, on croiroit qu'une annonce quelconque doit tenir ce qu'elle promet. Trop d'écrivains s'affranchissent de cette règle; pour quelques-uns d'entr'eux un article n'est souvent qu'un cadre commode, dans lequel ils font entrer des idées favorites, l'éloge d'un ami, la critique d'un auteur qu'ils trouvent moyen de citer à la barre, puis un ou deux mots en passant sur celui dont l'ouvrage est annoncé. Les détails sont réservés pour un second article qui se fait attendre des mois entiers et qui peut-être n'arrive jamais. C'est ce me semble un abus; le devoir, en cas pareil, n'est-il pas de faire gagner du temps aux lecteurs, ou de les mettre sur la voie de trouver ce qu'ils cherchent, en faisant connoître le but de l'auteur, les caractères qui le distinguent, ce qu'il a approfondi, ce qu'il s'est contenté

d'esquisser, ses qualités, ses erreurs, s'il lui en est échappé quelqu'une. C'est ce que je vais essayer dans cet article. Mr. Charles Coquerel, avantageusement connu par d'intéressans écrits et l'un des Rédacteurs de la *Revue encyclopédique*, a fait paroître dernièrement le résultat de ses méditations sur la philosophie religieuse, qu'il définit « L'art de faire le bonheur des hommes en les éclairant, » définition qui indique tout à la fois et le désir de l'auteur et le but qu'il se propose. Suivons-le dans sa marche.

Il reconnoît que le sentiment religieux, qui distingue et élève l'homme, est inséparable de son existence et aussi ancien que lui : les peuples primitifs ont laissé partout des traces de leurs idées religieuses ; l'idolâtrie même est un hommage que l'erreur leur a rendu ; l'ignorance la plus grossière, n'a pas empêché les sauvages habitans des rives de l'Orénoque, de répondre aux pacifiques missionnaires, que l'Europe, bienveillante en cette occasion, leur envoyoit, « pour » ne pas renfermer nos Dieux dans une église, comme s'ils » étoient vieux ou infirmes, nous ne reconnoissons pas moins » leur présence et leur pouvoir. »

Tous les hommes aussi ont cru que l'ame est d'un autre ordre que la matière qu'ils foulent aux pieds, et ils ont nourri le pressentiment de leur immortalité, sans lire les longs traités d'une théologie embarrassée ou chancelante, et sans s'arrêter aux spécieuses objections d'une métaphysique ennemie qui vouloit déchirer ce beau titre de gloire.

Ces hautes pensées, ces vérités consolantes n'ont pu s'altérer par le temps, ou être ébranlées par le choc des intérêts et des passions humaines ; elles ont survécu aux révolutions des empires, et à tous les systêmes des philosophes ; aussi l'homme battu par le malheur et fatigué de la vie n'a qu'à redescendre dans son cœur, pour y trouver un asyle où ces vérités sont vivantes.

Bien qu'elles aient été momentanément modifiées, d'après la position, le caractère et les mœurs des hommes, elles ont exercé sur eux, dans tous les temps, une grande influence; elles l'exerceront toujours. La raison humaine a fait de grands pas; après avoir été long-temps la dupe d'une imagination poétique et vagabonde, elle demande du positif et du vrai; aussi voyez les progrès des sciences; voyez où en étoit l'esprit humain vers la fin du moyen âge et où l'on se trouve aujourd'hui.

Ceux qui, par exemple, nient de nos jours le principe de la tolérance, causent une grande sensation; ceux qui jadis osoient le proclamer, étoient des gens dangereux dont il falloit purger la terre; aujourd'hui, les cultes sont protégés, les prêtres doivent se renfermer dans le spirituel de leur charge; on sait briser le joug de la coutume; les noms, les sectes de la vieille philosophie ont disparu; on est disposé à croire ce qui est vrai, ou à recevoir ce qui est juste; les hommes appellent de tous leurs vœux, une religion éclairée, raisonnable et libre; après avoir essayé d'un fanatisme cruel, d'une élégante incrédulité, d'un athéisme farouche, on en revient au besoin profond d'une doctrine simple et pure qui puisse garantir tous les droits et consacrer tous les devoirs.

Le christianisme bien entendu rend tous ces services et offre toutes ces idées religieuses; pour bien comprendre quels trésors il a apportés à la terre, il suffit de se rappeler ce qu'elle étoit devenue sous le despotisme et la corruption des Empereurs. Ce fut dans cette époque de l'avilissement de l'espèce humaine que le christianisme vint faire connoître la charité universelle, ordonner aux hommes de voir des frères dans les autres; ce fut alors qu'il se présenta pour tempérer les guerres et la politique, pour perfectionner la civilisation et adoucir les mœurs sociales. L'annonce de ces

changemens effraya les Césars, qui, craignant pour l'immutabilité de leur trône, au milieu de ce mouvement général, prouvèrent, en organisant des persécutions, combien il est difficile d'allier les grandeurs à la sagesse!

La loi nouvelle commandoit les mêmes devoirs aux Romains de la capitale et aux esclaves des extrémités de l'empire; une morale commode n'étoit point réservée aux maîtres du monde; le besoin de l'examen devoit résulter nécessairement de ces principes nouveaux et de ces leçons jusqu'alors inconnues; l'orgueil étoit blessé du principe d'une égalité primitive; il fut résolu de combattre la nouvelle loi; elle fut combattue. Heureuse si jamais elle n'eût compté de prétendus disciples au nombre de ses plus dangereux ennemis!

Mais le moyen âge embrasse des siècles de barbarie; l'esprit humain suivit une fausse route; les désordres de l'occident, la foiblesse des Empereurs grecs, la violence des soldats, les sectes, les schismes, l'ignorance, la négligence du clergé confondirent et mêlèrent tout; c'est le cahos du monde moral. Le lien de la religion, le seul qui ne fût pas brisé, se relâchoit de jour en jour; la famille chrétienne sentit la nécessité de se rapprocher, lorsque les disciples de Mahomet pénétrèrent jusques dans son sein. Le réveil fut court; les mœurs étoient trop dépravées pour qu'il fût possible de prendre une direction heureuse et nouvelle; le clergé craignoit les lumières; il redoutoit qu'elles ne conduisissent avec elles l'examen. Cependant, ce fut encore la religion qui, toute défigurée qu'elle étoit, tendit la main aux hommes, au plus bas de leur chute. Tous ceux qui étoient vertueux ou savans, se retirèrent dans des cloîtres, pour s'y mettre à l'abri des désordres ou de la violence; il restoit assez de christianisme dans la foi pour faire briller quelques foibles lueurs; les combattans farouches qui, au milieu du renversement de toute société, ne reconnoissoient aucun frein,

obéissoient à la voix de l'homme qui, des barreaux de sa fenêtre, leur crioit de respecter son asyle. Les moines sauvèrent, sans le savoir, les plus beaux ouvrages des hommes, et nourrirent dans leurs couvens les élémens de cette lumière qui devoit faire naître plus tard la tolérance et l'esprit d'examen.

Après avoir reconnu que la folie des croisades fit germer en Europe des idées, des sentimens nouveaux, et rapprocha tout au moins les hommes d'une même nation, l'auteur marchant à son but, jette un coup-d'œil sur les peuples européens à la renaissance des lettres; il trace rapidement les résultats, les avantages de la révolution, qui, dans cette époque, s'opéra dans les idées religieuses, et il indique la cause des résistances qui lui furent opposées. Les biens dont cet événement fut la cause peuvent être compris dans cette seule phrase, « l'esprit d'examen reprit la vie. » La voie d'autorité ne fut plus la reine du monde; la philosophie elle-même cessa d'être emprisonnée dans les écoles et comparut devant le genre humain; les discussions se simplifièrent, les subtilités furent abandonnées; on ne s'effraya plus de ce que l'on ne comprenoit pas; l'esprit d'examen se glissa dans tous les rangs et remplit toutes les pensées.

Cette liberté de tout discuter a fait de tels progrès, que la dispute entre les deux principales communions chrétiennes, ne roule guères sur les points de détail; mais traite des principes essentiels, du système d'autorité ou de l'examen libre en matière de foi, parce qu'en s'élevant, l'esprit humain perd de vue les petites inégalités de la carrière. Notre auteur introduit ensuite deux champions qui défendent successivement leur système; chacun d'eux les appuie, non plus sur une autorité extérieure, mais sur des raisons, parce que la religion et la philosophie ont fait alliance entr'elles; les hommes sages de toutes les communions, sont représentés

comme voulant répandre chez toutes les nations, l'Evangile qui assure la dignité des hommes et dans lequel se trouvent réunis tous les grands principes de la foi et de la vertu; il combat, en passant, la défense imposée par les sociétés bibliques, d'ajouter aux livres saints des réflexions ou des commentaires; il estime que cette précaution bonne en Allemagne et en Angleterre, où les livres saints sont connus et médités, est nuisible en France, où l'Evangile est un livre nouveau, ou contre lequel on a des impressions défavorables qu'il faudroit effacer, et il croit que les preuves de l'authenticité des saints livres, des introductions à chaque écrit, des détails historiques, des éclaircissemens seroient indispensables pour rendre cette lecture fructueuse.

A ces réflexions générales, succède le tableau de la situation des idées philosophiques en France; il fait observer que la lecture est devenue un besoin, que l'habitude de raisonner en est la conséquence. Mais si l'esprit humain se jette avec rapidité dans la carrière où son activité l'entraîne, il ne produira rien de durable et de vraiment beau, s'il lui manque la source des grandes pensées; en politique, en morale, en métaphysique, en religion, il veut tout approfondir; toute opinion doit résister à un examen sévère, c'est la conséquence nécessaire de la marche de l'esprit humain. Les philosophes du dernier siècle ont fait écrouler, par leur influence, de gothiques institutions, ils ont beaucoup fait, il reste à substituer à leur philosophie incomplète, des principes plus certains, et qui fournissent aux devoirs une base inébranlable.

» Il est triste d'avoir à dire que le matérialisme ait trouvé
» parmi eux des défenseurs; si vous admettez une fois que
» la conscience et l'idée du bien se forment par l'éducation, la
» morale comme la liberté deviennent accidentelles et vagues;
» le gouvernement se réduit à une affaire d'utilité ou d'in-

» térêts, les principes tiennent au caprice du plus fort, et » dans ce désordre général, les peuples subissant en masse » les conséquences d'une philosophie dangereuse, sans règle » pour leurs devoirs, sans garantie pour leurs droits, retom- » bent dans la condition des troupeaux : qu'importe que » la morale prenne l'air d'une science exacte, si cette appa- » rente exactitude n'a rien qui engage à la pratiquer? Avant » tout, il faut en assurer les bases. Celui qui ne parviendra » pas à se rendre certain de l'existence d'un être infini, » de l'immortalité de son âme, et des attributs du grand » être qui lui a permis de penser, celui-là commencera par » être le plus malheureux et sera exposé à devenir le plus » méchant de tous les hommes. En vain quelques philo- » sophes imprudens et coupables nous parlent de vérité et » de philosophie, en même temps qu'ils ébranlent tout ce » que notre nature a de plus cher et de plus sacré. Non, » ce n'est pas la pure et douce vérité qu'ils nous présentent, » mais des lueurs funèbres auxquelles nous ne pouvons pas » marcher. L'ami de la vérité ne peut abandonner à ces » rhéteurs ni son admiration pour ce qui est beau, ni son » respect pour ce qui est juste, ni sa sensibilité pour le » malheur, ni son enthousiasme pour la liberté, ni l'attrait » d'un immortel avenir, digne de la grandeur de son âme » et des justes espérances de la vertu. »

Si les vues de l'auteur sont justes, la philosophie religieuse pour être utile, doit fournir des applications directes aux intérêts de la société, contribuer au bonheur de l'homme, assurer ses droits et lui faciliter ses devoirs, car on ne s'accommode plus de stériles théories. Si les gouvernemens et les individus suivent les lois de l'Evangile dans lequel est enseignée cette philosophie religieuse, les hommes pourront penser, agir, posséder librement; les principes de la politique se réduiront à la bonne foi, au respect pour les

sermens ; la théologie deviendra claire et sera respectée. Les sciences seront l'étude favorite de ceux qui veulent éclairer et fortifier leur ame; à côté du zèle pour la chose publique, viendront se ranger les vertus sociales. « Si tout ce qui est » en rapport avec la nature physique de l'homme participe » de la fragilité des choses temporelles, tout ce qui tient » à sa nature morale semble avoir un caractère d'immortalité. » Les grandeurs, la jeunesse, la beauté, tout périt sous » les efforts du temps; il ne respecte ni les lauriers de la » victoire, ni l'airain des statues, ni le marbre des autels ; » mais dans son cours destructeur, il respecte le sentiment » du vrai, les sentimens de la justice et de la philantropie. »

L'auteur termine son cours par un appel à la jeunesse française à laquelle il s'associe, et certes elle ne pourroit avoir un plus digne représentant, afin qu'elle dissipe par ses actions les préventions défavorables que l'on voudroit inspirer contre elle, afin qu'elle fonde de sages libertés sur la base inébranlable des lumières et de la vertu.

Voilà, si je ne me trompe, la marche que l'auteur s'est tracée; heureux, si l'on entend sa voix et si l'on s'attache aux principes qu'il établit et qu'il développe. J'ai conservé, autant que je l'ai pu, ses expressions, afin que le lecteur pût juger, en suivant les idées, combien son style est clair, élégant et nerveux. Ce n'est pas en théologien qu'il a voulu considérer sa matière, il seroit donc injuste de le juger sous ce rapport; philosophe moraliste, il a montré quelle seroit l'utilité d'une philosophie, qui déjà s'appuieroit sur les grands principes de la religion naturelle, enrichie des lumières que l'Evangile a versées sur elle, et qu'elle a vivifiées par la charité. Il laisse ainsi à conclure combien de force ses argumens acquerroient encore, s'il avoit voulu tirer un plus grand parti de quelques vérités chrétiennes ; mais il s'adresse à tous les hommes qu'il embrasse sans réserve dans son affection.

Dans le second chapitre de son livre, l'auteur avoue que la question *du mal* est difficile à éclaircir, et il trouve triste de l'examiner de trop près. Je me permettrai de combattre cette pensée, et de croire qu'il est utile de sonder ce sujet. Pour bannir le mal de la terre, il eût fallu bannir toutes les espèces inférieures destinées cependant au perfectionnement et par cela même au bonheur; ne peut-il pas y avoir au-dessus de l'homme, un nombre prodigieux d'espèces très-imparfaites à leur manière, quoique très-parfaites en comparaison de l'homme? Il eût donc fallu retrancher de l'échelle des êtres toutes ces espèces. Mais où s'arrêter dans ces retranchemens successifs? Il eût fallu réduire l'univers à la créature la plus parfaite que nous puissions concevoir. Cependant, cette créature auroit encore bien des imperfections inséparables de tout ce qui est créé. Demander pourquoi le mal existe sur la terre, c'est demander pourquoi il existe un univers. S'il eût été réduit à une seule créature, il eût fallu arranger autrement le monde matériel; toutes les espèces sont subordonnées les unes aux autres, et cette admirable subordination constitue le caractère essentiel de l'harmonie universelle. Les espèces inférieures existent pour le bonheur, ou même pour la vie des espèces supérieures; une fois convaincu qu'il n'est aucun être de notre monde qui soit parfaitement isolé, on se représente ce monde sous l'image d'une grande machine dont toutes les pièces jouent les unes pour les autres, et concourent à produire un effet principal, résultat de la construction de la machine.

Les métaphysiciens divisent le mal en métaphysique, physique et moral; il n'y en a proprement qu'une seule espèce, le mal de limitation, d'imperfection. Si l'univers est une machine immense, les êtres qui entrent dans sa composition, ne pouvant être tous semblables, leurs propriétés et leurs facultés devoient varier avec leur place et leurs fonctions

dans la machine. L'homme est tel que l'exigeoit le rôle qu'il étoit appelé à y jouer; changez-le, il eût fallu changer toute la machine; c'est-à-dire, Dieu auroit dû créer un autre univers. Mais la même difficulté auroit lieu pour tous les univers possibles; bien plus, Dieu auroit dû ne point créer du tout, car peut-il ne pas mettre de l'harmonie entre toutes les parties de son ouvrage?

L'homme est donc ce qu'il devoit être; il n'est tel que par ses facultés; il est limité par ses facultés mêmes, puisqu'il ne peut connoître et agir que dans le rapport à sa nature ou à son essence. L'ignorance et l'erreur sont le résultat naturel de ces limites, et elles varient dans chaque individu d'après les circonstances où il se trouve placé.

L'homme est un être sentant, il aime à sentir agréablement, il a un penchant pour les objets sensibles, le degré de ce penchant détermine la passion. Les passions sont le résultat nécessaire de la faculté de sentir, mise en action par les sens. Elle est réprimée ou balancée dans ses effets par la faculté de connoître, et ces deux facultés se limitent ainsi réciproquement. Mais comme l'homme tient plus à la matière qu'à l'esprit, il est plus porté à sentir qu'à réfléchir, et c'est apparemment ainsi qu'il faut entendre ce que les moralistes nous disent de la corruption naturelle de l'homme. L'homme est limité, l'homme est libre, il ne peut être porté vers le bien comme un corps est projeté vers un certain point; il n'y est poussé que par des motifs proportionnés à sa faculté de connoître; ces motifs lui ont été fournis par le Créateur, qui ne pouvoit ôter aux sens leur influence, sans dénaturer l'homme, et qui ne pouvoit lui donner les facultés et les connoissances des natures supérieures sans en faire un autre être.

C'est à-peu-près en ces termes qu'on peut répondre avec Charles Bonnet à cette question *du mal*, qui, vue sous cet

aspect, n'est plus triste à examiner. J'eusse désiré que Mr. C-Coquerel eût laissé toujours visible, et comme dans la main, le fil auquel il rattache ses idées de détail et le but final auquel il veut atteindre. Je crains que des lecteurs distraits, et ils sont en grand nombre, ne perdent quelquefois de vue le terme auquel il aspire, et ne retirent ainsi moins de fruits de cet ouvrage qui fait un grand honneur aux sentimens, à la douce philosophie, au patriotisme et au talent de son jeune et estimable auteur, devant lequel est ouverte une vaste et noble carrière qu'il saura parcourir avec gloire.

C.

---

## LITTÉRATURE ROMAINE.

History of Roman Literature, etc. Histoire de la littérature romaine, depuis les temps les plus anciens jusqu'au temps d'Auguste. Par John Dunlop. Esq. 2 vol. in-8.° *Londres* 1823.

---

(*Cinquième extrait. V. p. 244 du vol. préc.*)

Quoique des témoignages irrécusables attestent la destruction des principaux matériaux qui servent à l'histoire des premiers siècles de Rome, on ne sauroit affirmer que tous les vestiges de l'antiquité romaine eussent disparu, à l'époque où les Romains ont commencé à écrire l'histoire. Une grande partie du contenu des annales des pontifes a dû être conservée par la tradition orale; et même les mémoires de famille, quelque peu de confiance qu'ils méritassent isolément, pouvoient mettre un

historien judicieux sur la voie de la vérité, s'il se donnoit la peine de comparer entr'elles les relations contradictoires du même évènement, fournies par des familles rivales. Malheureusement le premier Romain qui entreprit la tâche d'écrire l'histoire de la république, *Quintus-Fabius-Pictor*, paraît n'avoir possédé aucune des qualités qu'auroit exigé un travail de cette nature; et c'est peut-être à son défaut de jugement, à sa négligence et à l'insuffisance de ses recherches, bien plus qu'à la perte des monumens anciens, qu'il faut attribuer cette profonde obscurité qui nous dérobe la connoissance exacte des premiers siècles de Rome.

Fabius Pictor commença sa carrière militaire l'an de Rome 528, sous le consul Lucius Emilius, chargé de repousser les Gaulois, qui, dans cette même année, avoient franchi en grand nombre les Alpes. Il servit ensuite dans la seconde guerre punique, et assista à la bataille de Trasymène. Après la défaite de Cannes, il fut envoyé par le Sénat à Delphes, pour consulter l'oracle d'Apollon sur l'issue de la guerre et sur les moyens d'appaiser le courroux des Dieux.

Les Annales de Fabius Pictor embrassoient toute l'histoire de Rome, depuis la fondation de la ville, jusqu'à la fin de la seconde guerre punique (AN. 552). Craignant sans doute que sa narration ne fût trop aride et trop incomplète, s'il se bornoit à raconter ce que l'on pouvoit savoir de certain relativement aux premiers siècles de Rome, Fabius ne se fit aucun scrupule d'en remplir les lacunes, soit par une foule de traditions populaires, quelque contradictoires et quelque invraisemblables qu'elles fussent; soit par les fables dont l'adulation ou le goût du merveilleux des historiens grecs avoit embelli l'origine de Rome. Denys d'Halicarnasse lui reproche expressément d'avoir suivi sans discernement les autorités les moins respectables; de n'avoir mis aucun soin à s'assurer de la réalité des faits qu'il raconte, et d'être très-inexact relativement aux

dates. S'il faut en croire Plutarque, Fabius a emprunté à un auteur grec très-obscur (Dioclès de Péparthe), tout ce qu'il raconte de Mars et de Rhéa Sylvia, de la louve et de ses deux nourrissons, Romulus et Rémus. Ainsi donc, il paroît évident que Fabius Pictor méritoit peu de confiance par rapport aux événemens des cinq premiers siècles de Rome; mais ce qui doit étonner davantage, c'est qu'il n'étoit pas même un guide sûr pour l'histoire de son temps, quoiqu'il fût parfaitement bien placé pour connoître la vérité. Polybe, qui vécut peu de temps après lui, et qui fit de profondes recherches sur la seconde guerre punique, l'accuse de partialité pour sa nation et d'injustice envers les Carthaginois. Il le regarde comme un écrivain dont le témoignage ne sauroit avoir aucun poids. Les fragmens des Annales de Fabius qui nous restent, semblent confirmer le jugement sévère qu'en ont porté Denys d'Halicarnasse et Polybe; on y voit percer une crédulité et un esprit minutieux tout-à-fait indigne d'un historien.

Malheureusement la dignité sénatoriale de Fabius Pictor, et sa qualité de témoin oculaire d'une grande partie des événemens décrits par lui imprimèrent à son histoire un caractère d'authenticité qu'elle étoit loin de mériter. Par conséquent, ses successeurs se bornèrent à le copier, sans se donner la peine de consulter le petit nombre de monumens encore existans, sans chercher à éclaircir les nombreuses difficultés qui embarrassoient l'histoire des premiers siècles de Rome, et sans faire de nouvelles recherches sur les temps plus rapprochés d'eux.

Parmi les annalistes qui succédèrent à Fabius Pictor, nous nommerons les suivans : *Calpurnius Pison*, consul l'an de Rome 620, que Niebuhr soupçonne avoir été le premier qui introduisit dans l'histoire, les fables contenues dans les anciens poëmes héroïques; *Cajus Faunius*, contemporain de Scipion le jeune, dans les Annales duquel Plutarque puisa les principaux matériaux de la vie des Gracques; *Cælius Antipater*,

contemporain des Gracques, qui décrivit la seconde guerre punique; *Sempronius Asellion*, auteur d'une histoire des campagnes de Scipion en Espagne, auxquelles il avoit assisté en personne; *Quintus Lutatius Catulus*, qui écrivit l'histoire de son consulat et de la guerre contre les Cimbres; *Claudius. Quadrigarius*, dont les Annales existoient encore au douzième siècle; *Quintus Valérius Antias*, que Tite-Live cite, mais en observant que son goût pour l'exagération rend son témoignage peu sûr; enfin, *L. Cornelius Sisenna*, ami d'Atticus, auteur d'une histoire des guerres civiles de Sylla et Marius. De tous ces annalistes, et d'environ cent cinquante autres dont nous connoissons les noms, il ne nous reste que des fragmens, mais les critiques anciens qui les possédoient en entier, nous apprennent que leurs récits étoient très-arides, qu'ils n'expliquoient nullement les causes et les conséquences des événemens, et qu'ils ignoroient l'art de peindre au naturel les personnages dont ils parloient. Malgré ces défauts, nous regrettons à juste titre la perte de leurs ouvrages. S'ils méritoient peu de confiance relativement aux premiers siècles de Rome, du moins lorsqu'ils racontoient les événemens de leur temps, ils avoient tous les moyens nécessaires pour composer une narration conforme à la vérité. D'abord comme la plupart d'entr'eux avoient été Consuls, Préteurs, Généraux, Chefs de parti, ils avoient une connoissance personnelle de beaucoup de faits; ensuite, ils avaient à leur disposition les décrets du Sénat, les traités de paix ou d'alliance conclus avec les nations étrangères; les capitulations des villes conquises; les relations des triomphes, les dépêches publiques adressées au Sénat, par les Commandans des armées; tous documens que l'on conservoit avec grand soin dans le trésor public ou dans les temples; nous trouverions donc dans leurs Annales au moins des faits suffisamment constatés, et pouvant fournir des matériaux abondans à l'historien. Sans doute, il ne falloit pas y chercher cet

enchaînement

enchaînement des causes et des effets qui, seul, rend l'histoire instructive et intéressante; cet art de peindre les mœurs et les individus, de manière à nous faire, pour ainsi dire, assister aux évènemens du temps passé. Le premier de tous les Romains qui mérita véritablement le nom d'historien, fut *Salluste.* Né à Amiternum, l'an de Rome 668, il fut élevé à Rome et paroît avoir reçu une éducation soignée. Successivement revêtu des dignités de Questeur et de Tribun du peuple, il s'attacha au parti de César et s'attira l'inimitié des patriciens; lesquels réussirent l'an 704 à le faire exclure du Sénat, sous prétexte de mauvaises mœurs. Après cette disgrâce, il quitta Rome et alla rejoindre son patron César dans les Gaules. Plus tard, la guerre civile s'étant terminée par la destruction du parti de Pompée, Salluste fut nommé par César au gouvernement de la Numidie, et amassa de grandes richesses en dépouillant cette province. De retour à Rome, il fut accusé pour ses vexations. Ayant été acquitté, grâce à la protection de César, il renonça aux affaires, et habita tour-à-tour sa campagne à Tibur, et le magnifique palais qu'il fit bâtir à Rome, connu sous le nom des *Jardins de Salluste.* Là, il partageoit son temps entre ses occupations littéraires et la société de ses amis, au nombre desquels se trouvoient Lucullus, Messala et Cornelius Nepos. Nous n'entrerons pas dans la discussion du caractère moral de Salluste, nous dirons seulement que si l'on ne peut disconvenir que ses mœurs étoient peu sévères, et que dans l'administration de la Numidie il se rendit coupable de rapacité; vice malheureusement trop commun alors à Rome; d'un autre côté, ses ennemis en le représentant comme un monstre d'iniquité, paroissent avoir été animés par l'esprit de parti plutôt que par l'amour de la vérité.

Salluste a choisi pour objet de ses compositions historiques, deux évènemens qui nous font connoître la république romaine à deux époques très-orageuses, la *guerre contre Jugurtha* et la

plicité. Nous avons de lui sous le nom de *Commentaires* ou de Mémoires une description de la guerre contre les Gaulois en sept livres, et de la guerre civile en trois livres. Quoique ces mémoires n'embrassent qu'un petit espace de temps, ils sont du plus haut intérêt; le général le plus habile d'un peuple guerrier, nous initie lui-même dans tous les détails de ses campagnes, pendant la lutte qu'il eut à soutenir, d'abord contre les Gaulois et les Germains, peuples vaillans et braves, et ensuite contre Pompée, le seul général de ce temps qu'on pût lui comparer.

C'est toujours avec modestie que César parle de lui-même dans ses mémoires, et à l'en croire, il sembleroit qu'il n'a eu qu'une très-petite part dans les grandes actions qu'il décrit. S'agit-il de ses succès, il les attribue à son heureuse étoile, à la bravoure de ses soldats, à l'habileté de ses lieutenans; et lorsque ceux-ci ont commis des fautes et éprouvé des défaites, il les excuse avec une indulgence amicale. Est-il question de ses ennemis, il en parle sans mépris, et ne critique leurs manœuvres qu'avec réserve et ménagement. Tout son récit porte l'empreinte de la vérité et de la candeur, si ce n'est quand il cherche à déguiser ses vues ambitieuses sous des prétextes spécieux. Au reste, il existoit tant de témoins oculaires des évènemens de la guerre civile, qu'il auroit été impossible de les altérer sans que l'inexactitude fût aussitôt découverte; il n'en étoit pas de même de ses campagnes dans les Gaules, dans la Germanie et la Bretagne; tous ceux qui l'avoient accompagné dans ces diverses expéditions, lui étoient trop dévoués, et étoient eux-mêmes trop intéressés à exalter des exploits auxquels ils avoient pris part, pour lui donner un démenti. Aussi l'a-t-on soupçonné d'avoir dissimulé les motifs réels de son expédition dans la Grande-Bretagne, et d'en avoir présenté l'issue d'une manière peu conforme à la vérité.

Les détails que César nous donne sur les mœurs des Gaulois et des Germains, sont d'autant plus intéressans qu'il est le premier qui nous ait fait connoître les institutions de ces deux nations. Son long séjour dans les Gaules l'avoit mis en état de connoître à fond les habitudes et le caractère des habitans; ainsi, ce qu'il en dit, mérite pleine confiance. Quant aux tribus germaniques, il n'a point eu avec elle des communications suivies; et ses observations sur ces peuples ne se trouvent pas toutes d'accord avec les relations de Tacite, historien qui a été beaucoup mieux à portée de se procurer des renseignemens exacts sur les peuples de la Germanie.

César ayant voulu écrire des Mémoires seulement, et non point une histoire, on ne sauroit le blâmer d'avoir raconté les évènemens sans y joindre des réflexions; cependant son récit seroit tout-à-la-fois plus intéressant et plus instructif, si, au lieu de se borner à exposer simplement ses mesures et ses actions, il en avoit détaillé plus souvent les motifs.

On sait que le style de César est principalement remarquable par sa clarté, son aisance et sa noble et élégante simplicité. Jamais rien d'enflé, jamais rien de trivial; pas un mot qui ne soit nécessaire pour exprimer sa pensée, pas un mot placé pour l'ornement. La seule chose que de certains critiques ont cru pouvoir lui reprocher, est de manquer quelquefois de vivacité et de vigueur, et d'avoir employé quelques expressions qui n'appartiennent pas à la pure latinité.

Nous possédons quelques fragmens de lettres adressées par César au Sénat et à ses amis, ainsi que de quelques-unes de ses harangues. La plupart de celles-ci ont été prononcées publiquement, soit pour défendre ses cliens, soit pour discuter les affaires publiques; il en est deux intitulées *Anticatones*, qui ne sont que des déclamations destinées à

réfuter l'éloge de Caton publié par Cicéron. Dans ces deux discours, César avoit rassemblé tout ce que les ennemis de Caton lui reprochoient relativement à sa vie publique et sa vie privée, son ambition, son affectation de singularité, sa rusticité, son avarice; mais en même temps il avoit eu soin d'adresser des complimens flatteurs au panégyriste de Caton.

Ce fut probablement dans le temps où il étoit revêtu de la dignité de Grand Pontife, que César composa deux ouvrages intitulés *Auguralia* et *Libri Auspiciorum*, ayant pour objet l'explication des augures et des présages que l'on tiroit du vol des oiseaux. Il faut sans doute rapporter à la même époque celui qu'il écrivit sur le mouvement des astres, *de motu siderum*, dans lequel, s'il faut en croire Pline l'ancien, il prédit qu'il mourroit aux ides de Mars. Nous ne connoissons ces trois ouvrages que par un petit nombre de citations; il en est de même de celui qu'il écrivit sur les analogies de la langue latine.

Suetone nous apprend que, dans sa jeunesse César composa une tragédie sur le sujet d'Œdipe, et un poëme, en l'honneur d'Hercule; plus tard il écrivit un autre poëme qui étoit une relation poétique de son voyage de Rome dans l'Espagne ultérieure.

César eut le premier l'idée de faire faire une carte générale de l'empire romain; il provoqua pour cet effet un Sénatus-consulte, qui chargea trois géomètres, Zenodoxus, Polycletus et Theodotus, de mesurer géométriquement toutes les provinces romaines. L'ouvrage fut commencé sur le champ, mais il ne fut complètement terminé que trente ans après la mort de celui qui en avoit été le premier instigateur. On sait que Jules-César réforma le calendrier romain, et que ce calendrier réformé par lui a été conservé par tous les peuples européens, sauf les corrections qui y furent faites par ordre du pape Grégoire XIII.

Le huitième livre de l'histoire de la guerre contre les Gaulois, ainsi que l'histoire des campagnes d'Alexandrie et d'Afrique, que dans la plupart des éditions de Jules-César on trouve à la suite de ses commentaires, et qui en sont la continuation, ont pour auteur *Aulus Hirtius*, zélé partisan et ami intime du Dictateur. C'est comme témoin oculaire qu'il raconte les évènemens qui se passèrent dans les Gaules, depuis la reddition d'Alesia jusqu'au départ de César pour l'Italie. Quant à l'expédition de César en Egypte, et ses campagnes contre Pharnace, roi de Pont, et contre les partisans de Pompée réfugiés en Afrique, il n'y assista pas en personne, mais il en apprit les particularités de la bouche de César, et des militaires qui avoient pris part à ces expéditions. Hirtius s'appliqua à imiter le style de son ami et protecteur, et ce ne fut pas sans succès. D'après ce qu'il dit lui-même, il paroît qu'il avoit continué ses Mémoires jusqu'à la mort de César, mais une grande partie de ce travail a péri. C'est à tort qu'on lui attribue l'histoire de la guerre d'Espagne, qui raconte les évènemens de la seconde campagne de César en Espagne contre le jeune Pompée, campagne terminée par la bataille de Munda. Suivant toute apparence, cette relation est de *Cajus Oppius*, autre ami et partisan du Dictateur, qui composa un ouvrage intitulé : *Vie des Capitaines illustres*, et un livre destiné à prouver que l'égyptien Césarien n'étoit pas fils de César.

Les historiens que nous venons de nommer, sont les seuls qui appartiennent à l'époque dont nous nous occupons, et soient parvenus jusqu'à nous. Les productions de tous les autres sont perdues, et il n'en reste pas même des fragmens. Nous savons cependant qu'*Atticus* composa des Mémoires qui embrassoient toute l'histoire de Rome ; que *Luccejus* écrivit l'histoire de la guerre des alliés, et celle des guerres civiles, deux ouvrages dont Cicéron faisoit le plus

grand cas ; que *Procilius* rédigea des Annales de Rome depuis la fondation de la ville jusqu'à son temps ; enfin que *Cæcina* écrivit l'histoire de la guerre civile, production que nous ne devons guères regretter, puisque dans une lettre adressée à Cicéron, il convient lui-même, que sa position l'a forcé à passer légèrement sur beaucoup de circonstances ; à retrancher plusieurs faits, et à adoucir ses couleurs bien plus qu'il ne l'auroit voulu.

Il nous reste une observation à faire sur les historiens dont nous venons de parler. Sans doute la plupart d'entr'eux étoient placés de manière à pouvoir se procurer des renseignemens exacts sur les évènemens qu'ils racontent, ceux du moins qui ont été postérieurs à la seconde guerre punique ; mais appartenant tous à l'un ou l'autre des partis qui divisoient la république, dominés d'ailleurs par des préjugés nationaux et par un amour passionné de la patrie, qui les rendoit injustes envers les autres nations, ils ne sauroient être regardés comme assez impartiaux ; et nous devons regretter de ne pouvoir rectifier leurs relations par celles des historiens carthaginois et gaulois.

L'art de la parole étoit estimé à Rome presqu'autant que l'art de la guerre. Si le dernier servoit à étendre les limites de la république, le premier fournissoit aux hommes distingués les moyens de gouverner leurs concitoyens et de les faire concourir à leurs vues ; aussi Cicéron pensoit-il que sans éloquence le sage le plus consommé ne pouvoit se rendre utile à l'Etat.

Denys d'Halicarnasse et Tite-Live nous racontent des choses merveilleuses relativement aux effets produits par les discours d'un Junius Brutus, d'un Publicola, d'un Appius Claudius. Cependant nous aurions tort, sans doute, si nous jugions de leurs talens d'après les harangues rapportées par les deux historiens. Il est probable que dès les premiers temps de la

république il se forma une espèce d'éloquence, mais elle devoit être rude, dépouillée d'ornemens, telle enfin qu'il la falloit pour agir sur des hommes occupés uniquement de guerre, ignorans et demi-barbares. Les critiques latins accordent pourtant une sorte de talent oratoire à *Cornelius Cethegus*, qui florissoit pendant la seconde guerre punique et fut Consul l'an de Rome 550. Il brilloit surtout par la douceur de son élocution, et par son talent pour la persuasion. L'éloquence de *Caton le censeur* étoit plus mâle et plus rude; lui et tous ses contemporains furent éclipsés par *Sergius Galba*, le premier Romain qui déploya les talens d'un véritable orateur, qui sut embellir son sujet, y répandre de l'intérêt, et faire un usage adroit de ce que les rhétoriciens appellent lieux communs. La chaleur et la vivacité de son débit, son langage vigoureux et pathétique, le faisoient presque toujours triompher de ses antagonistes lorsqu'il parloit devant les tribunaux ou devant le peuple. Mais quand il rédigeoit ses discours par écrit, on n'y retrouvoit plus le même feu; il sembloit que l'action d'écrire refroidissoit son génie. Il n'en étoit pas de même de *Lælius* et de *Scipion l'Africain le jeune*, ses contemporains. Moins habiles que Galba à exciter les passions, ils parloient et écrivoient avec la même correction, la même élégance et le même charme.

Les communications entre la Grèce et Rome, devenues plus fréquentes vers la fin du sixième siècle de la république, exercèrent sur l'art oratoire la même influence que sur les autres branches de la littérature. Elle se fit sentir dans les discours de *Marcus Emilius Lepidus*, nommé Consul l'an 617, le premier qui, à l'imitation des Grecs, donna de l'harmonie à ses périodes et de la grâce à son style. Ses contemporains, *Emilius Paulus*, *Scipion Nasica*, *Mucius Scævola*, durent à leur éloquence les hautes dignités dont ils furent revêtus.

La lutte qui s'établit, dans le septième siècle, entre le sénat et les plébéiens, funeste à la république, donna un grand développement à l'art oratoire. Les deux *Gracques*, ayant embrassé les intérêts du peuple, tournèrent contre le sénat même, l'arme de l'éloquence dont celui-ci jusqu'alors s'étoit servi comme d'un moyen de gouverner. Doués tous les deux des dispositions les plus heureuses, élevés avec le plus grand soin, et instruits par les maîtres les plus habiles, ils étoient devenus l'un et l'autre des orateurs consommés. Quoique se ressemblant sous beaucoup de rapports, et ayant toujours tenu la même conduite politique, ils n'avoient pas le même genre de talent. Tiberius avoit quelque chose de doux et de réservé dans ses regards et dans son maintien; il parloit en public avec modération, son langage étoit soigné et poli, et il réussissoit surtout à exciter la pitié; Cajus étoit passionné et véhément; il s'agitoit violemment à la tribune, et son langage hardi et impétueux étoit propre à inspirer la terreur.

Ce fut à l'époque des Gracques que l'usage s'introduisit parmi les jeunes Romains de s'attacher à un des orateurs les plus distingués de la république, de l'accompagner lorsqu'il se rendoit à l'assemblée du peuple pour discuter les affaires de l'Etat, ou aux tribunaux pour y plaider des causes privées. Ils se familiarisoient ainsi avec les affaires, ils formoient leur jugement, ils apprenoient comment il falloit attaquer ou défendre une cause; ils avoient occasion d'observer les dispositions du peuple et de connoître les moyens par lesquels on pouvoit lui plaire, l'émouvoir et le persuader.

Dans la dernière moitié du septième siècle, des rhéteurs ouvrirent à Rome des écoles où ils enseignoient l'art de parler; et l'étude de l'éloquence dès-lors fut considérée comme le complément nécessaire de l'éducation d'un jeune patricien. Aussi le nombre des orateurs augmenta rapidement. Il seroit

long et fastidieux de nommer tous ceux dont Cicéron fait mention : nous ne citerons que les principaux d'entr'eux.

Les deux premiers orateurs, qui, au dire de Cicéron, élevèrent la gloire de l'éloquence romaine au niveau de celle de la Grèce, furent *Marcus Antonius*, et *Lucius Crassus*.

Le premier, surnommé l'Orateur, grand-père du fameux triumvir de même nom, toujours prêt à se charger des causes qu'on vouloit lui confier, avoit une clientèle plus nombreuse qu'aucun de ses contemporains. Il possédoit une mémoire imperturbable, le talent de l'à-propos, et enfin une certaine franchise qui éloignoit tout soupçon d'artifice, et donnoit à tous ses discours l'apparence d'effusions de cœur nullement préméditées. Son langage n'étoit pas toujours correct et élégant, mais il avoit quelque chose de solide et de judicieux ; ses gestes étoient parfaitement d'accord avec ses sentimens et ses paroles. Sa voix étoit forte, et se prêtoit facilement à une expression lugubre et plaintive, très-propre à exciter la compassion. Malgré les succès qu'il obtint à la tribune, il ne voulut jamais publier aucun de ses plaidoyers, de peur qu'on n'y trouvât qu'il s'étoit contredit lui-même dans ses assertions.

Marcus Antonius occupa successivement les premières dignités de la république. S'étant attiré l'inimitié de Marius, il fut obligé de se cacher lorsque celui-ci, maître de Rome, publia ses tables de proscription. Sa retraite fut découverte ; et Marius envoya aussitôt quelques soldats pour le mettre à mort. Antonius les voyant entrer dans sa chambre leur adressa des paroles si touchantes, que ces féroces guerriers fondirent en larmes et n'eurent pas le courage de s'acquitter de leur mission. Le tribun qui les commandoit, plus féroce qu'eux, s'en chargea lui-même ; il abattit la tête du vieillard, et la porta à Marius : elle fut exposée sur la même tribune où Antonius étoit monté si souvent pour défendre la vie de ses concitoyens.

*Crassus*, l'émule de Marcus Antonius, commença sa carrière à l'âge de dix-neuf ans, et se fit connoître avantageusement par un grand nombre de plaidoyers. De tous ses discours, aucun ne jeta plus d'éclat que celui qui devint la cause immédiate de sa mort. Peu de temps avant que la guerre civile éclatât entre Marius et Sylla, le consul Philippus dénonça au peuple le sénat comme s'opposant aux mesures qu'exigeoit le salut de l'Etat. Dans la séance du sénat qui eut lieu immédiatement après, Crassus reprocha au Consul l'indignité de sa conduite, dans les termes les plus forts; la véhémence avec laquelle il parla lui attira une pleurésie dont il mourut au bout de sept jours.

La gravité de Crassus étoit tempérée par une politesse insinuante, une urbanité exquise, une grande aisance, et une aimable gaîté. Son langage étoit pur et élégant sans affectation, sans apparence d'effort ou de prétention. Plein de clarté dans l'exposition de son sujet, et doué d'une grande érudition lorsqu'il s'agissoit de discuter un point de droit, il joignoit à ces deux qualités une modestie peu commune. Dans sa jeunesse, il étoit d'une extrême timidité; il ne put même jamais se débarrasser entièrement de ce défaut; et après une longue pratique du barreau, il lui arrivoit encore fréquemment d'éprouver, en commençant un discours, une émotion assez forte pour le faire pâlir et trembler de tout son corps. Moins habile que son émule Marcus Antonius à agir sur l'esprit de ses auditeurs par des insinuations adroites et faites à propos, il possédoit plus d'instruction, et savoit mieux définir, interpréter et discuter les principes de la justice et de l'équité.

*Sulpicius* et *Cotta*, plus jeunes qu'Antonius et Crassus, de quelques années, avoient pourtant déjà acquis une grande réputation avant le meurtre du premier et la mort du second. Au commencement de sa carrière, Sulpicius s'étoit fait es-

timer et admirer de ses concitoyens; lorsque les dissentions entre Marius et Sylla amenèrent la guerre civile, il embrassa le parti de Marius; dès-lors il se montra cruel, impudent, rapace, et commit sans rougir les actions les plus criminelles. Quoique Cicéron en parle avec une sorte de ménagement, il ne peut pas dissimuler cependant que Sulpicius, élu tribun du peuple, fit usage de son pouvoir pour dépouiller de leurs dignités tous ceux avec lesquels il avoit vécu auparavant dans l'intimité la plus étroite. Tant que Marius l'emporta sur son rival, Sulpicius, en qualité de tribun, régloit les affaires publiques par la violence et la force des armes; ce fut lui qui fit décerner à Marius le commandement dans la guerre contre Mithridate, et qui poussa la témérité, jusqu'à attaquer les Consuls avec ses satellites au moment où ils présidoient une assemblée du peuple, et à déposer l'un d'eux. Marius ayant été chassé de Rome par Sylla, Sulpicius fut livré au vainqueur par un de ses esclaves, et mis à mort sur-le-champ. Cicéron étoit âgé de dix-neuf ans lors de la mort de Sulpicius. Il l'avoit fréquemment entendu parler en public, et étoit grand admirateur de son talent. C'étoit, dit-il, de tous les orateurs de Rome le plus tragique. Son extérieur avoit un air de grandeur et de dignité, sa voix étoit forte et sonore, son élocution rapide, ses gestes étoient variés et animés.

Le talent de *Cotta* étoit d'un genre tout différent; plein de douceur et de modération, il cherchoit à persuader ses auditeurs par un langage marqué au coin du bon goût.

La réputation de tous les orateurs dont nous venons de parler, fut entièrement éclipsée par celle d'*Hortensius*. Ce célèbre orateur naquit l'an de Rome 640; environ dix ans après Cotta et Sulpicius. Il plaida pour la première fois à l'âge de dix-neuf ans, et ce fut dans une cause très-importante, puisqu'il s'agissoit d'accuser de concussion les gouverneurs de la

province d'Afrique. Il obtint l'approbation de Scévola et de Crassus, l'un le plus savant jurisconsulte, l'autre le plus habile orateur de son temps, ainsi que de tous ses auditeurs, et sa réputation dès-lors se trouva établie. La guerre des Alliés étant venu interrompre les travaux du barreau, Hortensius servit dans cette importante lutte, d'abord comme volontaire et ensuite en qualité de Tribun militaire. Quand la paix fut rétablie en Italie, l'an 666, il retourna à Rome pour reprendre les occupations auxquelles il s'étoit destiné, et se trouva pendant plusieurs années sans rival : Crassus, Marcus Antonius et Sulpicius avoient tous trois péri, et Cotta vivoit dans l'exil. Il continua à régner dans le Forum sans que personne pût lui disputer le premier rang, jusqu'en 669, époque où Cicéron revint de la Sicile qu'il avoit administrée en qualité de Questeur. Pendant cet espace de temps, chargé de presque toutes les causes importantes, Hortensius parvint à amasser une fortune immense, et vécut avec une magnificence proportionnée à ses richesses. Outre une belle maison à Rome, il possédoit de superbes maisons de campagne à Tusculum, à Bauli et à Laurentum, c'est là qu'il étoit dans l'usage de recevoir ses amis de la manière la plus splendide : c'est là qu'il avoit réuni tout ce que le luxe de ce temps connoissoit de plus recherché : des tableaux de grand prix, des plantations d'agrément et d'utilité, des viviers creusés à grands frais et peuplés des poissons les plus rares, des parcs remplis de gibier de tous les pays.

Hortensius dut à son éloquence non-seulement une fortune très-considérable, mais encore les premières dignités de la République. Il fut nommé Edile l'an 679, Préteur en 682, et Consul deux ans plus tard. Parvenu au faîte des honneurs et de la richesse, il se relâcha un peu de son assiduité au barreau ; la réputation croissante de Cicéron et la gloire qu'il acquit pendant son consulat, engagèrent Hortensius à rentrer dans la carrière avec plus d'ardeur ; mais il avoit perdu, jusqu'à un certain point

l'habitude du travail et ne put jamais reprendre son ancien rang. Peut-être aussi obtint-il moins de succès dans un âge avancé, parce que le genre de son éloquence, plus brillante que solide, qui pouvoit convenir à un jeune orateur, paroissoit peu conforme à la dignité d'un vieillard et d'un personnage consulaire. Cependant son talent jeta encore un grand éclat peu de mois avant sa mort, qui eut lieu en 703. Son neveu Messala ayant été accusé de brigues illégales, Hortensius entreprit sa défense et le fit acquitter, malgré l'évidence du délit. Le discours qu'il prononça dans cette occasion ranima l'ancienne admiration du public pour ses talens, et persuada ses auditeurs, que s'il avoit eu la même persévérance que Cicéron, il ne seroit jamais descendu au second rang.

Un des principaux mérites d'Hortensius consistant dans l'action et le débit, ses discours perdoient beaucoup à la lecture; aussi sa réputation diminua-t-elle après sa mort. Aucun de ses plaidoyers n'est parvenu jusqu'à nous; par conséquent, nous sommes obligés de nous en rapporter sur le talent oratoire d'Hortensius, au jugement de son rival Cicéron. La manière dont celui-ci en parle, prouve qu'il existoit entr'eux une estime mutuelle, qui excluoit tout sentiment de jalousie ou d'envie. Hortensius, suivant Cicéron, avoit une imagination fertile, une voix douce et harmonieuse, un extérieur plein de dignité, un langage riche et élégant, des connoissances variées et étendues. Sa mémoire étoit telle qu'après avoir médité un discours, il étoit en état de le prononcer mot à mot tel qu'il l'avoit composé dans sa tête, sans qu'il l'eût rédigé par écrit; à la fin d'un plaidoyer il se rappeloit sans avoir rien noté, tout ce qu'il avoit articulé lui-même et tout ce que son antagoniste avoit dit. Personne ne possédoit mieux que lui l'art de répandre une vive lumière sur son sujet, par la manière dont il l'exposoit et le développoit. Quant à ses gestes et son action, Cicéron observe qu'on y découvroit un peu trop d'art et de prétention; non-seule-

ment il étudioit d'avance toutes ses attitudes, mais encore il mettoit un soin extrême à ses vêtemens et à l'arrangement des plis de sa robe.

Un reproche plus grave qu'on a fait à Hortensius, c'est d'avoir été dans l'usage de corrompre les juges devant lesquels il étoit appelé à plaider; cet usage au reste n'étoit que trop général dans son temps, et doit être attribué en grande partie à la manière dont la justice étoit administrée à Rome.

Parmi les orateurs qui pendant quelques années, furent considérés comme les rivaux d'Hortensius, Cicéron nomme entr'autres *Licinius Calvus*, connu aussi comme poëte. Grand admirateur de l'éloquence des Grecs, et surtout de l'orateur Lysias, Calvus recherchoit principalement la correction et l'élégance; mais à force d'éviter toute redondance et tout ornement superflu, il devenoit quelquefois sec et stérile. Une mort prématurée l'enleva à l'âge de trente ans, au milieu de ses succès. *Calidius*, mérite encore d'être cité au nombre des orateurs de ce temps, attendu que son talent étoit d'un genre tout-à-fait particulier. Rien de plus aisé, de plus facile que la tournure de ses périodes; ses paroles couloient comme un ruisseau limpide dont rien ne trouble le cours; ses gestes étoient pleins de grâce; son langage étoit mesuré et calme. Il savoit admirablement bien éclaircir les questions les plus embrouillées, et charmer ses auditeurs, mais il manquoit de chaleur et de force. Plaidant un jour dans sa propre cause contre Q. Gallius qu'il accusoit d'avoir tenté de l'empoisonner, il exposa les indices et les preuves du crime avec beaucoup de clarté, mais avec tant de douceur et de nonchalance, que Cicéron, en qualité de défenseur de l'accusé, en tira un argument contre lui, et soutint que si en effet une tentative d'empoisonnement sur la personne de Calidius avoit eu lieu, il auroit été impossible à ce dernier d'en parler avec tant de calme.

(*La suite au prochain Cahier.*)

# VOYAGES.

**Fragmens tirés de l'ouvrage intitulé *Diary*, etc. Journal d'une tournée dans l'Inde méridionale, l'Egypte et la Palestine, en 1821 et 1822, par un Officier de cavalerie. Londres 1823.**

*31 août.* Je revins à Neujengode, et la veille du départ du colonel B. nous allames ensemble à une chasse de l'antelope, spectacle tout nouveau pour nous. On y emploie le *cheeta* ou l'once. Cet animal, qui a la figure et les inclinations du tigre, mais qui est plus petit, est chaperonné pour cette chasse, et transporté dans des chars légers, faits exprès, et sur lesquels on l'attache.

Lorsqu'on est arrivé à cinquante toises d'une troupe d'antelopes, que l'on approche avec de grandes précautions, l'on déchaperonne un cheeta ou deux, en tournant l'animal du côté des antelopes, et en lâchant le nœud qui le retient. Il s'élance aussitôt du char, vers le troupeau, non sans user de toutes les ressources du terrain et des buissons pour s'approcher sans être vu.

Jamais le cheeta ne manque d'attaquer, de préférence, le mâle le plus âgé; et s'il réussit à se glisser assez près pour s'élancer d'un saut sur sa proie, il l'abat avec une force et une adresse semblables à celles du tigre. Il est rare que l'antelope ne découvre pas son ennemi à temps pour fuir. Le cheeta se met alors à sa poursuite. Si au bout d'une course de cent cinquante toises, environ, l'antelope n'est pas atteinte, le cheeta s'arrête court, et va se tapir dans un

buisson voisin. Dans ce cas, l'animal est de si mauvaise humeur, que son gardien est obligé d'user de beaucoup de précautions pour lui mettre le chaperon, et le reconduire à son char.

Si le cheeta réussit dans le premier élan (et nous vîmes ce cas-là comme l'autre) il plante ses griffes dans le corps de l'antelope, qu'il embrasse, et suce le sang de l'animal. Le gardien survient, avec un morceau de viande crue au bout d'un bâton. Pendant qu'il la mange, on lui passe une corde autour du cou, on lui remet un chaperon, et on lui soustrait l'antelope qu'il a prise. C'est une chasse cruelle, qui ne me donna point l'envie de la revoir une seconde fois. En revenant à Nunjengode, nous rencontrames le Raja de Mysore conduisant lui-même un petit char, et accompagné de deux personnes seulement. Mr. C. admira le bon sens de ce prince, qui sait ainsi mettre de côté la pompe embarrassante des cours de l'orient. Nous descendimes de cheval à son approche, et le saluames. Il s'arrêta pour nous toucher dans la main. Il préfère les chevaux de selle anglais à tout autre. Il a quatre jumens anglaises, et une surtout, dont il est très-fier: c'est une bête de demi-race arabe.

3 *sept*. *Seedapoor*. Je passai la plus grande partie de ma journée d'hier avec l'abbé Dubois, missionnaire-jésuite bien connu. C'est un homme de grande taille, qui a le regard perçant, une physionomie mâle, et qui porte une longue barbe blanche. Il a le costume des Bramines. Son turban blanc est arrangé avec un soin extrême; sa robe blanche a un corsage qui joint au buste; mais elle est ample et flottante. Un beau shalle est jeté négligemment sur son épaule; et il porte des pantoufles jaunes.

L'abbé Dubois parle et gesticule avec grâce et dignité, et son organe a de la force et de la douceur. Il écrit bien l'anglais, mais il ne s'exprime en cette langue qu'avec dif-

ficulté. Il parle français avec un très-bon choix de mots; mais il a de l'accent italien. Il sait fort bien, dit-on, le carnarèse, le tamul, et l'hindostanee. Il vit presque seul, comme un hermite. Il ne voit guères Mr. C. qu'une fois par mois, quoiqu'il l'appelle son meilleur ami.

L'abbé Dubois a une congrégation de sept mille Indiens qui se disent Chrétiens; mais il ne regarde pas la conversion d'un seul d'entr'eux comme complète. Voici, à cet égard, ses propres expressions. « Puisque je continue à travailler (dit-il) » même sans espérance de succès, mes travaux en seront » d'autant plus méritoires aux yeux de Dieu, et mes pauvres » services seront récompensés dans une autre vie.........
.................................................

J'eus beaucoup de plaisir à m'entretenir avec cet homme extraordinaire. Il y a trente ans qu'il vit au milieu des Indous, en suivant leurs mœurs et leurs usages. Il n'a plus d'amis et de parens dans le pays de ses pères, et il espère mourir dans l'Inde. Ses talens et son expérience lui donnent beaucoup de considération, et toutes ses paroles ont du poids. Il pense qu'un des plus grands obstacles à la conversion des Indous est l'irréligion et la conduite immorale des Anglais dans ce pays-là. Il blâme la manière inexacte et négligente avec laquelle on a fait la traduction de la Bible, dans le Serampore, en plusieurs langues de l'Inde. Il signale pour l'incorrection la traduction de la Genèse, en tamul, par Mr. Word. Il a conseillé à Mr. Hands d'abandonner l'idée de traduire la Bible en carnarèse. Il blâme en général, les missions; il désapprouve la circulation de la Bible, et il écrit avec chaleur contre les missionnaires de Serampore.

Lorsque je pris congé de lui, il me donna sa bénédiction avec dignité, et d'une manière affectueuse, et il me fit présent de quelques-uns de ses manuscrits. Quelles que soient ses erreurs, il mérite beaucoup de considération. Je lui crois

les intentions droites et le cœur pur ; mais il se confie trop, dans l'œuvre de la conversion, aux efforts humains : il ne la regarde point assez comme un don de Dieu. Il me disoit un jour : « Comment les protestans espéreroient-ils convertir » les payens à leur culte, dont les formes sont si simples, » tandis que la pompe et les cérémonies de l'Eglise catho- » lique, très-semblables à ce que les Indous ont eux-mêmes, » n'ont eu aucun succès quelconque. (1) »

---

(1) Nous avons donné dans le numéro précédent (*Voyez p.* 386 *vol.* 24) un extrait de l'ouvrage que ce même abbé Dubois, vient de publier après son retour en Europe. Son caractère d'ecclésiastique missionnaire, son long dévouement dans cette tâche laborieuse, sa conduite exempte de tout blâme, son expérience consommée des mœurs de l'Inde, sa connoissance des langues et des préjugés religieux des Indous qui, sous ce rapport, ne ressemblent à aucun autre peuple ; enfin, sa réputation de véracité parfaite, sur laquelle les divers voyageurs ont été d'accord : tout concourt à donner aux paroles de cet homme éminent, une grande autorité. Nous ne nous sommes permis aucune observation sur les faits dont il présente le tableau, sur les raisonnemens dont il les accompagne, et sur les conséquences qu'il en tire. Si la lutte d'opinions qui va s'établir, concernant la possibilité de convertir les Indous au christianisme, a pour résultat de détourner de l'Hindostan des efforts démontrés inutiles, ils se porteront avec plus de succès vers des contrées où les préjugés superstitieux ne jettent pas dès l'enfance de si profondes racines. Peut-être aussi qu'en se bornant à faire circuler seulement des traductions de l'évangile, appuyées d'une instruction élémentaire, on pourroit espérer de meilleurs effets. Dans tous les cas, la connoissance des faits est précieuse ; et quoique l'abbé Dubois puisse être accusé d'avoir négligé certains ménagemens que le sujet lui commandoit pour des scrupules respectables, on lui devra beaucoup de reconnoissance, s'il résulte de

Au moment où nous arrivions près de Seedarseer, les porteurs de mon palanquin s'arrêtèrent court, me posèrent à terre et se sauvèrent à toutes jambes en criant : « Un éléphant, un éléphant! » Un soldat qui m'accompagnoit, fût le seul qui ne se sauva pas. Nous vîmes alors un éléphant dans le jungle qui étoit à côté du chemin. L'animal n'étoit qu'à trente pas de nous. Le soldat se mit à crier pour l'effrayer, et les porteurs, tout en fuyant crioient aussi. L'éléphant fit sa retraite lentement, et en brisant les broussailles à grand bruit.

La ville de Seedarseer est entourée d'une palissade. C'est là qu'on entre dans le pays de Coorg. Le Raja de cette contrée avoit envoyé un officier avec un éléphant à ma rencontre; après trois heures de marche dans un pays montueux et coupé, j'arrivai à Seedapoor.

6 *septembre. Veer - rajender - Pest.* A moitié chemin entre cette ville et Seedapoor, le pays s'ouvre un peu. Jusque là, on voyage au milieu d'une broussaille impénétrable. On commence alors à voir des villages clairsemés, et de beaux champs de riz, de place en place. On remarque sur cette route un phénomène extraordinaire, c'est que tous les bambous sont morts. Dans plusieurs endroits, la route étoit obstruée par ces arbres tombés de pourriture. Les gens du pays ne doutent pas que ce ne soit le cholera-morbus qui les tue, parce que cette maladie a fait de grands ravages dans la population, à-peu-près en même temps. J'ai été défrayé de tout, et traité avec beaucoup de politesse, par les ordres du Raja de Coorg. Il y

---

la publication de ses lettres, une application plus fructueuse des sacrifices de ceux qui unissent leurs travaux et leurs vœux pour propager les bienfaits du christianisme.... (R.)

a une grande chapelle catholique bâtie en pierre. Je ne pus pas savoir à quel nombre montoit la congrégation. Lorsque je le demandai à l'Aumildar, il me parut évident que la politesse seule l'empêchoit de marquer son mépris pour ce troupeau. Il me dit qu'il y en avoit quelquefois plus, quelquefois moins.........................................

8 *Septembre.* Comme j'étois chargé de remettre en main propre au Raja de Coorg des lettres-de-change pour une somme considérable, j'allai le chercher à Mercaré sa capitale. Je voyageai sur l'éléphant qu'il m'avoit envoyé. J'observai sur la route une pagode dont le toît étoit couvert de plaques d'or massif.

J'arrivai de nuit; mais à la lueur des flambeaux, je découvris un vaste bâtiment avec une colonnade et un grand escalier. Je mis pied à terre; et pendant que je montois l'escalier, un misérable violon envoyé à ma rencontre pour me faire honneur, racloit impitoyablement à mes côtés l'air de « *God save the king.* »

Je trouvai le Raja et l'héritier présomptif, qui se promenoient ensemble, sous la colonnade. J'en fus reçu avec bienveillance. Ce prince a tout-à-fait la physionomie d'un asssassin; et on m'assura que cette expression ne trompe pas. Il est grand et taillé en force. Il portoit une espèce de domino bleu, avec un capuchon retombant sur les épaules; des pantoufles brodées et point de bas. Il étoit coiffé d'un bonnet noir surmonté d'une espèce d'aigrette de laine, en imitation de l'ornement en peau d'ours que les artilleurs anglais portent sur leurs bonnets. Il avoit un collier de deux rangs de perles, auquel pendoient quatre très-gros rubis. Après avoir touché dans la main aux deux princes, je fus introduis dans une salle du palais. Le Raja s'assit sur un sopha; le prince héréditaire et moi sur des chaises à l'anglaise et une petite table nous séparoit. Le Raja ouvrit

alors la lettre que je lui avois remise; et il la donna à son trésorier qui étoit présent. Elle étoit écrite en anglais. Le trésorier l'interprêta au Raja. Celui-ci lui ordonna de la lire à haute voix. Comme il ne savoit pas un mot d'anglais, il est probable que cet ordre fut donné pour que je pusse prendre une haute idée de sa richesse. Quand la lecture fut finie, le Raja fit apporter les gravures de Williamson qui représentent les chasses de l'Inde; et il m'expliquoit les mots anglais qui se trouvoient au bas de chaque gravure. On m'avoit recommandé de ne pas oublier de demander à voir les portraits du prince et de sa famille, peints en miniature par un anglais. Le Raja me fit remarquer une petite tache que son fils avoit sur l'œil, et que le peintre n'avoit point oubliée. Cela lui faisoit un singulier plaisir. Les Indiens, comme les Chinois, se plaisent à voir rendre les défauts d'une figure, tout comme ses beautés. Il fit ensuite un signe à ses esclaves; et ils s'avancèrent, portant chacun quelque chose que le Raja vouloit me faire voir. Ce qui me parut le plus curieux, dans tout ce qu'on me montra, fut un fusil simple et un fusil double, qui étoient l'ouvrage d'un des sujets du Raja, et qui avoient été imités de deux fusils du célèbre Manton de Londres. C'étoit la première fois que je voyois pareille chose dans l'Inde. J'essayai les platines, et je les trouvai tout aussi bien finies que celles de Manton. Seulement le canon étoit un peu trop pesant. La platine portoit le nom de l'armurier indien; et sur une plaque d'or incrustée dans la crosse, étoit le nom du Raja. On me montra aussi quelques piques destinées à la chasse, et de la fabrique du même ouvrier : elles étoient très-bien finies. Le Raja me fit ensuite passer en revue des bois de cerfs, des cornes de buffles et de bisons, des peaux de tigres, et d'autres dépouilles de la chasse qui auroient pû être curieuses pour un naturaliste.

Le Raja ordonna ensuite à son fils de me mener voir les bêtes féroces et les chevaux. Des porte-flambeaux en grand nombre, nous attendoient. Quand nous descendîmes dans la grande cour du palais, nous trouvâmes un tigre royal retenu avec des cordes tendues par vingt hommes de chaque côté. Il souffla avec force quand nous parûmes; il nous montra les dents, et poussa un hurlement épouvantable. Il étoit de la plus grande taille; et malgré les précautions prises pour le retenir, on auroit couru de grands risques en s'approchant de trop près.

Nous allâmes ensuite aux écuries. Il y avoit un vieux cheval anglais de race, un bel arabe et un petit cheval sauvage de Pégu. Les chevaux du pays étoient médiocres. Nous vîmes ensuite une lionne et des bisons. Un de ces derniers étoit le plus magnifique animal de cette espèce. Il étoit si familier qu'il se laissoit toucher la tête, sans donner aucun signe de mauvais dessein. Je prenois garde néanmoins à l'expression de son regard, car le prince royal avoit évidemment de l'inquiétude en l'approchant.

J'observai chez le prince une singulière étiquette de Cour. Dans toute notre tournée, quand j'alongeois ou raccourcissois le pas, il en faisoit autant, et observoit de se maintenir toujours à environ un pied en avant de moi. Il tenoit la tête haute et le corps renversé, en faisant aller ses bras comme deux balanciers. Il ne regardoit ni à droite ni à gauche, même lorsqu'il m'adressoit la parole.

Rentrés au palais, nous reprîmes la conversation pendant une demi-heure. Le Raja m'assura qu'il avoit tué de sa main deux cent cinquante tigres. Je ne fus pas fâché de prendre congé pour aller me reposer au bungalow anglais.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain, je repris la route de Mercaré. Le pays ressembloit à celui que j'avois déjà traversé, c'est-à-dire qu'il

étoit montueux et couvert de broussailles, sauf quelques éclaircis pour la culture. Je vis des champs de riz de belle apparence. La route n'est point propre aux voitures; cependant un corps d'armée anglaise traversa tout ce pays-là avec son artillerie, depuis Bombay jusqu'à Seringapatam, dans la dernière guerre contre Tippoo. Le climat de Mercaré, à cause de son élévation, est d'une température délicieuse.

*Karata*, 9 *sept.* Nous sommes arrivés ici, au pied de la montagne de Poodicherrum-Ghaut, à une heure après-midi. Nous avions fait sept milles pour monter la montagne et neuf pour la redescendre. L'ancienne route est tellement détruite, que j'étois obligé de cheminer à pied, et que dans beaucoup d'endroits, j'avois de la peine à me tirer d'affaire au milieu des fragmens de rochers et des grandes herbes. D'immenses forêts de sapins couvrent le pays, aussi loin que la vue peut s'étendre. Nous cheminions sous une ombre épaisse. Il y avoit des arbres de cent cinquante pieds de haut, et seulement deux pieds de diamètre près du sol. Ils sont tellement rapprochés les uns des autres, qu'ils n'ont de branches qu'au sommet. Nous étions obligés quelquefois, de frayer notre route, en écartant les bambous et autres arbres tombés de pourriture. Nous cheminâmes long-temps à côté d'un torrent furieux qui présentoit des points de vue pittoresques et sauvages. Ce torrent, parvenu dans la plaine, sépare la province de Malabar du royaume de Coorga.

Le Raja qui occupe aujourd'hui le trône, a succédé à celui qui avoit montré envers la nation anglaise, tant d'attachement et de générosité. Il y a eu quelque chose d'héroïque et de romanesque dans la conduite de ce prince envers la Compagnie. Tipoo-Saïb lui avoit enlevé son royaume. Aidé de ses braves montagnards et de l'assistance des Anglais, il arracha son pays à l'usurpateur. Il avoit contracté

avec lord Wellesley, pour fournir des bestiaux à l'armée de Bombay. Jamais il ne voulut accepter le prix convenu; et lorsque milord Wellesley voulut en quelque sorte l'y obliger, il déclara qu'il plaçoit la totalité de sa fortune dans les fonds anglais, pour donner à la nation une preuve de son entière confiance. Un district très-productif, ayant été conquis par les armes anglaises, lui fut donné en toute souveraineté, comme marque de reconnoissance pour son attachement et ses services. Il gouverna ce pays pendant plusieurs années, en paix. Il ne se montroit jamais plus heureux que lorsqu'il pouvoit avoir des officiers anglais chez lui. Il répétoit en toute occasion combien il estimoit la nation anglaise, comparativement à ses compatriotes.

Il laissa, par son testament, son royaume à sa fille unique, mais son frère, le Raja actuel, s'empara aussitôt du gouvernement, et mit sa nièce en prison. Les Anglais firent des remontrances et le forcèrent à promettre, de traiter avec douceur la famille de son frère. Cette promesse n'a pas été gardée; mais ce pays-là est d'un accès si difficile, que la Compagnie n'a point trouvé convenable d'essayer d'intervenir par la force. Ainsi le royaume de Coorga, entouré de toutes parts des possessions anglaises, demeure soumis à la volonté illimitée d'un despote. Les habitans ont l'air d'être sous l'influence habituelle de la terreur; ils ne parlent entr'eux qu'à voix basse, et avec l'expression de la défiance et de la crainte. Je dois avouer, toutefois, que les villages de ce pays-là, ont une apparence de prospérité, que je n'ai pas remarquée au même degré dans le territoire de la Compagnie. Pendant tout le temps que je fus dans le royaume de Coorga, on ne me permit pas de faire un seul pas, sans être accompagné; et sous le prétexte de me rendre des honneurs, on m'entouroit d'espions. Je ne pus pas obtenir une seule réponse à mes questions, sur l'état du pays; il paroît que ce souverain

dispose de la volonté de ses sujets, aussi complètement que le vieillard de la montagne disposoit de ses assassins, au temps des croisades.................................................

...........................................................................

*Cananore 14 sept.* J'ai visité ici, avec mon hôte, un cimetière des Parsis ou adorateurs du feu, lesquels, maintiennent leur culte, encore de nos jours : ils sont, en général, les plus opulens, et les plus respectables des sujets de l'Inde. Les Parsis ne laissent jamais pénétrer un être vivant dans le lieu consacré à leur sépulture; mais l'édifice n'étant pas encore achevé, on nous permit d'y entrer. C'est une tour ronde de douze pieds de hauteur, et ouverte dans le haut; avec une porte de quatre pieds. Le fonds est incliné vers le centre, et divisé en petits compartimens faits en stuc, et qui n'ont guère que trois pouces de diamètre. Chaque compartiment est supposé suffire à un corps. Dans le centre de la tour est un puits. Quant aux détails de la sépulture, ils demeurent complètement ignorés..........................

...........................................................................

*Le 8 novembre*, me trouvant à Bombay, j'allai visiter les célèbres cavernes de la petite île d'Elephanta, ainsi nommée de la figure d'un éléphant taillée dans le roc, sur un endroit élevé. Ces cavernes ont été décrites souvent; et il est impossible d'en donner une idée complète. Elles ont été excavées dans le granite d'une montagne, avec des travaux immenses. Des colonnes ont été ménagées de place en place, pour soutenir le plafond; et l'enceinte de ces caves est formée de sculptures qui se rapportent à la mythologie des Indous. Le gouverneur nous donna à dîner, dans ces vastes souterrains, au son d'une musique nombreuse. Il y avoit quelque chose de très-frappant dans ce rapprochement du luxe moderne et de ces monumens silencieux d'une antique magnificence.

*Le 12 novembre*, je vis lancer un vaisseau de quatre-vingt-quatre canons, construit par un Parsis, natif de Bombay. C'est le plus grand vaisseau qui ait encore été construit à l'est du Cap de Bonne-Espérance. Selon l'usage, le Gouverneur cassa une bouteille de vin de Bordeaux sur le beaupré, et nomma le vaisseau *le Gange*. Le vaisseau fut plutôt mis à flot que lancé, car il avoit été construit dans un bassin. Lorsque les étais commencèrent à se rompre, et que le vaisseau se trouva à flot, les acclamations des milliers de spectateurs se firent entendre. Les bandes de musique se mirent à jouer *Rule Britannia*, *etc.* Le constructeur Parsis offrit des rafraîchissemens au Gouverneur et à sa suite. Celui-ci fit présent au Parsis, à son frère et aux gens qui les accompagnoient, de deux beaux cachemires à chacun..........

*Moka 3 décembre.* Nous sommes venus de Bombay en quatorze jours, sans un seul instant de vent contraire. Le détroit *Bab-ul-Mandeb* (Babel-Mandel) porte un nom qui signifie les portes de la mort. Cette dénomination répond à l'impression qu'on éprouve à la vue de l'aridité absolue des deux côtes de la Mer-Rouge, aridité qui est telle, que la végétation y est absolument nulle. La température a été si chaude pendant notre traversée, que j'ai toujours couché sur le pont.

La ville de Moka paroît assez propre, lorsqu'on la voit de la mer, parce que ses murailles sont blanches; mais lorsqu'on y entre, on est affecté très-différemment. Ses rues sont irrégulières, et sales à l'excès. Il n'y a pas un arbre, pas la moindre verdure dans les environs. Le *Dola* ou Gouverneur de Moka, est ordinairement, un esclave favori de l'Iman de Senna. Ce Gouverneur vit dans une petite maison sale, qui ressemble à une prison. Quand nous allames lui rendre visite, nous le trouvames assis sur un divan, et entouré de ses officiers. Il montra assez d'intelligence et de

politesse. Nous dumes probablement sa bonne réception au bombardement récent de cette ville, par une escadre partie de Bombay.

Le café qui se vend ici, est digne de sa réputation; mais il ne croît pas dans le voisinage de la ville; les caravanes l'apportent des vallées de l'intérieur de l'Arabie heureuse. Ces mêmes vallées sont abondantes en beau bétail, en fruits, et en miel délicieux. Ce pays favorisé, commence au-delà des grandes montagnes parallèles au bord de la mer, à six ou sept lieues dans l'intérieur. L'Iman de Senna, dont la résidence est située au milieu de son pays, est à la fois Roi et Grand Prêtre de la nation. Il a le pouvoir de vie et de mort sur tous ses sujets, et se qualifie de Souverain de l'Yemen et cousin de Mahomet. Un Italien nommé Borraschi s'est fait mahométan, pour devenir le médecin de l'Iman. Ennuyé de la monotonie de son existence à Senna, il demanda à l'Iman la permission d'aller chercher son épouse au Caire. Il projetoit de ne pas revenir; mais l'Iman se douta de son dessein et ne fit aucune réponse. L'Italien crut que sa demande étoit accordée, et se présenta devant l'Iman pour prendre congé. Alors celui-ci, en fureur, tira son cimeterre, et voulut lui couper la tête. L'Italien se sauva dans les jardins du palais, et l'Iman lui courut après. Le médecin monta sur un arbre, et l'Iman étant trop replet pour y monter aussi, eut le temps de se calmer. Il pardonna enfin au malheureux Italien l'intention de s'affranchir du joug. Il vit encore aujourd'hui auprès de l'Iman; mais il nourrit toujours le projet de le quitter, et a fait en dernier lieu, auprès du Résident anglais à Moka, une démarche pour solliciter sa libération.

Les habitans de l'Abyssinie sur la côte opposée à Moka, sont pauvres et inoffensifs. Les individus appartenans à la factorerie anglaise de Moka vont quelquefois chasser sur la

rive opposée, et n'éprouvent aucun empêchement ni insulte; mais ils ne se hasardent pas dans l'intérieur où ils seroient en danger d'être retenus. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Cosseir*, 25 *déc.* Notre navigation sur la mer Rouge s'est terminée aujourd'hui. Cette mer peut à peine être qualifiée de navigable, tant les écueils y sont multipliés. Le Capitaine ne quittoit presque jamais le pont pendant la nuit, et avoit toujours des gens en observation sur les vergues du bâtiment. Nous trouvames plusieurs ressifs là où les cartes n'en indiquent point; et, en revanche, plusieurs de ceux qui sont marqués sur les cartes, n'existent pas. Sur la flotte de l'Inde commandée par le Chev. Baird, et dirigée contre l'Egypte, seize bâtimens périrent dans la Mer Rouge. Les seuls vaisseaux qui essaient aujourd'hui de naviguer dans cette mer, sont les croiseurs légers de Bombay, et les bâtimens arabes, lesquels ne se hasardent point dans le milieu du canal, filent le long des côtes, et jettent l'ancre tous les soirs: ils mettent quelquefois quatre à cinq mois à venir de Moka à Cosseir.

Ce dernier port n'est qu'un village, bâti de boue, avec un vieux château ruiné. Il n'y a qu'une rade ouverte et dangereuse. Il n'existe pas un brin d'herbe dans tout le pays sur lequel la vue peut s'étendre: c'est uniquement roc et sable. Tout ce qui se mange vient des bords du Nil, et le puits qui fournit à ce lieu une eau saumâtre, est éloigné de cinq milles. Nous avons trouvé des chameaux qui doivent partir demain pour aller chercher du blé vers le Nil; ainsi nous ne serons point arrêtés. Le Vice-Effendi qui commande ici, nous a logés dans un khan public, c'est-à-dire, dans une habitation de terre, où il n'y a absolument que les quatre murs. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Carnac*, 1 *janv.* 1822. Nous traversames hier le Nil, accompagnés d'un Sheik du pays, et nous visitames plusieurs des tombeaux des Rois de Thèbes. La montagne qui les renferme est excavée, dans plusieurs directions. Nous visitames l'excavation découverte par Mr. Belzoni. Il y a trouvé un beau sarcophage, qui a été envoyé en Angleterre. Nous observames qu'il avoit gravé sur la pierre d'entrée, l'histoire de sa découverte en langue italienne. Ces souterrains ont été décrits. Mais, ce qui nous frappa tous d'admiration, c'est l'inconcevable fraicheur des peintures sur les colonnes et sur les murailles. Nous avons pris un morceau de la pierre qui s'étoit détaché, pour faire juger de l'éclat des couleurs. Notre intention est de l'envoyer à la Société littéraire de Bombay. Les figures et le style d'architecture de ces tombeaux ou temples, sont parfaitement semblables aux anciens monumens de l'Inde. La composition des couleurs est évidemment la même, mais la conservation est plus parfaite en Egypte, ce qui est probablement dû à la plus grande sécheresse du climat.

Nous allames ensuite visiter le temple de Medina-Thabou, où l'on voit les restes d'un ancien temple avec des vestiges du culte encore plus évidens que dans le Carnac. Le maître-autel subsiste encore, avec quelques colonnes du centre. Nous mesurames avec admiration une pierre taillée, de trente-sept pieds de long sur huit, et sept pieds dans les autres dimensions, et couverte d'anciens caractères. Elle est aujourd'hui cassée par le milieu. Un peu plus loin, nous vimes deux statues colossales, encore debout, quoique fort mutilées. L'une des deux étoit d'un seul bloc de granite rouge. Des noms propres étoient gravés en grand nombre sur la cuisse de l'autre statue. C'étoient des noms d'individus grecs et romains, qui avoient autrefois visité ces monumens, avec non moins d'admiration, sans doute, que nous-mêmes, et qui, comme nous, désiroient que leur nom passât à la pos-

térité, avec ces colosses. On ne sauroit se défendre d'une émotion de respect pour ces monumens durables, au milieu de générations de la race humaine.

Nous dirigeames ensuite nos pas vers le temple de Memnon, ainsi nommé par les Français, à cause d'une statue colossale trouvée tout auprès. J'estimai que la tête de cette statue avoit dix pieds de long. Une autre figure moins grande, et également d'un seul bloc de granite, se trouve couchée près de la première. Elle est mutilée : c'est celle dont la tête a été envoyée en Angleterre, par Mr. Salt. Un jeune Grec employé par le consul-général, et qui nous servoit de Cicerone, nous montra, entr'autres objets curieux trouvés dans ces temples souterrains, la palette d'un peintre, sur laquelle les différentes couleurs sont encore distinctement marquées.

Notre guide nous dit que trois cent cinquante Arabes n'avoient pas d'autre habitation que les tombeaux des ruines de Thèbes. Il nous dépeignit ces Arabes comme pauvres, mais inoffensifs. Ils servent de guides aux voyageurs, et s'occupent de fouiller le sol pour découvrir des objets curieux, qu'ils vendent fort cher aux amateurs. Les gens de cette race, qui guidoient nos chameaux, nous ont paru parfaitement honnêtes.

Luxor, Carnac, Medina, Thabou et Goura, sont autant d'endroits où les ruines abondent. Il paroît que la ville de Thèbes embrassoit toute cette étendue de pays ; et si le Nil n'a pas changé de cours, il devoit partager en deux parties, cette vaste cité.

Les ruines du temple de Luxor ne sont pas si importantes que celles de Carnac ; mais à l'entrée du temple sont deux obélisques d'une seule pièce de granite, et dont l'un est encore entier. Ils sont à environ soixante et dix pieds hors de terre, et on dit qu'ils sont enterrés de vingt-sept pieds. Ils sont couverts de hiéroglyphes aussi nets que s'ils venoient

tenoient d'être gravés. Les proportions de ces obélisques sont élégantes, et ils paroissent d'une extrême légèreté. Une double rangée de sphinx a été récemment découverte. Elle conduisoit du temple de Carnac à celui de Luxor, éloignés l'un de l'autre d'environ un mille.

Nous trouvames à Luxor un français fort communicatif et fort poli, qui étoit établi là depuis quatre ans, pour étudier l'histoire naturelle du pays. Il avoit servi sous Bonaparte. Il se nomme Rippon, et il est de Marseille. Entre autres choses qu'il nous raconta, il nous affirma que dans le pays de Dongola, l'union de l'hippopotame et des jumens qui paissent sur les bords du Nil, produit une race de mulets. Il nous assura qu'il en avoit vû plusieurs dans cette contrée. Je répète la chose comme il nous l'a dite, et j'ajoute seulement que plusieurs Arabes et Turcs m'ont confirmé le fait.

Mr. Rippon s'exprima avec beaucoup de vivacité, sur ce qu'il appeloit les torts du Comte de Forbin, lequel avoit dit de lui en plaisanterie, « qu'il battoit les Arabes, quand ceux-ci n'entendoient pas le provençal. » Il se pique, au contraire, de parler facilement et correctement l'arabe : il accuse l'auteur d'avoir visé à faire rire, sans égard pour la vérité.

*Ghinneh 4 janv.* Nous cheminâmes sur nos chameaux le long de la rive droite du Nil, tantôt sur le bord même du fleuve, tantôt au travers d'un pays cultivé. Nous fîmes vingt-six milles, avant d'arriver à Berhama, à cinq heures du soir. Le fils du Scheïkh de Carnac nous accompagnoit. Rien de plus hospitalier et de plus obligeant que le traitement que nous avions reçu de ce Scheïkh. En général, les étrangers trouvent aujourd'hui sous Mohammed Ali-Pacha, protection et sûreté, dans toute l'Egypte. A trois heures le lendemain, nous arrivâmes à Ghinneh, après avoir fait treize milles.

Nous allames loger chez un banquier arménien, qui nous céda sa maison toute entière. Il nous accompagna chez le Commandant, vieux Turc à tournure militaire, et qui étoit entouré d'une garde d'albanais richement costumés. De là nous allames chez le trésorier d'Achmet Pacha. Il nous reçut dans une barque magnifique qui lui sert de palais. Il nous parut instruit, pour un Turc. Il se montra obligeant envers nous, et nous promit des bateaux pour descendre le Nil.

Nous fimes connoissance dans la soirée d'un officier français qui est au service du Pacha. Les Turcs l'appellent Suleeman-Aga. Son véritable nom est Leseve. Il étoit chef d'escadron du 6.e régiment de hussards, à la bataille de Waterloo. Il est occupé à lever et discipliner une légion de noirs, composée de cavalerie et d'infanterie. Il a déjà quatre cent vingt cavaliers montés et dressés à l'européenne. Dans ce nombre se trouve deux cent vingt Mamelouks : c'est tout ce qu'il en reste. Neuf compagnies de cinquante-six hommes d'infanterie, sont également dressées. On se propose de créer officiers les Mamelouks, lorsqu'ils seront suffisamment instruits. La cavalerie de Mohammed-Ali monte déjà à vingt mille chevaux. Ce Pacha, fait, par son fils Ibrahim, des conquêtes rapides dans les contrées du Nil supérieur : il est aujourd'hui à Sennaar, sur la côte occidentale de la Mer-Rouge, et se propose de pénétrer dans l'Abyssinie. Des provisions destinées à cette armée, remontent continuellement le Nil. On a pratiqué dans la cataracte inférieure, une coupure des rochers, pour le passage des bateaux........

.................................................................

Ghinneh est une place importante, principalement pour le commerce des blés qu'elle fait avec Cosseir. Nous apprimes qu'il y avoit en dépôt dans ce lieu, cent quarante mille charges de chameaux en provision de blé. Tout cela, je crois, pour le compte du Pacha lui-même. Ghinneh augmente rapidement en

richesse. En nous promenant dans ses rues très-peuplées, nous n'éprouvames pas la moindre insulte. Suleeman-Aga nous répéta, que la personne d'un voyageur européen est aujourd'hui sacrée en Egypte. On le doit à la politique de Mohammed-Pacha. Bien qu'il ait montré dans certaines occasions la cruauté d'un barbare, on est forcé de reconnoître, que pour un Turc, c'est un homme d'un génie extraordinaire.

(*La suite à un Cahier prochain.*)

---

NEW RUSSIA. La Nouvelle Russie. Voyage de Riga en Crimée par Kiow, avec quelques détails sur les mœurs et les coutumes des Colons de la Nouvelle Russie, ainsi que des notes sur les Tartares de Crimée, par Marie HOLDERNESS. Un volume in-8.° Londres 1823.

(*Troisième et dernier extrait. Voy. p.* 180 *du vol. préc.*)

---

J'AI assisté à l'enterrement d'une femme, morte au village de Karagoss. Cette cérémonie se fait d'ordinaire douze heures après la mort. Quand les gens invités à l'enterrement furent rassemblés devant la maison, l'on apporta le corps, et on le plaça sur une claie. On le lava avec soin puis on l'enveloppa de linges; et enfin on le couvrit d'un caftan, et de la meilleure pelisse de la défunte.

Les porteurs s'emparèrent de la claie, et la posèrent à

terre à quelque distance. Là le Mulla et quelques chanteurs se mirent à prier et à chanter, tandis que les femmes se tenoient debout à une certaine distance. Des perches ayant été fixées à la claie, quatre hommes placés devant et autant derrière, se mirent en mouvement pour l'emporter, au pas de course. Les femmes poussèrent en même temps de grands cris de douleur et de regrets en suivant de loin.

De temps en temps les porteurs se renouveloient, mais le changement se faisoit sans arrêt. Le prêtre suivoit à cheval. La fosse étoit préparée en plein steppe. On déposa le corps à côté, et on se mit à prier. Chacun tenoit sa main devant soi, comme s'il lisoit, et après avoir prié, la portoit au front, puis sur les deux joues. Les assistans se réunirent ensuite en rond, un peu plus loin, et le Mulla leur fit une lecture. Pendant ce temps-là le fils de la défunte distribuoit de l'argent à tous ceux qui étoient présens. Mon petit garçon, qui étoit avec moi, reçut aussi quelques copecs. Je voulois qu'il refusât, mais l'homme insista; et quand je lui en demandai la raison, il me dit que c'étoit pour que l'on priât pour la défunte, et qu'elle fût reçue dans le ciel.

On mêla ensuite de la chaux vive avec de la terre pour la mettre dans la fosse. Celle-ci avoit quatre pieds de profond, et il y avoit sur le côté un enfoncement assez grand pour recevoir le corps. Le prêtre plaça trois écrits sur le cadavre, savoir : un sur la poitrine, qui indiquoit l'état de la défunte; un dans sa main, pour lui servir de passeport au ciel; et le troisième sur le front pour conjurer le malin esprit, et empêcher qu'il ne troublât la défunte dans son tombeau. Après avoir mis le corps dans la fosse, on plaça obliquement des piquets plantés dans le fond et du côté opposé au corps; on couvrit ces piquets de foin, le foin de terre, et la terre de grosses pierres.

La cérémonie finit par de nouveaux chants et des prières.

On se rendit ensuite à la maison de la défunte, où les parens et amis étoient rassemblés, et on commença une fête qui dura deux ou trois jours. Les repas se répètent et se prolongent, selon les moyens de la famille. Quand tout le monde est parti, le Mulla retourne vers le tombeau pour prier.

Les Tartares sont convaincus que l'esprit des méchans erre quarante jours après leur mort. Ils prétendent qu'alors on est obligé de couper la tête du défunt ou de lui tirer un coup de fusil.

Je demandai un jour à un Tartare si l'on donnoit indifféremment à tous des passeports pour le ciel. Il me dit qu'oui. Je lui demandai alors comment on pouvoit, en conscience, donner un tel passeport à un assassin ou à un voleur. « Nous croyons, » (me dit-il) « que personne n'est si méchant, qu'il n'y ait en lui un peu de bien, et que l'ame ne reste en enfer que le temps qu'il faut pour expier les péchés commis, ou jusqu'à ce que l'intercession de Mahomet ait été efficace. »

Ils sont dans l'usage de fêter l'anniversaire de la mort de leurs parens. Les femmes et les filles du village se rendent ce jour-là vers le tombeau. Les plus proches parens prient, et les autres se tiennent à distance. Ensuite tous s'asseyent en rond, et on distribue des pains.

J'ai vu une de ces cérémonies. Une mère avoit laissé cinq enfans, qui étoient présens. Les deux filles aînées de quatorze et seize ans, montrèrent beaucoup d'affliction. Il y avoit un an que leur mère étoit morte : la seconde femme du veuf étoit de la cérémonie. Elle ne tarda pas à être répudiée, et remplacée par une troisième femme.

Dans la solemnité nommée *Oroza* le jeûne est extrêmement sévère, soit pour les riches soit pour les pauvres. Il ne permet ni de manger ni de boire, depuis le lever au

coucher du soleil. Lorsqu'il tombe en temps de moisson, les hommes sont souvent si affoiblis qu'ils ne peuvent travailler. Ils se lavent le visage, et se rincent la bouche avec de l'eau froide; mais quoique tourmentés quelquefois d'une soif ardente, ils ne se permettent jamais d'avaler une seule goutte d'eau. Ils ne fument point non plus pendant ce jeûne, ce qui est pour eux une grande privation. Il n'y a que les cas de maladie grave qui puissent faire obtenir une dispense.

Dans les Byrams qui suivent les jeûnes, ils se livrent à toute la gaîté dont un Tartare est capable. Les paysans viennent visiter le Murza. Chacun, en l'abordant, met un genou en terre, lui baise la main, et la place sur sa tête. Après cet hommage les paysans s'asseyent sans façon, et ne paroissent plus marquer la différence du rang. Le Murza les régale de café et de sorbet, c'est-à-dire d'hydromel, car leur sorbet n'est autre chose que du miel et de l'eau. Ils ont aussi une liqueur fermentée, avec laquelle ils s'enivrent quelquefois; ils la nomment booza : elle se fait avec du riz ou du millet. Les Tartares se refusent absolument le vin; et en cas de maladie, ils n'en font usage qu'avec la dispense du prêtre. Ils se permettent cependant l'eau-de-vie et la bière sans égard pour le précepte de Mahomet, qui défend les liqueurs fermentées.

Je demandai un jour à un Tartare, s'il étoit vrai que les Mahométans croyent que les femmes n'ont point d'ame. Il m'assura le contraire; mais que comme elles ne pouvoient pas prier en public, il ne leur étoit pas permis de prier du tout; cependant je puis affirmer avoir vû des femmes Tartares prier avec beaucoup de ferveur aux heures fixées par l'Alcoran.

Les jeunes gens ne vont guère à la mosquée. L'objet le plus relevé de leur ambition religieuse, est d'acquérir de quoi faire le voyage de la Mecque.

Les Tartares sont dans l'usage de porter des amulettes; c'est ordinairement un morceau écrit que l'on achète du Mulla, et que l'on renferme dans une étoffe de coton ou de soie, pour le suspendre aux cheveux ou au cou. Ils employent des amulettes pour leur chevaux, comme pour eux-mêmes. L'un d'eux en prêtant une bride à mon fils, le pria d'avoir soin de ne pas perdre l'amulette qui y étoit attachée, et qui lui coûtoit cinq roubles. Ils ont toutes sortes de superstitions pour la guérison des maladies. Ils jettent un œuf à la face d'un cheval malade; ils lui attachent un sachet de millet autour du cou, s'il est boiteux. Ces superstitions ne sont point uniquement le partage de la dernière classe. Pendant que j'avois une petite-fille malade, l'intendant d'un Murza voisin m'apprit que son maître avoit le pouvoir de guérir; qu'il falloit que je l'envoyasse chercher sans retard, parce qu'il me donneroit un morceau de papier à brûler pour faire une fumigation à l'enfant, ce qui la guériroit infailliblement.

Ils ont en commun avec plusieurs nations de l'orient, la superstition des sorts jetés par la malice, ou quelquefois par l'admiration d'un étranger. Quand il s'agit d'enfans ou de bétail, il faut cracher contre l'individu, pour rompre le charme.

Ils ont un autre préjugé très-singulier, relatif aux abeilles, c'est que, s'il se commet un vol dans la maison, les abeilles y périssent; des gens d'ailleurs de très-bon sens m'ont affirmé gravement, que l'expérience avoit toujours confirmé cette vérité.

S'il y a une maladie épidémique dans le bétail, on coupe la tête d'un des animaux et on l'enterre: c'est un sacrifice au malin esprit qui a envoyé le mal. Un crâne de cheval exposé près de leur demeure, en éloigne toute mauvaise influence des sorciers. Je proposois à un Tartare, de partir avec moi le mardi pour un voyage. Il me refusa en disant qu'il avoit perdu deux chevaux pour être parti ce jour-là.

Il est fort rare de voir mendier parmi eux; car les fils ont soin de leurs parens; et les besoins des Tartares, sont en général si aisément satisfaits, qu'ils ne se trouvent jamais gênés par cette charge. Un Tartare ne se permettroit pas de renvoyer un mendiant, sans lui avoir donné les secours que sa situation comporte.

Lorsqu'une femme est en couche, elle a la visite de toutes les femmes du village, et chacune lui porte un présent. La moindre bagatelle est acceptée; mais personne n'oseroit se dispenser de donner.

Il est rare de voir chez les Tartares, des gens estropiés. Ils ont, en général, les yeux noirs et les dents blanches. Ils ont les oreilles singulièrement grandes, et en font une sorte de parade.

Leurs habitations du steppe sont, en partie, sous terre, ce qui les rend plus chaudes en hiver, et plus fraîches en été que les cabanes ordinaires.

Je n'ai pas entendu parler de petite-vérole chez les Tartares, quoiqu'il y eût une violente épidémie chez les Grecs leurs voisins. On employe la vaccine dans les villes; mais elle n'est admise qu'avec répugnance dans les campagnes.

Les Tartares font un grand usage des bains de vapeur, ainsi que les Russes. En jetant de l'eau sur des pierres fortement chauffées, on remplit la chambre de bain d'une vapeur épaisse; et en montant à volonté un escalier on se rapproche du plafond où est la température la plus chaude.

Les Tartares, vivent principalement de lait aigre et de diverses pâtes de froment. Les enfans sont tellement accoutumés à l'usage d'une nourriture acide, que leur estomac en contracte le besoin. Ils ont la passion des choses aigres. Ils mangent les fruits verts avec avidité, et préfèrent les citrons aux oranges. Ils font peu de cas du lait frais; et ils ont soin de le faire aigrir immédiatement après l'avoir fait bouillir. Ils conservent le lait de beurre dans un tonneau où

il s'aigrit, et reçoit chaque jour une addition nouvelle. C'est la provision pour le temps où les vaches ne donnent pas du lait. Ils font aussi de petits fromages qu'ils conservent dans des vases de terre avec du sel. Ils préparent des pâtes de diverses manière, et ils les font frire dans du beurre. Ils en font encore des gâteaux et des pâtés. Ils mangent des boulettes de pâte dans de la crême aigre. Enfin ils ont un mêts que les étrangers même trouvent fort bon : ce sont des tranches de viande assaisonnées et roulées dans des feuilles de vignes, puis étuvées lentement avec du beurre. Ils ont le pileau des Turcs, et mêlent au riz des raisins secs et des figues. Dans la saison des melons et des concombres, ils en vivent presqu'uniquement, et les mangent sans y rien ajouter que du pain.

Les Russes, les Grecs et les Tartares, mangent les grenouilles, les tortues de terre et les escargots. Ceux-ci ne sont recherchés que dans deux saisons de l'année, savoir, en automne et au printems, avant que les gelées aient cessé. On les trouve alors attachés aux racines des arbres. Dès qu'ils ont commencé à cheminer, ils deviennent gluans et ne sont plus bons.

Les Tartares prennent leur repas accroupis autour d'une table d'un pied de haut, et couverte d'une grande nappe, que chacun étend sur ses genoux. On distribue des tranches de pain et des cuillers, puis on apporte une gamelle de soupe où chacun puise. On sert ensuite de la viande, et le maître du logis, après l'avoir coupée, la distribue avec ses doigts sur le pain de chaque assistant. Il y a rarement moins de six mets successifs, et souvent jusqu'à quinze. On boit de l'eau pendant le repas, et de l'excellent café après, mais sans sucre ni crême. On sert un bassin avec de l'eau à chaque personne, avant et après le repas, pour se laver les mains. Il n'est pas d'usage de prier à haute

voix, mais j'ai remarqué que les femmes murmurent une prière avant et après le repas.

Les instrumens de musique des Tartares, sont le chalumeau, la cornemuse et le tambour. Le premier est l'instrument favori des bergers : les deux derniers sont employés dans toutes les fêtes.

Je me suis informée souvent, si les Tartares avoient des chants nationaux. Mon petit garçon a appris des chansons par cœur, qui toutes ont rapport avec quelqu'anecdote de village. Ils n'ont pas précisément le goût des Orientaux pour la magie; mais ils aiment singulièrement les histoires d'apparitions et de revenans : il n'y avoit pas un habitant du village de Karagoss qui doutât que le Diable ne se fût promené dans un des jardins de l'endroit.

Les petits garçons ont des jeux très-actifs, qui ressemblent à ceux des enfans en Angleterre. Ils jouent avec des osselets qu'ils jettent et rattrapent en l'air, fort adroitement. Ils luttent comme en Angleterre; à cette différence près qu'ils se saisissent réciproquement par la ceinture, pour se renverser.

Les Tartares font des courses de chevaux dans tous leurs jours de fête, et toutes les fois qu'il y a une occasion de réjouissance. Voici comment ils s'y prennent pour courir. Le prix proposé est un mouchoir ou un shalle. Un cavalier monté sur un des meilleurs coureurs, tenant entre ses dents le mouchoir ou le shalle, part au galop. Tous les autres lui courent après; et le premier qui atteint et enlève le prix l'a gagné. Lorsqu'il y a une noce, tous les Tartares, de fort loin à la ronde, ne manquent pas de venir assister et essayer leur chevaux à cet exercice des courses.

Le Tartare est très-bon cavalier; et lorsqu'il est paré de ses habits de fêtes, il a très-bonne mine à cheval; mais lorsqu'il porte le manteau nommé *baurka*, il a une appa-

rence redoutable : le bourka est fait de feutre en grosse laine de Crimée. Ce feutre résiste à la pluie ; mais il est très-grossier, et ordinairement teint en noir. Le bourka des Circassiens est d'une étoffe moins grossière, et fait de poils de chèvre ou de chameau. En hiver, les Tartares portent des pelisses et des bonnets de peau d'agneau, qui leur donnent un air féroce. Ils ont autour de la ceinture un large baudrier serré, ou une pièce d'étoffe blanche pour assujettir un couteau, une pipe et un sac pour le tabac, le briquet, la pierre à feu et l'amadou. On ne leur permet pas l'emploi des armes à feu. Quelques-uns font encore usage de l'arc et des flèches.

Les paysans tartares portent des souliers de cuir de bœuf non préparé, et grossièrement cousus, en forme ovale : l'art de tanner le cuir n'est connu que dans les villes de Batcheseraï, et de Karasubazar.

En vue du village de Karagoss est une montagne isolée et très-apparente, que Pallas a désignée comme le Mont Cimerien des anciens. Dans la forêt qui couvre son sommet est une caverne profonde, où l'on précipitoit, dit-on, les criminels, sous le gouvernement des Khans. On prétend que du millet jeté dans cet abîme reparoît dans une source qui se montre près d'une maison de poste, fort loin de là....

.................................................

L'agriculture des Tartares est extrêmement simple. Ils ont peu d'ambition, et par conséquent peu d'industrie. La richesse d'un individu excite l'envie autour de lui, ce qui modère beaucoup le désir de devenir riche. Le repos est tout ce qu'un Tartare ambitionne le plus : il est heureux dans l'inaction.

Le fer n'est presque point employé dans leurs instrumens de culture. Leur herse n'est qu'une claie d'épines, et leurs chariots crient en cheminant, de manière à être entendus à

quart de lieue de distance. Quand on leur demande pourquoi ils n'y mettent pas de graisse, ils répondent qu'il n'y a que les voleurs qui cachent leur marche, et que pour eux, il leur est fort indifférent d'être entendus de loin. Leurs récoltes de grains sont toujours extrêmement mélangées d'herbe; mais ils aimeroient mieux perdre la récolte entière, que de se donner la peine de la nettoyer.

Ils coupent leurs foins très-tard, et le laissent souvent sur place, jusqu'à ce qu'il soit complètement gâté. Lorsqu'il s'agit de charrier la moisson, ils sont dans l'usage de travailler tous ensemble, et de s'attendre, pour cela, mutuellement. Il arrive quelquefois qu'un paresseux retarde tout le village. Les Cosaques du voisinage en profitent pour voler les récoltes, ou bien les inondations les emportent.

Le blé se bat au steppe, sur des aires préparées pour cela. L'opération du battage se fait avec des chevaux attachés à un rayon mobile autour d'un pieux central.

Quoique les Tartares soient, en général, une race tranquille et inoffensive, ils ne savent guères résister à la tentation de voler secrètement : leur excessive paresse leur fait préférer un petit profit acquis sans peine, à un grand avantage gagné par le travail. Ils volent les fruits et le bois qui sont sous leurs mains, au lieu d'aller en chercher à quelque distance, qui ne leur coûte que dix sols de France la charge de deux bœufs.

Les Tartares sont les plus mauvais travailleurs de la terre: leur paresse va jusqu'à fossoyer assis. Il leur arrive souvent, de couper le bois sans poser leur grosse pelisse, et en fumant la pipe. Cependant ils ne chôment guères les fêtes quant au travail.

Leur manière de faire les meules de foin est toute particulière : ils les élèvent sur des pieux, à cinq ou six pieds de terre : il paroît que ce sont les inondations, lorsque les

torrens des montagnes grossissent, qui les obligent à prendre cette précaution.

Les moulins des Tartares sont d'une construction très simple. Ils n'y a presque pas de moulins à vent; et cependant, les moulins à eau sont arrêtés six mois de l'année, soit par les gelées, soit par les sécheresses. On est alors obligé d'envoyer moudre à dix lieues de distance. Le procédé de la mouture est si défectueux, que quelle que soit la beauté du blé, on n'a point de farine passable : toute la belle farine vient de Moscou, c'est-à-dire, d'une distance de trois cent cinquante lieues........................

Le climat de la Crimée n'est point si tempéré que celui de l'Angleterre : il est beaucoup plus chaud en été et beaucoup plus froid en hiver. Je parle ici de la partie en plaine qui est au nord des montagnes, et non du littoral du sud.

Le froid cesse ordinairement dès le mois de février, et il n'est pas rare qu'il fasse chaud en mars. Les changemens de température causés par le vent du nord, sont éprouvans pour la santé. En été il est dangereux de sortir après le coucher du soleil sans être bien vêtu.

Les brouillards du matin détruisent souvent au printemps les espérances que donnoient les arbres à fruit. La fertilité de l'année dépend essentiellement des pluies du printems. Les rosées de l'été sont très-fortes : l'heure qui précède le coucher du soleil est la plus agréable de la journée. On peut se faire une idée de la sérénité du ciel dans ce pays là, par le journal d'une année de résidence à Karagoss : depuis le 3 février 1816, au 3 février 1817, nous ne fumes privés de la vue du soleil que quatre jours.

Les maladies régnantes sont les fièvres intermittentes et les dissenteries : les fruits mal mûrs rendent cette dernière maladie fatale aux enfans en automne..................

Autrefois les vignes de Soudac étoient extrêmement bien

cultivées : cette culture a baissé depuis que les vins de la Grèce y arrivent en abondance. Il y a à Soudac des caves magnifiques : celles de l'amiral Mordwinoff, peuvent contenir cent mille *védros* de vin. Ce qu'on appelle un jardin dans la Crimée, est un vaste espace non enclos, couvert d'arbres fruitiers, et presque dans l'état de nature. Celui de Karagoss est de trois cent soixante acres anglais. Il est formé de tout l'espace qu'occupoit le village tartare, lors de la conquête. Les habitans qui prirent la fuite, abandonnèrent leurs maisons, dont pas une seule n'est debout maintenant. Des bosquets, des ruisseaux, des arbres fruitiers, des accidens de terrain et de charmans points de vue, en font une délicieuse promenade.

Les noyers sont en abondance, et d'une beauté remarquable autour de ces villages tartares. On assure qu'il y a des noyers qui donnent jusqu'à soixante mille noix. Un grand propriétaire de Soudac m'a assuré que chez lui on en avoit compté quarante mille, du produit d'un seul arbre. On trouve le mûrier blanc dans le jardin de Karagoss, mais ses fruits sont petits, insipides et peu abondans. Sur la côte méridionale, au contraire, on cultive le mûrier noir, et il donne en quantité des fruits excellens. Les oliviers, les figues et les grenades y croissent aussi, mais cette culture n'est pas encouragée. On exporte chaque année des vallées de la Crimée pour Moscou et St. Pétersbourg, une grande quantité de pommes qui y sont fort estimées.

Les prunes, les mûres, les cerises et autres fruits des jardins de Karagoss sont employés aux distilleries. L'eau-de-vie qu'on en fait est excellente. Les cerises ne servent pas seulement à faire la liqueur qui porte leur nom, on les sèche pour les conserver. Il y a un abricotier dans le jardin, dont le tronc, a dix-huit pieds anglais de circonférence.

La culture des jardins dépend absolument des irrigations ;

il faut de l'eau pour faire lever et reprendre les plantes, ensorte que la valeur d'un jardin est estimée selon les facilités que l'on a pour arroser; et l'on achète les filets d'eau fort cher.

Les choux de la Crimée sont fameux par leur poids, qui est souvent de trente livres de douze onces. Ce sont les Grecs qui les cultivent, et qui pour cela payent le terrain à un très-haut prix, lorsqu'il se trouve à portée de l'irrigation. On compte la valeur des choux à environ douze roubles le cent. Il y a dans ce pays-là des terrains où l'on cultive les choux toutes les années, depuis un siècle, sans y avoir mis aucun engrais. Le tabac est cultivé en grande quantité, également par les Grecs; mais il est inférieur au tabac turc. La mode de fumer ne se borne pas aux hommes, parmi les Tartares; les femmes ont la même habitude, mais non pas les jeunes filles. Il y a une espèce de citrouille nommée potlejan, que les Tartares aiment beaucoup. Ils font aussi usage du maïs non mûr, quand il est très-jeune, et ils le mangent cuit avec du beurre. Ils font d'excellens poudings avec la farine du maïs mûr. Ils ont un proverbe qui vante les melons d'eau de Perekop, le miel d'Osmantchuke, les choux d'Haussanbey, et les coins de Karagoss : ce dernier fruit est souvent détruit par la température du printems.

Le village Shubasb, et tous les petits villages qui l'entourent sont fameux par les oignons qu'ils produisent : ils sont d'un goût excellent, et se conservent tout l'hiver. Nous en achetames en 1817 d'un Tartare qui en avoit recueilli trois cents quintaux. On les conserve dans des fosses soigneusement recouvertes, pour qu'ils soient bien à l'abri du froid et de l'humidité. Les Tartares font usage de diverses herbes et racines que nous regardons comme inutiles. C'est ainsi qu'ils apprêtent les asperges sauvages, les carottes sau-

vages et l'oseille. Le sinapis des champs s'employe sur la table comme moutarde.

La matière médicale des habitans de la Crimée se compose presqu'uniquement des simples qui croissent dans le steppe. La vigne sauvage et le houblon se trouvent partout, et font l'ornement des jardins. On voit dans les prés presque toutes les plantes qui forment en Angleterre les foins artificiels, c'est-à-dire, quatre espèces de trèfle, le sainfoin, le raygrass, le pied-de-poule.

Le cheval est le compagnon constant du tartare. Il ne se promène jamais trois cents pas à pied, s'il peut le faire à cheval.

Les *taboons* ou haras des Murzas, sont très-considérables: celui du Murza notre voisin est de cinq cents jumens. Ils n'ont pas l'idée de tirer parti de ces établissemens, en vendant des animaux : c'est uniquement une espèce de luxe qui leur plaît : ce n'est que dans le cas où ils ont un grand besoin d'argent qu'ils envoyent vendre des chevaux au marché de Karasubazar.

Comme ils sont surchargés de bêtes, elles sont souvent mal nourries, et dans les hivers rudes, il se fait des pertes considérables : j'ai vu périr un sixième des chevaux.

Les chevaux du pays sont petits et de mauvaise tournure: l'allure que les Tartares préfèrent est l'amble. Ils les dressent très-promptement. Ils commencent par les prendre au lacet, et les traînent, en les tenant par le cou, si serrés qu'on les croiroit en danger d'étouffer. Lorsque l'animal est bien fatigué, on le monte, et il ne tarde pas à être dompté.

On voit en Crimée quelques chevaux de Circassie, mais ils sont chers, c'est-à-dire, qu'ils coûtent jusqu'à cinq cents roubles, tandis que ceux du pays n'en coûtent que quarante. Il y a un *taboon* qui appartient au général Bekarookof, qui est uniquement composé de chevaux Circassiens de la plus

plus grande beauté. Dans le steppe, on ne ferre point les chevaux; mais les Tartares sont dans l'usage de les ferrer.

Les maréchaux et forgerons de ce pays-là n'ont point l'air de faire un métier de peine, comme chez nous. L'ouvrier qui souffle le feu, celui qui tient la pièce à forger, celui qui forge, tous sont assis à terre, à côté du feu, qui est dans un trou. Malgré cette apparence de paresse dans l'exécution, rien n'est plus admirable que la perfection des ouvrages qui sortent de leurs mains.

Les travaux de la campagne se font avec des bœufs: les chevaux ne sont employés qu'à battre les grains. La charrue est d'une construction si barbare, qu'il faut jusqu'à quatorze bœufs pour rompre un gazon: pour un second labour, on n'en met jamais moins de quatre, et jusqu'à huit. Les bœufs sont ordinairement employés jusqu'à l'âge de vingt ans, et sont attelés dès leur seconde année. Ils sont petits et laids. Les plus beaux que nous ayons vus en Crimée viennent du gouvernement de Poltava. Les vaches rendent peu de lait: la race qui est réputée la meilleure sous ce rapport, a été amenée d'Allemagne.

On voit dans le pays quelques chameaux, et beaucoup de buffles. De tous les animaux domestiques, ceux-ci sont les plus embarrassans à employer. Dans les grandes chaleurs, ils sont intraitables. Au milieu du jour, ils quittent le travail, sans qu'on puisse les retenir, et courent en furieux, se plonger dans l'eau, ou se rouler dans la boue. Il arrive quelquefois qu'ils se jettent dans la mer avec le chariot auquel ils sont attelés. En hiver, ils sont incommodes sous d'autres rapports. On est obligé de leur construire des étables sous terre; car ils craignent singulièrement le froid. Ils nuisent beaucoup aux arbres, parce qu'ils cassent continuellement les branches basses. La femelle donne beaucoup de lait, et un lait fort gras: le beurre qui en

provient est moins estimé que l'autre. La peau de ces animaux a beaucoup de prix pour les corroyeurs. On en fait des traits et des harnais fort durables.

Les Tartares se vantent d'entendre la conduite des troupeaux de bêtes à laine. La vie indolente des bergers semble faite pour eux. On apprend aux enfans fort jeunes à soigner les troupeaux, et on paie les gages des bergers en brebis.

On est dans l'usage de donner beaucoup de sel aux troupeaux. En hiver, dans le steppe, où les orages de neige sont à craindre, on a soin de mêler des chèvres aux moutons, parce qu'on prétend qu'elles ont l'instinct d'éviter les trous dans lesquels la neige s'est accumulée, et qu'en conduisant le troupeau elles leur évitent le danger de s'y enfoncer. Tous les troupeaux qui ont passé l'été dans les montagnes sont hivernés au steppe; et quoiqu'il y ait en apparence peu ou point d'herbe, elles s'hivernent communément assez bien, si on les met à l'abri des vents froids.

On les mène deux fois la semaine aux lacs salés, et on est dans l'usage de les faire boire deux fois le jour toute l'année.

La laine de ces brebis à large queue a très-peu de valeur: une brebis en donne environ trois livres, qui se vend deux sols de France la livre: elle ressemble à du poil de chèvre.

La manière dont les troupeaux sont hivernés amène souvent de grandes pertes; car quoique les Tartares comptent leurs richesses par le nombre de leurs moutons, ils n'ont jamais le soin de leur préparer de la nourriture pour l'hiver. Un Tartare n'a pas l'idée de faire de son troupeau un moyen de revenu: tout au plus vend-il, au printems, quelques agneaux.

Il y a une race particulière qui donne les fourrures d'a-

gneaux gris, et qu'on ne trouve qu'aux deux extrémités de la péninsule, dans le voisinage de Kertch et de Koslof. La fourrure d'un agneau se vend jusqu'à dix roubles, et les marchands viennent les acheter pour Moscou.

Il y a quelque temps que l'on a embarqué à Caffa des chèvres à schalls, venant de Bucharie. Elles n'ont pas l'air de porter une toison plus fine que la chèvre ordinaire; mais le duvet qu'elles ont sur la peau est très-fin.

Il n'y a pas une maison tartare qui ne soit défendue par deux ou trois chiens, et les villages sont pleins de ces animaux. Les levriers y sont en grand nombre. Jamais un Tartare ne tue un chien ni un chat; mais ils portent les nouveaux-nés dans le désert du steppe, lorsque ces animaux sont en nombre incommode.

La chasse au levrier est un des amusemens favoris des Tartares. Ils lâchent toujours un grand nombre de chiens à la fois sur un lièvre; et quand l'animal est pris, on le saigne. Sans cela personne ne mangeroit de sa chair, car leur loi leur défend de manger de la viande d'un animal étouffé. Ils refusoient le gibier de notre table, par cette raison.

Les lièvres de la Crimée sont de taille énorme, et pèsent jusqu'à quatorze livres. On n'y voit point de lièvres blancs comme en Russie et en Pologne. Le gerboa est le quadrupède sauvage le plus remarquable de la Crimée. Il est d'une légèreté extraordinaire, saute facilement à de grandes distances et est fort difficile à prendre.

Dans les forêts des montagnes, on chasse le sanglier et le chevreuil. On y trouve aussi des loups, et ils font quelquefois de grands ravages dans les troupeaux. Les perdrix et les cailles sont nombreuses. On compte cinq espèces de beccassines; et on voit quelques oiseaux de passage d'un fort beau plumage.

Les Tartares et les Grecs n'ont aucune idée de l'art de

tirer au vol; et ils sont en admiration lorsqu'ils voient tirer de cette manière avec succès.

Le fléau des sauterelles n'est pas très-rare en Grimée. Les Tartares se mettent en mouvement pour les détruire quand elles arrivent par milliards. Toute la population des villages va camper au steppe. On pratique des fossés, que l'on remplit de foin, et après y avoir mis le feu, on chasse les sauterelles vers la flamme. Cette opération se renouvelle quelquefois pendant plusieurs semaines, et des milliers d'individus y sont employés. ........................................

..........................................................................

Les mouches lumineuses embellissent les nuits d'été. Les abeilles sont fort soignées dans ce pays-là, et le miel de Crimée a de la réputation. Il y a des particuliers qui ont de trois cents à cinq cents ruches. Les Tartares font grand cas du miel. Les lacs salés de Perekop fournissent de sel presque toute l'année la Crimée. Il n'y a ni art ni main-d'œuvre, dans la formation de ce sel : l'évaporation de l'été le laisse à nu en septembre, et les chariots vont le charger avec facilité.

Je fis, dans l'été de 1817, une tournée à cheval sur les montagnes de la côte méridionale, qui ont été souvent décrites. Les plus beaux points de vue de ce délicieux pays sont à Kutchuk Lambat, à Nikita, et à Aloupka. Les arbres de ce dernier endroit sont fameux par leur beauté. Ceux du village de Simeus ne sont guères moins remarquables : nous en mesurames de treize pieds de circonférence. La partie basse de la grande vallée de Nikita est garnie d'une pépinière d'arbres fruitiers qui appartient au Gouvernement. Il y a beaucoup d'oliviers et de châtaigniers. Les poiriers, les pommiers, les pêchers se vendent de trente à cinquante copecs le pied, dans l'année qui suit la greffe. En 1815, il se plaça six mille plants. Cet établissement est confié à des directeurs allemands.

On trouve sur la côte, entre Caffa et Soudac, des ruines que l'on suppose être celles de Theodosia. La distance de ce point au Bosphore cimmérien correspond exactement avec la relation de Strabon; et l'on discerne encore un port artificiel qui y avoit été creusé. Il paroît par ces ruines, que la ville étoit considérable, mais il ne reste que des fondations presque au niveau du sol.

Lorsque le moment de mon départ de la Crimée approcha, je reçus de plusieurs Tartares l'offre de m'accompagner dans mon voyage, quel qu'il fût, et même jusqu'en Angleterre. Sans doute que l'espérance d'une récompense pécuniaire entroit dans leur obligeance; mais leur bonne volonté étoit entière. J'en eu des preuves jusqu'à la veille de mon départ; et j'ai reçu de ces bons Tartares un si grand nombre de témoignages d'intérêt et d'attachement sincère, que je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé au milieu d'eux.

---

Journal of ten month's residence, etc. Journal d'une résidence de dix mois dans la Nouvelle-Zeelande, par Richard A. Cruise. Londres 1823.

---

Il restoit à apprendre beaucoup de détails sur les sauvages de la Nouvelle Zeelande. L'auteur a passé dix mois au milieu de ces cannibales, qui habitent un pays superbe. Ces sauvages ont été en contact avec les Européens, depuis plusieurs années, sans que leur caractère cruel, violent et faux se soit modifié le moins du monde.

Le *Dromadaire*, vaisseau qui avoit porté à Botany-Bay

une cargaison de condamnés, se rendit à la Nouvelle Zeelande, dans l'espérance d'y charger du bois de *Kaikaterra* ou de *cowry*, extrêmement précieux pour la marine, et qui l'un et l'autre croissent en abondance dans ce pays-là. Le digne missionnaire Marsden, et quelques chefs de la Nouvelle Zeelande, qui étoient venus à Sydney, se trouvoient en passagers sur ce vaisseau. La traversée fut de dix jours. Ils jetèrent l'ancre dans la baie des Iles.

Le bâtiment, dit le Capitaine, fut immédiatement entouré de canots, chargés des amis des chefs, que nous avions à bord.

Ceux-ci, pour faire honneur à leurs compatriotes, en même temps que pour faire parade de leurs richesses, se mirent à tirer des coups de fusils avec tant d'activité, qu'ils sembloient vouloir dépenser, avant de prendre terre, toute la poudre qu'ils étoient allé chercher si loin. Lorsque les pères, les frères, les amis, furent arrivés sur le pont, la scène la plus étrange commença. On mit les fusils de côté; et les parens firent la cérémonie de la reconnoissance, qui est aussi singulière que toutes celles qui appartiennent aux mœurs de ce peuple. Quand des parens ou amis se retrouvent après une longue absence, ils mettent leurs nez en contact pendant une demi heure au moins; et durant tout ce temps-là, ils se lamentent et jettent des cris de douleur. S'il y a plusieurs parens auprès de celui qui revient après une absence, le plus proche s'empare de son nez, tandis que les autres se suspendent à ses bras, à ses jambes, et s'accordent pour gémir et se plaindre de la même manière que l'acteur principal. Quand cette cérémonie est achevée, on commence à se raconter tout ce qui s'est passé pendant la séparation.

La femme d'un des chefs que nous avions ramenés, lui apporta un enfant à cheveux blonds et d'un fort beau teint, qui étoit venu au monde pendant son absence. Alors com-

mencèrent les lamentations, et elles durèrent une partie de la nuit....................................

Voici la description de la danse ordonnée par les chefs, en l'honneur des Anglais.

Avant de se mettre en mouvement, les danseurs, hommes et femmes, se dépouillent du vêtement qui couvre les bras et la poitrine. Ils se placent alors sur un rang, quelquefois sur deux, et commencent à se frapper la poitrine, tandis qu'un d'entr'eux chante un air auquel tous se joignent en chœur de temps en temps. Leurs contorsions, leurs gestes, leurs grimaces, sont d'une extrême violence, et souvent effrayans. Ils frappent tous fortement du pied, mais ne quittent guères leur place. Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'ensemble parfait de tous les mouvemens, quelque soit le nombre des danseurs.

Lorsqu'après quelque temps de résidence dans l'île, nous eumes fait connoître aux Zeelandais les danses d'Europe, ils les tournèrent en ridicule, en remarquant que jamais deux de nos gens ne faisoient le même mouvement en même temps.

A l'occasion du retour d'une expédition guerrière, l'auteur fait les observations suivantes.

Leur flotte étoit composée d'environ cinquante canots, dont aucun n'avoit moins de soixante pieds et quelques-uns jusqu'à quatre-vingts pieds de long. La proue de ces canots étoit sculptée avec art et ornée d'une grande profusion de plumes. Chaque canot avoit deux voiles en nattes de paille. Ces embarcations étoient chargées de guerriers, qui poussèrent des acclamations, en passant devant le vaisseau. Ils montroient en même temps des têtes humaines, et d'autres trophées de victoire.

Les baleiniers ont déjà distribué chez ces peuples, des armes et de la poudre. Dans cette expédition, ils n'avoient

perdu que quatre hommes, et ils prétendoient en avoir tué deux cents. Cette disproportion s'expliqueroit par les armes à feu dont ils étoient pourvus, tandis que leurs ennemis, habitans des bords de la rivière Thames, n'avoient pas cet avantage. Avant de rencontrer les canots, nous connoissions déjà le résultat de l'expédition : Towi nous l'avoit racontée. Ce Zeelandais, qui avoit demeuré long-temps en Angleterre, et étoit revenu à Botany-Bay sous la conduite d'un missionnaire, avoit néanmoins conservé tous les préjugés barbares de sa nation. C'est un exemple frappant de la difficulté qu'il y a à déraciner les préventions et les habitudes des peuples barbares, chez les individus parvenus à l'âge d'homme. Pendant le repas, il ne cessa de se vanter des cruautés qu'il avoit exercées, contre les ennemis, dans une précédente expédition. Il se vantoit surtout, d'avoir tué vingt-deux ennemis à coups de fusils, dans un endroit d'où ils ne pouvoient s'échapper, et où il leur étoit impossible de faire la moindre résistance. Lorsqu'il eut fini son histoire, il observa qu'il n'avoit point voulu manger de chair humaine, quoique tous les cadavres eussent été dévorés par ses compagnons, et qu'en sa qualité de chrétien, il ne s'étoit jamais permis de combattre le dimanche. Quand on lui demandoit pourquoi il ne cherchoit pas à encourager ses compatriotes à l'agriculture, il répondoit que c'étoit une chose impossible. « Si l'on parle à un Zeelandais de travailler, disoit-il, il ferme les yeux et s'endort; mais si on lui parle de se battre, il ouvre des yeux grands comme des tasses. Se battre est une vraie jouissance pour lui. »

Le rivage étoit couvert de curieux qui attendoient l'arrivée de l'expédition. Quand les canots approchèrent du rivage, les amis impatiens se jetèrent à l'eau. Ils aidoient à décharger les canots, et s'emparoient des prisonniers.

Les guerriers étoient dans leur grande parure de guerre,

c'est-à-dire les cheveux noués sur la tête, avec de grandes plumes blanches, la peau du corps et de la face couverte d'ocre et d'huile. Ils racontoient leurs exploits avec des gestes violens, au milieu des groupes qui se formoient pour entendre. Les prisonniers étoient tristement assis sur le rivage, en attendant qu'un maître leur fût assigné. Il y avoit des hommes, des femmes et des enfans : quelques-uns de ceux-ci n'avoient pas deux ans. Les adultes, malgré leur triste situation n'avoient point oublié le soin de leur toilette.

Parmi les femmes, il y en avoit une jeune et belle. Les autres prisonniers faisoient la conversation entr'eux ; mais celle-ci gardoit le silence de la douleur. On nous apprit que son père qui étoit un des chefs des Thames, avoit été tué dans le combat, et qu'elle étoit prisonnière du vainqueur. Celui-ci étoit frère de Towi. C'étoit un très-beau jeune homme.

D'autres objets avoient attiré notre attention, lorsque tout à coup nous entendimes des cris affreux. Le jeune guerrier, frère de Towi, avoit conservé, dans un panier couvert, la tête du chef qu'il avoit tué. Il la tira de ce panier pour la jeter sur les genoux de la fille du défunt. La pauvre créature, dans un accès de douleur frénétique, saisit de ses deux mains cette tête sanglante, et appliqua ce visage livide contre le sien, en versant un torrent de larmes et en poussant des cris aigus. Déposant ensuite cette tête auprès d'elle, elle saisit un morceau tranchant de coquillage, avec lequel elle se coupa les bras, la poitrine et le visage, avec tant de fureur que le sang jaillissoit à chaque incision, et qu'elle parut complètement défigurée. Toutefois elle n'avoit pas l'air d'éprouver la moindre douleur physique.

Le guerrier s'amusoit évidemment des signes d'horreur que nous donnions à ce spectacle. Il nous offrit de nous vendre cette tête, qu'il suspendit par ses longs cheveux noirs; en

la tournant de côté et d'autre pour nous la faire admirer. Les traits de cette tête étoient d'une beauté remarquable; et quoique la jeune fille parut avoir quinze ou seize ans, la tête de son père sembloit être celle d'un jeune homme.

Nous apprimes ensuite que cette captive qui nous avoit paru si intéressante, ne tarda pas à épouser le meurtrier de son père.

Plusieurs chefs vinrent nous rendre visite, et entr'autres Perehico, celui auquel nous avions apporté à Port-Jakson la nouvelle de la mort de son fils. Ce chef étoit paralytique, et se faisoit porter sur une chaise. Nous remarquames sur un canot près du vaisseau, un beau petit garçon fils d'un matelot anglais et d'une femme du pays. Nous engageames la mere, qui étoit avec lui, à le laisser monter à bord. Elle hésita un peu, puis elle consentit. Elle paroissoit lui être fort attachée, et avoit de l'inquiétude de le voir s'éloigner. Il étoit presque nu, et aussi blanc que s'il fût né en Angleterre. Il s'amusa fort bien sur le vaisseau et s'en retourna content, avec des vêtemens et des provisions.

Un des gens envoyés à la recherche du fourrage pour les bœufs du vaisseau, raconta qu'ayant trouvé dans un endroit écarté une natte de paille qui paroissoit couvrir quelque chose, il l'avoit soulevée, et avoit vu le corps d'un enfant dont on avoit ôté les entrailles, probablement pour le manger. Ce rapport révoltant excita du doute : on refusa de le croire, mais plusieurs témoins survinrent qui attestèrent le fait..........................................

Pendant le séjour du vaisseau, on mit à mort deux Cookees supposés criminels. L'un des deux corps fut jeté à la mer, et l'autre enterré. Ce dernier ne tarda pas à être exhumé et dévoré. Quelques officiers qui passoient près du village de Rangehoo, virent que l'on s'empressoit de cacher quelque chose à leur approche. Les officiers n'eurent pas

l'air de s'en apercevoir; mais un matelot qui les suivoit, et que l'on crut apparemment moins scrupuleux que les officiers, fut immédiatement invité à prendre part au repas.

Quoique les Zeelandais vissent très-bien l'extrême répugnance que nous avions pour leur repas de chair humaine, ils n'ont jamais nié leur goût à cet égard. Ils disent que la chair des femmes et des enfans est beaucoup plus savoureuse que celle des hommes; et ils prétendent que les Européens ne sont pas si bons à manger que les gens de leur pays. Ils attribuent cette différence à l'usage du sel, qu'ils ne connoissent point.

Il paroît que la superstition entre pour quelque chose dans leur pratique de manger leurs ennemis tués sur le champ de bataille; mais il est très-probable qu'ils mangent la chair humaine, toutes les fois qu'ils en ont l'occasion.

Pendant le séjour de l'équipage, plusieurs femmes esclaves furent mises à mort, pour des crimes très-légers. Les corps furent immédiatement coupés en morceaux et transportés dans un lieu où ils pouvoient être mangés sans témoins. Le habitans firent une mention publique de cet horrible repas; ainsi il est très-probable qu'il eut lieu en effet.................
.........................................................

Deux baleines étant venues dans la baie des îles furent attaquées par les canots du navire, et tuées l'une et l'autre à l'extrême surprise des habitans. Lorsque nos gens en eurent tiré l'huile, ils abandonnèrent la chair. Alors la population entière du voisinage de la côte accourut pour prendre part à cette proie. Des querelles sans nombre s'élevèrent entr'eux pour le choix des morceaux; et ils aiment tellement cette chair de baleine, que les *giris* eux-mêmes, c'est-à-dire les naturels qui servoient les missionnaires et étoient aussi bien nourris que leurs maîtres, demandoient la permission d'aller en manger leur part, ou prioient qu'on en achetât pour leur compte.

Les Zeelandaises ont le teint des femmes du midi de l'Europe. Elles sont bien faites, et en général belles. Avant de se marier elles se livrent avec une extrême facilité; mais elles sont très-fidèles à leurs maris, et aiment tendrement leurs enfans. Elles souffrent avec une admirable patience les mauvais traitemens auxquels elles sont exposées; car les hommes les regardent comme des êtres très-inférieurs.

Il est difficile de dire ce qu'est la religion de ces peuples. Ils ont des superstitions sans nombre, mais ils ne sont pas idolâtres. Ils croyent que les chefs ont après cette vie, une existence très-heureuse, mais que pour les autres individus, tout est fini à la mort. Ils adressent des prières au soleil, à la lune et au vent; mais seulement selon l'occasion et le danger. Ils n'ont aucun culte régulier. Ils croyent à une divinité suprême, qu'ils désignent par le mot *Atua*, qui signifie incompréhensible, l'auteur du bien et du mal, qui les protège dans le danger, ou les fait périr de maladie. Lorsqu'un individu est atteint d'un mal jugé incurable, on dit qu'il est possédé d'Atua, qui, sous la forme d'un lézard, dévore ses entrailles. On le transporte hors du village, et on l'abandonne à sa destinée. Lorsque les guerriers doivent faire une expédition, une femme âgée se prépare par deux jours entiers de jeûne, aux enchantemens dont elle est chargée, pour assurer leurs succès. Tout ce qui a rapport à la Divinité est si vague chez ce peuple, qu'il est impossible d'en composer un système religieux.

Leurs principaux alimens sont, la patate douce, la pomme de terre, la racine de la fougère grillée et pilée, le taro du pays, qui est fort doux, les choux et le poisson, qu'ils ont en abondance. Ils le sèchent au soleil, sans y mettre du sel, et il se conserve pendant plusieurs mois. Ils mangent rarement du porc, et seulement dans les grandes occasions: ils réservent les cochons pour les échanges avec les Euro-

piens. Ces animaux sont en liberté dans les bois. On les prend avec des chiens, lesquels eux-mêmes servent à la nourriture de ce peuple. Les chiens et les rats sont les seuls quadrupèdes indigènes du pays. Les chiens sont de la taille d'un renard, et varient pour la couleur. Leurs rats sont si petits, qu'un des chefs nous demandoit d'en importer de plus gros d'Angleterre pour améliorer leur race.

Les Zeelandais sont extrêmement voraces. Ils ont une seule et unique manière de cuire et d'apprêter leurs mêts : ils les placent dans une pierre creuse et chauffée, recouverte de feuilles de plantain et de terre, ce qui fait une véritable étuve. Il est certain que leurs légumes, cuits de cette manière, sont excellens.

Ils aiment beaucoup le biscuit de mer; et quoique le nôtre fût avarié et plein de vers, ils le prenoient avec empressement en échange contre des légumes, et les diverses racines dont le capitaine Cook a apporté les semences dans cette île; ils sont d'une excessive imprévoyance, et après avoir abusé de leurs provisions, ils souffrent souvent de la disette. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La coutume des femmes de se déchirer le visage avec des coquilles de mer, lorsqu'elles perdent un parent, se retrouve chez d'autres peuples, mais l'usage de tirer des coups de fusil en l'honneur de l'esprit du défunt est particulier à cette nation. Bientôt les cris et les explosions, provoquent la gaité et la cérémonie change de caractère.

Ils ne doutent pas que les morts ne reviennent pour leur donner des avis; et ils croyent surtout les entendre, lorsque les vents soufflent avec violence.

Lorsqu'ils passent auprès d'un endroit où un des leurs a été tué, ils ne manquent jamais d'y jeter une pierre; et la même cérémonie est observée par ceux qui visitent la caverne de North-Cape, où l'âme des morts doit nécessairement passer.

Parmi leurs superstitions, on peut remarquer celle qui leur défend de manger dans l'intérieur de l'habitation. Ils en redouteroient les plus fatales conséquences.

La fille du chef surnommé le *Roi Georges*, se trouvant fort malade, on lui envoyoit de temps en temps des vivres du vaisseau, en recommandant de la faire manger dans l'habitation. Cette recommandation fut fort inutile : malgré le mauvais temps et son état de maladie, on la transportoit toujours hors de la maison pour lui donner à manger.

Les Zeelandais croient fermement, que les plus grands malheurs menacent ceux qui entreroient dans une habitation, où l'on auroit suspendu de la viande. Un pigeon ou un morceau de lard suspendu à l'entrée d'une cabane, garde mieux celle-ci, que des hommes armés. Nos gens établis sur le rivage mettoient à profit cette superstition, pour se garantir des visites incommodes.

Ils ont une manière de conserver long-temps les têtes des ennemis morts. Ils les rapportent en trophée, et les gardent aussi long-temps que la guerre dure. A la paix, ils les restituent à leurs ennemis : ils font des échanges de têtes, comme on fait en Europe des échanges de prisonniers. Ils vendent ces têtes aux Européens à fort bon marché.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les Zeelandais sentant fort bien que les missionnaires sont en leur puissance, les maltraitent sans ménagement; et nous avons trouvé, en général, que les tribus qui ont des missionnaires, sont plus disposées que les autres aux querelles violentes.

Lorsque nous visitames l'établissement des missionnaires à Tippoona, nous apprimes que pendant notre absence, un meurtre abominable avoit été commis. Un chef ayant maltraité une de ses esclaves, celle-ci lui adressa des malédictions. Le chef l'assomma d'un coup de massue, et traîna le

cadavre jusqu'à un étang voisin de la maison de Mr. King, où logeoient les missionnaires. Là, il ouvrit le corps, pour enlever les entrailles. Il le coupa en quatre quartiers, qu'il mit dans un canot, pour aller, avec quelques-uns de ses compagnons, en faire un repas dans une île voisine. Toutes ces horreurs s'accomplirent en présence de quelques missionnaires..........................................

Le lendemain de notre arrivée, un des Zeelandais que nous avions amenés de la baie des Iles, vint nous rendre visite. Il se qualifioit de prêtre et pilote de Shukehan, et se vantoit de commander aux vents et aux vagues. On lui demanda d'user de ce pouvoir pendant la durée d'un coup de vent. Il s'en défendit, en disant que, sur notre vaisseau, il ne le pouvoit pas, mais que s'il étoit dans un canot, rien ne lui seroit plus facile. Un ne nos gens ayant perdu sa veste, on soupçonna le prêtre; et lorsqu'il voulut descendre du bâtiment, la sentinelle souleva la natte dont il se couvroit. La veste du matelot étoit dessous; et le prêtre ne sut trouver d'autre excuse, que d'avoir perdu une chemise qu'on lui avoit donnée, et pour laquelle il se croyoit en droit de prendre cette veste........................

Un chef vint aborder le vaisseau avec un canot de guerre garni de trente hommes. Il monta seul sur le gaillard. Son dessein étoit de mesurer le bâtiment. Il commença à la poupe, et s'étendit sur le pont, marquant l'endroit où il pouvoit parvenir avec ses mains. Il se releva pour s'étendre de nouveau jusqu'à la proue. Il fit ensuite la même opération par le travers du vaisseau; et enfin il annonça le résultat de cette mensuration à ses camarades, qui l'attendoient impatiemment dans le canot.......................

L'opération de tatouer, telle que nous l'avons vu pratiquer, a lieu de la manière suivante. Le jeune patient étoit étendu sur le dos, appuyant sa tête sur les genoux de l'o-

pérateur assis sur le sol. Une figure tracée sur le visage en lignes noires, guidoit la main de l'opérateur. L'instrument étoit un os pointu, qu'il trempoit dans de l'eau mêlée de charbon. A chaque application le sang sortoit; mais le patient ne donnoit aucun signe de douleur. L'inflammation qui succède à cette opération, est souvent considérable....

.........................................................

On trouve autant de variété dans les traits de ce peuple, qu'on en trouve chez les Européens. Il n'y a rien de national dans leur visage. Leurs traits sont en général réguliers; et jusqu'au moment où ils se font tatouer, leur physionomie est agréable. Nous en avons vû de très-beaux avant cette opération qui les défigure. La forme du tatouement varie selon les tribus; mais chez toutes, le jeune homme qui arrive à vingt ans sans être tatoué, est considéré comme un lâche. On recommence le procédé lorsque le temps a effacé les lignes tracées. Lorsque Wheety, qui avoit été long-temps parmi nous, reçut de nos gens le conseil de se dispenser de renouveler l'opération, il répondit que s'il ne le faisoit pas, il seroit méprisé comme une femme...............

.........................................................

Une des liaisons que nos gens avoient formées avec les femmes du pays, donna lieu à un exemple de dévouement très-remaquable. Un soldat s'étoit attaché à la fille d'un chef, et celle-ci vivoit sur le vaisseau. Ce soldat eut une querelle avec un matelot, et le tua. Il fut aussitôt renfermé pour être mis en accusation; et la jeune fille fut expulsée du vaisseau. Lorsqu'elle apprit que le soldat devoit être pendu, elle fit une corde de lin, et déclara que si son amant périssoit par ce supplice, elle se pendroit également. Elle s'établit dans un canot immédiatement auprès du vaisseau, du côté où elle croyoit que le soldat étoit en prison. Du lever au coucher du soleil elle pleuroit et se lamentoit

sur

sur le sort de son amant. Aucune représentation, aucun présent, n'ébranlèrent sa résolution. Elle persista pendant tout le temps que le bâtiment fut en rade. Lorsque le Dromadaire changea de station, et alla dans la Baie des Iles, elle fit la route par terre, et revint s'établir dans un canot auprès du vaisseau, persistant dans sa résolution, malgré les plus mauvais temps, sans interrompre ses lamentations, jusqu'au moment où nous nous éloignames de l'île.

---

# VARIÉTÉS.

## RELATION D'UN CAPTIF CHEZ LES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

L'AUTEUR, enlevé par les sauvages dès sa première enfance, dans un des nouveaux établissemens des Etats-Unis, est resté parmi eux jusqu'à l'âge de vingt ans, et s'est identifié avec leurs mœurs, leurs habitudes, et leur existence toute entière. Rendu à la vie civilisée, il raconte avec naïveté les évènemens et les impressions de cette période de sa vie, et donne des détails curieux sur ces peuplades encore imparfaitement connues. Nous prendrons dans cette relation ce qui nous paroîtra offrir le plus d'intérêt dans les détails d'une vie pleine d'aventures, de privations et de dangers de toute espèce.

J'ignore, dit-il, de quels parens je suis né, et les évènemens de ma première enfance. Je n'ai conservé de l'époque qui a précédé ma captivité, que des impressions si vagues

et si fugitives, qu'à peine se présentent-elles à mon souvenir comme un rêve sans suite. Quelquefois je crois me rappeler encore les cris de guerre et les scènes de meurtre qui accompagnèrent l'attaque dont les miens furent victimes, mais je sais seulement que je fus pris avec deux autres enfans, par un parti de sauvages alliés des Kickapoos. Mon premier souvenir distinct, c'est que pendant notre retraite, une petite fille s'étant mise à crier, un des guerriers la frappa de son tomahawk et me menaça, à plusieurs reprises, de l'instrument meurtrier si je ne gardois pas le silence.

Après une marche longue et fatiguante, nous atteignîmes leur camp, dans lequel nous fumes reçus aux acclamations des vieillards, des femmes et des enfans. Je fus adopté selon l'usage, par la famille d'un des chefs nommé Tongoh, dont la femme me soigna avec une sollicitude maternelle. J'ai tout lieu de supposer que ma famille entière, périt dans l'attaque dirigée contre nous. Je dois dire pour expliquer cet évènement, que les sauvages voyent avec malveillance et jalousie, presque tous les établissemens de défrichemens nouveaux. Accoutumés à errer sans obstacle dans leurs immenses forêts, ils regardent les colons comme des intrus, qui attentent à leurs droits, et ils font quelquefois tomber leur vengeance sur ces postes avancés de la civilisation. Aussi les nouveaux colons s'associent-ils ordinairement pour leur commune défense; et lorsqu'ils sont suffisamment nombreux, ils construisent de petits fortins qui deviennent des points de ralliement. Ce sont principalement les partis de chasseurs errans, que ces établissemens ont à redouter. S'il s'agit d'une expédition régulière, décretée par un conseil, elle est le plus souvent conduite avec tant de secret et de rapidité, que les colons surpris, n'ont pas le temps de se rassembler pour repousser leurs formidables ennemis.

A mesure que je grandissois, mes camarades indigènes me reprochoient souvent de n'être qu'un *blanc*, et ils ajoutoient que tous les blancs n'étoient que *des vieilles femmes*, expression par laquelle ils désignent un *mauvais guerrier*. Ces constestations se terminoient quelquefois par des combats, dans lesquels je n'avois pas du dessous, et qui se passoient toujours d'une manière loyale. Les hommes accordoient des louanges au vainqueur, quel qu'il fût. J'ai rencontré plusieurs fois dans la suite, des blancs élevés parmi les Indiens, et j'ai toujours vû chez eux un singulier attachement pour le genre de vie et les habitudes de leur peuplade adoptive. J'ai même connu deux exemples d'hommes faits, qui avoient abandonné les habitudes et les douceurs de la civilisation pour choisir la vie errante et aventureuse des sauvages.

Je ne restai pas long-temps avec les Kickapoos. Dans une de nos migrations, nous fumes surpris par un parti de Pawnees qui massacra la plupart de nos guerriers, et emmena en captivité les femmes et les enfans. On nous fit faire ainsi, beaucoup de chemin, jusqu'aux terres des Akansas. Alors une querelle s'éleva, à l'occasion des limites de leurs chasses respectives. Un sanglant combat s'en suivit, dans lequel les Pawnees furent complètement battus, et je tombai entre les mains des Akansas. Je fus conduit dans un de leurs établissemens, situé à plusieurs centaines de milles au-dessus du confluent de la rivière Kansaw avec le Missouri. Je fus adopté par la femme d'un indigène nommé Kee-nees-tah, qui avoit perdu un fils dans le dernier engagement. Les Akansas sont fort supérieurs aux Kickapoos. Ils sont loyaux et généreux ; leurs établissemens indiquent une civilisation assez avancée, et ils élèvent beaucoup de chevaux. Je me souviendrai toujours avec quelle satisfaction les enfans de mon âge et moi, nous écoutions les histoires et les conseils

F 2

d'un vieux guerrier nommé Tschut-che-nah. Ce vénérable vieillard nous enseignoit surtout à ne jamais mentir, et à ne rien dérober, excepté à nos ennemis. « Lorsque vous » serez hommes, nous disoit-il, soyez braves et rusés à la » guerre, et sachez défendre vos rendez-vous de chasse contre » tout empiètement. Protégez les femmes et l'étranger. Ne » trahissez jamais un ami. Ne pardonnez jamais une injure, » et vengez-vous de vos ennemis. Ne buvez jamais de ces » liqueurs avec lesquelles les blancs nous enivrent et nous » empoisonnent. Ne craignez point la mort, les lâches seuls » la redoutent. Respectez les vieillards et obéissez-leur. Crai- » gnez le mauvais Esprit et appaisez-le, afin qu'il ne vous » fasse aucun mal. Aimez et adorez le Grand Esprit, qui » nous a donné la vie, et qui a peuplé nos chasses. J'ai » livré plus d'un combat à mort aux ennemis de notre na- » tion, disoit-il, en montrant ses nombreuses cicatrices; » j'ai fait de longues marches sans nourriture dans les neiges » et dans les marais, afin de les surprendre; j'en ai pris » et scalpé un grand nombre. C'est à mes compagnons et » à moi, ajoutoit-il, que vous devez la jouissance paisible » de vos champs et de vos récoltes; mais ils ont tous suc- » combé, et je reste seul; ils reposent au sein de notre » mère, et je demeure comme le vieil arbre battu des vents. »
Tschut-che-nan, terminoit ordinairement ses exhortations par des actions de grâces au Grand Esprit, pour l'avoir épargné si long-temps, afin qu'il pût indiquer aux jeunes gens le chemin de la réputation et de la gloire. Nous avions tous une vénération particulière pour ce vieux chef, vrai modèle des vertus et de la piété d'un enfant du désert.

Nos occupations, à nous autres jeunes garçons, consistoient dans les exercices de la danse, de la course, du saut, de la lutte, la natation, et le jet du tomahawk. Nous nous exercions à la chasse, à la pêche, et quelquefois nous tenions des conseils.

Notre peuplade eut bientôt une guerre à soutenir contre les Mahas et les Ottowas : nous fumes victorieux et fimes trente-cinq prisonniers. Nos guerriers furent reçus par les femmes et les enfans avec toutes les marques de la joie la plus extravagante ; mais les prisonniers furent accueillis à coups de baguettes, de pierres, de bâtons, et de tisons enflammés. L'on tint ensuite un conseil général, dans lequel il fut décidé que deux des prisonniers seulement seroient mis à mort. C'étoient deux chefs mahas qui périrent dans les tortures, comme de véritables guerriers, sans proférer une plainte, et sans cesser leur chant de mort jusqu'au dernier soupir.

Dans ce même temps, je perdis ma mère adoptive ; j'avois alors dix ou douze ans, et j'eus le cœur brisé, car elle me traitoit avec une tendresse toute maternelle : mais les sauvages regardent les plaintes et les larmes comme des actes de lâcheté, et j'appris à dévorer ma douleur en silence.

Peu après, un certain nombre de mes jeunes camarades et moi, nous accompagnames, pour la première fois, les guerriers dans une excursion de chasse lointaine. Nous étions armés d'arcs et de flèches, les carabines étant réservées comme une distinction pour ceux qui les ont méritées. Pendant notre expédition nous eumes un engagement avec un parti de Pawnees ; et nous en sortimes victorieux ; nous perdimes deux guerriers et deux jeunes garçons qui s'étoient déjà distingués en tuant deux Ottowas qu'ils avoient surpris volant des chevaux. C'étoit le premier combat où je me trouvois. J'employai de mon mieux mon arc et mes flèches, mais je ne crois pas avoir fait grand mal à l'ennemi.

Nous arrivames ensuite aux terres des Osages, sur lesquelles des troupeaux de buffles courent en grand nombre. Là, nous apprimes que depuis notre départ, cette tribu étoit en guerre avec la nôtre. Cette circonstance étant ignorée par

nous, on ne nous traita pas en ennemis; les Osages nous reçurent au contraire avec hospitalité, et nous conduisirent à leur chef-lieu; c'étoit un bourg d'environ quinze cents habitans. Nous fumes distribués dans différentes familles, et appelés à partager leurs travaux et leurs amusemens; seulement, on ne nous permit pas de rejoindre notre tribu. La famille à laquelle je tombai en partage, venoit de perdre un fils. La femme désirant le remplacer, me traita avec une tendresse toute maternelle, et mit tout en œuvre pour gagner mes affections. Elle y réussit bien vîte; j'avois perdu ma mère adoptive, j'avois besoin de remplir le vide qu'elle avoit laissé dans mon cœur; et la tendresse de Hunk-hah me gagna. Nous faisions des chasses lointaines; nous nous procurames beaucoup de fourrures, que nous échangeames avec un parti de blancs contre des carabines; et lorsque j'en eus une en ma possession, quoique je n'eusse guères que quatorze ans, je me crus un guerrier. En attendant, j'appris à m'en servir si bien, que les Indiens me donnèrent le surnom du *chasseur*.

Nous faisions de fréquentes expéditions de chasse, mais les vieux chefs nous engageoient toujours à ne pas faire le commerce des fourrures avec les blancs. Ces échanges, disoient-ils, ne faisoient que nous donner les moyens de satisfaire des besoins factices, et la tentation de nous procurer de l'eau-de-vie. Effectivement, les conséquences de l'usage de cette liqueur sur les Indigènes, sont désastreuses. Ces peuples sont en général graves et paisibles. Mais l'ivresse les métamorphose en véritables démons; et le spectacle d'une bourgade entière dans cet état, donne l'idée d'une scène de l'enfer. Les marchands profitent souvent des effets de l'eau-de-vie pour tromper les indigènes, et ceux-ci, revenus à eux-mêmes, tirent quelquefois de terribles vengeances de ces actes de fraude. Ces commerçans m'engageoient souvent aussi

à me joindre à eux pour retourner chez les blancs. Mes préjugés me les faisoient regarder comme une race inférieure, lâche et perfide. Mais à force d'entendre dire à ces hommes que les blancs étoient au contraire puissans, nobles, et généreux, qu'ils avoient de vastes maisons, de grands vaisseaux et de gros canons, ma curiosité étoit excitée, et mes préventions s'affoiblissoient; j'exprimois souvent le désir de voir un jour toutes ces merveilles; mes compagnons me dissuadoient de leur mieux.

Dans une excursion chez les Grands Osages, nous trouvames un missionnaire chrétien, le premier qui eût encore pénétré chez eux. Les sauvages l'écoutoient avec attention, mais je doute qu'ils fussent capables de comprendre ses doctrines. Je conçois, au reste, comment les missionnaires ont pu s'abuser souvent sur l'impression qu'ils produisoient. Interrompre un orateur, ou ne pas lui prêter attention, passe chez les indigènes pour une faute grossière contre les convenances; et l'on peut fort bien, d'après leur silence et l'expression sérieuse de leur physionomie, les croire convaincus, lors même qu'on n'a fait aucune impression sur eux.

Nous trouvames aussi chez les Grands Osages, des agens de leur *Père qui habite au-delà des grandes eaux* (le Roi d'Angleterre) qui devoient les engager à lever le tomahawk contre les blancs, usurpateurs de leurs droits et de leur sol. Mais les Osages ne furent point ébranlés, ils vouloient demeurer en paix avec leur *Grand Père* (le Président des Etats-Unis). On essaya encore de les émouvoir en leur envoyant un orateur et un guerrier célèbre, le chef Shawanee, *Te-cum-seh.* Rien ne peut donner une idée de l'éloquence naturelle, pleine de force et d'images, de cet enfant des forêts. Sa physionomie, ses gestes, son accent, avoient une magie entraînante, et il fit remettre en question dans nos conseils, des propositions contre lesquelles ils s'étoient déjà

prononcés. « Frères, nous disoit-il, nous sommes tous de la
» même famille, tous des enfans du Grand Esprit. Le sang
» de nos pères a été versé par torrens, pour satisfaire à la
» cupidité des hommes blancs ; les plus grands malheurs
» nous menacent encore, car l'entiére destruction de la race
» des hommes rouges pourra seule les satisfaire. »

» Frères, lorsque les blancs arrivèrent chez nous pour
» la première fois, ils étoient nus et affamés. Ils étoient
» foibles, et ne pouvoient s'aider eux-mêmes. Nos pères
» en eurent pitié, et partagèrent avec eux les dons du
» Grand Esprit. Mais les hommes blancs sont semblables
» à nos serpens venimeux ; ils sont inoffensifs tant qu'ils
» ont froid, mais ils tuent le bienfaiteur qui les réchauffe.
» Nous les avons rendus forts, et aujourd'hui ils veulent
» nous détruire. Frères, le Grand Esprit qui nous a donné
» des terres, et qui les a peuplées de gibier, nous a donné
» aussi de la force et du courage pour les défendre. Nous
» voudrions la paix ; mais la seule paix des blancs, est
» celle des tombeaux. Ils nous méprisent, nous insultent
» et nous trompent ; ils nous croient à peine dignes de
» vivre. Ma nation est résolue à la vengeance ; nous lève-
» rons le tomahawk, et nous boirons le sang des blancs.
» Si vous vous réunissez à nous, nous teindrons les fleuves
» de leur sang. »

» Si vous laissez opérer notre destruction aujourd'hui,
» demain votre tour viendra, car c'est la désunion des hom-
» mes rouges qui les perd.

» Frères, notre Père qui est au-delà des grandes eaux,
» est l'ennemi des hommes blancs. Il enverra ses guerriers
» contr'eux, et nous donnera des carabines. Il est notre
» père, il nous traitera comme ses enfans. Pourquoi crain-
» drions-nous de les combattre ; ils ne savent pas courir, et
» nos pères en ont tué un grand nombre. Le Grand Esprit

» nous secondera, il est irrité contr'eux; la terre engloutira
» leurs villes, les eaux couvriront leurs récoltes, et son
» souffle les balayera de la surface de la terre. Frères,
» soyons unis, fumons ensemble au même calumet, aimons
» tous le Grand Esprit, et nos ennemis seront détruits, et
» les hommes rouges seront heureux.

L'impression produite par Te-cum-seh, fut prodigieuse. Après l'avoir entendu, je regardai la guerre contre les blancs comme inévitable. Les délibérations se prolongèrent pendant plusieurs jours; mais enfin les Osages se décidèrent à rejeter les propositions qu'on leur faisoit.

Cependant plusieurs de mes camarades avoient conçu un vif désir de retourner chez eux furtivement, en se dérobant à l'hospitalité surveillante des Osages. Il y eut division parmi nous sur ce projet. Plusieurs s'y refusèrent; les uns s'étoient mariés chez les Osages, d'autres regardoient cette fuite comme une espèce de trahison. Pour moi qui n'avois laissé aucun objet particulier d'affection chez les Kansas, et qui avois trouvé chez les Osages une mère et une sœur adoptives, je m'y refusai positivement. Il étoit d'ailleurs question d'une entreprise de chasse, à laquelle j'avois attaché mon ambition. Le projet fut abandonné.

Nous partimes effectivement, en remontant la rivière d'Arkansas jusqu'à une grande distance; nous traversames ensuite la rivière *Platte*, et nous la remontames jusque près de sa source. Je n'essayerai point de donner une description exacte des vastes contrées que nous eumes à parcourir; elle seroit nécessairement imparfaite et inutile. Je dirai seulement que rien ne peut donner l'idée de la fertilité, du luxe de la végétation, et de l'exubérance des productions de tout ce grand pays. D'innombrables troupeaux de buffles, de daims, d'élans, etc. y vivent dans l'abondance, au milieu des plus riches prairies. Le riz y croit naturellement dans toutes les

parties basses; et des fruits savoureux de toute espèce, les fraises, les framboises, etc., couvrent les savannes. La vigne tapisse les arbres, avec une surabondance extraordinaire.

Un jour que je m'étois écarté de la troupe, avec deux de mes camarades, nous fûmes surpris dans un ravin par deux ours bruns, de la plus grande taille. Loin d'être intimidés par notre présence, ils vinrent à nous immédiatement. Nous n'eûmes que le temps de faire feu; l'un des deux fut atteint au cœur, mais l'autre, rendu plus furieux par sa blessure, se dressa et pressa un de mes compagnons de sa terrible étreinte. Nous nous jetâmes sur l'animal armés de nos longs couteaux, et quoique nous les lui eussions plongés à plusieurs reprises dans le corps, en le frappant de nos tomahawks à coups redoublés, il se passa quelques momens avant que l'ours lâchât prise. Notre malheureux camarade, fut cruellement déchiré, et nous craignîmes long-temps pour ses jours. Cette aventure nous retarda et nous rendit plus prudens.

Nous nous étions dirigés, toujours en remontant les fleuves, vers une haute chaîne de montagnes couvertes de neiges. Nous voulûmes passer ces monts élevés afin d'apprendre à connoître le pays au-delà. Le froid commençoit à se faire sentir, il tomboit fréquemment de la neige, et nous ne trouvions dans ces montagnes d'autre gibier que des faisans. Nous parvînmes enfin de l'autre côté de la chaîne dans une contrée de belle apparence, mais peu abondante en gibier. Nous trouvâmes quelques tribus, qui nous parurent pauvres et chétives. Leur langue nous étoit tout-à-fait étrangère. Cette peuplade ce nommoit les *Lee-ha-tans*. Le gibier étoit rare; la tribu se nourrissoit principalement de la pêche, et nous vécumes du poisson qu'ils partagèrent avec nous. Ces indigènes me parurent fort différens de ceux qui vivent sur les bords du Missouri et du Mississipi. Ils sont paisibles; point de jalousies, point de guerres sanglantes parmi eux;

nous étions reçus partout sans défiance, et guidés par eux d'une peuplade à l'autre. Nous continuâmes ainsi, jusqu'à-ce que enfin nous arrivames à l'Océan pacifique. L'aspect de ces mers sans limites, le roulement et le bruit des vagues, nous remplirent tous d'étonnement et d'émotions nouvelles. Nous crûmes voir ces grandes eaux qui, selon la croyance des sauvages, nous séparent de la demeure du Grand Esprit. Nous avions appris dès notre enfance qu'il résidoit au-delà des montagnes; et nous ne doutâmes point que nous ne fussions arrivés sur les confins de sa céleste demeure. Nous frémissions, en songeant qu'après la mort nous aurions à traverser ces espaces immenses, avant d'arriver dans les contrées délicieuses et abondantes en gibier, qui doivent être le partage des bons; et nous cherchions en vain des yeux les canots percés et sans gouvernail qui doivent transporter les méchans. Nous en conclumes que ceux-ci étoient probablement en petit nombre. Pendant tout le temps que l'Océan fut en vue, notre disposition d'esprit fut sérieuse et tournée vers l'adoration du Grand Esprit.

Cependant les pluies étoient continuelles; nos munitions s'épuisoient; les provisions de nos hôtes étoient insuffisantes et de mauvaise qualité, et nous devînmes impatiens de nous rapprocher de notre pays. Nous nous acheminâmes donc, après avoir pris congé des grandes eaux, et suivimes la rivière de *Mult-no-mah*, jusqu'à son embouchure dans la Colombia. Les tribus de ses bords sont agricoles, parce que ni la chasse, ni la pêche, ne sont abondantes chez elles. Nous arrivâmes enfin en remontant la Colombia, à un grand lac poissonneux, et sur les rives duquel le gibier redevenoit abondant. Parvenus à la chaîne des hautes montagnes et l'intensité du froid augmentant toujours, nous nous déterminâmes à camper, et à passer l'hiver là où nous nous trouvions. Nous construisimes donc des barraques avec des pieux,

des écorces d'arbres et de la bruyère. Le gibier étoit abondant, nous nous procurames des arcs et des flèches, afin de ménager notre poudre, et nous ne manquions pas de vivres; seulement les panthères et les loups, attirés par nos provisions, nous faisoient souvent d'incommodes visites; les premières surtout étoient très-redoutables.

Deux de nos hommes se trouvèrent un jour face à face avec un de ces animaux féroces placé en embuscade auprès de la source où nous puisions notre eau. Le plus avancé des deux, ne découvrit la panthère qu'au moment où il en étoit très-près. Son sang-froid le sauva. Sans se retourner, sans dire un seul mot, il fit signe de la main à son compagnon; et tenant les yeux fixés sur les yeux ardens de l'animal, il recula à pas lents, jusqu'à ce qu'il fût hors de portée du premier bond. Les sauvages croyent que la panthère ne s'élance pas sur l'homme aussi long-temps que celui-ci la regarde fixement; et lorsqu'elle manque sa proie du premier bond, elle ne la poursuit guères. Effectivement, celle-ci ne bougea point; nous courumes prendre nos carabines, et la tuames dans la même position où elle avoit été laissée. C'étoit une des plus grandes panthères que nous eussions vues encore. Outre la chasse, notre temps se passoit à préparer des peaux, à nous faire des vêtemens, et à jouer différens jeux de hasard. Les indigènes de notre voisinage nous faisoient aussi de fréquentes visites.

A la fin de l'hiver, après avoir offert nos dévotions au Grand Esprit, auprès de la source qui avoit servi à nos besoins, (c'est toujours une cérémonie solemnelle pour les indigènes que celle d'établir ou lever un camp), nous nous acheminames, pour traverser la haute chaîne, où nous eumes beaucoup à souffrir du froid et de la faim. Malgré cela, aucun individu de notre parti ne laissa échapper un seul murmure. Arrivés sur le revers opposé, nous retrouvames le printems et une végétation avancée.

Cependant nous avions perdu la connoissance de la route que nous avions suivie en automne ; nous ne savions trop quelle direction prendre pour retourner chez nous. Nous errions comme sur une mer sans rivages ; c'étoit la première fois, à ma connoissance, qu'un parti aussi nombreux que le nôtre (nous étions trente-sept), s'étoit égaré dans le désert. Nous comprenions seulement que nous étions plus au sud que la route que nous avions suivie en automne, et nous résolumes de cheminer au hasard vers le nord-est. Après avoir erré long-temps, et avoir échappé au danger de tomber entre les mains de tribus ennemies, nous arrivames sur la rivière d'Arkansas, où nous nous embarquames en échangeant quelques carabines contre des canots de peau de buffles. Nous finimes par nous retrouver au milieu des nôtres.

Les Osages nous avoient regardés comme perdus ; et ils nous reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Ma mère et ma sœur d'adoption versoient des larmes; les femmes et les jeunes filles formèrent des danses autour de nous, et nous couvrirent d'ornemens bisarres. On écoutoit avec avidité le récit de nos aventures et de nos dangers. En résultat, ce voyage nous valut de la considération et du relief dans notre tribu, et beaucoup d'avances de la part des jeunes filles à marier.

Notre absence avoit été de seize mois. Peu après, nous fimes une visite aux Grands Osages. Je trouvai chez eux un marchand Espagnol blanc, du nom de Manuel Lisa. Cet homme engagea une vingtaine d'entre nous à le suivre, pour faire le commerce des fourrures. Nous convinmes de nos conditions, et descendimes ensemble la rivière d'Osage jusqu'au Missouri. Là mes premiers compatriotes les Kansas nous abandonnèrent pour retourner chez eux ; quant à moi, je résolus de rester avec les Osages. Nous remontames le Mis-

souri jusqu'aux grandes cataractes. Arrivés là, et mécontens de notre chef Lisa, nous abandonnames l'expédition au nombre de dix, et redescendimes le fleuve. Quelques jours après, un des nôtres fut mordu à la jambe par un serpent à sonnettes; et quoique la chair fut immédiatement coupée autour de la morsure, et cautérisée avec une pierre chaude, cependant la fatigue de la marche ayant enflammé la blessure, nous fumes premièrement obligés de nous arrêter pour camper, et enfin d'emporter le blessé sur une litière; ces précautions et nos soins le guérirent. C'étoit un de nos meilleurs guerriers, du nom de *Wen-ga-shee*.

Cependant la neige commençoit à tomber, et le froid devenoit assez fort pour geler les rivières. Nos chaussures étoient usées; nous fumes obligés de les réparer avec une partie des peaux de buffles qui nous servoient de vêtement, et nous ne pouvions avancer qu'avec lenteur: Enfin nous fumes contraints de nous arrêter pour soigner deux des nôtres qui eurent les pieds gelés.

Nous construisimes une barraque dans un bouquet de bois; nous la garnimes de bruyère recouverte d'une couche épaisse de neige; et nous réussimes à entretenir une chaleur suffisante. Mais la neige étoit trop profonde pour chasser; il n'y avoit d'ailleurs point de gibier, et nous étions menacés de périr d'inanition. Nous eumes cependant le bonheur de tuer un loup et un autre animal de la famille des petits tigres; nous les mangeames jusqu'à la peau et aux entrailles; cette nourriture, jointe à quelques écorces d'arbrisseaux, nous soutint jusqu'à ce que nos malades pussent marcher. Nous nous remimes enfin en route, fort exténués, et dans l'espérance de rencontrer quelque tribu d'indigènes.

Notre espoir fut déçu. Le second jour nous fumes assaillis par une tourmente, par un de ces orages de neige qui ont lieu quelquefois dans ces plaines immenses, avec une vio-

lence telle, qu'il devint impossible d'avancer. Le froid étoit en outre excessif. Nous étendimes sur la neige quelques peaux par dessus lesquelles nous nous groupames tous. Nous en plaçames d'autres sur nos têtes, et dans cette position nous nous résignames à la volonté du Grand Esprit, persuadés que notre fin approchoit.

Je ne saurois dire combien de temps nous demeurames dans cet état. Nous nous étions tous endormis, lorsque nous fumes réveillés par les hurlemens d'un loup. Un de ces animaux avoit découvert notre retraite, et n'osant apparemment nous attaquer seul, il en appeloit d'autres à son secours. Nous essayames de nous lever, mais nous ne pumes parvenir à soulever la masse de neige qui s'étoit accumulée au-dessus de nos têtes; nous nous mimes alors à percer une cheminée dans la neige. La tempêté étoit appaisée, il faisoit nuit, et le plus beau clair de lune brilloit au loin sur la plaine blanchie. Wen-ga-shee, se plaça en embuscade à l'entrée de notre trou, et ne tarda pas à tuer le loup d'un coup de carabine. Nous le dévorames à la lettre, tandis qu'il étoit encore chaud, et aucun de nous ne se souvenoit d'avoir fait un aussi bon repas. Bientôt nous entendîmes approcher un autre loup, que nous tuames également, et pendant la durée de la nuit, nous en tuames quatre autres, attirés sans doute par les hurlemens des premiers.

Lorsque nous eumes appaisé la faim qui nous pressoit, nous nous occupames à aggrandir notre retraite, en creusant sous la neige; nous mimes nos loups en sûreté; nous allumames nos pipes, et nous passames la journée à fumer silencieusement, assis en rond dans notre tanière. La nuit suivante nous veillames à tour de rôle, et nous tuames encore trois loups, qui furent les derniers que nous vimes. Nous essayames de couper quelques pins, pour faire un toit à notre singulière habitation, afin de pouvoir y faire du feu:

nous réussimes, mais alors l'humidité devint excessivement incommode. Nous parvinmes néanmoins à y remédier au moyen d'une espèce de plancher d'écorces. Mais notre plus grand mal étoit le manque de nourriture; nos loups n'avoient pas duré long-temps; et pendant plusieurs jours nous vécumes de mousse, et de l'écorce intérieure des arbres.

Quoique la température se fût fort adoucie, nous n'osions pas encore continuer notre route, car nous étions mal vêtus, très-foibles, et nous ne savions où nous diriger. Le désespoir s'emparoit de nous, mais le Grand Esprit ne nous abandonna pas. Un matin que je m'étois traîné en dehors de notre cellule avec ma carabine, j'aperçus un élan de la plus grande taille venant à moi sans paroître me voir. Je me jetai à plat ventre, et lorsqu'il fut à portée, je l'ajustai et le blessai. Il s'éloigna cependant, mais quelques hommes de notre parti attirés par le coup de feu, suivirent sa trace, et ne tardèrent pas à trouver une grosse panthère dévorant notre proie. L'animal féroce fut aussitôt atteint de deux balles, et expira après avoir fait quelques bonds de notre côté. Affamés, comme nous l'étions, nous nous gorgeames tous de chair d'élan jusqu'à nous rendre malades. Cette nourriture ranima néanmoins nos forces défaillantes, et nous mit en état de poursuivre et de tuer encore deux élans.

Leurs peaux nous servirent à réparer nos vêtemens et nos chaussures; nous fimes sécher une partie de leur chair, et après avoir rendu grâces au Grand Esprit de ce secours inespéré, nous nous mimes en marche pour descendre le Mississipi. Nous arrivames bientôt chez les Chippeways, qui nous reçurent amicalement, et où nous achevames de nous restaurer; mais leurs voisins les Sioux nous accueillirent avec des menaces et des injures. Nous étions en trop petit nombre pour en tirer vengeance; nous nous hâtames de traverser le fleuve pour gagner les établissemens des Sanks sur la grande rivière.

rière. De là nous passames le Missouri près de l'embouchure du fleuve Kansa, et ne tardames pas à arriver chez nous, où nous fumes reçus comme à notre retour de l'Océan pacifique. J'y trouvai plusieurs blancs, et entr'autres un colonel Watkins, qui me traita avec amitié, et me pressa beaucoup de retourner avec lui parmi les blancs. Mais j'aimois la vie des sauvages; je me regardois comme attaché à eux par des liens sacrés, et je refusai toutes ses offres. Un incident vint néanmoins altérer mes résolutions.

Peu après mon retour, nous partimes au nombre de trente jeunes gens pour une excursion de chasse. Le gibier étoit peu abondant, et nous en accusames les chasseurs blancs qui avoient parcouru le pays avant nous. Mr. Watkins étoit campé sur la rivière où nous étions, et six de nos hommes furent le visiter. Malheureusement ils échangèrent des peaux contre de l'eau-de-vie et s'enivrèrent J'ai déjà dit à quel point l'ivresse dénature le caractère habituel des indigènes. En quittant Mr. Watkins, ils lui volèrent six chevaux. Peu après ils rencontrèrent un marchand français, nommé La Fouche; ils le massacrèrent inhumainement, et pillèrent ses marchandises. Ainsi teints de sang et rendus furieux par l'ivresse, ils se mirent à distribuer, à leur retour, de l'eau-de-vie au reste de nos chasseurs; et bientôt l'on n'entendit plus que des hurlemens de guerre et des imprécations contre les blancs qui venoient dépeupler nos terres de gibier. Enfin, ces furieux résolurent d'attaquer et de tuer Watkins et tous les siens.

Je n'étois pas ivre, et j'éprouvois une extrême horreur; mais comme le moindre soupçon de pitié auroit été suivi d'une mort immédiate, je me joignis à leurs vociférations et à leurs menaces. Cependant je pris mon parti. Lorsque tout le monde fut endormi, j'ôtai toutes les pierres et les amorces des carabines, je montai le meilleur des chevaux volés, je lâchai les autres, et je me dirigeai vers le camp

de Watkins pour y donner l'alarme. La distance qui nous séparoit, étoit d'environ trente milles d'un pays couvert de bois et de bruyères. Nous avions un chien qui me poursuivit de ses aboiemens. Je fus obligé de m'en défaire d'un coup de carabine, et je continuai ma course de toute la vîtesse de mon cheval. J'arrivai épuisé, et déchiré par le bois que j'avois traversé de nuit. J'instruisis en peu de mots le colonel Watkins du danger qu'il couroit, et l'exhortai à partir immédiatement. Mr. Watkins s'y refusa d'abord, et ordonna à ses gens les préparatifs nécessaires pour repousser l'ennemi s'il se présentoit; il me proposa même de me joindre à eux.

J'étois au désespoir, et je rejetai ses offres Mes préjugés contre les blancs, et mon attachement pour les indigènes étoient aussi forts que jamais; et je m'accusois moi-même de trahison envers les miens. Mr. Watkins voyant l'état dans lequel j'étois, et reconnoissant de l'avis que je lui avois donné, se détermina à lever son camp et à descendre la rivière d'Arkansas; je le suivis dans ce voyage.

Après ce qui s'étoit passé, je ne pouvois pas retourner chez les Osages; les blancs me prodiguoient les promesses et les sollicitations de rester parmi eux; mais je les méprisois comme le font tous les indigènes. J'étois mécontent de moi-même, et malgré les avis du colonel Watkins je résolus de les abandonner, pour tâcher de me joindre à quelque tribu sauvage, fût-ce la plus misérable du désert. Je reçus de la poudre, des balles, et des pierres à feu de Mr. Watkins, et m'acheminai seul vers le nord.

J'arrivai bientôt dans de riches savannes, couvertes de troupeaux de buffles, de daims, et d'élans. Les serpens à sonnettes y étoient nombreux, et l'auroient été plus encore, sans la guerre que leur font les daims. Dès que ceux-ci découvrent un serpent, ils reculent un peu pour prendre leur

élan, puis bondissent sur leur ennemi des quatre pieds à la fois, et l'écrasent.

J'étois seul dans le désert; j'errois au hasard, espérant rencontrer enfin une tribu à laquelle je pourrois m'associer, et malgré mon isolement je n'étois point malheureux. Je vivois de ma chasse, et j'observois avec intérêt et curiosité, les allures, les instincts, les mœurs des nombreux animaux qui peuploient ces solitudes. J'étois témoin des combats du buffle et de l'élan; je suivois les ruses de la panthère dans la poursuite de sa proie, et j'admirois l'industrie des castors dans la construction de leurs édifices. Je demeurois quelquefois des journées entières couché sous un arbre, occupé à suivre les travaux des fourmis, les manœuvres de l'araignée ou de la mouche-dragon, (*libellula.*) Un jour, j'irritai un serpent à sonnettes jusqu'à-ce qu'il se mordit lui-même, et mourut en peu d'instans. Une autre fois je vis le combat d'un de ces reptiles avec son ennemi le plus acharné, le serpent noir. Je finis par m'accoutumer à entendre sans crainte les hurlemens des bêtes féroces, et par dormir paisiblement, quoique je trouvasse quelquefois à mon réveil que des reptiles venimeux étoient venu chercher un asyle auprès de moi.

Un jour que j'étois assis à l'ombre d'un gros arbre je fus surpris par un bruit semblable à celui d'une tempête. Je me levai précipitamment, et j'aperçus un immense troupeau de buffles venant à moi en pleine course. Je restai derrière mon arbre; et le torrent passa tout autour de moi. J'étois encore tout étourdi de cette manœuvre, lorsque je vis une énorme panthère fixée sur la nuque d'un de ces buffles, lequel couroit et bondissoit sous ce fardeau. Je n'eus que le temps d'envoyer une balle à la panthère. Elle fut blessée; et abandonnant son buffle, elle s'élança sur mon arbre. Je me jetai derrière le tronc sans avoir été aperçu, et ne tardai pas à l'entendre gronder dans les branches au-dessus de ma

tête, mais sans la voir. Je rechargeai mon arme avec les plus grandes précautions, et faisant doucement le tour de l'arbre, j'aperçus la panthère fixée sur une des plus grosses branches. Elle me présentoit le flanc, ma balle lui perça le cœur, et elle tomba. J'eus néanmoins la précaution de recharger encore avant de l'approcher. Elle étoit de la plus grande taille. Je pris sa peau que je parvins à préparer et à conserver, et ensuite je m'amusai souvent à m'en revêtir, et à me traîner ainsi au milieu des troupeaux de buffles ou d'élans que mon aspect faisoit fuir avec précipitation.

Plusieurs fois je m'éveillai le matin ayant à côté de moi un serpent à sonnettes qui étoit venu se réchauffer. Une fois il étoit si près que je n'osois faire le moindre mouvement, jusqu'à ce qu'il lui plût de s'en aller. D'autres fois je me roulois avec précaution jusqu'à ce que je fusse hors d'atteinte. On en distingue deux espèces; les noirs, qui sont courts et gros, et les bigarrés, qui sont beaucoup plus grands et ont jusqu'à sept ou huit pieds. L'on a prétendu que les Indiens adoroient le serpent à sonnettes. C'est une erreur, ils n'adorent que le Grand Esprit. Mais il est vrai qu'ils ont pour cet animal une sorte de considération, qui provient de ce que le serpent n'attaquant jamais son ennemi sans l'avoir prévenu par le bruit de ses anneaux, les Indiens regardent cette sorte de déclaration comme un acte de générosité et de loyauté, dont ils lui savent bon gré. Aussi ils ne le tuent que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement.

J'errai ainsi plusieurs mois; et ayant appris à connoître les endroits les plus abondans en gibier, je résolus de rassembler une provision de fourrures. Je construisis à cet effet des trappes, dans le voisinage des demeures des castors.

Un matin que j'étois ainsi occupé, j'aperçus quelques blancs venir à moi. C'étoient des chasseurs; leur présence ne m'étoit point agréable, et je les reçus d'abord avec défiance. Mais

l'un d'eux m'ayant adressé la parole amicalement, dans la langue des Osages, mes sentimens pour eux changèrent, et je les accueillis avec plaisir. C'étoit un parti de cinq Français qui faisoient le commerce des fourrures. Je les accompagnai à leur établissement dans un endroit nommé *Flees*, situé sur un fleuve, et je trouvai là une colonie de blancs, cultivateurs, chasseurs, et marchands.

Cette petite colonie étoit attaquée de fièvres intermittentes; et comme elle avoit ouï dire que les indigènes guérissoient facilement cette maladie, mon arrivée leur fit grand plaisir. Je les traitai effectivement avec quelques plantes médicales employées par nous en pareille occasion. Je fus étonné de mes propres succès; c'étoit mon premier essai dans l'art de guérir. L'état de ces colons et leur genre de vie les rapprochoit beaucoup des mœurs et des habitudes des indigènes; la transition n'étoit donc pas trop brusque pour moi, et cette circonstance diminua mes préjugés contre les blancs.

La saison de la chasse étant venue, je leur servis de guide, et nous réussimes à faire une ample provision de fourrures de prix.

Je fis des échanges avec un parti de Delawares, et je traitai de mes fourrures avec quelques marchands du Fort Maxwell, situé à l'embouchure de White-river. Plusieurs négocians respectables m'engagèrent à acheter avec le produit de mes fourrures une certaine étendue de terrain que je pourrois exploiter. Un blanc du nom de Davis, s'attacha à moi d'une manière toute particulière, et parvint à captiver ma bienveillance. Je lui vendis mes fourrures, de préférence à tout autre, pour le prix de six cent cinquante dollars. Il me paya en billets de banque, me donna les meilleurs conseils pour l'emploi de mon argent, et m'avertit d'être sur mes gardes pour ne pas me laisser duper. Un cultivateur respectable, Mr. Wyat, m'offrit de m'aider dans

l'achat de terres que je désirois faire; j'acceptai ses services, mais lorsqu'il s'agit de payer, je découvris que mon ami Davis m'avoit indignement trompé, et ne m'avoit remis en papier dont j'ignorois la valeur, que vingt-huit dollars, au lieu de six cent soixante. J'étois furieux, et je résolus d'abord de suivre les traces du fripon pour le châtier d'une manière exemplaire. Je me laissai cependant détourner de ce projet, mais je repris tout mon dégoût et tous mes préjugés contre les blancs; je les enveloppai d'abord tous dans la même proscription, et je voulus fuir à jamais cette race maudite. Je quittai le Fort Maxwell, malgré les instances de Mr. Wyat, et je me dirigeai vers le pays habité par mes premiers amis les Kansas. Les Delawares étoient alors en guerre avec les blancs; je ne pouvois passer chez eux sans risquer d'être massacré, et j'ajournai mon projet. J'avois rencontré deux jeunes gens de la Nouvelle-Madrid; ils alloient à la rivière St. François pour chasser et faire le négoce. Ne sachant que devenir je les accompagnai. Nous passames quelque temps dans un nouvel établissement français, où une dame âgée entreprit de m'apprendre à lire. La saison de la chasse étant venue, je continuai avec mes nouveaux compagnons; nous fumes très-heureux, et à la fin de la saison je vendis mes fourrures chez les Natchez pour onze cents dollars. Je descendis ensuite le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Là je fus frappé pour la première fois de l'aspect d'une ville, de vastes demeures, de grands vaisseaux, d'une multitude d'hommes rassemblés, et de tout ce que le spectacle de la civilisation et de l'industrie peut avoir d'imposant pour celui qui n'en a nulle idée. Je me mis à l'école, et j'essayai d'apprendre l'anglais. J'avois pris goût au commerce des fourrures, et je remontai le Mississipi et le Missouri pour en faire le négoce. J'arrivai jusqu'à Boons-Lick, où je fis connoissance avec le fameux

Colonel Boon, le premier blanc qui ait formé, au milieu des indigènes, un établissement dans le Kentucky. Mon voyage prospéra, je vendis bien mes fourrures, et je retournai à mon école de la Nouvelle-Orléans, où j'achevai d'apprendre l'anglais. D'abord, tout étoit pour moi confusion et merveille; mais peu-à-peu mes idées se débrouilloient, j'avois pris la passion de la lecture, et un nouveau monde d'idées s'ouvrit devant moi. Je devins graduellement un autre homme; je visitai quelques villes des Etat-Unis, et j'y fis la connoissance de plusieurs citoyens respectables qui me pressèrent d'aller jusqu'à Baltimore ou Philadelphie, pour y publier l'histoire de ma vie, et donner de nouvelles lumières sur les mœurs des tribus indigènes qui habitent à l'ouest du Mississipi. Enfin en 1823, je passai les monts Alleghanys, l'on me reçut partout avec bonté et prévenance, et je trouvai des secours de toute espèce pour écrire et publier mon histoire.

(*La suite au prochain Cahier.*)

---

## ROMANS.

### EMILIE SHELBURNE. Roman par Mad. HOFLAND.

(*Second extrait. Voy. p. 400 du vol. préc.*)

---

EMILIE fut long-temps entre la vie et la mort. Un long délire fut suivi d'un état de stupeur qui suspendit le sentiment de ses peines; et lorsque la convalescence commença,

sa foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvoit-elle se souvenir des terribles évènemens qui avoient précédé sa maladie.

Dès qu'elle eut retrouvé un peu de forces, elle voulut se lever, et reprendre son travail, mais Mr. Turner, son médecin, qui l'avoit soignée avec beaucoup de zèle, le lui défendit absolument. Quelques jours après, il entra dans la chambre d'Emilie avec une lettre à la main, qu'un domestique, disoit-il, venoit de lui confier. Cette lettre étoit adressée à Mad. Hasting. Emille, dont l'imagination étoit devenue craintive, hésitoit à l'ouvrir. Enfin elle céda aux instances de Mr. Turner, et lut ce qui suit.

» Je suis chargée, Madame, par l'oncle de miss Emilie, » Mr. William Shelburne, de vous exprimer son chagrin » d'avoir ignoré jusqu'à ce moment les tristes évènemens » survenus dans la famille Hasting. Il vous supplie de vouloir bien lui donner quelques détails sur la position de » miss Shelburne, et sur la manière dont il pourroit lui » être utile. Malheureusement sa mauvaise santé le fixe pour » quelques années à Nice, et il ne prévoit pas trop le moment où il pourra revenir en Angleterre. Je me trouverois heureuse en attendant de prendre avec ma chère » Emilie tous les arrangemens qui peuvent lui être agréables, » et si je ne craignois d'être indiscrète, je vous demanderois comme une grâce de me la confier pour quelque » temps à Richmond, où je passe la belle saison. Veuillez, » Madame, recevoir l'assurance de ma parfaite considération, » ainsi que du profond attachement que j'ai voué à miss » Shelburne. »

JULIA HORNBY.

« *P.S.* Je joins ici un billet de banque de cinquante livres » sterling pour miss Emilie de la part de son oncle. »

Emilie pressa de ses lèvres cette lettre affectueuse, et des larmes de reconnoissance vinrent mouiller ses yeux.

Ce message lui venoit d'une de ses anciennes compagnes de pension, la belle Julia Southby, qu'un brillant mariage avoit placée au premier rang dans la société de Londres. Quoique miss Shelburne l'eût perdu de vue depuis long-temps, elle avoit conservé un tendre souvenir, de la bonté parfaite et des qualités aimables de son amie d'enfance.

» Voulez-vous me permettre de répondre pour vous à cette lettre ? » dit Mr. Turner.

« Je vous rends grâces de vos bontés, » dit Emilie. « Veuillez dire à lady Hornby combien je me trouverai heureuse de la revoir, et tout le prix que je mets à son amitié. »

Le Docteur écrivit, et se chargea de faire parvenir la réponse. Emilie de son côté, prit la plume pour instruire son cousin Tom du changement survenu dans sa position. Elle finissoit en lui offrant de partager avec lui le don de son oncle.

Le lendemain, le bruit d'une voiture se fit entendre à la porte, et l'on vint prévenir Emilie qu'un étranger demandoit à la voir. Elle donna l'ordre qu'on le fit entrer. Un jeune homme d'une figure distinguée se présenta sous le nom de sir Josua Hornby. Il venoit, disoit-il, de la part de sa femme, chercher miss Shelburne pour la conduire auprès d'elle à Richmond. Tout en parlant, il jetoit autour de lui des regards de surprise et de pitié, où l'on voyoit percer un sentiment de supériorité et la confiance que donne la richesse.

Emilie demanda peu de temps pour ses préparatifs, mais elle ne quitta pas sans une profonde émotion, cette petite chambre où elle avoit éprouvé tant de souffrances, et dit un dernier adieu à la seule protectrice qu'elle eût au monde. Elle s'attendrit encore en prenant congé de la bonne femme, dont les soins désintéressés avoient adouci ses peines; et lorsqu'elle fut dans la voiture, elle donna un libre cours à ses larmes. Sir Hornby qui n'avoit pas beau-

coup de sensibilité, ne comprit point ce qui se passoit dans le cœur d'Emilie, et attribua uniquement son émotion à la foiblesse d'une convalescente, et à l'irritabilité de ses nerfs.

Cette vive émotion, jointe à la fatigue de la course, étoit au-dessus des forces d'Emilie. Lorsqu'elle arriva à Richmond, un nuage couvrit sa vue, et il fallut l'emporter dans l'appartement de lady Hornby.

En ouvrant les yeux, elle vit une jeune femme d'une tournure élégante qui s'occupoit d'elle avec sollicitude, et elle entendit une voix douce qui disoit : « Dieu merci ! la voilà cette chère enfant. Pauvre petite comme elle est pâle ! » et en même temps elle sentit sur sa joue l'empreinte d'un tendre baiser. Emilie ne savoit encore si c'étoit un songe ; elle fixa ses regards étonnés sur cette personne qui lui parut éclatante de beauté. Bientôt elle reconnut son amie Julia Southby, mais son costume étoit si recherché, et son entourage si brillant, que pour la première fois Emilie éprouva de l'embarras, et une sorte de fausse honte. Lady Hornby comprit son inquiétude, car elle s'écria vivement :

« Ne songez point à cela, chère Emilie. J'ai des robes de deuil ; et comme nous sommes de même taille, elles vous iront à merveille. » En disant cela, lady Hornby déployoit et préparoit elle-même, avec un aimable empressement, tout ce qui devoit servir à la toilette de son amie.

« C'est à présent que vous êtes jolie, » lui dit lady Hornby après l'avoir parée comme elle l'entendoit. « Montrez-vous ainsi dans les cercles de Londres, et vous ferez sensation, je vous le prédis. »

Emilie se trouva bientôt dans la maison de lady Julia comme appartenant à la famille. Chacun s'empressoit à lui plaire. Un appartement commode et élégant, une bibliothèque bien choisie, des jardins superbes, une bonne société, tout ce qui peut donner du charme à l'existence, étoit rassemblé

dans cette demeure, elle se sentoit renaître à l'espérance. Lady Hornby jouissoit pleinement du bien-être de son amie, et avoit pour elle une admiration toujours croissante. Elle lui trouvoit un charme, une douceur, une élégance de manières, qui n'appartenoient qu'à elle.

Emilie reprenoit chaque jour de l'éclat et de la fraîcheur. Son regard exprimoit une sensibilité touchante, et sa tournure étoit légère et pleine de grâce. Quoique tout ce qui entouroit Emilie fût agréable et doux, son bonheur étoit loin d'être sans nuage. Le souvenir de Tracy lui étoit sans cesse présent. L'idée que l'inconstance ou la mort la séparoient à jamais de celui pour qui seul elle aimoit la vie, le vide que laisse au fond du cœur une affection trompée, avoient décoloré l'existence à ses yeux. Elle s'occupoit avec inquiétude d'un avenir qu'elle redoutoit. Elle vouloit trouver un moyen de se rendre indépendante, et son imagination s'épuisoit en projets, dont l'exécution lui paroissoit de plus en plus difficile. Elle consulta son amie sur le parti à prendre.

« De quoi vous inquiétez-vous donc, Emilie? » lui dit lady Hornby. « Ne savez-vous pas que vous êtes l'heritière naturelle de Mr. William Shelburne? »

« Pour que je pusse accepter sans scrupule les dons de mon oncle, » répondit Emilie, « il faudroit que j'eusse la possibilité de lui être utile ou agréable en quelque manière. »

« Je ne doute pas, » reprit lady Hornby, « que vous n'en ayez bientôt l'occasion, car j'imagine que son retour n'est pas très-éloigné. En attendant, ma chère amie, il faut rester auprès de moi; d'ailleurs, je ne saurois en vérité me passer de vous pour l'éducation de mes enfans. »

« Vous êtes d'une extrême bonté, » dit Emilie avec embarras, » mais.........»

« Mais...., voulez-vous me permettre de finir votre phrase? »

dit lady Hornby en souriant. «Vous disiez donc que vous avez trop de fierté pour contracter ce que vous appelez des obligations ; et vous ne m'aimez point assez, avouez-le, pour me faire le sacrifice d'un sentiment si légitime. Quant à votre oncle, vous craignez de payer trop cher ses bienfaits. Vous redoutez peut-être un mariage de convenance.... Que sais-je encore ! »

« Je n'y songeois point, je vous assure, » dit Emilie avec un soupir à demi étouffé.

« J'ai un souvenir confus, » reprit lady Hornby, « d'un certain beau jeune homme, dont j'ai oublié le nom, et que votre mère avoit pris sous sa protection. Il vous admiroit beaucoup, s'il m'en souvient. N'entreroit-il point pour quelque chose dans vos craintes d'un mariage de convenance ? »

Lady Hornby voyant un nuage sur la physionomie de miss Shelburne, ajouta vivement : « Mille pardons ma bonne amie ! je suis bien coupable si j'ai réveillé en vous quelque sentiment pénible. »

Emilie lui raconta alors, en peu de mots, l'histoire de sa relation avec Fréderic, les difficultés de fortune qui s'étoient opposées à leur union, leurs tristes adieux, et le silence qui avoit suivi cette séparation. Lady Hornby l'écouta avec beaucoup d'intérêt, puis elle lui dit :

« Quoiqu'il puisse vous en coûter, ma chère Emilie, il faut oublier ce jeune homme. C'est une impression d'enfance qui s'effacera bientôt. Je redoute beaucoup pour les jeunes personnes ces souvenirs vagues, ces rêveries de leur imagination qui les absorbent, et auxquelles elles donnent le grand nom de passion. Croyez-moi, cela ne mène à rien. »

Emilie fut un peu blessée de la légéreté avec laquelle son amie traitoit un sujet si sérieux pour elle : dès-lors elle évita avec soin toute conversation qui eût rapport à Fréderic ; et lady Hornby, qui ne croyoit pas aux sentimens profonds,

la supposa guérie d'une fantaisie qui, selon elle, étoit une folie de jeunesse.

La maison de sir Josua étoit fort brillante. Les fêtes, les bals, les concerts, se succédoient rapidement, et laissoient peu de temps à la réflexion. Un jour lady Hornby présenta à Emilie un des cousins de son mari, nommé Edgmont. Ce jeune homme, fort instruit, arrivoit de ses voyages. Il avoit une figure élégante, des manières nobles, et une conversation spirituelle et piquante. Bientôt il devint un des habitués de la maison. Il dirigeoit toutes les fêtes; il accompagnoit les dames au spectacle, au bal, à la promenade. Lady Hornby ler egardoit comme l'arbitre du goût et du bon ton, et bientôt elle ne sut plus se passer de lui. Il sembloit avoir un grand désir de plaire à Emilie. Lady Hornby fit à son amie quelques plaisanteries sur les assiduités d'Edgmont, qu'elle appeloit son adorateur en chef.

» Je ne serois point étonnée, je vous assure, ma chère Emilie, qu'il eût fait quelqu'impression sur votre cœur; car il est impossible, il faut en convenir, d'être plus séduisant. »

« En vérité, lady Hornby, » dit Emilie d'un air sérieux, « vous êtes tout-à-fait dans l'erreur. »

« Vous vous croyez bien fine! » s'écria lady Hornby, » mais vous ne m'en imposez point. Allons! un peu de confiance, ma belle! Dites-moi franchement ce que vous en pensez. Je ne vous trahirai pas, soyez-en sûre. Avouez, du moins, qu'il a la plus jolie figure du monde, et croyez que s'il ne tient qu'à moi, la chose réussira. »

« Je suis toujours étonnée de votre légèreté, ma chère Julia. Croyez-vous qu'il suffise au bonheur d'une femme que son mari soit ce qu'on appelle aimable, c'est-à-dire, homme du monde, et qu'il ait une jolie figure. »

« Ma bonne amie, vous moralisez comme pourroit le faire

une femme de cinquante ans. Remarquez bien que si l'on pensoit à tout, on ne se marieroit jamais. Ensuite, permettez-moi de vous faire observer qu'un homme placé dans le monde comme l'est Edgmont, qui se décideroit à épouser une jeune personne sans fortune et sans nom, montreroit un désintéressement bien rare. »

Ici la conversation fut interrompue, et Emilie se retira dans sa chambre pour réfléchir sur sa position.

Quelques jours après, lady Hornby aborda son amie d'un air plus sérieux que de coutume, et elle lui dit :

« Ma chère Emilie, dans notre dernière conversation sur Edgmont, vous ne m'avez montré aucune confiance, mais le moment est venu de vous prononcer, car l'aimable, le noble, le brillant Edgmont, me charge de vous offrir sa main. Eh bien ! vous gardez le silence?... Qui ne dit mot consent; ainsi, ma chère Emilie, vous allez recevoir mes félicitations.»

« Lady Hornby! » s'écria vivement miss Shelburne,« je suis décidée à refuser Mr. Edgmont, je sens que c'est un homme que je ne puis pas aimer. »

« Faites-moi la grâce de l'entendre, car personne ne peut plaider sa cause comme lui, » dit lady Hornby en prenant la main d'Emilie.

« Non, non! chère Julia. N'exigez pas de moi une telle entrevue. Sauvez-moi l'embarras d'une réponse. Soyez mon interprête auprès de lui, je vous en conjure, et qu'il n'en soit plus question. »

Lady Hornby, mécontente de miss Shelburne, montra beaucoup de l'humeur; elle bouda pendant quelques jours, et Emilie se confirma dans l'idée de se rendre indépendante de l'influence de lady Hornby, en cherchant à se placer comme institutrice.

Miss Shelburne fut obligée d'aller à Londres pour quelques

affaires. Lady Hornby lui prêta sa voiture et sa femme de chambre, pour l'accompagner. A peine y étoit-elle depuis quelques heures, que le valet de chambre de confiance de lady Hornby se présenta avec un petit billet de sa maîtresse. Il ne contenoit que ce peu de mots.

» Revenez bien vîte chère Emilie. J'ai quelque chose » d'étrange à vous communiquer. Votre cousin Tom est ici. » Venez! ne perdez pas une minute. »

Julia.

Emilie partit à l'instant. Lorsqu'elle arriva, lady Hornby étoit seule. Elle paroissoit agitée, et ses yeux étoient remplis de larmes. Elle pressa la main de miss Shelburne, et dit d'une voix émue.

« Savez-vous déjà la mort de James Hasting? » Oui, » dit Emilie, « mais j'ignore les détails de ce triste évènement. »

« Il avoit un si grand désir de rétablir ses affaires, » reprit lady Hornby, « qu'on attribue sa mort à une extrême fatigue de tête. »

« Pauvre James, » dit Emilie en essuyant ses larmes.

« Puissiez-vous lui conserver de la pitié quand je vous aurai tout dit, » s'écria lady Hornby, avec beaucoup d'émotion. « On a trouvé dans ses papiers ce paquet de lettres à votre adresse. Probablement le malheureux s'en étoit emparé pour s'assurer votre main. »

Emilie jeta un cri de surprise et d'horreur en reconnoissant sur l'adresse l'écriture de Frédéric.

Son amie la prit dans ses bras en disant avec sensibilité: « Mon Emilie, appelez à votre secours la piété, la raison, la force d'âme dont vous avez fait preuve jusqu'à ce jour. N'avez-vous pas supporté vos malheurs avec courage? Vous laisserez-vous abattre par la perte d'un amant? »

» O mon Dieu ! qu'a-t-il pensé de moi ? » s'écria douloureusement Emilie.

« Ne vous abandonnez pas au désespoir, ma chère enfant, » dit lady Hornby. Lisons ensemble ces papiers; peut-être y trouverons-nous quelques lumières sur le sort de votre ami. »

« Pauvre Frédéric ! » reprit Emilie. « Tandis que tu dévouois ta vie à remplir le premier et le plus noble de tous les devoirs, personne n'étoit là pour te soutenir, pour te consoler dans ton exil. Tout le monde t'abandonnoit...... jusqu'à celle qui t'avoit juré de t'aimer toujours. Et voilà la récompense de tant de vertus ! »

Lady Hornby ouvrit une des lettres de Frédéric, et commença à lire à haute voix. Plus elle avançoit dans cette lecture, et plus les larmes d'Emilie couloient en abondance. Son agitation devint telle, que son amie fut obligée de s'interrompre plusieurs fois. Enfin Emilie prit une attaque de nerfs, et lady Hornby, très-effrayée, envoya chercher un médecin. Il ordonna quelques potions calmantes, et recommanda le plus parfait repos. Julia s'établit dans la chambre d'Emilie pour y passer la nuit.

Sir Josua ne rentra que fort tard pour dîner. Sa femme le reçut d'un air consterné. Elle lui raconta, en peu de mots, ce qui étoit arrivé; elle ajouta : « Lisez ces lettres, elles vous instruiront de tout. » Et elle se hâta de retourner auprès de miss Shelburne. Sir Josua, malgré sa légèreté apparente avoit un fond de sensibilité. En lisant ces lettres il fut profondément touché des sentimens de Frédéric, de son dévouement au devoir, de sa longue constance et de sa pieuse résignation à la volonté divine.

Lorqu'Emilie se réveilla le lendemain du profond assoupissement où l'avoit jetée une forte dose d'opium, elle se leva en toute hâte pour écrire à Frédéric. Elle renvoya sa femme

femme-de-chambre prendre quelque repos, et dès qu'elle fut seule, elle chercha avec inquiétude les lettres qu'elle n'avoit pû lire la veille. Comme elle ne les trouva point, elle s'achemina vers l'appartement de lady Hornby. Elle frappa doucement. On ouvrit la porte, et Emilie eut un sentiment pénible en voyant l'air de gaîté qui animoit la physionomie de Julia, lorsqu'elle lui remit les lettres de Fréderic. Voilà donc, pensa-t-elle, cette personne qui, hier encore, me montroit tant de sympathie et de tendresse. Quelques heures ont suffi pour tout effacer.

A peine Emilie s'étoit-elle retirée dans sa chambre, et avoit-elle lu quelques lignes, que lady Hornby parut. Elle commença par gronder Emilie de ce qu'elle n'avoit pas déjeûné. « Allons, ma chère! » lui dit-elle, « ne vous livrez pas à vos tristes réflexions, et descendez avec moi dans la salle à manger où sir Josua nous attend. »

« En vérité, » dit Emilie d'un air abattu, « je ne le puis. »

« Point d'enfantillage, je vous en prie, » reprit lady Hornby. « Descendez, quand ce ne seroit que pour voir l'air de circonstance qu'a pris sir Hornby à votre sujet. Vous en serez touchée, j'en suis sûre. A tout prendre, c'est une bonne pâte d'homme que mon mari! et puis il faut que je vous présente le nouvel époux, Mr. Tom Hasting.

« Je vous avoue, » reprit Emilie avec un peu d'impatience, « que je ne puis supporter la plaisanterie dans ce moment-ci. »

« Je ne plaisante point, je vous jure, votre cousin Tom est sur le point d'épouser une riche héritière, qui a de plus le mérite d'être jolie comme un ange et romanesque à l'excès. Mais venez donc ma petite. Le déjeûné sera

froid, et mon cher époux de mauvaise humeur, si nous tardons encore.»

Elles descendirent. Sir Hornby s'avança d'un air satisfait et attendri. Il prit la main d'Emilie qu'il serra dans les siennes. Il la conduisit au sopha dont il arrangea lui-même les coussins avec un soin minutieux. Lady Hornby le regardoit faire en souriant.

«Savez-vous,» dit-elle, qu'il a beaucoup de grace dans la manière dont il vous soigne. Maintenant, ma chère Emilie, vous ne pouvez pas me refuser de boire une tasse de thé. Pendant ce temps-là, je vous conterai une histoire.»

«Ne parlons pas de choses indifférentes, je vous en conjure,» dit vivement Emilie. «J'ai des conseils à demander à sir Josua.»

«Vous aurez tout le temps de lui demander des conseils après. Il faut d'abord m'entendre.»

Emilie soupira, et lady Hornby continua son discours. «Je vous dirai donc ma chère, qu'hier votre cousin Tom, après avoir présenté sir Josua à lady Marianne sa future épouse, parla d'aller faire visite au colonel Mortimer, qui, comme vous savez, est devenu le possesseur de ce beau chien, Sancho, si célèbre dans l'histoire de votre cousin. Celui-ci avait l'intention de racheter l'intéressant animal pour en faire présent à lady Marianne. Ils sont partis ensemble; et chemin faisant, ils ont rencontré un certain Mr. Percy. Sir Josua qui ne demande pas mieux que de faire la conversation avec les premiers venus, s'est arrêté pour lui parler, et ils l'ont emmené chez le colonel Mortimer. Ces Messieurs, en causant ensemble, ont nommé, je ne sais par quel hasard, un Mr. Tracy, négociant, avec lequel ils avaient eu des relations intimes.....»

«Tracy!» s'écria Emilie en pâlissant.» Oui; Tracy, dit lady Hornby. «C'était le père de votre Fréderic.»

« Continuez, ma chère, » dit sir Josua. « Vous voyez que miss Shelburne meurt d'impatience d'entendre la suite de votre récit. »

« M'y voici, » reprit lady Hornby. « Je disois donc que Mr. Percy, à l'occasion du père, a parlé du fils, dont il a fait les plus grands éloges. Il a vanté sa délicatesse, sa droiture, son intégrité parfaite. Il a ajouté que c'étoit grand dommage que tant de dévouement et tant de sacrifices au devoir n'eussent pas réussi à lui procurer une fortune aisée. Ses spéculations, disait-il, avoient mal réussi, et sa santé étoit fort dérangée par l'influence du climat de l'Inde. Les médecins lui avoient ordonné de revenir en Angleterre; il a suivi leurs conseils. Il est à Londres depuis peu de jours, et il meurt d'impatience de revoir celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer...... »

L'émotion de lady Hornby l'empêcha de continuer. Emilie se jeta dans ses bras, et appuyant sa tête sur l'épaule de son amie, donna un libre cours à ses larmes. Puis elle dit d'une voix tremblante. L'avez-vous vu, sir Josua? »

« Je l'ai vu, je lui ai parlé, et je vous l'aurois amené, si je n'avois craint de vous causer trop d'émotion, mais il sera ici tout à l'heure. Cependant, miss Emilie, réfléchissez, tandis qu'il en est temps encore. Songez que ce jeune homme est sans fortune; que vous-même n'avez que des espérances incertaines. Vous me direz peut-être que je suis mauvais juge dans une affaire de cette nature, mais je vous avoue que je regarde l'argent comme un objet de première nécessité quand on se marie. »

« Ne parlons pas d'argent! » s'écria vivement lady Hornby. « Ne nous inquiétons point de l'avenir; Dieu y pourvoira. Et puis n'avons-nous pas l'oncle Shelburne! Croyez-vous qu'il laissera sa nièce dans la misère! Maintenant, ma chère petite, allez-vous-en dans votre chambre jusqu'au moment

de l'entrevue. Il est entendu que nous ne recevons pas de visites ; » dit-elle à sa femme-de-chambre qui entroit.

« Je voulois justement prévenir milady qu'il est venu, il y a environ une heure, un étranger qui désiroit voir ces dames. J'ai dit que milady n'était pas visible. Il n'a point laissé de carte, mais il reviendra. »

« Un étranger ! » dit vivement lady Hornby. « A qui ressemble-t-il ? »

« Je ne saurois, en vérité, à qui le comparer, Milady. C'est un grand bel homme, avec des yeux noirs comme de ma vie je n'en ai vu. Il est un peu pâle, mais il a des dents si blanches, qu'elles m'ont fait penser à celles de Milady. Mais elle pourra en juger, car le voici lui-même. »

Emilie pâle et tremblante respirait à peine. Elle entendit une voix qu'elle ne pouvoit méconnoître ; et avant qu'elle eût le temps de s'assurer qu'un songe ne l'abusoit pas, elle se trouva dans les bras de Fréderic.

Comment peindre le bonheur d'une telle réunion ! La noble physionomie de Fréderic portoit encore la trace des soucis et des peines qu'il avoit éprouvées, mais son expression, quoique plus sérieuse, conservoit le même caractère de douceur et de sérénité qui charmoit autrefois Emilie, et son regard sensible disoit que son cœur n'étoit point changé.

Au bout de peu de jours, Emilie reçut une lettre de son oncle Hasting. Il annonçoit qu'il avoit, à force de travail, recouvré une portion de sa petite fortune. Il ajoutoit qu'il espéroit avec le temps, s'acquitter entièrement envers elle. Comme il ignoroit les malheureux évènemens survenus dans sa famille, le reste de sa lettre ne contenoit que l'expression de sa reconnoissance pour Emilie, et l'espérance que le temps n'étoit pas éloigné où il pourroit se réunir à sa femme et à ses enfans.

« Oh mon pauvre oncle ! » s'écria Emilie. « Que de choses douloureuses à lui apprendre ! »

Cependant lady Hornby voulut fêter dignement le retour de Fréderic. Elle invita beaucoup de monde pour un déjeûner. Il y eut une promenade sur l'eau, qui fut suivie d'un concert et d'un bal.

« Je n'ai jamais vu lady Hornby plus belle, plus animée ; » dit Tracy à sir Josua.

« Surtout dans cet instant, » dit celui-ci en souriant. « Regardez-la ! voyez comme ses yeux brillent de gaîté et de bonheur, en présentant son Emilie à la duchesse de*** Elle a un sentiment tout maternel. »

Le lendemain Emilie, en entrant dans la salle à manger, remarqua avec surprise et inquiétude, que lady Hornby étoit vêtue de noir.

« Ne vous inquiétez pas de me voir ainsi, ma chère Emilie, » lui dit-elle. « Ce n'est pas un emblême du chagrin, c'est une marque de respect pour la mémoire d'un homme qui le méritoit bien. C'étoit un de mes voisins de campagne, un être intéressant et bon, qu'une santé délicate obligeoit à vivre dans la retraite. Il m'a laissé un beau cabinet de tableaux, et un legs de cinq cents louis, comme souvenir d'amitié. »

« Avoit-il des parens ? » dit Frédéric. « Il avoit une nièce qui lui étoit inconnue, et à laquelle il laisse une fortune immense. Emilie !... Ma chère Emilie ! ..... C'est votre bon oncle Shelburne dont il s'agit. Vous êtes son héritière. »

« Et je réclame le droit établi par l'usage, en qualité de proche voisin, d'être le premier à saluer par un baiser la maîtresse du château de Stanton, » dit Sir Josua en se levant.

Emilie, toute confuse, prit la main de Fréderic et dit en rougissant :

« Maintenant nos vœux sont satisfaits. Nous vivrons toujours à la campagne près de nos bons amis. »

Lady Hornby la pressa dans ses bras, en s'écriant avec gaîté. « Nous voici donc au dénouement. Il est assez satisfaisant, il faut en convenir. Mais pour le moment nous ne devons point parler de mariage. Il faut avant tout, observer le décorum. Emilie prendra possession de sa nouvelle terre, où elle doit porter le deuil pendant un mois, et oublier durant le même temps, qu'il existe un Fréderic dans le monde; et puis après, nous verrons. »

» Chère lady Hornby, » dit vivement Emilie, « croyez que je n'oublie point les devoirs que j'ai à remplir. Il en est dans le nombre qui me seront bien doux, et je m'en acquitterai avant même d'aller à Stanton-dale. J'ai des amis en Yorkshire que je désire voir et remercier. D'autres à Westminster qu'il faut que je récompense. Je veux élever deux monumens; l'un à la mémoire de celle que je révère comme une sainte, l'autre au souvenir du parent dont j'ai reçu les bienfaits. Je vais avoir beaucoup d'affaires; mais Fréderic m'aidera. Il connoît l'importance d'un engagement qu'on a pris avec soi-même, et il sait que le bonheur d'être reconnoissant est aussi grand pour le cœur que celui d'être juste. »

---

# HISTOIRE.

ÉCONOMIE PUBLIQUE ET RURALE DES EGYPTIENS ET DES CARTHAGINOIS. Précédé de considérations sur les antiquités Ethiopiennes, par L. REINIER. *Genève* 1823, chez J. J. Paschoud, Imprimeur-Libraire; *Paris* même maison de commerce, rue de Seine, n.° 48.

---

Le savant et laborieux historien dont nous avons fait connoitre les recherches sur l'economie publique des Celtes, des Phéniciens, des Arabes et des Juifs, continue l'exécution de son vaste plan : il publie le résultat de ses travaux sur l'ancienne Egypte et sur Carthage, considérés sous le même point de vue. Chacun de ses chapitres, est en quelque sorte un traité à part, mais qui, dans ses points principaux, se lie au systême de l'ensemble. Il faudroit donc, pour rendre pleine justice à l'auteur, donner un extrait méthodique et complet de son ouvrage, avec d'abondantes citations propres à en faire apprécier tout le mérite. Nous ne renonçons point au projet de revenir à plusieurs reprises sur de pareilles citations; mais son plan général étant bien connu, il nous a paru convenable de nous borner aujourd'hui aux fragmens qui concernent les finances de l'Egypte, en remontant aussi loin, que l'histoire offre des lueurs un peu certaines. Les faits sur ce chapitre des finances, sont généralement ignorés; et l'heureuse circonstance qui a placé l'auteur à portée de completter lui-même ses recherches sur les lieux, donne un prix nouveau à son travail.

» Le physique de l'Egypte, ainsi que je l'ai déjà dit; (dit l'auteur), exigeoit des mesures différentes de tout ce qui existoit dans les autres contrées, et le gouvernement l'a senti, lorsqu'il a cherché à combiner ce qu'exigeoient les localités, avec la hiérarchie des castes qui formait la base de son organisation sociale. J'ai déjà développé le mode particulier de propriété que ces motifs avoient rendu nécessaire, et ce mode a influé sur la manière dont on a dû asseoir le système des contributions. Tout, dans ce pays singulier, repose sur l'inondation du Nil; est-elle suffisante pour couvrir les terres, toutes deviennent fertiles, et ont à peine besoin des travaux de l'homme, pour produire une récolte; est-elle insuffisante, cet avantage est limité aux terres inondées; une invincible stérilité frappe celles qui ont été privées de ce bienfait (1). Le gouvernement est dans l'impossibilité de prévoir à l'avance quelle sera l'étendue du terrain, qui chaque année, pourra contribuer à ses besoins; il est, sous ce rapport, dans une position absolument différente de celle des autres pays. Partout ailleurs, en réservant une somme annuelle, pour remédier aux intempéries, qui, sur quelques points, ont pu atteindre les récoltes, le gouvernement a la certitude de percevoir les contributions, et d'avoir les fonds nécessaires pour ses dépenses. Ici, au contraire, rien ne peut être prévu, car une inondation trop foible peut laisser inculte jusqu'à la moitié et plus du pays, et par conséquent réduire, dans la même proportion, les revenus de l'état. Ailleurs aussi, à l'exception de quelques accidens infiniment rares, les intempéries ne frappent pas également toutes les espèces de récoltes, et celles qui ont été épargnées forment une ressource pour le cultivateur : ici, au contraire,

(1) Str. geogr. L. 17.

il n'y a aucun intermédiaire, entre la fertilité et le dénuement le plus complet, parce que la presque totalité des cultures dépend de l'inondation. Le petit nombre de celles qu'on exécute sur des terres, où l'eau est élevée par des moyens mécaniques, est nécessairement limité à quelques points seulement, où le voisinage du fleuve, ou de quelque grand canal, qui conserve de l'eau toute l'année, rend ces établissemens praticables. Elles ne peuvent donc pas entrer dans les calculs du gouvernement, comme un moyen de compenser les mauvaises années. Nous verrons en effet, au chapitre de l'agriculture, que ces positions privilégiées sont consacrées à des cultures particulières, qui ont également lieu les bonnes années, comme les mauvaises; ainsi elles n'offrent aucune ressource pour combler le déficit de ces dernières. Certainement ces différences énormes entre les récoltes, dont je viens de parler, ont dû être plus rares dans les temps antérieurs, où le sol de l'Egypte étoit moins élevé; elles ont dû devenir plus fréquentes à mesure que son exhaussement, résultat des dépôts successifs du fleuve, a rendu nécessaire un plus grand volume d'eau, pour qu'elle atteigne tous les points de la superficie. Mais une différence quelconque, entre les bonnes et les mauvaises années, s'est déjà fait sentir à des époques reculées, l'anecdote de Joseph en fournit la preuve (1) : Hérodote aussi en a parlé, non comme d'une chose nouvelle pour le pays, comme y existant depuis un temps très-ancien (2). Ainsi, à l'époque déjà où l'Egypte vivoit sous ses propres institutions, cette incertitude a existé et le gouvernement a dû baser ses be-

(1) Gen. c. 47, v. 22.

(2) Hérod. L. 2, c. 13.

soins fixes, sur un minimum de produits, afin de mettre ses dépenses au niveau de ses revenus, puisqu'il lui étoit impossible de prévoir, d'une manière certaine, les résultats d'inondations, dont les irrégularités ne pouvoient être soumises à aucun calcul de prévoyance. »

» Une autre mesure a dû naître aussi de ces mêmes circonstances locales ; c'est la presque impossibilité de faire, sur le terrain, une démarcation des propriétés : elle auroit eu même de graves inconvéniens. Ailleurs qu'en Egypte, cette division est de la plus haute importance, parce que l'agriculture y dépend de l'industrie des hommes, et que le propriétaire donne des soins bien plus assidus et plus actifs à une terre, dont l'amélioration devra augmenter son aisance et celle de sa famille. »

» Ici, au contraire, les soins de l'homme sont à-peu-près inutiles; ni engrais, ni labours répétés, ne sont nécessaires; le limon du Nil remplace leurs effets; le temps même manqueroit pour ces travaux, puisque la dureté du sol les rendroit impossibles avant l'inondation, et qu'après ils feroient perdre un temps précieux, c'est-à-dire le court instant où la terre, détrempée par les eaux, peut fournir aux semences qu'on y répand, l'humidité nécessaire à leur germination et à leur premier développement. Les améliorations possibles se réduisent à une répartition exacte des eaux, pour que tous les points du pays participent également à cet avantage, et elles sont au-dessus des moyens d'exécution d'un propriétaire isolé; elles doivent être conçues sur un grand ensemble par le gouvernement. Dans cet état de choses les avantages, que toutes les autres nations ont trouvé à la démarcation territoriale des propriétés, n'ont jamais existé pour l'Egypte, où le propriétaire le plus actif ne peut faire aucun travail préparatoire de plus, dans sa propriété, que celui qui se fait remarquer par son indolence : l'un et l'autre doivent

attendre les résultats de l'inondation pour cultiver; c'est seulement dans la manière dont ils usent de ce bienfait, que peut s'établir une différence entr'eux. Sous ce point de vue, la démarcation des propriétés sur le terrain n'auroit présenté aucun avantage, et, d'un autre côté, elle auroit eu de notables inconvéniens, puisqu'un propriétaire cantonné auroit pu se trouver exposé à la chance d'être privé de l'inondation plus fréquemment que les autres, et d'être ainsi réduit au plus entier dénuement, tandis que, dans le système adopté, il a sa part de la portion arrosée; son intérêt s'unit à celui de tous les autres habitans de son village, pour que l'étendue à répartir entr'eux soit la plus grande possible. »

» Ce sont ces considérations qui ont dû faire adopter le mode de propriété usité dans ce pays-là, et dont nous nous sommes déjà occupés. Il n'étoit pas fondé sur une démarcation territoriale, mais seulement sur un enregistrement dans le livre du village, qui fixoit la proportion dans laquelle chaque propriétaire intervenoit au partage du sol; et, après chaque inondation, la portion cultivable étoit divisée entr'eux d'après cette échelle, puis subdivisée ensuite entre leurs cultivateurs. De cette manière aucune rivalité ne pouvoit s'élever, et on avoit remédié à celle qui auroit pu naître d'un village à l'autre, en les divisant tous, par portions égales, entre les trois principaux pouvoirs, le roi, les prêtres et les guerriers. La destruction de cet équilibre, rompu sous les dominations étrangères, où l'Egypte est passée, a contraint le gouvernement à y remédier par des lois, qui n'ont pas toujours eu l'effet désiré, parce que des propriétaires, forts de leur crédit, ont trouvé aisément les moyens de les éluder, notamment sous l'administration corrompue des Romains, et plus encore aux temps du Bas-Empire (1). Mais dans les temps anciens, où

---

(1) On en est venu jusqu'à statuer le supplice du feu, con-

l'Egypte vivoit sous ses propres lois, la combinaison qui faisoit converger, vers un avantage commun, l'intérêt de tous les ordres influens, avoit fait adopter le seul ordre de choses, où, sans mesures violentes, la possession des eaux pouvoit être respectée, par ceux mêmes qui en étoient privés, à la suite d'une inondation imparfaite. »

» Plusieurs indices m'ont fait adopter l'opinion que, dans la plus ancienne organisation de l'Egypte, les dépenses de l'état avoient été réparties, entre les trois pouvoirs, qui se partageoient la propriété du pays, de manière qu'il n'y avoit aucun impôt proprement dit. Le tiers affecté au roi suffisoit pour les dépenses d'administration, comme pour son propre entretien : le tiers affecté à la caste sacerdotale servoit aux dépenses du culte, et à celles des individus qui la composoient : le tiers affecté à la caste des guerriers servoit aux dépenses qu'exigeoit leur service, ainsi qu'à leur entretien personnel. Il est du moins certain que les anciens placent la création des impôts à une époque bien postérieure à la fondation du gouvernement, quoique cependant très-reculée. Les auteurs grecs en attribuent la première conception à Sésostris, qui, disent-ils, a dû avoir recours à cet expédient, pour couvrir la dépense des canaux, devenus nécessaires pour la répartition des eaux (1). Ce personnage symbolique ne peut être l'auteur, ni de l'une, ni de l'autre de ces mesures de gouvernement; mais on peut voir dans cette fable une tradition confuse, que la première

---

tre ceux qui rompoient les digues servant à la repartition des eaux, et la fréquente répétition de ces lois prouve qu'elles n'étoient pas exécutées, ce qui est une conséquence nécessaire de l'exagération des peines (Dig. L. 47; Tit. 11, § 10. Cod. Theod. L. 9; Tit. 32, Cod. Justin. L. 9; Tit. 38).

(1) Herod. L. 2, c. 109.

création des impôts a commencé à une époque où le besoin, de remédier à l'exhaussement du sol, a fait sentir la nécessité d'exécuter les ouvrages, qui ont ensuite facilité et dirigé l'épanchement des eaux. »

» Les auteurs juifs attribuent à Joseph l'institution des impôts (1); mais comme on ne peut placer son ministère qu'au temps où la dynastie des rois-pasteurs existoit à Memphis, d'où elle n'exerçoit aucune influence sur la haute Egypte, où les premières ramifications des canaux sont situées, ce seroit non-seulement donner à leur création une date trop récente, mais encore attribuer cette mesure à un gouvernement qui n'a pas pu en être l'auteur. Il ne faut y voir, non plus que dans la fable précédente, qu'un souvenir vague du temps où l'établissement des impôts est devenu nécessaire et a été mis à exécution. A cette époque, dont rien ne nous aide à fixer l'ancienneté, les terres de la caste sacerdotale furent déclarées franches de toute taxe (2); ainsi le poids des impôts tomba uniquement sur le tiers affecté à la caste des guerriers, et n'atteignit pas les deux autres. Celui de la caste sacerdotale, d'après un privilège qu'ils se sont attribué; celui du roi, parce que le produit des impôts, devant être consacré aux dépenses de l'état, auxquelles déjà les revenus de son tiers étoient affectés, l'assujettir à l'impôt auroit été une formalité inutile. Une foible portion du tiers des guerriers fut seule affranchie de ces charges, c'est celle dont ils avoient la possession immédiate, et ce seul allégement conserva le souvenir qu'ils formoient une des castes privilégiées (3). Les écrivains juifs

(1) Gen. c. 47, v. 26. Jos. ant. Jud. L. 2, c. 4. Philo in Josepho.

(2) Jos. ant. Jud. L. 2, c. 4. Gen. c. 47, v. 26. Diod. Sic. L. 1, c. 28. Herod. L. 2, c. 7. Isocr. Busir. laud.

(3) Herod. L. 2, c. 178. J'ai déjà fait observer qu'il existe encore des traces de cette antique institution.

disent que l'impôt fut évalué au cinquième du produit (1), et il paroît qu'on peut leur accorder de la confiance, pour cette partie de leur narration, parce qu'ils en parlent comme d'une institution qui a eté maintenue dès-lors, comme d'un fait qu'ils ont pu voir eux-mêmes. Les écrivains grecs ne fournissent aucun renseignement sur la quotité de l'impôt; ainsi leur témoignage n'infirme, ni n'étaie l'assertion des auteurs juifs. L'etat actuel du pays ne fournit non plus aucune lumière, parce que, à commencer depuis les temps de la domination romaine (2), le pouvoir des hommes a remplacé, dans ce pays-là, celui des lois; dès-lors les charges de chaque propriété ont augmenté ou diminué, suivant que le propriétaire s'est trouvé plus ou moins de crédit, pour se soustraire à l'oppression; aussi en est-il résulté de très-grandes différences dans les charges que les différens villages supportent. »

» L'extension des propriétés n'étant pas limitée sur le sol, mais fixée à une portion du terrain cultivable, l'impôt ne pouvoit pas recevoir une autre base; dès-lors c'est la récolte, et non l'étendue qui a été taxée, et les localités de l'Egypte offroient, pour cela, des facilités qui lui étoient propres. Du moment où l'inondation a exercé son influence, le produit des cultures est à peu près certain, car les intempéries multipliées, qui, dans les autres pays, menacent les récoltes, aussi long-temps qu'elles sont sur pied, n'y font jamais sentir leur influence. Le seul fléau, qu'on éprouve quelquefois, est lorsque les vents brûlans du désert commencent à souffler, avant que le grain ait acquis son entière maturité; ils lui causent une

---

(1) Gen. c. 47, v. 26.

(2) L'inscription romaine récemment découverte dans les Oasis, prouve qu'avant le règne de Galba les abus s'étoient déjà introduits (Journ. des savans, 1822 Nov.).

déssication prématurée, qui en diminue la qualité, mais sans jamais le détruire. Ainsi tandis qu'un impôt, basé sur les produits, ne pourroit être évalué ailleurs qu'au moment où la récolte est délivrée de tous les dangers qui la menacent, c'est-à-dire, après avoir été faite; en Egypte, il suffit, pour le fixer, de connoître l'étendue du sol où l'inondation s'est étendue. C'est cette circonstance qui a fait adopter le système que je vais développer. Chaque année, lorsque le maximum de l'inondation étoit connu, le gouvernement fixoit la quotité de l'impôt, d'après l'étendue des terres qui devoient en avoir reçu les bienfaits (1). Une longue expérience avoit appris les rapports de l'élévation des eaux du fleuve, avec l'étendue de l'inondation qu'elle pouvoit opérer, delà l'établissement des nilomètres, dont les graduations faisoient connoître, chaque jour, son accroissement et les espérances qu'on devoit en concevoir (2). Le passage d'Hérodote, dont j'ai déjà parlé, et qu'il me paroît qu'aucun de ses traducteurs n'a compris, porte réellement que, dans les cas où quelques propriétaires avoient éprouvé des inondations imparfaites, des commissaires se portoient sur les lieux, pour évaluer l'étendue du dommage, et, sur leur rapport, l'impôt étoit réduit pour eux à son juste niveau (3). Ce besoin d'inspections locales pouvoit avoir lieu, par deux causes différentes : l'une, après une inondation imparfaite, lorsqu'une partie des terres n'en avoit pas éprouvé l'effet, parce que les nilomètres, qui en faisoient

(1) Clem. Alex. Strom. L. 6, Isocr. Busir. laud.

(2) Diod. Sic. L. 1, c. 36. Herod. L. 2, c. 109.

(3) Herod. L. 2, c. 109. J'ai déjà fait observer ailleurs que M. Lancrest a publié aussi cette même opinion, dans le grand ouvrage de la commission d'Egypte, qui a été imprimé depuis l'époque où j'avois déjà proposé cette explication.

connoître la possibilité, ne pouvoient pas fixer l'étendue du mal ; l'autre, lorsque la rupture accidentelle de quelque digue de retenue, avoit facilité l'écoulement des eaux, avant qu'elles eussent eu le temps de fertiliser le sol. Dans ces deux cas, l'inspection des lieux devenoit nécessaire et motivoit l'envoi de ces commissaires, dont Hérodote a parlé, sans avoir bien jugé leur mission. Ces cas d'accidens devoient être fort rares, dans les temps primitifs, où les intérêts des propriétaires étoient tellement combinés, qu'ils se servoient de surveillans mutuels et rendoient les négligences difficiles. Mais ils sont devenus plus communs, lorsque les ressorts de l'administration se sont relâchés, et plus encore dans les temps de troubles, où la force du gouvernement étoit paralysée par les factions, et lorsqu'une domination étrangère a moins veillé à l'exécution des travaux de conservation, nécessaires pour l'entretien des digues. »

» La caste sacerdotale, qui étoit parvenue à concentrer dans son sein, tous les genres d'instruction, et qui avoit aussi envahi les branches diverses de l'administration, se trouvoit investie, sous ce double rapport, de tout ce qui concernoit l'impôt, et l'arpentage qui devoit en fixer la quotité (1) ; aussi les anciens ont-ils nommément compris la géométrie, dans le nombre des sciences qu'elle a cultivées (2). Mais les causes qu'en a données Diodore ne sont pas exactes ; il dit qu'elle en a senti la nécessité à cause des contestations qui naissoient, chaque année, du déplacement des limites, par l'effet de l'inondation (3). Ce même auteur a

(1) Clem. Alex. Strom. L. 6. Isocr. Busir. laud. Jabl. panth. ægypt. proleg. § 43.

(2) Diod. Sic. L. 1, c. 81. Herod. L. 1, c. 109.

(3) Diod. Sic L. 1, c. 81.

témoigné ailleurs sa surprise du mouvement paisible des eaux, lorsqu'elles s'épanchoient, et tel que la digue la plus légère suffisoit pour les contenir (1) : ainsi elles ne pouvoient pas faire naître assez de changemens à la surface du sol, pour qu'un arpentage devînt nécessaire, afin de s'y reconnoître : ces deux passages se contredisent, et cela provient de ce que cet auteur a mal saisi les motifs de l'arpentage des terres. On y avoit recours, non pour rétablir les limites, comme il l'a cru ; mais pour fixer la quantité précise des terres inondées, qui devoient payer l'impôt, et pour en faire la répartition entre les propriétaires et les cultivateurs. Ces mêmes opérations ont encore lieu maintenant, parce qu'elles sont commandées par le physique du pays. »

« J'ai déjà fait observer que la caste sacerdotale, en se réservant des fonctions aussi variées, a dû nécessairement diviser les rôles de ses membres : il auroit été impossible que les mêmes individus eussent, à la fois, approché les autels, mesuré les terres, calculé et perçu les impôts, jugé les contestations, et circonvenu le roi dans les fonctions même serviles. Le témoignage des anciens prouve qu'ils s'étoient partagé ces fonctions diverses, de manière que certaines familles d'entr'eux étoient attachées, plus spécialement, à l'exercice de chacune de ces attributions, sans cesser, pour cela, de faire partie d'une caste unique, dont tous les mouvemens recevoient leur impulsion d'un centre commun. Les détails que Clément d'Alexandrie nous a conservés, sur le cérémonial des processions, où j'ai puisé plus haut quelques faits sur les divisions principales de cette caste, en indiquent une occupée du culte et de la surveillance des rois ; une seconde de l'astronomie et, sans doute, des di-

(1) Diod. Sic. L. 1, c. 36.

vinations astrologiques ; une troisième réunissoit les écrivains, qui devoient connoître la topographie de l'Egypte ; une quatrième avoit pour attribution, la justice ; une cinquième étoit consacrée à la gestion des finances. De ces cinq, deux doivent principalement nous occuper, dans ce chapitre ; l'une est celle des écrivains sacrés, obligés par devoir de connoître la topographie du pays ; l'autre est celle des financiers. »

» Si la première de ces deux divisions n'avoit été composée que des écrivains destinés à la copie et conservation des livres sacrés, il auroit été inutile qu'ils connussent la géographie du pays, et, à plus forte raison, qu'ils eussent la surveillance des poids et mesures : cette cumulation de fonctions, qui, en apparence, ont si peu de connexité, prouve qu'ils avoient des attributions plus étendues : quelques réflexions, et l'examen de ce qui existe maintenant, nous aideront à les déterminer. Le terrain de chaque village, appartenant, en commun, aux trois principaux pouvoirs, sans qu'aucune démarcation territoriale en fixât les limites, la tenue des livres qui en tenoit lieu, étoit une commission importante, dont quelqu'un de confiance devoit être chargé, et cet individu ne pouvoit être qu'un membre de la caste sacerdotale, puisqu'elle seule fournissoit des fonctionnaires pour toutes les branches de l'administration. La répartition du terrain entre les propriétaires qui y avoient droit, ainsi que sa subdivision entre leurs cultivateurs, étoient aussi des fonctions qui exigeoient des connoissances acquises et beaucoup d'habitude dans la pratique, afin que son exécution fût faite avec la célérité nécessaire : il falloit aussi que ceux qui en étoient chargés eussent un rang dans la nation, qui leur permît d'imposer aux prétentions qui pouvoient s'élever : toutes ces conditions ne pouvoient se rencontrer que chez les membres de la caste influente du

sacerdoce. Encore actuellement, il y a, dans chaque village, un écrivain copte, qui en tient les écritures; il dépend en apparence, des muchtesims, qui en sont les propriétaires, mais plus réellement des principaux de son ordre, qui, depuis le Caire, dirigent les mouvemens de tous ces agens subalternes. Leurs fonctions sont différentes de celles des coptes financiers, occupés de la perception des impôts. A la vérité, les mêmes impulsions centrales les font mouvoir; mais, dans leur rôle apparent, rien ne démasque leur connivence. L'écrivain paroît soutenir les intérêts du propriétaire du village, tandis que le financier se montre zélé pour ceux du gouvernement; mais tous les deux tiennent une double comptabilité, l'une publique et que seule ils laissent apercevoir, l'autre secrète où, en caractères de convention, ils rendent compte à leur ordre, qui divise les bénéfices et partage les pertes, dans une proportion convenue. Tel est l'état actuel des choses, et j'ai cru y reconnoître une continuation de l'organisation antique. L'union secrète de cette classe d'hommes, qui forme une espèce de caste particulière dans la nation; la hiérarchie qui en coordonne les membres, sans qu'aucune ambition personnelle rompe cet accord; la facilité avec laquelle ils se plient, en apparence, à toutes les formes nouvelles qu'introduisent la conquête, ou les caprices des dominateurs, sans pour cela se désunir, sont tous des motifs qui m'ont conduit à voir entr'eux des liens plus puissans qu'une simple communauté momentanée d'intérêt; mais on les conçoit facilement lorsqu'on remonte, par la pensée, au temps où l'esprit de caste avoit formé ces nœuds; leur conservation héréditaire ensuite a été une conséquence de l'habitude, fortifiée par l'intérêt qu'ils ont eu de rester unis. Cette continuation des fonctions financières, dans un démembrement de l'ancienne caste sacerdotale, n'est pas un phénomène

unique dans l'histoire des organisations politiques (1). Dans l'Inde aussi, où les bramines avoient envahi toutes les branches de l'administration, une portion d'entr'eux étoit occupée des finances, et a continué de l'être, sous la domination des Musulmans, lorsqu'ils ont conquis le pays (2). L'ancienne conformité, entre les institutions de l'Egypte et de l'Inde, et la continuation, bien démontrée, des fonctions financières chez les bramines, sont une preuve de plus en faveur de l'opinion, que j'ai émise, de cette même continuation en Egypte. Elle sera pleinement démontrée lorsqu'après avoir développé les innovations, qui sont résultées des invasions successives de ce pays, j'aurai fait voir qu'aucune d'elles n'a réellement atteint les fonctions des financiers. C'est lors de leur premier passage sous la domination des étrangers, auxquels le sort des armes les a forcés d'obéir, qu'ils auront senti la nécessité d'avoir deux comptabilités distinctes, l'une ostensible pour leurs maîtres, à qui ils devoient un compte des produits, et l'autre secrète pour répartir entr'eux tout ce qu'ils pouvoient leur soustraire. Ils ont eu soin de rendre aussi obscure que possible leur gestion, afin de se rendre d'autant plus indispensables, et ils en ont encore exagéré les difficultés, dans leurs discours, afin de dégoûter les plus curieux d'y porter leurs regards;

(1) Je me suis principalement servi de cette continuité des mêmes fonctions, chez cette classe d'hommes, pour développer l'état des finances de l'Egypte, lorsqu'elle étoit sous la dépendance des Romains, dans l'ouvrage que j'ai publié, en 1807, sur l'état de ce pays sous leur domination. Je dois faire observer que M. Girard a adopté cette même manière de voir, dans un mémoire qu'il a publié depuis, et où il n'a fait aucune mention de la mienne (Descr. de l'Eg. Ant. mém. p. 334).

(2) Anquet. Légist. orient. p. 242.

il existe plusieurs témoignages anciens de ce fait (1), et leurs descendans sont loin d'avoir renoncé à cette marche tortueuse. »

»L'objection la plus forte, qu'on puisse m'opposer, est le silence des anciens, qui, ayant écrit, soit au temps des Ptolémées, soit depuis, ont négligé de parler de cette continuation des finances dans les mains de la même classe d'hommes : mais elle est plus apparente que réelle. On sait combien peu les anciens ont fait attention à tout ce qui concernoit les finances des Etats : n'en ayant pas senti les connexions avec la prospérité publique, ils n'y ont vu qu'une gestion semblable à celle d'une famille, qui dépense son revenu ; aussi n'en ont-ils jamais parlé dans leurs ouvrages philosophiques, et le peu qu'ils en ont dit, dans leurs livres historiques, s'est borné aux rapports qu'elles ont pu avoir avec quelque évènement, dont elles servoient à expliquer les causes ou les conséquences. Le peu d'attention qu'ils ont donnée aux finances de leur propre pays (2), rend raison de l'indifférence avec laquelle ils ont traité celles des autres peuples ; aussi leur silence ne doit nullement nous surprendre. »

»Telle a été l'organisation des finances, tant pour le mode de répartition, que pour la perception, dans les temps anciens de l'Egypte. Aussi long-temps qu'ont duré les privilèges des castes, le tiers seul affecté aux guerriers a contribué pour les besoins de l'Etat, et il l'a fait dans une proportion fixée sur la quotité annuelle des produits. Les écrivains juifs disent qu'elle s'élevoit à un cinquième, et

---

(1) Philo in Flacc. Justin. Edit 13 præfat.

(2) On en verra plusieurs preuves dans les livres que je consacrerai aux Grecs et aux Romains.

cette évaluation paroît exacte. Le paiement en étoit fait en nature (1), système qui a été conservé ensuite, et qui explique comment l'Egypte a constamment fourni des blés aux Romains; c'étoit le produit des contributions annuelles qui venoit alimenter, à Rome, une populace oisive et corrompue (2). Nous n'avons aucun renseignement bien positif sur la base d'après laquelle le cinquième, dont se composoit l'impôt, étoit calculé. Etoit-ce cette portion brute de la récolte que le propriétaire devoit céder au Gouvernement, ou seulement le cinquième du produit, défalcation faite des frais de culture? Un passage de Pline paroît indiquer le second système, qui, en effet, aura dû être préféré par une nation où tous les pouvoirs étoient intéressés à ménager l'agriculture. Pline dit que, d'après d'anciennes institutions, l'impôt en nature étoit payé dans une proportion différente pour chaque espèce de récolte (3): il devoit l'être, puisque les frais de culture n'étoient pas les mêmes pour toutes; dès-lors le produit net ou la portion imposable de chacune d'elles, devoit varier dans la même proportion. Malheureusement cet écrivain n'est entré dans aucun détail, mais le fait, lui-même, me paroît d'autant plus exact, qu'un système pareil existe aussi dans l'Inde (4).»

»Il nous manque des notions positives sur la question, si, dans les temps reculés, tout l'impôt foncier étoit perçu en nature, ou si une portion l'étoit en numéraire. Ce qui a eu lieu lorsque l'Egypte a subi le joug des Perses, qui lui ont imposé un tribut, payé partie en argent et partie

(1) Gen. c. 41, v. 35.

(2) Après la division de l'empire, c'est à Constantinople que les blés de l'Egypte ont eu la même destination.

(3) Pl. Hist. nat. L. 19, c. 26.

(4) Anquet. Législ. orient. p. 282 et suiv.

en

en nature (1), ne fournit qu'une donnée insuffisante, parce que les conquérans ont pu baser leur exigence sur leurs besoins, sans avoir égard aux usages du pays, et contraindre les habitans à convertir en numéraire une portion de l'impôt, qu'ils percevoient en nature, parce que ce numéraire devoit servir pour la solde et l'entretien de l'armée d'occupation. La possibilité seule d'une transmutation pareille, détruit toutes les conséquences qu'on auroit pu déduire de l'espèce de tribut qui existoit de leur temps. Il en est de même des autres faits que présente l'administration du pays, sous les dominations successives, qui ont existé à des époques plus récentes, puisqu'ils peuvent tenir aux besoins de ces nouveaux gouvernemens. Réduits, comme nous le sommes, à faire des conjectures, je serois disposé à penser, que le systême de l'impôt en nature a été uniforme dans les temps les plus anciens, et que la conversion d'une partie en numéraire a été une des innovations introduites par les dominations étrangères. Deux motifs me portent à adopter cette opinion : l'un d'eux est que le premier mode de contribuer est le seul qui existe, dans la partie méridionale de la haute Egypte, où l'influence des étrangers a toujours été infiniment plus foible ; l'autre est que, dans le reste du pays, la proportion de ces deux impôts n'est pas uniforme, mais varie d'un village à l'autre. A la vérité, cette seconde preuve étant isolée, seroit très-foible, puisque ces différences peuvent avoir résulté des mêmes causes qui ont rendu inégales les autres charges des cultivateurs, c'est-à-dire, du crédit de quelques propriétaires, qui se sont défendus contre la compression du gouvernement, en même temps qu'ils ont pressuré leurs cultivateurs. Mais lorsqu'on rapproche

(1) Herod. L. 3, c. 92.

cette seconde preuve de la première, on aperçoit plusieurs rapports d'origine primitive, dont cette influence secondaire a seulement augmenté les modifications. En suivant cette manière de voir, on reconnoît sans peine, que la transformation d'une partie de l'impôt en nature, ou de sa totalité, en un impôt en numéraire, a dû être plus fréquente dans les lieux voisins du gouvernement, qui a passé d'abord de Memphis à Alexandrie, puis d'Alexandrie au Caire, ville située à peu de distance du lieu où Memphis avoit existé, et que cette transformation a dû être graduellement moindre, ou plus rare, en proportion que les lieux étoient plus éloignés de ces deux centres du pouvoir. Ce qui existe maintenant confirme ce résultat hypothétique, puisque l'impôt en numéraire, commun dans la basse Egypte, devient plus foible et plus rare à mesure qu'on remonte le Nil, et finit entièrement vers l'extrémité supérieure du pays. »

Il auroit été intéressant de savoir à combien a pu s'élever l'impôt en nature, dans les plus anciens temps, où il paroît avoir été la seule contribution foncière, et de suivre ensuite les modifications successives qu'il a éprouvées, par suite des changemens qui ont eu lieu, à différentes époques, dans le système politique du pays. A son origine, cet impôt n'a pesé que sur les terres de la caste des guerriers, et encore une portion en étoit restée franche; plus tard, cette portion y a été également assujettie, mesure qui a dû augmenter le produit de l'impôt. Plus tard encore, l'organisation des castes, d'abord ébranlée, a fini par être détruite; le tiers du Roi est resté la propriété du gouvernement, c'est-à-dire, d'abord des Rois de la caste des guerriers, puis des Perses qui les ont renversés, et des Ptolémées ensuite, mais sa nature n'a plus été la même. Insensiblement il s'est transformé en un domaine de la couronne ou du fisc, dont les phases d'accroissement et de diminution ont dépendu des donations plus ou

moins nombreuses que les Rois ont faites à leurs partisans et créatures, et des confiscations ou dévolutions qui ont tendu à l'accroître. Au milieu de toutes ces mutations, le domaine a complètement changé de forme; sa condition de propriété privilégiée, sous le point de vue de l'impôt, a cessé, parce que les terres aliénées sont devenues sujettes à l'impôt, tandis que les terres incorporées ont continué à l'être; simple formalité, lorsque le gouvernement payoit l'impôt à lui-même, mais elle conservoit à ces terres la qualité d'imposable, et fixoit d'avance la quotité de l'impôt, pour celles qui sortoient de nouveau du domaine, par une aliénation quelconque. Enfin le tiers des prêtres a subi les mêmes métamorphoses, et nous voyons qu'au temps des Ptolémées, leurs propriétés étoient soumises à l'impôt comme les autres (1). J'ignore à quelle époque ce changement a eu lieu. Remonte-t-il jusques aux Rois de la caste des guerriers, qui ont eu beaucoup de motifs d'être mécontens des prêtres? Faut-il le considérer comme une mesure des Perses, pour diminuer leur puissance d'opinion? L'histoire se tait et les deux époques présentent à-peu-près le même degré de vraisemblance, cependant je pencherois pour la première, par les motifs que je vais développer. Le seul fait certain, c'est que la chose a eu lieu avant la domination des Ptolémées: Alexandre d'abord, et eux ensuite, étoient trop intéressés au maintien de la tranquillité, dans ce pays-là, pour y tenter une innovation pareille, qui auroit pu faire naître des troubles. Le premier n'auroit pas voulu être arrêté, par une insurrection sur ses derrières, pendant l'exécution de ses projets contre les Perses. Le second, occupé de ce qu'il avoit à redouter des autres successeurs d'Alexandre, auroit craint

(1) Ameilh. Inscr. de Rosette, §§ 17, 20 et 21.

des mouvemens intérieurs, dont ils auroient pu profiter pour lui nuire. L'imposition des terres du sacerdoce remonte, par conséquent, à une époque antérieure, et, comme les Perses ont fait peu ou point de changement à l'administration de l'Egypte, se contentant de lui imposer un tribut (1), je crois devoir plutôt rapporter celui-ci au temps où, après des discordes intestines, l'Egypte a été divisée entre douze chefs indépendans, dont l'un a fini par envahir les portions de ses collègues. Le besoin de fonds, pour subvenir à leurs dépenses, notamment à l'entretien des mercenaires étrangers, qui formoient leur force, rendoit indispensable l'accroissement des impôts, et il n'étoit pas naturel que des chefs militaires, qui devoient leurs succès, sinon à la caste des guerriers, du moins à une partie de ses membres, eussent aggravé leur position, pour ménager la caste sacerdotale, dont ils avoient eu à se plaindre, et qui, par cette révolution, avoit cessé de jouer le premier rôle.»

»Ainsi, d'après le peu de faits que j'ai pu réunir, l'impôt en nature a eu une marche toujours croissante, à cause du nombre toujours plus grand des terres qui y ont été successivement assujetties. D'un autre côté, la tendance des gouvernemens, qui se sont succédés depuis la théocratie, a été de transformer une partie de cet impôt en une contribution en numéraire, mais nous n'avons aucune donnée positive sur la quotité de l'un et de l'autre à aucune de ces époques (2).»

---

(1) Herod. L. 3, c. 92. On ne peut pas m'objecter le fait rapporté par Hérodote, que les Perses avoient affecté à leur reine les revenus d'une des villes de l'Egypte (Herod. L. 2, c. 98.) puisqu'il ne s'agit là que des produits et non du mode de répartition et de perception de l'impôt. Cet usage d'assigner des revenus locaux à plusieurs genres de dépenses étoit général, dans l'administration des Perses, ainsi que je l'ai fait observer en traitant de ce peuple.

(2) J'ai essayé d'en donner une évaluation approximative, pour

»Continuons de suivre les phases de l'impôt foncier, sous les divers gouvernemens qui se sont succédés en Egypte, avant de passer à l'examen des autres branches des finances.»

»Lorsque Ptolémée a fondé sa dynastie, cet impôt étoit déjà étendu à toutes les propriétés, et, s'il avoit voulu créer quelques prérogatives nouvelles, il l'auroit fait pour les terres acquises par des Grecs de son armée, préférablement à tous les ordres de la nation assujettie. Le silence des historiens et l'état de l'Egypte, aux époques postérieures et mieux connues, prouvent qu'il ne l'a pas fait, et que, par conséquent, il n'a reconnu aucun privilège légal, autre que ceux qu'il a pu accorder isolément à des individus, par un acte de sa volonté; le même systême a été suivi par ses successeurs. C'est ainsi que l'un d'eux a accordé quelque allégement d'impôt à un corps de prêtres, dont il est fait mention dans l'inscription de Rosette (1); mais cet allégement

l'époque où l'Egypte a été sous la domination des Romains, dans le livre que j'ai publié sous ce titre, en prenant pour base les besoins présumés de Rome, pour ses distributions au peuple: mais cette base, ainsi que je l'ai déjà fait observer alors, étoit très-peu certaine. Je dois faire remarquer que, m'étant servi de la traduction latine de Photius, au sujet de la mesure de capacité nommée *artab* (Phot. myr. cod. 224, p. 723.), je n'ai pas fait attention que les mots : *sic Persæ medimnum vocant* ne sont pas dans le texte grec, ce que j'ai remarqué depuis : le traducteur, qui les a ajoutés dans la version latine, a été induit en erreur par Polyen (Pol. stratag. L. 4, c. 3, § 32.) mais il y a trop de différence entre l'artab des anciens, que je crois l'ardep des modernes Egyptiens, et le medimne des Grecs, pour admettre ce rapprochement.

(2) Ameilh. Inscr. de Rosette. §§ 17, 20 et 21.

même, qui ne concernoit qu'eux, prouve qu'ils étoient assujettis à l'impôt. »

»Alexandre n'a porté aucun changement à l'administration du pays, notamment à celle des finances, puisqu'il n'a établi que de simples trésoriers, chargés de recevoir les sommes provenant des impôts (1). Le premier des Ptolémées n'a fait non plus aucun changement ; nous en avons une preuve positive dans ce qui a existé après lui. Nous voyons, sous le règne de ses successeurs, l'existence d'un administrateur central des finances, nommé par le Roi, et choisi plus d'une fois dans le nombre des eunuques favoris (2). Un plaidoyer de Cicéron nous en fait connoître les attributions : un chevalier romain, nommé Rabirius, avoit fait de fortes avances à l'un des derniers Ptolémées, et, pour s'en récupérer, il avoit accepté cette place ; à son retour à Rome, on lui en a fait un crime, et Cicéron a été appelé à le défendre devant les tribunaux (3). Nous voyons qu'il le présente comme un trésorier, chez qui étoient versés les produits de l'impôt, et non comme un administrateur, qui en dirigeoit la perception, au moyen d'agens à ses ordres, disséminés sur les différens points du pays. Ainsi les anciens financiers avoient conservé cette portion de leur rôle, où la connoissance de la langue et des institutions du pays, étoit nécessaire, et Ptolémée, à l'imitation d'Alexandre, s'est borné à former une administration centrale, qui recevoit les produits et en géroit l'emploi. Préoccupé, comme il l'étoit, des mesures à prendre pour se garantir des attaques de ses rivaux, il n'auroit pas songé à faire des innovations, qui auroient pu ra-

(1) Arr. Exp. Alex. L. 3, c. 3.
(2) Dion. Cass. L. 42. App. civ. L. 2. c. 42.
(3) Cic. or. pro Rabir.

lentir la rentrée des contributions, dont il avoit besoin, et dont les financiers du pays lui garantissoient la perception. Eux, au contraire, étoient intéressés à le satisfaire, sous ce point de vue, pour lui ôter l'idée d'introduire des changemens, qui les auroient privés de cette occupation lucrative. Ils auront eu soin aussi d'entretenir l'opinion, que tout changement éprouveroit de grandes difficultés, et qu'il étoit préférable de conserver l'ancien état de choses, où leur intervention étoit indispensable. Et, en effet, les obstacles multipliés qu'ils auroient fait naître, auroient rendu impossibles toutes les innovations qui n'auroient pas été complètes, et confiées pour l'exécution à un autre ordre d'administrateurs. Mais où Ptolémée les auroit-il choisis? Parmi les Grecs, il leur auroit manqué la connoissance de la langue du pays et celle de son organisation, différente de celle de tous les autres; parmi les Egyptiens, hors de la classe qui s'en occupoit, mais, à la langue près, ils auroient été aussi neufs que les Grecs. D'ailleurs, de pareils changemens sont un dez qu'on jette, sans connoître les chances qu'il présentera, et Ptolémée voyoit des dangers trop immédiats dans sa position, pour avoir osé en courir les hasards, d'autant plus qu'il n'auroit pas pu exécuter ces changemens sans faire des mécontens, et sa position lui commandoit de l'éviter, de peur que ses rivaux n'en profitassent. Ce que j'ai dit de Ptolémée s'applique à ses premiers successeurs, qui ont été dans une position à-peu-près semblable à la sienne: ceux qui sont montés sur le trône ensuite, ont été trop ineptes pour concevoir l'idée d'une création nouvelle. »

» Depuis le moment, où le système primitif des castes a été détruit, les prêtres financiers qui sont restés investis de ce dernier rôle, comme simple corporation, ont complètement séparé de leurs intérêts de ceux de la nation. Ce changement, dont j'ai fixé l'époque au temps où des membres

de la caste des guerriers ont envahi le pouvoir, s'est consolidé sous la domination des Perses, et il a continué le même sous les Ptolémées. Leur rôle, sous ce nouvel ordre de choses, étoit de faire disparoître la plus forte portion qu'ils pouvoient des revenus publics, pour en augmenter leurs bénéfices, et de tirer, par les mêmes motifs, le plus possible des contribuables: leur administration ténébreuse leur en facilitoit les moyens. Les impôts devenant plus lourds, des lenteurs dans la perception en furent la conséquence; les dominateurs s'en plaignirent aux financiers, dont l'intérêt étoit d'en cacher la véritable cause, et d'attribuer le retard au mauvais esprit des habitans. Des mesures de contrainte commencèrent à être employées, et l'habitude d'y être exposé s'est tellement enracinée, que, déjà au temps des Romains, la rigueur seule des mauvais traitemens parvenoit à extorquer les impôts (1). Il est hors de doute que le gouvernement a dû s'apercevoir, plus d'une fois, de ces fraudes, dont le résultat étoit la diminution de ses revenus; mais il n'a pu employer que des palliatifs, pour y porter remède, parce qu'il n'a pas sû comment remplacer la corporation des financiers. Une inscription, récemment découverte par Mr. Caillaud, prouve que, sous le règne de Galba, on a déjà cherché à remédier aux abus qui s'étoient introduits, tels qu'une évaluation approximative de la quantité des terres inondées passibles de l'impôt, qu'on substituoit à une mesure exacte, etc. (2). Tous ces vices de l'administration ne

---

(1) Amm. Marc. L. 22, c. 16 ad fin.

(2) Journ. des savans, 1822, Nov. Plusieurs de ces manœuvres des agens du gouvernement ont été développées dans mon livre de l'Egypte sous la domination des Romains, auquel je ne puis que renvoyer.

se sont pas développés sous la domination des premiers Ptolémées, mais c'est sous leur dynastie, que leurs premiers germes ont pris naissance. »

» La domination des Romains n'a porté aucun changement au système de l'impôt en nature. L'attention qu'ils ont eue de fermer l'accès de l'Egypte à tout ce qui jouoit un rôle à Rome, ou pouvoit en jouer un, auroit été incompatible avec des innovations, puisqu'il auroit fallu en confier l'exécution à des hommes du genre de ceux dont on craignoit la présence dans le pays. Le fait est tellement positif, que Strabon ne compte pas même un administrateur des finances, parmi les fonctionnaires institués par Auguste, pour la direction de cette province (1). Ainsi le gouvernement, content de recevoir les produits des impôts, en a laissé la gestion aux financiers du pays. La majeure partie étoit perçue en nature, et les blés, qui en résultoient, étoient versés à Alexandrie, où les habitans de la ville ont eu d'abord la commission de les recevoir, et de les expédier à Rome (2); nouvelle preuve qu'il n'y avoit pas d'administrateur supérieur, chargé de cette branche de service public. Plus tard, les Alexandrins ayant donné des motifs de plaintes, furent privés de cette marque de confiance, et un Préfet de l'annone fut chargé de ces fonctions (3). La conversion d'une partie de l'impôt en nature, en impôt en numéraire, avoit été faite depuis long-temps. Dion Cassius nous fournit la preuve, que ce dernier a aussi existé sous les Romains, mais il ne dit pas quel fonctionnaire étoit chargé de sa recette (4). Quant

---

(1) Str. geogr. L. 17.
(2) Jos. contra App. L. 2, p. 1065.
(3) Cod. Theod. L. 12, Tit. 6, § 3.
(4) Dion. Cass. L. 51.

à la perception, elle étoit dans les mains des financiers du pays, puisque, bien long-temps après, elle y étoit encore, ce qui est prouvé par des lois où il en est parlé : il en existe notamment une de Justinien, qui est positive, puisqu'il s'y plaint de l'obscurité impénétrable où ils enveloppoient leur gestion (1). Ainsi l'impôt foncier, le mode de perception, et la classe d'hommes qui en étoit occupée, sont restés les mêmes dans toutes ces positions différentes. »

» Philon attribue à Flaccus, qui, de son temps, a gouverné l'Egypte, au nom des Romains, d'avoir acquis la connoissance de la gestion ténébreuse des financiers du pays, ce qui rendit inutile un très-grand nombre d'écrivains (2) : il ne dit pas qu'il en soit résulté des changemens dans l'administration, non plus qu'aucun accroissement dans les revenus publics : mais il n'est pas entré dans assez de détails, pour nous mettre à même de juger la nature des lumières acquises par Flaccus. Si des conjectures sont possibles, je proposerois celle que ce gouverneur, à qui les comptes de l'impôt devoient être rendus, par les financiers du pays, ignorant leur langue, avoit besoin d'écrivains pour les traduire dans la sienne, et, qu'ayant pris la peine de s'en instruire, il avoit rendu ce travail inutile. Mais il ne faut pas en conclure qu'il avoit pénétré jusqu'à la comptabilité secrète de ces financiers, et avoit reconnu l'étendue de leurs bénéfices, pour en retrancher ceux qui provenoient de leurs infidélités, car alors Philon auroit parlé de l'accroissement des revenus publics et non de la seule diminution des employés, comme d'un résultat

(1) Justin. Edict. 13, præf. et c. 9 et 11.

(2) Philo in Flacc.

de son active surveillance. Le secret de ces hommes une fois connu, Justinien n'auroit plus eu motif de se plaindre du mystère impénétrable, dont étoit entourée leur gestion, puisqu'ils auroient pu difficilement renouveler ce voile, qui l'avoit long-temps dérobée à tous les regards.»

» Les impôts qui atteignent le commerce, sont ordinairement les plus importans, après ceux qui pèsent sur l'agriculture. Dans les temps primitifs de l'Egypte, il a dû exister et même avoir un haut degré d'importance; une série de raisonnemens nous ont conduits à ce résultat, mais aucune tradition positive n'en a fourni la confirmation; j'en ai déjà expliqué les motifs. Nous sommes loin, par conséquent, d'avoir des données sur le mode dont il a pu contribuer aux besoins de l'état. Plus tard, sous la théocratie, l'isolement où l'Egypte s'étoit placée, ne pouvoit se concilier avec un commerce étendu; s'il y a eu quelque trafic, sur l'extrême frontière, il a dû être trop limité, pour que des droits de douanes puissent avoir eu de l'importance. Il faut descendre jusqu'au temps des rois de la caste des guerriers, pour trouver des traces certaines d'un commerce extérieur. Psamméticus, en appelant des étrangers, comme auxiliaires dans son armée, ouvrit le port de Naucratis à leurs spéculations commerciales, et un bureau de douanes y fut placé (1); mais nous n'avons aucun renseignement sur les bases qui furent données à l'impôt, non plus que sur les mesures qui ont pu être prises pour les ports de la mer Rouge. Le même état de choses s'est maintenu sous la domination persanne; Hérodote a parlé, comme témoin oculaire, du port de Naucratis, comme étant

(1) Herod. L. 2, c. 179. Diod. Sic. L. 1, c. 67.

le seul ouvert aux étrangers à cette époque-là (1). A l'avènement des Ptolémées le commerce a pris une importance inconnue jusqu'alors; ce sera l'objet du chapitre suivant; ici je ne dois le considérer que comme ayant formé, par l'impôt, une branche des revenus de l'état. Des bureaux de douanes furent établis à toutes les embouchures du Nil, ainsi qu'à Alexandrie et à Péluse (2); d'autres furent placés sur quelques points des limites du désert, où venoient arriver les caravanes de l'intérieur de l'Afrique (3); d'autres enfin le furent dans les ports de la mer Rouge (4). Nous n'avons aucune donnée positive sur les bases qui furent données à ces impôts : l'auteur du Périple de la mer Erythrée dit bien que, sur les confins de l'Arabie, les droits étoient fixés au quart de la valeur des marchandises : mais je ne puis penser que Ptolémée, ayant le projet d'attirer le commerce en Egypte, ait étendu cette mesure à tous les bureaux d'entrée; elle auroit repoussé le commerce de ses états au lieu de l'attirer. Je considère ce tarif comme une exception particulière, dont le motif est facile à saisir. Tyr, quoique détruite par Alexandre, n'avoit pas tardé à se relever de ses ruines, et le génie actif de ses habitans y rappeloit déjà le commerce. Cette ville n'avoit que deux voies pour ses communications avec l'Inde et l'Arabie; ou celle par la mer Rouge, dont elle s'étoit servie dès les temps les plus anciens (5); ou celle par terre et beaucoup plus dis-

(1) Herod. L. 12, c. 179.

(2) A. Hirt. de bello Alex. Str. geogr. L. 17.

(3) Phot. Myr. cod. 250.

(4) Str. geogr. L. 17.

(5) Je ne puis que renvoyer à ce que j'en ai dit, en traitant

pendieuse, en recevant les marchandises par caravanes depuis le golfe persique. Le bureau de douanes, dont je viens de parler, étoit placé de manière à atteindre toutes les marchandises que Tyr reçevoit par la mer Rouge, et les droits énormes, qui y étoient perçus, me paroissent avoir eu pour but d'éloigner le commerce de cette route, pour lui faire prendre celle plus favorisée de l'Egypte. Ptolémée y avoit réussi, car Strabon, qui a fait mention de cette autre route de commerce, en a parlé comme étant peu fréquentée (1). Lorsque les Romains ont conquis l'Egypte, il possédoient déjà la Syrie; dès-lors leur intérêt bien entendu auroit été de réduire ces droits excessifs, pour que le commerce pût également faire fleurir les deux provinces : mais ce peuple, qui n'a su que piller et détruire, étoit loin de concevoir des vues pareilles. N'ayant pas les mêmes motifs que pour l'impôt foncier, où ils puisoient le blé nécessaire pour les distributions de leur capitale, ils ont affermé les droits qui pesoient en Egypte sur le commerce : des traitans romains en ont été le plus souvent adjudicataires (2); mais les habitans du pays ont eu le droit de se mettre sur les rangs, pour concourir (3) : il y a même des exemples que des gouverneurs les ont contraints à prendre des fermes à des prix ruineux (4). »

---

de ce peuple, dans mon *Economie publique et rurale des Perses et des Phéniciens*, p. 357.

(1) Str. geogr. L. 16.

(2) Pl. hist. nat. L. 6, c. 24. Sol. polyh. c. 56.

(3) Cod. theod. L. 12. Tit. 1, § 97.

(4) Journal des savans, an 1822, Novembre. L'inscription où j'en ai puisé la preuve, porte le mot *telones*, qui indique spéciale-

» On n'a pas de renseignemens bien positifs sur les sommes que les Ptolémées retiroient des douanes : Diodore, qui a voyagé en Egypte, vers la fin de leur dynastie, a évalué tous les revenus du pays à six mille talens (1) : mais il n'a pas dit pour combien les douanes entroient dans cette somme totale. Strabon, en avouant qu'il exagère, les porte à douze mille cinq cents talens, pour l'époque où les Romains se sont emparés de l'Egypte (2). Comme depuis le moment où Diodore a reçu les renseignemens qu'il a publiés, ce pays a sensiblement déchu, à cause de la mauvaise administration des derniers Ptolémées, et des révolutions qui en ont été la conséquence; on ne peut pas imaginer que l'accroissement du commerce de l'Inde, né des besoins toujours plus vifs des Romains, ait suffi pour produire une pareille augmentation, dans les revenus de l'état. Mais Strabon a écrit peu de temps après la conquête, et les premiers momens sont toujours ceux où on exagère : aussi, en admettant même qu'il y ait eu quelqu'accroissement, depuis le temps de Diodore, fait qui me paroît hors de vraisemblance, il n'auroit pas pu s'élever à une somme aussi forte, et il faut réduire de beaucoup l'évaluation de Strabon. »

» Je ne pense pas que l'assertion de Huet, puisée, dit-il, chez un auteur arabe, puisse exiger la plus légère attention; il assure que les revenus de l'Egypte s'élevoient, sous

---

ment des droits de douanes, et non pas des impôts en général, comme le traducteur l'a dit, car en aucun temps l'impôt foncier n'a été affermé.

(1) Diod. Sic. L. 17. c. 52. Environ dix-huit millions de francs.

(2) Str. geogr. L. 17.

les Arabes, à trois cent millions d'écus d'or. Il auroit été à désirer pour l'honneur de cet historien du commerce, qu'il ne l'eût citée que pour en faire sentir l'absurde exagération; mais elle l'a si peu frappé, qu'il y a joint la remarque vraiment curieuse, que les Romains en tiroient bien davantage (1). »

» Il est vraisemblable qu'il a existé d'autres impôts indirects, sous la domination des Ptolémées; mais aucun monument ancien n'en a fait mention, et, à défaut de renseignemens positifs, il est inutile de se livrer à des conjectures, où rien ne pourroit nous guider. Il est fait mention, à la vérité, d'un droit sur la manufacturation des toiles de coton, dans l'inscription de Rosette, ainsi que de la remise des arriérés et de sa réduction, pour l'avenir (2) : mais il ne s'agissoit point d'un droit général sur cette branche d'industrie; c'étoit une contribution que ces prêtres devoient, pour les manufactures attachées à leur temple, où ils faisoient fabriquer les toiles, dont ils avoient la fourniture pour les embaumemens (3); le gouvernement en leur conservant ce privilège, l'aura grèvé d'une redevance envers le trésor. »

» Il paroît que les Egyptiens des premiers temps ont aussi puisé une partie de leurs richesses, dans le produit de leurs mines. Agatharchides en a fait connoître l'exploitation, avec quelques détails, et c'est le principal fragment qui a été conservé de son ouvrage (4). Diodore en a aussi parlé, sur

---

(1) Huet hist. du comm. ch. 52.

(2) Ameilh. Inscr. de Rosette. §§ 12 et 20.

(3) Diod. Sic. L. 1, c. 91.

(4) Phot. myriob. cod. 250, c. 11. Geogr. min. T. 1. Exc. ex Agath. p. 23.

d'anciens mémoires, dont il a eu la connoissance (1). Agatharchides fixe l'abandon de ces mines à l'époque où les Ethiopiens ont fait une irruption en Egypte, qui a précédé celle des Perses; et il ajoute que de son temps, on y voyoit encore des outils en bronze, oubliés par les ouvriers (2) : cette circonstance confirmeroit l'ancienneté de leur abandon; car c'est une remarque à-peu-près générale, que l'usage de ce métal a partout précédé celui du fer. Ces mines, d'après le témoignage d'Agatharchides étoient situées au sud de Syenne, sur la rive orientale du fleuve. Comme la chaîne de ces montagnes est granitique, elles peuvent très-bien avoir contenu des veines métalliques : mais il ne paroît pas que la cause qu'il donne de leur abandon soit exacte; car, en admettant qu'une invasion des Ethiopiens eût contraint momentanément à en discontinuer l'exploitation, on auroit pu la reprendre ensuite : une cause plus vraisemblable aura été leur épuisement. Agatharchides et Diodore sont entrés dans beaucoup de détails, sur les procédés qui y étoient usités, et qui paroissent exacts; mais comme, à l'époque où ils ont voyagé en Egypte, ces mines étoient délaissées depuis long-temps, on ne peut pas savoir s'ils ont eu des notions certaines sur ce qui avoit été pratiqué jadis, ou s'ils ont fait à ces mines l'application des procédés dont on faisoit ailleurs usage de leur temps. Il auroit été intéressant d'en avoir la certitude, pour l'histoire de l'art. On n'a aucune donnée sur les richesses qu'elles ont pu procurer aux Egyptiens; l'étendue des excavations, dont Agatharchides a parlé, prouve que l'exploitation en a été long-temps suivie; mais le mode dont elle étoit faite, si réellement c'est celui qu'on y avoit adopté,

(1) Diod. Sic. L. 1, c. 33 L. 3, c. 11.

(2) Phot. Ibid.

étoit

étoit dispendieux, par sa longueur, dès-lors il devoit en résulter peu de bénéfices. On ne parvenoit à séparer le métal que par des triturations et des lavages, plusieurs fois répétés. Quel que soit le nombre des hommes employés, ils ne peuvent remédier qu'imparfaitement à la lenteur de pareils procédés, qui même ne sont applicables qu'aux seuls métaux fins et à certains états de métallisation seulement : mais, lors même que ces montagnes auroient recelé d'autres métaux, les Egyptiens, manquant de forêts, auroient été forcés d'en négliger l'exploitation, parce qu'ils auroient manqué du combustible nécessaire pour leur réduction. L'existence de ces mines, dont l'ancienne exploitation est attestée, prouve que les Egyptiens ont eu de l'or et de l'argent, même aux époques où ils avoient rompu leurs communications avec les étrangers. Ce n'est donc pas par pénurie, mais par quelque autre motif, que l'emploi des vases de ces métaux étoit défendu aux rois, pour les cérémonies du culte ; ils n'y pouvoient faire servir que ceux de cuivre (1). Cette defense étoit-elle fondée sur une opinion religieuse ? tenoit-elle à quelque mesure somptuaire, imaginée lors de la clôture du pays? rien ne nous aide à fixer notre pensée (2). »

» Les anciens étoient trop étrangers à tout ce qui avoit rapport aux sciences économiques, pour que nous puissions avoir reçu d'eux des notions précises sur les finances de

(1) Ath. deipn. L. 6.

(2) Les Egyptiens ont aussi exploité une mine d'émeraudes, dont il a été parlé par plusieurs auteurs, et qui, après un long oubli, vient d'être retrouvée par M. Caillaud : il en a visité les anciennes excavations, et le gouvernement a, dit-on, pris des mesures pour en recommencer l'exploitation (Revue encycl. An 1819. T. 1, p. 348).

l'Egypte : c'est au moyen de plusieurs rapprochemens et de la connoissance que j'ai acquise, sur les lieux, de leur état actuel, que je suis parvenu à tracer le tableau qui précède. Il y manque beaucoup de choses ; mais le défaut de sources où puiser, ne permet pas d'espérer que ces lacunes soient jamais remplies. La portion la plus intéressante de l'histoire des finances de l'Egypte, est précisément celle pour laquelle on est réduit aux conjectures ; c'est celle des temps où Thèbes, capitale du pays, élevoit ses superbes monumens, où des villes multipliées l'entouroient, sur un coin du pays où le sol cultivable est restreint aux plus étroites limites. Des raisonnemens, fondés sur l'analogie, m'ont seuls conduits à penser que c'est le commerce auquel il faut attribuer cet état si marqué de prospérité. L'autre époque, où l'Egypte, sans s'être élevée à ce haut point de splendeur, a eu aussi quelques beaux momens, est celle des Ptolémées : alors l'histoire nous présente le commerce comme la source de leurs richesses ; mais elle a borné à ce seul fait, les informations qu'elle nous a transmises ; on y cherche vainement par quels moyens il a contribué aux besoins de l'état, sans s'appauvrir. »

---

## PHILOSOPHIE-PRATIQUE.

ESSAI SUR L'EMPLOI DU TEMPS; OU MÉTHODE QUI A POUR OBJET DE BIEN RÉGLER SA VIE, PREMIER MOYEN D'ÊTRE HEUREUX, destinée spécialement à l'usage des jeunes gens; par Marc-Antoine JULLIEN, troisième édition entièrement refondue et très-augmentée. *Paris* 1824. Dondey-Dupré, père et fils, Impr.-Libr. éditeurs, 1 vol. in-8.° 568 p.

---

La différence entre ce que quelques hommes éminens ont fait, dans le court espace de leur vie, et ce que nous nous sentons tous capables de faire, est si prodigieuse, que nous ne pouvons considérer leurs travaux, leurs actions, l'étendue des connoissances qu'ils ont acquises, et le fruit qu'ils en ont recueilli, sans un degré d'étonnement qui approche de l'incrédulité. Quand notre doute est dissipé, nous nous demandons si nous sommes bien des êtres de la même espèce qu'eux; s'il auroit dépendu de nous de voir ce qu'ils ont vu, de faire ce qu'ils ont fait, de savoir ce qu'ils savent, plus qu'il ne dépendroit de nous de fixer avec l'aigle nos yeux sur le soleil, ou de nous élever avec lui dans les nuages. Si nous nous approchons ensuite de ces hommes extraordinaires qui ont accompli dans une seule vie, ce qui nous sembleroit, avec nos foibles moyens, requérir des milliers d'années, nous reconnoissons bien vîte qu'un caractère, par dessus tous les autres, les distingue de tous leurs rivaux; ils ont sû employer un temps que tous les autres ont perdu.

Sans doute nous reconnoîtrons aussi que les facultés de l'esprit n'ont point été départies également à tous les individus; que pour en faire des hommes éminens il manquoit à l'un le génie créateur, à l'autre l'esprit d'observation, à un troisième, la justesse du raisonnement, à un quatrième, la mémoire; toutefois, plus nous multiplions nos observations dans le cercle qui nous est connu, et plus nous nous assurons que les facultés sont bien moins inégales encore que les succès. Nous avions cru découvrir dans un grand nombre de jeunes gens, l'esprit, les talens, le génie, qui leur promettoient de brillantes récompenses; un seul à peine, a réussi à les obtenir; souvent même il nous semble que celui qui a parcouru glorieusement sa carrière étoit moins richement doué par la nature, étoit moins fait pour le succès que celui qui n'a pas dépassé la première lice. En quoi donc ont-ils différé? En ce que tous les efforts de l'un l'ont toujours avancé vers son but, en ce que tous les mouvemens de l'autre s'étant succédés sans ordre et sans résultat, n'ont jamais pû l'en faire approcher.

La différence des succès avec des moyens qu'on suppose égaux, est surtout frappante dans les hommes de lettres, parce que le rapport du temps, de la durée de la vie, avec ce qu'un homme a lû, avec ce qu'il a appris, avec ce qu'il a pensé, est plus facile à saisir. Il y a tel auteur qui semble avoir écrit plus qu'une main humaine ne sauroit suffire à écrire, tel autre qui semble avoir lû ce que nos yeux ne suffiroient point à lire dans des milliers d'années: un compte plus minutieux nous fait voir qu'ils n'ont rien fait qui ne fût possible, il a fallu seulement qu'ils ne perdissent pas un instant. Mais ce n'est pas pour les seuls hommes de lettres que le temps est précieux; de quelque manière que l'on travaille au bien de ses semblables, que l'on cultive leur esprit, que l'on élève leur âme, que l'on défende leurs

droits, que l'on préserve leur santé ; de quelque manière que l'on travaille à sa propre fortune, par l'agriculture, le commerce, l'industrie, ou les métiers mécaniques, ce qui distingue l'homme d'avec l'homme, c'est que l'un a employé sa vie, et que l'autre l'a perdue; l'un laissera après lui une trace de son existence, pour l'autre, le temps qui lui a été également donné, est demeuré stérile.

Aussi le bon emploi du temps est-il le premier de tous les objets de considération, pour tout homme qui veut sortir de sa nullité, est-il le premier précepte pour tous ceux qui songent à former la jeunesse : c'est là l'objet de l'ouvrage que Mr. Jullien publie aujourd'hui. Son livre entièrement refondu, doit moins être considéré comme une troisième édition de son premier ouvrage, que comme un ouvrage nouveau. Il est destiné à nous apprendre comment nous devons, comment nous pouvons mettre à profit notre vie. En effet, c'est la vie entière, non l'étude, non la poursuite d'une carrière que Mr. Jullien veut nous apprendre à régler. Il veut nous accoutumer à ne négliger, à ne sacrifier aucune des parties de notre être, à soigner en même temps les trois puissances que nous reconnoissons en nous, puissances dont le développement et l'harmonie sont nécessaires à notre bonheur.

« Le bien-être personnel de chaque individu, dit-il, et la » faculté de contribuer au bonheur des autres, qui en fait » essentiellement partie, résultent du concours et de la par- » faite harmonie des trois puissances distinctes, qui, suivant » l'opinion commune, composent et constituent l'homme. » 1.° Le *cœur*, ou l'instinct moral, qui inspire les actions ; » 2.° l'*esprit*, ou la conception et l'intelligence qui les com- » binent et les dirigent ; 3.° le *corps*, ou la force physique » qui les exécute.

» Si ces trois puissances ne sont pas exercées et développées » concurremment et simultanément par l'éducation, il ne peut » guère y avoir pour l'homme ni bonheur personnel, ni » moyen de contribuer au bonheur de ses semblables. *Tout se* » *tient*. Si le corps n'est pas sain et robuste, le bonheur est » altéré ; l'esprit perd sa vigueur, et l'ame son énergie. » Une santé toujours chancelante ne permet ni de s'adonner » aux sciences, ni d'être utile aux autres et à soi-même. Si » l'esprit n'est point cultivé par l'instruction, l'homme abruti » et dégradé renonce à son plus noble privilège : il demeure » privé des plus douces jouissances et des plus solides ri- » chesses. Si l'ame n'est point pénétrée du sentiment de sa » dignité, n'est pas élevée à la hauteur de sa noble destina- » tion ; si le cœur n'est point sensible, fier et généreux ; la » force physique et les talens de l'esprit sont de vains avan- » tages, qui, mal employés, deviennent souvent funestes à » la société en général, et à celui même qui ne les possède » que pour en abuser (1). »

» Nous avons distingué les trois facultés qui constituent » l'homme, et qui composent pour lui les vrais élémens du » bonheur. Pour les maintenir dans un état toujours croissant » de force et d'action, chaque individu a sous la main et à » sa disposition un grand et universel instrument donné par » la nature, le TEMPS, inestimable trésor, que peu d'hommes » savent apprécier, et dont ils consument la plus grande » partie dans des emplois frivoles, inutiles, ou nuisibles.

*Ce temps que nous perdons peut nous rendre immortels.*

(DELILLE.)

---

(1) Chap. IV, pag. 41.

» Il peut, dès cette vie, nous procurer le bonheur qui accompagne la vertu, et nous rendre dignes des récompenses de cette vie à venir, dont un sentiment profond et intime nous révèle le mystère, qui est la sainte promesse de la religion; la noble espérance de la vertu, la terreur salutaire du crime, la consolation du malheureux, l'asile du juste opprimé.

» Celui qui connoît le prix du temps, et qui sait employer tous les instans pour son avantage et son perfectionnement, double son existence, et obtient par cela seul une grande supériorité sur les autres hommes; il acquiert une richesse réelle et personnelle, indépendante de la fortune et des événemens. (1) »

C'est dans un même rapport avec notre cœur, notre esprit, notre corps, que Mr. Jullien pose les trois règles fondamentales sur lesquelles il élève toute la science de l'emploi du temps. Avant d'agir, examiner toujours le but de l'action; après, et chaque jour, s'en demander compte; enfin se mettre en état de comparer ce compte de nos jours, en en gardant le résumé sommaire. Avec la première de ces trois règles, nous éviterons les regrets et le repentir; avec la seconde nous reconnoîtrons les négligences aussi bien que les fautes, les péchés d'omission, aussi bien que de commission: avec la troisième nous nous jugerons en tout temps, nous mêmes, et c'est le plus sûr moyen de marcher vers notre perfectionnement.

Mais écoutons notre auteur développer lui-même ses trois règles.

« A quoi cela est-il bon? *cui bono*? Telle est la question

---

(1) Chap. VII, pag. 42.

» préalable et nécessaire qui doit présider à toute action, à tout
» discours, à toute démarche, espèce d'occupation. Il est plus fa-
» cile qu'on ne croit de contracter cette habitude. Chaque homme,
» dans son art particulier, acquiert sans peine et sans efforts,
» par la seule continuité d'action, des habitudes analogues......
» Exerçons notre esprit à reproduire dans toutes les occasions
» cette réflexion rapide; *à quoi bon?* Elle doit être pour nous
» comme un génie familier et conservateur, toujours prêt à
» nous apparoître au besoin. Nous acquerrons ainsi une
» grande présence d'esprit, et une justesse de vue morale et
» intellectuelle qui suffiront pour nous faire éviter beaucoup
» de fautes, d'indiscrétions, de démarches inconsidérées, et
» une perte de temps immense et irréparable. Pourquoi l'homme,
» dont la raison est la plus noble prérogative, ne feroit-il pas
» un usage continuel de cette belle faculté, pour ne point agir
» ni parler sans un but déterminé? (1)

» Chaque individu, jaloux de s'améliorer soi-même, et de
» travailler à son bonheur, doit consacrer tous les jours quel-
» ques momens, soit avant de se livrer au sommeil, soit le
» matin à son lever, à repasser dans son esprit ce qu'il a fait,
» dit, entendu, observé dans la journée précédente. Cet exa-
» men fugitif et rapide occupe précisément une portion de
» temps perdue pour tous les hommes, et qui est ainsi re-
» trouvée et employée de la manière la plus fructueuse. On
» saisit ce moment, qui semble indiqué par la nature, et dont
» la vie sociale elle-même permet toujours la libre disposition,
» pour descendre dans son âme, pour se recueillir, pour se
» rappeler tout ce qu'on a vu, remarqué, appris, tout ce
» qu'on a pu faire et dire avec sagesse ou imprudence, uti-
» lement ou inutilement, au profit ou au désavantage de son

(1) Chap. VIII, p. 50.

» corps, de son esprit, et de son cœur. On se rend un compte
» exact et sévère de l'emploi de tous ses instans, pendant l'in-
» tervalle des vingt-quatre heures qui ont précédé. On adresse,
» pour ainsi dire, cette question à chaque jour qui vient de
» s'écouler; en quoi m'as-tu profité pour mon perfectionne-
» ment physique, moral, intellectuel, pour mon bonheur?
» Je t'ai constitué mon tributaire, as-tu payé ta dette? On
» considère le temps comme un fermier qu'on assujetit à payer
» un revenu par un bail, dont il doit remplir exactement les
» conditions, ou comme un individu qu'on soumet à un droit
» de barrière. Ce droit ou ce revenu est acquitté à chaque dis-
» tance, à chaque terme fixé (1).

» Ajoutons une troisième condition aux deux premières.
» On ne sauroit trop garantir l'homme de sa propre in-
» constance, et l'affermir dans une habitude qu'on a re-
» connue bonne et utile.

» L'examen proposé ne laisseroit point l'esprit dans le
» vague, il seroit circonscrit dans un espace de temps très-
» resserré, dont les souvenirs seroient encore frais et neufs
» dans l'imagination; il s'appliqueroit seulement aux trois
» branches qu'on a déterminées. Mais cette habitude pour-
» roit n'être pas continuée avec assiduité; on pourroit se
» relâcher, se négliger, se ralentir; on ne donneroit pas
» toujours une attention également scrupuleuse à suivre les
» progrès successifs qu'on auroit faits, ou à se préserver
» d'une nonchalance involontaire par laquelle on seroit bien-
» tôt éloigné du but.

» Il ne suffit donc point de se borner à un acte de pure
» méditation et de réflexion; mais on doit en fixer le ré-
» sultat dans un mémorial, sur lequel on écrira seulement

(1) Chap. IX, p. 51.

Si ces flambeaux du genre humain avoient disséminé leur lumière sur tous les points de l'espace, au lieu de la faire réfléchir toute entière dans une seule direction, il est probable qu'avec un même éclat elle auroit porté bien moins loin ses rayons.

Mr. Jullien veut que ses élèves voient tout et gardent mémoire de tout. Il veut diviser également leur attention sur toutes les branches de la vie morale, de la vie intellectuelle, de la vie physique; il veut qu'en les comparant sans cesse, ils maintiennent entre ces branches un juste équilibre. Mais le tour d'esprit de Mr. Jullien est essentiellement encyclopédique. C'est la direction qu'il cherche à imprimer à la jeunesse par son livre; c'est la direction qu'il a suivie lui-même, dans le travail par lequel il a si avantageusement servi, il servira, nous l'espérons, long-temps encore, la cause de la diffusion des lumières et de l'enchaînement de toutes les connoissances humaines. On sait qu'il fut le fondateur, qu'il est le principal directeur de la *Revue encyclopédique*, journal justement célèbre, qui, embrassant à la fois toutes les sciences, toutes les nouvelles littéraires, et des notices tout au moins sur tous les livres qui paroissent dans le monde entier, représente avec vérité la marche de la civilisation pour tout le genre humain. Il est utile, sans doute, qu'un tel esprit se perpétue dans un certain nombre d'individus, comme il est utile qu'un tel journal existe; mais il n'est pas moins désirable que d'autres s'abandonnent sans partage à une direction spéciale, et qu'ils marchent avec d'autant plus de rapidité vers leur but, qu'ils ne tournent leurs regards ni à droite ni à gauche.

Achevons de prendre une idée de la méthode de Mr. Jullien pour se demander compte de son temps, telle qu'il nous l'expose lui-même. Son *Mémorial analytique* qu'il demande à chacun de tenir chaque jour, ne lui suffit point. Il conseille

d'ouvrir à sa suite trois comptes. « L'un pour le rapport phy-
» sique, comprendra tout ce qui intéresse la santé, les moyens
» de la conserver si elle est bonne, de la fortifier et de l'a-
» méliorer si elle est foible; de la réparer et de la guérir, si
» elle est altérée et délabrée. Il formera un véritable *cours*
» *d'hygiène pratique* (1). Un autre, qui contiendra tout ce
» qui est relatif à la conduite morale, aux devoirs à remplir
» aux vertus à pratiquer, aux moyens d'être toujours content
» de soi-même et en paix avec sa conscience. Il devra pré-
» senter une sorte de cours expérimental des hommes et de
» la société, un véritable *cours de morale pratique* (2). Un
» troisième sera consacré à la partie intellectuelle ou à l'ins-
» truction; il comprendra sous ce titre les résultat des ob-
» servations et des expériences faites sur ses facultés intellec-
» tuelles, son jugement, son imagination, sa mémoire, etc.
» On s'exerce à les étudier et à les bien connoître, pour les
» développer, les cultiver, et les perfectionner. On étend ses
» remarques sur les mêmes sujets aux hommes avec lesquels
» on se trouve en relation habituelle. On recueille la subs-
» tance des entretiens et des discussions d'un certain intérêt,
» dont on a été le témoin. Aucun fait productif, aucune idée
» lumineuse et féconde n'échappent. On forme à la longue une
» collection, précieuse et très-variée, d'articles détachés, élé-
» mentaires et instructifs, sur les différentes branches des
» sciences, sur lesquelles on a l'occasion d'entendre raisonner
» des hommes éclairés, ou de lire soi-même de bons ou-
» vrages; cette collection est disposée avec ordre, au moyen
» des renvois de communication entre ces articles qui se

(1) Chap. XVII, p. 69.

(2) Chap. XVIII, p. 77.

» correspondent. Nous en offrirons un modèle dans notre » seconde partie (1). »

Mais ces trois comptes sont loin de suffire à notre auteur pour classer tous les objets sur lesquels il désire fixer tour-à-tour l'attention de l'homme qui étudie sa propre vie, avec le projet d'en tirer parti ou de la réformer. Le compte ouvert moral lui paroît devoir être éclairci « par trois comptes » secondaires et accessoires, destinés à recevoir, le premier, » (*compte ouvert économique*) l'état des recettes et des dé- » penses de chaque mois, et des différentes variations survenues » dans sa fortune ; le second, (*compte ouvert historique*) un » résumé, par ordre de dates, des principaux évènemens » publics ou particuliers, d'une certaine importance, dont » on veut conserver la mémoire ; le troisième, (*compte ouvert* » *nécrologique*) les noms et les portraits des personnes avec » lesquelles on a eu des relations, ou qui ont occupé des » postes éminens dans la société, et qu'on voit successive- » ment périr (2). »

Le compte intellectuel lui paroît également demander trois accessoires, « un compte ouvert pour les *travaux d'obligation*, » ou ceux qui tiennent à la position ou à l'emploi qu'on » occupe dans le monde : ils méritent un compte ouvert » particulier, qui permette d'en suivre l'ordre et les progrès, » et de leur imprimer une marche plus régulière et plus » rapide. *Les travaux de choix*, ou ceux auxquels on est » porté par son goût naturel et par son inclination, peuvent » également avoir leur compte ouvert séparé, dont on a déjà » fait entrevoir l'utilité, en proposant des journaux ou cahiers » d'extraits pour les divers objets de ses études favorites et

(1) Chap. XXI, p. 101.

(2) Chap. XX, p. 95.

» habituelles. On les dirige par ce moyen, avec plus de suite, » de méthode et de succès ; on en saisit la liaison et l'en» chaînement ; on établit entr'elles des rapports mutuels, qui » les font avancer les unes par les autres..... Enfin on ins» crit, dans un *compte ouvert bibliographique*, en les classant » suivant leur objet ou la science à laquelle ils appartien» nent, les titres des ouvrages un peu marquans, soit an» ciens, dont on reproduit des éditions nouvelles, soit mo» dernes, à mesure qu'ils sont publiés : on est informé de » leur apparition dans le monde littéraire, tantôt par les » journaux, tantôt par la conversation des hommes instruits » qui ont pu les lire et les apprécier (1). »

Ce n'est pas tout : Mr. Jullien voudroit encore un compte ouvert spécial pour la méthode d'emploi du temps ; un autre pour les détails divers, les souvenirs, les notes, les projets (2). En exposant l'objet et la manutention de chacun de ces comptes, il suggère des moyens ingénieux d'exprimer ses souvenirs par les signes les plus courts, de les enchaîner les uns aux autres et de les retrouver. Je craindrois cependant que celui qui se conformeroit à tous ses conseils, ne consacrât tant de temps à se regarder vivre, qu'il ne lui en restât point pour vivre en effet.

Aussi c'est moins aux détails de la méthode qu'au principe lui-même que nous nous attacherons : celui qui se rendra compte de ses jours, saura bien mieux en régler l'emploi, que celui qui les laisse couler sans y donner aucune attention ; celui qui pourra consulter un ami sur ce compte important, et c'est le dernier conseil de Mr. Jullien, aura

---

(1) Chap. XXII, p. 113.

(2) Chap. XXIII, p. 119.

le bonheur de trouver ainsi une seconde conscience plus sûre encore que la sienne propre pour juger l'emploi de son temps. « Choisissez donc, dit-il, un ami probe, éclairé, » sincère, qui soit un autre vous-même, assez rapproché » de votre âge pour n'être pas étranger à vos goûts, à vos » penchans, à vos passions; assez avancé dans la vie, pour » avoir déjà une certaine expérience des hommes et des » choses; d'une raison assez mûre, d'un esprit assez orné » de connoissances, d'un cœur assez noble et généreux, » pour inspirer cette confiance sans réserve, fondée sur l'es- » time mutuelle, base nécessaire de l'amitié. C'est dans le » sein de cet ami que vous pourrez épancher librement » votre âme : vous ne craindrez point de la lui montrer à » nu, de lui découvrir ses replis les plus cachés, et même » ses foiblesses.......

» Tous les trois ou tous les six mois, vous relisez les » observations que vous avez écrites; vous examinez et vous » jugez vos actions, vos progrès en tout genre, votre po- » sition présente, comparée avec celle dont le tableau qui » a précédé vous retrace l'image. Ces résumés de l'emploi » de votre vie, communiqués à votre ami, deviennent le » texte des avis salutaires par lesquels il remplit envers vous » le devoir que la confiance et l'amitié lui imposent. Vous » avez reconnu dans lui une certaine supériorité de lumières » et de qualités morales; vous l'établissez confident, témoin » et juge de vos actions et de vos pensées, pour recevoir » en échange ses instructions et ses conseils (1). »

La seconde partie de cet ouvrage qui porte pour titre : Application de la méthode, est moins susceptible d'extraits. Après avoir donné le précepte, Mr. Jullien donne aussi

(1) Chap. XXIV, p. 125.

l'exemple

l'exemple, et il met sous les yeux des lecteurs des modèles de ces divers livres qu'il leur a conseillé de tenir. Sa méthode, comme il le dit lui-même, est une combinaison de la *méthode religieuse et philosophique*, « qui fait descendre » l'homme dans les replis les plus secrets de sa conscience, » et lui apprend à s'interroger, à s'examiner, à se con» noître; » de la *méthode militaire*, « qui avec une inspec» tion minutieuse parcourt successivement tous les rangs, » depuis le plus inférieur jusqu'au plus élevé: » de la *méthode commerciale* enfin, « qui établit un tel ordre dans la » tenue des livres, et dans la variété infinie des comptes » ouverts, pour chaque correspondant, pour chaque genre » d'opérations, qu'il est toujours facile de contrôler cha» cun de ces comptes par le rapprochement de ses élé» mens (1). »

Après avoir en effet passé en revue sa journée, il range sous autant de chefs divers, dans des comptes séparés, les souvenirs qu'il veut conserver, et qui seroient demeurés tous confondus dans un journal; il s'attache à prouver par son expérience, que cette séparation des comptes est une économie de temps pour le moraliste, comme elle l'est pour le négociant; il met sous les yeux du lecteur, un *journal de faits et observations*, un *agenda général* et un *biomètre*, dont le premier est plus particulièrement destiné à la vie intellectuelle, le second à la vie active et le troisième à la conscience. On ne sauroit parcourir ces petits livrets, qu'il a probablement extraits des siens propres, sans regretter qu'on n'ait pas de semblables souvenirs à consulter sur sa propre vie. Aussi les jeunes gens ne liront-ils point le livre

(1) Part. II, Chap. IX, p. 389.

de Mr. Jullien sans apprendre à compter leurs instans, et à les mettre à profit.

Ce seroit au reste présenter une idée très-incomplète de ce livre, que de ne pas dire combien il est riche en détails agréables, en expressions frappantes, en traits heureux empruntés aux philosophes qui ont le plus vivement recommandé un bon emploi du temps, ou donné les plus sages préceptes pour le mettre à profit. Parmi ceux-ci, nous avons été frappés de la méthode que suivit Franklin, pour attaquer successivement chacun des défauts qu'il avoit reconnus dans son caractère. Il marquoit, nous dit-il, chaque jour, par un simple trait, chaque faute contre une des treize vertus qu'il se proposoit d'atteindre. La naïveté, la simplicité de ce grand homme se font sentir à chaque ligne du passage de ses mémoires que Mr. Jullien a transcrits. Personne ne les lira sans devenir meilleur, sans former le projet de le devenir toujours davantage. C'est aussi l'effet général que produit le livre de Mr. Jullien, et chacun adoptera sa conclusion. « En somme, voulons-nous maîtriser le temps, » et rendre sa marche douce et légère? modérons nos dé» sirs et nos craintes, jouissons du présent, non-seulement » sans nuire à autrui, mais en lui faisant tout le bien qui » dépend de nous. Le vrai sage est celui qui mérite, par » l'emploi de son temps, qu'on puisse lui appliquer ces » vers de Delille.

Mais, heureux, trop heureux, dans sa noble carrière,
Celui qui, rejetant ses regards en arrière,
Y retrouve partout les vices combattus,
Les traces du travail et celles des vertus!

J. C. L. DE SISMONDI.

## VOYAGES.

Fragmens tirés de l'ouvrage intitulé *Diary*, etc. Journal d'une tournée dans l'Inde méridionale, l'Egypte et la Palestine en 1821 et 1822, par un Officier de cavalerie. Londres 1823.

(*Second extrait. Voy. page* 33 *de ce vol.*)

Le 5 Janvier 1822, nous descendimes le Nil, accompagnés par Jean l'Arménien. Nous étions dans un bateau du pays, et nous mimes une grande heure à faire un mille, à cause de la mauvaise manœuvre des bateliers. Nous abordames sur la rive gauche; nous louames des chameaux, ressource qui ne manque jamais aux voyageurs, et nous achéminames vers le temple voisin du village de Berba, et qui porte le nom de Dendera, d'après le district. Ce temple est probablement le monument le mieux conservé de toute la contrée. Ses matériaux ne sont pas de dimensions aussi énormes que dans les ruines de Thèbes; mais le travail de ce qui est conservé est mieux fini. Les hiéroglyphes sont plus distincts et en relief, au lieu que ceux de Thèbes sont en creux. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous montames au faîte de l'édifice par une rampe douce et tournante, dont les deux côtés sont garnis de peintures emblématiques. L'effet de ce temple est bien moindre qu'il ne devroit l'être, parce qu'il est en grande partie enseveli dans le sable; mais on en a découvert assez pour décider

que c'est la plus belle construction antique, quant au style et à la conservation, qui existe en Egypte.

Le zodiaque que les Français ont enlevé à ce temple, est encore, en Egypte, parmi les Européens, un riche sujet de conjectures. Il est heureux que ce monument soit soumis à l'observation des savans de cette nation ingénieuse : ils en tireront des lumières concernant l'état des sciences, chez les Egyptiens, dans ces temps reculés.................

..................................................

Il étoit huit heures et demie du matin quand nous partimes de Ghinneh le 7 janvier. Nous fumes retardés par le vent contraire, et ne pumes arriver qu'à Dishné au soleil couchant, c'est-à-dire à cinq lieues. Nos bateliers qui étoient des Arabes, firent force de rames pendant la nuit.

Le paysage des bords du Nil est agréable, quoique très-inférieur à celui de plusieurs rivières d'Europe. Nous vimes beaucoup de crocodiles, dont quelques-uns très-gros, qui se traînoient ou se jouoient sur le sable des îles du fleuve. Le major T. en tira un à balle. Il fut frappé à la tête. Il se leva précipitamment, et courut au fleuve. Ils me parururent beaucoup plus gros et plus rapides dans leurs mouvemens que je ne l'aurois imaginé. Ils doivent être des ennemis bien redoutables. Nous vimes des pigeons, des canards, des pluviers, des plongeons, des huppes et des cigognes. La volaille et les troupeaux sont très-abondans dans les villages le long du Nil. Les arbres sont rares partout dans le voisinage du fleuve : on ne voit que quelques palmiers......

..................................................

*Gib-el-Aboufeda, le 14 Janvier.* Lorsque nous abordames à Siout, je fus député pour aller complimenter Ibrahim Cachef, auquel appartenoit notre barque, et pour obtenir de lui qu'il nous permît de la garder jusqu'au Caire. Je montai un chameau pour me rendre à la ville, qui est à

une demi-lieue du Nil. Elle a une apparence imposante, quand on la voit de loin, mais dans le fait elle est, comme toutes les villes arabes, fort sale, mal percée et mal alignée : la population y est extrêmement nombreuse.

Nous demandames d'abord la demeure d'un Français qu'on nous avoit dit être le médecin du Pacha et de son harem. Notre guide arabe, semblable en cela à tous ceux de cette nation, ne voulut point nous avouer qu'il ignoroit la demeure de ce médecin, nous conduisit fort mal, et nous fit perdre beaucoup de temps. Enfin un Turc plein d'obligeance, nous donna un esclave pour nous mener chez ce Français. Il nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous traita selon ses moyens. C'étoit un Parisien âgé de soixante-douze ans, partisan zélé de Bonaparte, et qui par cette raison avoit quitté son pays natal. Il nous parut fort malheureux de son isolement, de ses privations, de l'impossibilité où il est d'être compris de personne que de son drogman, Corfiote de nation, qui sait l'italien et le français........................................

Nous allames ensuite chez Ibrahim Cachef, marchand Turc, qui a le monopole de tout le drap qui se vend en Egypte : il est probable qu'il partage ses profits avec le Vice-Roi. Quand nous arrivames chez lui, il étoit deux heures après midi. Il dormoit, et il fallut attendre son réveil. A trois heures, il me fit dire qu'il étoit prêt à me recevoir. Je trouvai un Turc de corpulence énorme, très-richement vêtu, et d'un aspect sévère. Il étoit appuyé sur des coussins brodés, et me fit signe de m'asseoir sur un autre coussin, placé auprès de celui sur lequel reposoient ses pieds. Lorsque je lui demandai de nous laisser l'usage de la barque jusqu'au Caire, il me renvoya au gouverneur militaire qui remplaçoit le Pacha absent. Je compris que c'étoit l'équivalent d'un refus, et l'interprête me le confirma.

« Après avoir bû une tasse de café, selon la coutume du pays, je pris congé, avec aussi peu de cérémonie qu'il en avoit mis avec moi. J'allai trouver le délégué du Pacha dans son palais. Il étoit assis sur une pierre en dehors de l'édifice, occupé à juger un vieux paysan arabe, pour avoir blessé un pigeon. Il avoit son secrétaire à côté de lui. Il écouta ma demande, et me répondit qu'il ne pouvoit nous laisser notre barque, attendu qu'elle étoit destinée à remonter le Nil, pour chercher un trésor; mais il envoya demander l'amiral, pour qu'il fît chercher des bateaux de Siout. Celui-ci vint immédiatement, et nous promit des bateaux pour le soir même. Pendant que nous attendions l'amiral, des soldats Turcs et Albanais tournèrent autour de moi, mais sans montrer la moindre intention de m'insulter. Ils examinèrent avec curiosité mon épée, et demandèrent l'usage de la dragonne. L'un d'eux me demanda si j'étois Anglais, et si les Anglais étoient maîtres de l'Inde.

Au moment où j'allois prendre congé du commandant, une bande de musique militaire se mit à jouer des airs qui auroient été agréables, sans l'accompagnement de sept tambours, qui en gâtoient l'effet.

Le lendemain, après avoir fait notre marché, nous mimes à la voile un peu avant midi. Le vent n'étant pas favorable, ainsi que cela arrive ordinairement quand on descend le Nil, nous ne pûmes arriver à Menkabat qu'au soleil couchant. Ce matin nous sommes arrivés à Gib-El-Aboufeda. Après déjeûné j'ai pris mon fusil et je suis allé visiter les cavernes que j'avois vues de loin dans la montagne. Il y a plus d'une centaine d'excavations dans la roche calcaire. Les unes sont d'un étage seulement, d'autres de deux et de trois étages. Toutes ont des niches dans les côtés, de la grandeur d'une tombe ordinaire. Il y a aussi des portes, des ouvertures qui servent de fenêtres, et des escaliers, taillés dans le roc.

Les parties basses sont ensevelies dans le sable. Il y en a qui sont perchées comme des nids d'oiseaux ; et nous trouvames dans plusieurs, la trace du séjour récent des bergers arabes. Il est possible qu'autrefois ces cavernes fussent des habitations. Elles sont trop exposées à la vue pour avoir servi de retraite cachée ; et elles ne paroissent pas avoir été construites uniquement pour servir de tombeaux. Je vis à l'extérieur les noms de deux Anglais, tracés avec du charbon, sous la date de 1817.

*Le Caire* 18 *Janvier*. Nous sommes arrivés ici ce matin à l'aube du jour. Hier nous rencontrames Mr. Salt, consul général anglais en Egypte, qui remonte le Nil pour aller visiter des antiquités près d'Essouan. Il étoit retenu par les vents contraires, et nous passames une partie de la journée avec lui. Le temps devint froid, du moins il nous parut tel à nous, que le séjour de l'Inde a accoutumés à une température très-chaude. Notre bateau étoit infesté de vermine, comme le sont toutes les embarcations en Egypte.

Nous avons été fort bien reçus par le consul anglais Lavoratori, florentin respectable. Après nous être procuré deux chambres, chez Mr. Asselin, français, le même, je crois, qui a vendu à la Société de la Bible un manuscrit de la Bible en langage abyssin. Il nous a donné un fort bon dîner dans le genre du Levant. L'Italien est la langue la plus commode pour voyager en Egypte.

20 *Janvier*. Hier matin nous montames sur des ânes pour aller visiter le nouveau palais du Pacha à Shubras, à trois milles au nord du Caire. L'architecture n'a rien de remarquable ; mais l'intérieur est arrangé avec magnificence dans le style turc. Le rez-de-chaussée est la demeure d'été et le premier étage celle d'hiver. On nous montra l'appartement du Pacha. Son lit placé dans une alcove étoit couvert de drap d'or. Il est dans l'usage de s'enfermer à la clef la nuit. Nous

vîmes ensuite un fort grand sallon ayant sur la droite une chambre de bain, et sur la gauche, l'appartement des femmes. Il paroît qu'elles n'ont point des chambres et des lits séparés, mais qu'elles couchent toutes ensemble sur un large divan qui occupe trois côtés de la salle. Les plafonds et les murailles sont couverts de sculptures et de dorures. Les peintures sont des représentations de palais, de mosquées, de minarets, de jardins et de fleurs : c'est l'ouvrage des artistes grecs. Le tout ensemble est d'un effet fort riche ; mais il y a peu de fini. Dans les salles d'été du rez-de-chaussée, il y a des jets d'eau, et des bassins pour rafraîchir l'air. Nous y observames un lit en fer de construction européenne. Nous visitâmes ensuite les jardins qui sont dans l'ancien style, avec des allées droites et des parterres de fleurs. Il y a un kiosk central, où toutes les allées aboutissent. Il n'y a pas longtemps que les plantations ont été faites ; mais elles prospèrent, et tout est bien soigné. Les allées sont couvertes d'une mosaïque de petites pierres blanches et bleues, arrangées de manière à former divers dessins. Cela est toujours sec, et est agréable pour la promenade. A l'extrémité la plus éloignée du palais, le Pacha a fait construire un bâtiment circulaire avec une colonnade en marbre blanc autour d'une pièce d'eau. Ce sera un bel édifice. Toutes les pièces se taillent sur place, dans les îles de la Grèce, et se transportent prêtes à poser. C'est un Européen qui en est l'architecte : l'entreprise est au-dessus des moyens d'un Turc.

Nous avons fait notre visite au Vice-Roi, Mahomet-Ali. Nous trouvames la cour extérieure du palais remplie de chevaux richement hanarchés et qui attendoient leurs maîtres occupés à faire la cour au Pacha. Nous fumes admis immédiatement, lorsque nous nous présentames. Le Pacha étoit vêtu d'une robe rose avec un cachemire en turban. Il étoit assis sur un divan, et nous fit signe de la main d'y prendre

place à côté de lui. Il étoit enrhumé ; mais nous lui trouvames une physionomie intelligente, et plus d'affabilité que n'en ont ordinairement les Turcs. Après les premiers complimens, il nous demanda si nous avions apporté des nouvelles de Perse, et nous fit diverses questions sur ce pays-là. Il demanda ensuite des nouvelles de sir John Malcolm. Nous lui apprimes que sir John devoit quitter Bombay et nous suivre de près, par la même route. Son long séjour auprès du Sophi de Perse, rendroit plus précieuses les informations que le Pacha pourroit prendre auprès de lui. Il nous fit boire du café et fumer avec lui, et au bout d'un quart d'heure, nous primes congé. Avant de le quitter, je lui demandai s'il pensoit que le voyage de Syrie, jusqu'à Jérusalem, pût se faire avec sûreté. Il me répondit qu'il ne croyoit pas qu'un Anglais pût courir aucun risque sur cette route.

Nous allames visiter ensuite la citadelle, le puits qui porte le nom de Joseph, et quelques-uns des marchés. Après avoir passé la première porte de la citadelle, on entre dans une longue rue étroite, qui est celle où se fit, il y a quelques années, le massacre des Mamelouks. Cette horrible tache sur la vie de Mahomet-Ali empêche qu'il ne puisse prétendre à la réputation que ses talens et sa conduite lui auroient méritée; mais les insurrections des Mamelouks, et le danger où se trouvoit l'Etat, par suite de leurs intrigues, ne peuvent nullement atténuer la fraude atroce de cet acte de barbarie. J'éprouve une sorte de peine à accuser un homme dans les Etats duquel je n'ai reçu que des marques de bienveillance et de protection; mais il ne m'est point possible, en parlant de cet endroit devenu célèbre, de ne pas témoigner l'horreur que j'ai ressentie au récit de cette boucherie d'hommes, et en me trouvant sur le théâtre même de cette scène. Quinze cents Mamelouks à cheval, troupe choisie et superbement équipée, montoient pleins de sécurité, à la citadelle, par

cette rue étroite et longue. Lorsqu'ils y furent tous engagés, les portes se fermèrent devant et derrière eux ; un signal fut donné, et on commença à les foudroyer de mitraille. Cette cavalerie, resserrée entre deux hautes murailles, fut ainsi complètement anéantie : on ne cessa le feu que quand tous parurent morts (1). La chose m'a été racontée par un homme qui étoit alors au Caire.

La citadelle est placée sur une hauteur escarpée, et commande toute la ville du Caire ; mais elle n'est aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Les canons et les affuts sont hors de service. Il y a des pièces de tous les calibres et de toutes les fabriques, et les boulets en réserve sont mélangés sans ordre et sans choix. Malgré sa position avantageuse, cette citadelle ne tiendroit pas un jour contre des troupes réglées. On ne nous permit pas d'entrer dans la fonderie du Vice-Roi. A voir les travaux de loin, nous les jugeames très-actifs. Les pièces et le train nous parurent sur le modèle de l'artillerie russe.

Dans la partie la plus élevée de la citadelle, il y a un bâtiment qu'on nomme la Halle de Joseph, et qui paroît de l'architecture des Sarrasins. Cette construction a deux colonnes debout, et deux qui sont tombées. Elles sont de granit, et fort simples. Le puits de Joseph est à peu de distance. Nous descendimes à moitié de sa profondeur avec des guides et des flambeaux, par une galerie taillée en spirale dans le rocher. Une grande roue, mue par des bœufs avec un engrenage, élève l'eau par des godets jusqu'à moitié hauteur, où un réservoir la reçoit, pour la faire monter en-

(1) L'auteur a rencontré depuis un Mamelouk qui étoit resté au milieu des morts, et qui ensuite étoit revenu à la vie. Il confirma les détails de cette horrible scène (A).

core par un semblable artifice. La qualité de cette eau est assez mauvaise ; mais en cas de siège elle suffiroit à la garnison.

Les bazars sont peuplés à un point qui fait comprendre combien les ravages de la peste doivent être grands, lorsqu'une fois elle y a pénétré. Nous avons visité le marché des esclaves noirs. Il est impossible de se représenter un spectacle plus triste et plus révoltant. Hommes, femmes et enfans, presque nus et couverts d'ordures, sont entassés jusqu'à étouffer, dans des cavernes souterraines que l'on ne nettoie jamais, et où l'air ne pénètre que par les portes qui s'ouvrent de temps en temps sur le bazar, pour présenter ces malheureux aux acheteurs à mesure qu'ils arrivent. Ce qui achève de rendre ce spectacle aussi révoltant qu'il peut l'être, c'est que des femmes bien mises, mais avec le visage voilé selon l'usage du pays, viennent en personne, pour examiner et marchander des esclaves. Ah! que les partisans de l'esclavage des Nègres, ne viennent-ils s'instruire ici par leurs propres yeux, des épouvantables misères qui accompagnent le commerce des Noirs! .......

21 *janvier sur le Nil.* Je m'étois arrangé avec un gentilhomme anglais, Mr. G., pour partir hier matin, et aller ensemble jusqu'à Jérusalem ; mais un vent violent du nord-ouest nous a retenus jusqu'à ce matin. Nous sommes allés rendre visite à Osman-Effendi, Turc fort instruit, et qui a demeuré long-temps à Paris. Il nous a montré la bibliothéque du Vice-Roi Pacha, dont il a la garde. Il y a déjà vingt-cinq mille volumes, et elle augmente rapidement. Elle possède les ouvrages les plus chers et les plus considérables, particulièrement ceux qui ont du rapport à l'Egypte. Tous les étrangers respectables sont admis à la lecture de ces livres, qu'on leur prête chez eux sans difficulté. Il y a aussi une salle de lecture qui touche à la bibliothéque.

*Damiette 24 janvier.* Nous sommes arrivés ici hier, après un passage orageux et froid au travers du Delta, lequel assurément mérite bien sa réputation de fertilité. Il est couvert de villages et d'une riche culture; mais le paysage n'a aucun mérite. Le Vice-Consul anglais qui se nomme Seroor, est un Grec arabe, qui nous a reçus avec une extrême hospitalité. Il nous a logés chez lui, où nous resterons probablement quelques jours, car le temps est trop mauvais pour les bâtimens arabes, à voile latine, qui font la traversée; et nous avons cependant résolu d'aller par mer à la Terre Sainte, plutôt que de traverser les déserts qui nous en séparent.

28 *janvier.* Nous sommes toujours retenus par le mauvais temps. J'avois ouï parler autrefois des manufactures de poulets en Egypte, et je n'y croyois qu'à demi. Ce matin, nous sommes allés dans le faubourg, visiter une vieille maison où un Arabe aveugle dirige un établissement de ce genre. Il fit d'abord des difficultés pour nous laisser entrer. Il prétendoit que, si nous avions sur nous quelques pièces d'or, les poulets n'écloroient pas. Enfin, il consentit à nous laisser passer par deux trous, le premier de trois, et le second de quatre pieds carrés. Nous trouvames au-delà une galerie étroite, de chaque côté de laquelle il y avoit des trous, bouchés avec de la paille. En regardant par ces trous nous vimes une grande pièce circulaire ou vaste four, sur l'aire duquel il y avoit plusieurs milliers d'œufs rangés autour d'un trou, par lequel la chaleur d'un feu placé au-dessous, monte et se répand dans la pièce. Malheureusement mon thermomètre étoit cassé, et je n'eus aucun moyen de m'assurer du degré de chaleur; mais il étoit certainement au-dessous de la chaleur du sang. Nous restames long-temps dans la galerie, sans éprouver aucune incommodité. Le vieil Arabe nous dit qu'il falloit vingt-deux jours pour faire éclore les œufs. Nous en vimes dont

les poulets étoient sortis tous récemment, ces animaux paroissoient forts et bien en vie : un seul étoit languissant. Cette manière de couver étant indépendante du climat, pourroit être employée partout. On a soin de ne pas exposer les poulets trop brusquement à une température différente........

..........................................

30 *Janvier*. Nous sommes encore retenus à Damiette, par la difficulté de passer le Bogaz. Aucun vaisseau n'est encore parti du port cette année. Croyant pouvoir partir hier, nous allâmes prendre congé du Gouverneur de cette ville. C'est un ancien officier de cavalerie, qui a fait la guerre dans l'armée anglaise, contre Menou. Il nous reçut avec la même affabilité que nous avons éprouvée, partout en Egypte. Il me fit différentes questions sur l'Inde, et écouta surtout avec intérêt, les choses que je lui racontai sur l'éléphant. Lorsque nous revinmes chez le Vice-Consul, il nous montra des fragmens d'un ouvrage traduit de l'Arabe en Italien, et qui est une description abrégée de tous les peuples de l'Europe. Ce travail a été fait par ordre du Grand Seigneur.

L'ouvrage place les Anglais avant tous les autres peuples; il met les Allemands après, et les Français ensuite. L'auteur observe que les Anglais sont extrêmement jaloux, que le bas peuple est extrêmement brutal, surtout les Irlandais, lesquels sont moins braves que les Anglais. Les opinions d'une nation à demi-civilisée concernant les autres peuples, ont toujours quelque intérêt. Un Turc me demanda si j'étois un habitant de l'Angleterre ou de Londres. Tous s'accordent à nous blâmer de ce que nous montrons trop de respect aux femmes. Il est honteux, pour un homme, disent-ils, de se baisser pour ramasser le mouchoir ou l'éventail d'une femme; lui baiser la main, est un abaissement plus honteux encore.

Je n'ai jamais ajouté foi aux informations politiques qu'un étranger peut recueillir sur ce pays-ci; mais j'avois ouï répéter souvent que les habitans désirent l'invasion du pays par une puissance d'Europe. Dans la Syrie, me dit-on, des milliers d'habitans, jusqu'ici indépendans, et qui appartiennent à la région du Mont-Liban, se réuniroient avec empressement à un drapeau Européen. Quant à moi, je suis convaincu que dix mille Anglais feroient aisément la conquête de l'Egypte, si la politique bien entendue de l'Angleterre, lui conseilloit une telle conquête, à l'occasion de la crise de la Turquie. Je me suis procuré le costume d'un simple Mamelouk, car il n'y auroit pas de sureté à faire le voyage de Syrie, en costume Européen.................

...............................................

...............................................

J'ai entendu raconter des choses fort extraordinaires d'une dame anglaise dont la tête paroît être un peu dérangée. Elle habite un couvent du Mont-Liban. Les habitans du pays la respectent beaucoup, et même la redoutent. Elle professe une grande antipathie pour ses compatriotes.

Un voyageur anglais poussé par la curiosité, fit plusieurs tentatives inutiles, pour avoir avec elle une conversation. Enfin il lui demanda par un billet fort poli, la permission de la voir. Elle répondit par ces mots :

« Me prenez-vous pour une antique ? »

Votre etc. H. S.

Une ânesse, qui étoit sa monture favorite, s'étant échappée de chez elle, et se trouvant égarée, elle écrivit aux Pachas de Jérusalem et d'Acre, en les priant de l'aider dans la recherche de cet animal. Ils envoyèrent des patrouilles à cheval dans toutes les directions, mais on ne trouva rien. Tous écrivirent poliment

à la dame anglaise, et expliquèrent l'inutilité de la recherche. Le Pacha d'Acre joignit à sa lettre le don de deux chevaux et d'une mule. La dame renvoya ces trois animaux, en déclarant que si son ânesse ne se trouvoit pas, elle en écriroit au Grand Seigneur à Constantinople. Le Pacha envoya immédiatement trois cents chevaux, avec ordre de mettre le feu à tous les villages des environs du couvent, si avant un terme fixé, l'ânesse favorite n'avoit pas été rendue. Cela eut son effet : l'animal fut découvert et restitué.

Quelque temps après elle écrivit au Pacha d'Acre que cette ânesse étoit heureusement accouchée, et que l'ânon promettoit beaucoup. Le Pacha, au lieu de faire un présent au messager, comme il est d'usage dans les cas de bonnes nouvelles répondit simplement qu'il en étoit charmé. Elle trouva cela fort mauvais, et le lui témoigna sans ménagemens.

Un Français de sa connoissance ayant été insulté par les habitans du Mont-Liban, elle demanda au Pacha d'ordonner une exécution militaire contre les villages auxquels appartenoient les coupables. Le Pacha s'y refusa. Elle recommença alors à le menacer d'obtenir de Constantinople un ordre pour le faire décapiter. Alors le Pacha envoya quelques centaines de cavaliers qui brûlèrent les maisons des accusés.

Les Arabes l'admirent et la respectent. Quant aux Turcs, ils la redoutent pour l'influence sans borne qu'ils lui supposent à Constantinople. On ne finiroit pas si l'on vouloit répéter tout ce que l'on raconte de cette femme extraordinaire.

Cette amazone a fait le voyage d'Egypte avec une suite de trente cavaliers. Elle se présenta vêtue en homme devant Mahomet-Ali-Pacha, lequel se leva pour la recevoir. C'est un honneur qu'il n'a jamais fait à personne.

On dit qu'elle prend le titre de Reine de Palmyre : si elle

persiste dans cette folie, cela pourra lui attirer des désagrémens, quoique Palmyre ne soit aujourd'hui qu'un monceau de ruines.

4 *Février.* Hier, Mr. Seroor nous invita, Mr. G. et moi, à monter chez sa femme, pour lui faire une visite ainsi qu'à sa mère : dans le Levant, cela est considéré comme une grande faveur. Nous trouvames les dames assises sur de beaux coussins turcs, dans une petite chambre garnie d'un tapis, et à l'entrée de laquelle on laisse ses pantoufles avant de s'asseoir. La mère étoit encore très-jeune, et la femme n'avoit que quatorze ans : celle-ci étoit blonde et fort belle. Elle portoit un voile blanc garni d'étoiles d'or, jeté avec grâce sur ses épaules. Ses beaux cheveux brillans retomboient négligemment sur son front et sur son col. Un petit turban rose et bleu, garni de diamans les assujetissoit ; et elle portoit un collier de trois rangs de perles, avec des pièces d'or. Sa robe de soie étoit brodée en or. Une ceinture de mousseline et un beau cachemire entouroient sa taille. Les manches de sa robe descendoient jusqu'au poignet et elle portoit au doigt un gros diamant. Elle avoit les jambes et les pieds nuds et très-blancs. Comme il est rare que les voyageurs puissent voir les femmes Arabes, j'ai pensé que nos dames anglaises ne seroient pas fâchées d'avoir une idée de ce costume. Ces deux dames nous reçurent avec aisance et politesse, mais elles parlèrent peu, et nous regardèrent avec une évidente curiosité. Lorsque nous eumes été assis quelques momens, la jeune femme sortit du sallon pour aller nous chercher de l'excellent café, qu'elle nous apporta dans de petites tasses de la Chine, en nous servant elle-même, tandis que nous, selon les manières arabes, nous restions tranquillement assis. Notre visite dura une demi-heure, et nous eumes tout lieu d'en être satisfaits. La seule mode désagréable, mais universelle chez les

femmes,

femmes, est de se peindre l'intérieur des paupières, avec une couleur noire qui est une préparation d'antimoine. Leur but est d'augmenter la vivacité de leurs yeux.

Cet après-midi nous avons été priés aux noces du fils du Consul de Russie. Il épouse une femme Arabe née au Caire. A quatre heures, nous sommes allés à l'hôtel du consulat. On nous a présenté du café, puis des pipes. A sept heures, on a annoncé que le dîner étoit servi. Quatre-vingts personnes, environ, entouroient une table qui gémissoit, à la lettre, sous le poids des viandes dont elle étoit chargée. Il y avoit trois étages de plats les uns au-dessus des autres. Tous ces mêts m'ont paru détestables. Aux deux extrémités de la table, à l'une desquelles présidoit l'époux, étoit placé un pâté. Il frappa d'un léger coup de baguette celui qui étoit auprès de lui, et il s'en échappa une paire de pigeons. Vers le milieu du repas, on but à la santé de l'épouse, puis à celle de l'époux, de Mr. Seroor, à la nôtre, à celle de Mr. Facker le père du jeune marié, et enfin à la santé des amis de tous les amis de nos hôtes. Après chaque santé les convives frappoient la table de leurs verres. Les prêtres Grecs chantèrent ensuite une bénédiction en chorus, puis chacun se leva de table et retourna au sallon pour faire place à d'autres hôtes d'une classe inférieure. Pendant toute la soirée, on fit circuler avec abondance, du café, des liqueurs, des pipes, et une boisson faite avec du citron, des amandes, des noisettes, des épices et de l'eau chaude. Nous trouvames cette boisson délicieuse. Enfin à onze heures, on remit à chaque personne de l'assemblée une bougie allumée; mais avant que nous quittassions le sallon, un des parens de l'époux, accompagné par un des musiciens arabes qui avoient joué pendant le dîner, fit le tour du sallon demandant à chacun des convives une rétribution pour payer les musiciens. La somme ainsi obtenue

monta à trois mille piastres. C'est un usage qui a lieu chez les pauvres Arabes, afin de les défrayer un peu des frais du repas; mais comme Mr. Facker est très-riche, les Arabes trouvèrent cela fort déplacé.

A chaque personne qui déposoit son offrande, le musicien, comme nos bardes d'autrefois, proclamoit son nom, chantoit sa magnificence, et avoit grand soin d'exagérer la somme donnée.

Nous nous acheminames en procession, portant chacun nos flambeaux à la main, précédés d'une bande de musique, et suivis des prêtres et de l'époux, vers la demeure de la mariée. Nous y trouvames un autel préparé, très-mesquin, quoique orné avec prétention. Je ferai grâce à mes lecteurs des cérémonies du mariage, en tout semblables à celles qui sont en usage dans l'église grecque. Les signes de croix, les génuflexions, l'échange trois fois répété des couronnes de papier doré, entre l'époux et l'épouse, et leur promenade à trois reprises autour de l'autel en font la principale partie. Tout cela entremêlé de prières en grec débitées avec volubilité, à peine comprises et peu écoutées.

L'épouse étoit entrée dans l'appartement, peu après notre arrivée. Elle étoit vêtue d'une longue robe de soie qui cachoit entièrement ses pieds. Son voile d'une étoffe très-épaisse descendoit sur ses épaules, de manière à cacher complètement ses traits. Autour de sa tête et au-dessus du voile, étoit une parure en diamans et en rubis. Elle avoit autour du cou trois rangs de chaîne d'or. Sa mère la conduisoit par la main, parce qu'affublée comme elle l'étoit, elle ne pouvoit voir assez clair pour se conduire. Du reste, il étoit tout aussi difficile de découvrir les traits de la mère que ceux de la jeune femme, on ne voyoit que ses yeux. L'époux étoit un beau jeune homme de dix-sept ans, mais qui me parut fort borné pour l'esprit. Nous apprimes ensuite

que le retard de la cérémonie étoit dû au refus positif qu'il avoit fait tout-à-coup de se marier. On n'avoit obtenu de nouveau son consentement, qu'après de longues discussions. Nous ne regagnâmes la maison qu'à deux heures du matin.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Acre* 15 *Février*. Hier, immédiatement après l'arrivée de mon domestique grec, nous nous sommes mis en route, Mr. G. et moi, laissant nos bagages derrière nous. La première partie de la route a été fort mauvaise. Nous avons traversé une montagne, d'où nous pouvions voir en même temps les villes d'Acre et de Tyr. Une pluie continuelle avoit fait enfler les torrens; nous avons eu ensuite à traverser une plaine de sable dans lequel nos chevaux s'enfonçoient, ensorte que nous ne sommes arrivés à Acre qu'à cinq heures. Les portes de la ville étoient fermées : elles le sont dès quatre heures du soir, et on remet les clefs au Pacha qui les garde lui-même. Nous avons passé la nuit dans un mauvais réduit destiné à recevoir des outils de jardiniers. Ce matin, après une demi-heure d'attente, nous avons été admis dans la ville. Nous sommes allés loger dans le couvent des catholiques romains. La ville est entourée d'un large fossé et de deux murailles. La plus grande partie des fortifications a été construite par le Pacha Djezzar. Elles sont bien pourvues de canons, et peuvent défier toute entreprise qui ne seroit pas faite par une puissance européenne. Les murailles sont très-hautes, et flanquées de tours. Il y a beaucoup de bâtimens construits tout près du glacis, qui pourroient puissamment aider la force attaquante si on ne les détruisoit pas. Le Pacha d'aujourd'hui, Abdallah, n'est pas précisément cruel, mais il est avide et rapace. Son avarice l'a rendu odieux à ses sujets, et le commerce de cette ville, si florissant sous le règne de son prédécesseur, est réduit à fort peu de chose. Les bazars, quoique bien bâtis, sont peu fournis de marchandises. Les plus considérables étoient tenus

par des Juifs. La demande exorbitante de cinq cents bourses qui leur a été faite par le gouvernement, les a obligés à fermer leurs boutiques, en déclarant qu'ils étoient dans l'impossibilité de payer.

Dans la soirée, nous sommes allés faire une visite au Vice-Consul Impérial, Mr. Katafago. Il nous a raconté fort drôlement le séjour de la Princesse de Galles, lors de son voyage à Jérusalem. Elle fut logée dans la maison du Vice-Consul, et fut traitée avec beaucoup d'égards et de respect. Le Pacha fut fort embarrassé d'abord sur la manière dont il devoit se conduire avec elle, et n'étoit pas sans quelque soupçon sur le but de cette visite. Il donna ordre, cependant, qu'on lui procurât tout ce qu'elle pourroit demander, et qu'on lui rendît tous les honneurs dus à son rang. Le Vice-Consul nous amusa beaucoup par l'étonnement et l'indignation que ses traits exprimèrent, lorsqu'il raconta que la Princesse en se remettant en route, avoit refusé le superbe cheval que le Pacha lui avoit envoyé, et avoit préféré monter un âne. Le Signor Katafago connoît aussi beaucoup la dame dont nous avons parlé tout à l'heure. Lorsqu'elle alla à la recherche des antiquités à Ascalon, il s'offrit à l'y accompagner. Pendant le voyage, le médecin de cette dame vint un jour auprès du Vice-Consul, et lui dit qu'il avoit ordre de sa maîtresse d'administrer au Signor Katafago une médecine. Celui-ci eut beau se défendre, et assurer qu'il étoit en parfaite santé, on insista en disant que sa Seigneurie vouloit que toutes les personnes de sa suite fussent traitées de la même manière, et qu'elle ne souffriroit pas qu'il fût excepté.

*Gaza* 13 *Mars*. C'est un fait bien remarquable que le vœu manifesté universellement par toutes les classes d'habitans de ce pays-ci, est qu'une puissance européenne vienne en prendre possession. Je tiens de bonne source qu'un grand nombre de Turcs même le désirent, et seroient disposés à se faire

chrétiens, s'ils ne craignoient pas la vengeance de leurs compatriotes. Tous semblent avoir l'idée confuse d'une ancienne prophétie qui prédit la chute de l'empire ottoman et la destruction du mahométisme. Quelques habitans de Gaza, apprenant que j'étois un officier anglais, exprimèrent l'espérance de me voir bientôt revenir avec des troupes de ma nation. D'après tout ce que j'ai vû de ce pays-ci, je suis disposé à croire, que si aucune puissance européenne ne s'opposoit à l'entreprise, dix mille hommes de troupes anglaises suffiroient à la conquête de l'Egypte, et que quatre mille hommes de plus, avec l'assistance non douteuse des habitans, prendroient tout aussi facilement possession de la Syrie, de Damas et d'Alep. Mais de quel droit nous nous emparerions de ce pays, est une question à laquelle il n'est pas très-facile de répondre, quelque désirable que pût paroître cette conquête, pour le bien des habitans.

(*La suite au prochain Cahier.*)

---

## VARIÉTÉS.

### Relation d'un captif chez les Indigènes de l'Amérique septentrionale.

*Etendue, aspect, sol, climat, des contrées connues sous le nom de territoire du Missouri et des Arkansas.*

(*Second extrait. Voy.* p. 81 *de ce vol.*)

L'immense contrée dont je me propose d'esquisser les principaux traits, est bornée à l'est par le Mississipi et le Missouri, au nord par les possessions britanniques, à l'ouest par les Rocky-mountains, au sud par la rivière d'Arkansas et l'empire du Mexique.

Ces vastes régions, dont l'étendue est d'environ un million de milles carrés, et qui pourroient nourrir une population de cinquante millions d'habitans, ne sont guères peuplées que par cent mille indigènes, non compris quelques établissemens européens épars, et quelques détachemens militaires dans des Forts. La contrée entre le Mississipi et le Missouri est un pays plat, entrecoupé d'un petit nombre de collines, et couvert à-peu-près d'une égale proportion de forêts et de prairies. Les arbres de ces forêts se composent d'un grand nombre d'espèces, dont les principales sont : le *populus angulata*, *platanus occidentalis*, *crassifolia*, *gleditschia triacanthos*, *robinia pseudacacia*, *juglans olivæformis*, *cornus florida*, *aralia spinosa*, *gymnocladus canadensis*, *morus rubra*, *et alba*, *laurus sassafras*, *acer rubrum*, *et saccharinum*, diverses espèces de saules (*salix*), une grande variété de cerisiers et de pommiers, *castanea americana*, plusieurs variétés du chêne, les *betula*, *populus tremuloïdes*, le *magnolia*, etc., etc., ainsi que plusieurs variétés de raisins.

Les prairies offrent une grande variété de plantes, dont les noms me sont inconnus, mais qui, croissant dans un terreau noir et profond, s'élèvent depuis trois jusqu'à dix pieds au-dessus de la surface du sol, et offrent un pâturage substantiel toute l'année, lors même que la neige couvre la terre.

Les collines sont garnies de chênes, de noyers, de frênes, de châtaigners, de cèdres rouges, et de pins.

Les terres basses et inondées produisent naturellement du riz que les indigènes recueillent après que les buffles en sont rassasiés.

En automne, lorsque les hautes herbes des prairies se sont desséchées, le feu prend quelquefois aux savannes par accident : quelquefois aussi il est mis à dessein. Si le vent vient à souffler avec force, rien ne peut égaler l'imposante gran-

deur de ce spectacle. Tantôt les flammes paroissent se courber sous les masses de fumée à travers lesquelles elles ne peuvent se frayer un passage, tantôt elles semblent s'élancer jusqu'aux cieux, et menacer la nature vivante d'une complète destruction. Elles s'étendent avec la rapidité des vents. L'on voit fuir effrayés pêle-mêle devant le torrent, les buffles, les élans, les daims, les panthères, les loups, les ours et les serpens, chez lesquels le danger commun étouffe les instincts, et qui périssent souvent enveloppés dans une commune destruction. J'ai vu ainsi de prodigieuses quantités d'ossemens à demi calcinés, attester après l'incendie, que d'immenses troupeaux avoient péri.

Quant au climat, l'on comprendra que la température de contrées qui s'étendent du 35.e au 49.e degré de latitude, doit beaucoup varier suivant les localités et les situations. Pour ne faire mention que du pays des Osages et des Kansas que je connois le mieux, le climat y est tempéré, quoique très-variable, et ressemble beaucoup à celui de l'est du Missisipi sous la même latitude. La neige y est ordinairement suivie de la pluie, ce qui fait qu'elle ne couvre guères le sol long-temps de suite. Je ne crois pas que le temps des gelées y dure plus de deux ou trois mois. En général, le pays devient de plus en plus sain, à mesure qu'on s'avance à l'ouest, vers les Rocky-mountains.

Le mûrier blanc y croît en assez grande abondance pour que la naturalisation du ver à soie y fût facile; et j'ai vu des milliers d'acres naturellement couverts de souches portant toute espèce de raisins exquis. Le jet est si vigoureux, que sans les sentiers que s'y fraient les ours et les daims, ces vignes deviendroient des forêts impénétrables.

Il y a quelquefois de vastes étendues, dans lesquelles on ne trouve pas de l'eau à la surface. Mais je dois observer que les eaux souterraines sont très-nombreuses, et que l'on

voit souvent des ruisseaux, et même des torrens, disparoître, ou jaillir du sol, sans qu'on puisse assigner aucune cause probable à ce phénomène. Cela semble indiquer que l'on trouveroit de l'eau à-peu-près partout en creusant.

*Animaux. Plantes. Minéraux.*

Il existe dans ces contrées deux espèces de panthères, ou couguar. Les plus grandes et les plus redoutables, habitent les régions montueuses de l'ouest. Elles acquièrent la taille de six pieds de longueur, non compris la queue, et une hauteur de trois pieds. Leur couleur est brun foncé, avec le dessous du ventre presque blanc.

L'autre espèce, habite les confins des forêts et des prairies. Sa longueur est à-peu-près la même, mais sa hauteur est moindre, et sa couleur est fauve. Elle est beaucoup moins féroce que la première.

Le chat sauvage, (*Catus ferus.* Linn.) est très-commun, et ne diffère pas de celui du reste des Etats-Unis.

Le buffle, ou plutôt le bison, a environ cinq pieds et demi de haut. Il est plus court et plus haut sur jambes que le bœuf domestique; il a une bosse élevée sur le dos, et a la tête et les épaules couvertes d'une épaisse crinière. Ses jambes de devant sont plus longues que celles de derrière; il a le col long, la tête petite, et il est d'un aspect très-redoutable. Cependant il est plutôt timide, à moins qu'il ne soit blessé. Cet animal a l'odorat d'une finesse remarquable. Il est voyageur, et fait des migrations annuelles.

Les bisons se rassemblent en troupeaux immenses. Leurs innombrables phalanges couvrent quelquefois au loin des prairies sans limites. Les mâles et les femelles paissent à part, et ne se mélangent qu'en juin et juillet. Les combats des taureaux entr'eux, sont alors terribles; et j'ai vu des centaines de ces animaux combattre à-la-fois les uns contre

les autres, en faisant entendre d'effroyables mugissemens. Les femelles mettent bas en mars ou avril, et ont pour leurs petits une tendresse devenue proverbiale. La nuit elles se placent en cercle la tête en dehors, et mettent les jeunes au centre pour les préserver de l'attaque des loups. Le bison pèse de dix à douze quintaux lorsqu'il est gras, et sa chair surpasse en saveur celle des bœufs domestiques les mieux engraissés, ce qui résulte probablement de l'excellente qualité des pâturages.

Il ne seroit pas difficile d'employer le bison pour des usages domestiques. Il porte sous sa crinière un duvet intérieur d'une extrême finesse, et susceptible d'être employé pour de beaux tissus. Le bison est fort, robuste, rapide, et vit long-temps. Je ne doute point que les nombreuses sociétés d'agriculture qui existent aux Etats-Unis, ne s'occupent des moyens de rendre utile cet animal précieux.

Deux espèces d'ours habitent ces régions. La plus grande se trouve dans le voisinage des Rocky-mountains. Ils sont très-grands, hardis et féroces. Leur couleur est d'un brun foncé. La plus petite espèce est connue dans tous les Etats-Unis. Il y a plusieurs variétés de cerfs et de daims. Les élans abondent aussi, et augmentent de taille à mesure qu'on avance vers le nord. Les antelopes sont nombreuses.

La chèvre des montagnes, est de grande taille, et pourvue de cornes d'une longueur démesurée. Elle est très-sauvage, et sa chair n'est pas bonne (1).

On y trouve aussi deux variétés de lièvres dont l'une est fort abondante.

(1) La description que fait l'auteur de cet animal, ressemble tout-à-fait, à celle du bouquetin des Alpes, devenu aujourd'hui très-rare. (R)

Parmi les écureuils, le *Wish-ton-wish* des Indiens, est le plus remarquable. On l'appelle aussi le chien des prairies, parce que son cri ressemble à l'aboyement d'un petit chien. Ils se rassemblent en bandes nombreuses, et se creusent sous terre des trous très-profonds. Ils sont alertes, et se tiennent sur leurs gardes contre leurs nombreux ennemis. Ils n'amassent pas de provisions et demeurent engourdis pendant l'hiver. Les Indiens ne leur font jamais aucun mal. Leurs ennemis les plus redoutables, sont les loups, les renards, et les serpents.

Le loup, le renard, l'oppossum, le racoon, le rat musqué, les castors, et les loutres abondent.

Les dindes sauvages, la cannepetière, le faisan, la perdrix, le cygne, l'oie, le canard, et toutes les variétés d'oiseaux que l'on voit sur l'Ohio, se retrouvent dans ces régions. Les poissons et les reptiles ressemblent aussi beaucoup à ceux de l'Ohio.

J'en excepte les serpents à sonnette, sur lesquels j'ai encore quelques remarques à ajouter à ce que j'en ai déjà dit. Ils sont nombreux partout, mais principalement dans le haut Missouri, et sur les rivières Blanche et de St. François. On en distingue deux espèces. Les noirs ont de trois à quatre pieds de longueur, sont d'une grosseur disproportionnée, très-lents dans tous leurs mouvemens, et portent un venin extrêmement subtil. Les autres sont d'un noir tacheté de jaune, atteignent la longueur de sept ou huit pieds, mais ne sont pas si vénimeux que les précédents. L'un et l'autre vivent très-long-temps. Lorsque quelque danger menace leurs petits, ceux-ci se refugient dans la gueule de leur mère. Vers la fin de l'été, ils se meuvent plus difficilement; l'on diroit que leur vue s'obscurcit; c'est alors que leur venin est le plus actif. Les deux espèces s'attaquent et se détruisent mutuellement; d'autres serpens leur font aussi une guerre acharnée.

Si ces circonstances n'en diminuoient le nombre, leur présence rendroit le pays presque inhabitable.

Lorsque les deux espèces combattent, elles mettent beaucoup d'art à éviter leurs morsures réciproques. Le premier des deux qui est mordu, se regarde comme vaincu : il se retire immédiatement pour chercher de l'eau, boit, enfle et expire. Lorsque les autres serpens attaquent le serpent à sonnettes, ils s'efforcent de le saisir au col, afin de prévenir la morsure, et de l'étrangler. Le serpent à sonnettes n'attaque jamais sa proie sans faire beaucoup de bruit avec ses anneaux, comme pour la frapper de terreur.

Parmi les arbres, le plus remarquable et le plus utile aux indigènes, est l'*oranger des Osages*, qui paroît peu connu dans le reste de l'Amérique. Il abonde sur les rivières Blanche et de St. François, ainsi que chez les Arkansas, les Vermillions, les Canadiens et les Osages. Il y en a encore quelques-uns chez les Kansas, mais pas plus au nord. Cet arbre atteint la hauteur de quinze à trente pieds. Son fruit est sphéroïde, d'un jaune pâle, de la grosseur d'un œuf, et fort bon à manger. Mais on estime surtout cet oranger à cause de l'extrême élasticité de son bois qui est très-recherché pour en faire des arcs. Ces arcs sont un article de commerce et d'échange ; ils valent trois ou quatre peaux de castors, et quelquefois jusqu'à un cheval. Les Indiens ne détruisent jamais cet arbre, excepté sur le territoire de leurs ennemis. Cet oranger est robuste, et réussiroit probablement dans toutes les parties des Etats-Unis.

### *Condition des Indigènes.*

Les indigènes de ces vastes provinces, vivent très-dispersés, et leur nombre est proportionnellement bien petit. Il est à remarquer que ce sont précisément les parties les plus

fertiles et les plus riches du pays, qui sont le moins peuplées. Ce sont leurs avantages mêmes qui les ont rendues un sujet de litige et de querelles parmi les naturels. Les tribus diverses, dans leurs continuelles migrations, sont souvent exposées à violer le territoire les unes des autres. Ces querelles se terminent le plus souvent par des guerres, dont le résultat est quelquefois la destruction ou la fuite des vaincus. Ceux-ci cherchent alors à s'allier avec des voisins puissans, en s'incorporant dans quelqu'autre tribu amie. Si les plus foibles sont vivement pressés par leurs ennemis, au lieu de se soumettre et de devenir tributaires, ils abandonnent leur canton, et vont s'établir ailleurs, évènement qui, vû leurs dispositions voyageuses et errantes, ne paroît pas les affecter bien vivement. Les Indiens combattent toujours beaucoup plus pour l'honneur de leurs guerriers et de leurs armes, que pour le territoire où ils sont fixés.

Les nouveaux établissemens des blancs, contribuent aussi à leur faire abandonner peu-à-peu le terrain, et il est probable que toutes ces tribus finiront par être reléguées au-delà des Rocky-mountains.

Quant à celles qui sont établies à l'ouest de cette chaîne, comme elles sont moins belliqueuses, qu'elles ont moins de mépris pour le travail, et que le gibier y est moins abondant, elles s'adonneront de plus en plus à l'agriculture, et acquerront par degrés le goût des établissemens fixes.

Quelquefois aussi, lorsqu'une tribu devient trop nombreuse, elle fonde une colonie nouvelle, ou se sépare en deux nations. Des querelles entre les chefs peuvent aussi occasionner de semblables séparations. La tribu nouvelle conserve ordinairement une étroite alliance avec la tribu mère; mais il arrive aussi que la querelle se prolonge et se termine par une guerre acharnée.

*Langage.* On a supposé qu'il y avoit de très-grands rapports entre les différens dialectes du nord de l'Amérique. C'est une erreur ; chaque nation a sa langue qui lui est propre, et il n'y a guères plus de rapport entre ces différens idiômes, que n'en ont entr'elles les langues de l'Europe.

Mais les indigènes y supplèent par le langage des signes qui leur est familier à tous, et au moyen duquel ils s'entendent fort bien sans parler la même langue. Ces signes consistent ordinairement en une pantomime expressive et rapide, ou dans l'exhibition de quelques emblêmes significatifs.

Les indigènes n'ont d'autres signes écrits, que des hiéroglyphes, qu'ils tracent sur l'écorce intérieure du bouleau blanc, *Betula papyracea*, ou sur des peaux préparées pour cet usage. Ils savent aussi lever des plans très-corrects, sur lesquels les limites des terrains de chasse qui leur appartiennent, sont tracées avec une grande exactitude ; les rivières, les montagnes, les forêts, y sont également très-nettement indiquées. Les chefs dessinent le plus souvent ces limites sur leurs vêtemens de peau, et les portent constamment dans leurs chasses, afin de ne pas s'exposer à violer involontairement le territoire de leurs voisins.

Leurs guerriers distingués inscrivent sur des peaux leurs principaux exploits et les évènemens remarquables de leur vie. Les familles conservent précieusement ces registres des hauts faits de leurs ancêtres, et à leur mort on enveloppe leur cadavre dans une portion de ces peaux manuscrites : ce sont comme des monumens de leur gloire.

Il est à remarquer au reste que les indigènes qui sont établis dans des villes ou des villages, ont un langage beaucoup plus correct, plus abondant et plus riche, que les tribus errantes.

Quant à leur religion, quelques-unes de ses lois, et certaines cérémonies de leur culte, les rapprochent des Juifs. Comme eux, ils ont des lieux de refuge ; leurs lois sur le

meurtre sont les mêmes, et quelques auteurs ont essayé de prouver la filiation des indigènes de l'Amérique septentrionale, en les faisant descendre des Hébreux. Des hypothèses plus ou moins ingénieuses ont été mises en avant et se sont succédées, mais l'on n'a pu arriver à aucun résultat plausible, et je ne pense pas qu'avec nos données actuelles, l'on puisse y arriver jamais.

*Taille et figure.* Quoique les tribus indigènes, habitent des contrées dont la température et le climat diffèrent peu, il y a cependant de grandes différences de races et de figures entr'elles.

Les Patawattomies, les Shawanees, les Osages, les Chirokees, sont grands et élancés. Les Ricaras, les Manduns, les Kickapoos, sont de petite taille; tandis que les Kansas, les Mahas, les Pawnees, les Ittowas et les Delawares, tiennent le milieu entre les deux premières races, sont taillés en force, et sont remarquables par la largeur de leurs épaules.

Les indigènes sont en général bien faits. Les défauts corporels sont rares parmi eux, et sont regardés comme un chatiment infligé à une famille par le Grand-Esprit. Ils ont le front plat, les yeux petits, noirs et enfoncés, le nez long et proéminent, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, la chevelure longue et noire. Les femmes soignent leurs cheveux et les tressent avec recherche, mais les hommes les arrachent avec soin, et n'en laissent croître qu'une touffe sur le sommet de la tête. Comme cette touffe offre une prise à l'ennemi dans le combat, ils mettent tout leur honneur à la conserver, afin de combattre à chances égales.

Ces races sont comme on le sait de couleur cuivrée. Il y a des nuances entr'elles, mais elles sont peu prononcées, et ne paroissent pas tenir au climat, car il y a plusieurs tribus du nord dont la couleur est plus foncée que quel-

ques-unes de celles du midi. Les tribus à l'ouest des Rocky-mountains, sont d'une couleur moins foncée, et il existe une race sur la rivière de Mult-no-mah, dont la couleur est cendrée, à-peu-près comme celle des albinos d'Afrique.

Tous ces indigènes prennent le nom d'*hommes-rouges*, par opposition avec les blancs et les noirs. Ils mettent une orgueilleuse importance à leur couleur, qui est regardée par eux comme d'autant plus caractéristique et excellente, qu'elle est plus foncée.

Ils regardent en général le mélange de leur sang avec la race blanche, comme une mésalliance. L'idée de la race blanche se lie toujours dans leur esprit, avec l'idée de la mollesse et de la lâcheté; et les nuances du blanc au cuivre foncé, décident de leurs nuances d'opinion sur la valeur des hommes. Ils pensent cependant qu'en s'y prenant de bonne heure, et avec des soins de première éducation convenables, l'on peut parvenir à faire quelque chose des blancs; et dans mon enfance, j'ai eu plus d'un combat d'épreuve à soutenir, pour établir cette opinion parmi mes amis. Les indigènes sont convaincus qu'à l'époque de la création, le Grand-Esprit voulut que leur race fût supérieure à toutes les autres, et qu'il leur a imprimé le cachet de cette supériorité en leur donnant la couleur cuivrée. Quelques castes pensent que dans la hiérarchie des êtres, les blancs occupent le second rang; d'autres accordent la supériorité aux noirs.

L'on conçoit que la vie errante des indigènes favorise peu l'accroissement de la population parmi eux. Les femmes élèvent rarement plus de trois ou quatre enfans, qu'elles allaitent jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Les grossesses et les couches sont à peine des maladies pour elles. Les guerres sanglantes, les fatigues, les travaux et les longues abstinences, font périr une grande proportion d'hommes de

mort prématurée. Il y a telle tribu dans laquelle il y a deux fois plus de femmes que d'hommes, et d'autres dans lesquelles il reste à peine le nombre d'hommes suffisant pour pourvoir à leurs besoins par la chasse. Du reste, les exemples de longévité sont communs parmi eux; j'en ai connu beaucoup qui passoient pour avoir de 90 à 100 ans. Les femmes surtout arrivent à un âge très-avancé.

Il est à remarquer que les indigènes des tribus de l'est, n'ont presque jamais de maux de dents, et conservent celles-ci jusqu'à l'âge le plus avancé, tandis que les tribus de l'ouest n'ont pas le même avantage. Cela vient de ce que les premiers se nourrissent principalement de chair, tandis que les végétaux forment au contraire le fonds de la nourriture des tribus agricoles et sédentaires. Ces alimens acides, et souvent à peine cuits, leur gâtent les dents de bonne heure.

Les Indiens sont singulièrement adroits dans la fabrication du petit nombre de choses qui leur sont nécessaires. Ainsi, ils préparent les peaux dans une grande perfection, et beaucoup mieux qu'on ne le fait aux Etats-Unis. Leur poterie est très-bonne. Ils savent faire des étoffes chaudes et souples, avec le poil des buffles et d'autres animaux. Ils taillent les pierres avec habileté, et savent en faire des mortiers, des tomahawks, des pipes et des couteaux. Ils construisent des canots de plusieurs espèces, en bois, en écorces d'arbres, en peaux d'animaux; leurs huttes sont bâties avec intelligence. Ils dessinent correctement. Ils se dirigent dans leurs voyages sur le cours des astres, avec autant de précision que les plus habiles marins. Leurs perceptions sont rapides et leur jugement est en général très-droit. Dans le discours, ils emploient beaucoup de figures et de comparaisons hardies et poétiques; leur éloquence est forte et entraînante, et les talens oratoires très-communs parmi eux.

Leurs lois fondamentales, sont en petit nombre, et traditionnelles, mais très-positives et fort respectées. Quelques unes ont des rapports avec les antiques lois du législateur des Hébreux, comme celle-ci: « Tu ne tueras point. Le sang ne peut s'expier que par du sang. »

Leur réligion est le théisme pur. Ils n'adorent qu'une divinité suprême, le Grand Esprit, sans aucun intermédiaire, ce qui suffit à les placer très-haut dans l'échelle intellectuelle et morale des êtres.

Les tribus du midi, qui habitent des contrées abondantes en gibier, ont en général des dispositions plus paisibles que les tribus du Nord, chez lesquelles une vie précaire, et des ressources moins certaines, développent des dispositions plus inquiètes et plus belliqueuses. Le principal but de l'éducation chez eux, est de former des guerriers intrépides: tout est subordonné à cet important résultat. Ils apprennent dès la plus tendre enfance, à aimer et à défendre la tribu à laquelle ils appartiennent; et on leur imprime la conviction profonde de la supériorité des hommes cuivrés sur le reste de l'espèce humaine. On leur enseigne à ne jamais méconnoître un bienfait, et à ne jamais pardonner une injure, à défendre un ami et à persécuter un ennemi; à considérer et respecter l'âge avancé, à mépriser la fausseté et le mensonge. Ils regardent le vol comme une bassesse, à moins que ce ne soit pour faire tort à un ennemi. L'adultère et le meurtre sont sévèrement réprouvés. Les crimes sont rares parmi les indigènes; je parle ici de ceux qui n'ont aucun point de contact avec les blancs, car pour les autres, ils prennent promptement et exagèrent tous les vices des Européens. Leurs plus grands corrupteurs sont les blancs qui trafiquent avec les tribus indigènes, car ils les trompent plus facilement lorsqu'ils les ont avilis, et ils sont parvenus à altérer

en eux l'idée de leur excellence et de leur supériorité morale sur les blancs.

*Quelques observations statistiques sur les Kickapoos, les Kansas et les Osages.*

C'est par les Kickapoos que j'ai été enlevé dans ma première enfance. Cette tribu habitoit alors sur les bords de la rivière des Illinois, et près des sources de la Kuskakia. Depuis cette époque, ils ont émigré sur les bords de la rivière de Gasanade, et quoique affoiblis par leurs dissentions intestines, ils maintiennent encore leur indépendance. Anciennement les Kickapoos étoient une nation puissante; elle est aujourd'hui réduite à moins de 400 guerriers.

Les Kansas conservent des traditions qui constatent qu'ils ont été jadis beaucoup plus puissans qu'aujourd'hui: vaincus par les Sioux, leurs implacables ennemis, ils abandonnèrent la rive droite du Missouri, pour la rivière de Kansas. Ils ne peuvent pas mettre aujourd'hui plus de 400 guerriers sur pied.

Les Osages se divisent en trois tribus, les grands et les petits Osages, et les Osages d'Arkansas. Chacune de ces tribus atteint à peine à une population de deux mille ames, dont un quart en état de porter les armes.

Les Indigènes croient que le Grand Esprit, après avoir créé le premier homme et la première femme, voulant les punir d'une infraction à ses ordres, permit que le mauvais Esprit exerçât sur eux sa maligne influence.

Dans leur croyance, le Grand Esprit continue néanmoins à répandre sur ses enfans ses bénédictions et ses bienfaits. Aussi leur dévotion se compose-t-elle de sentimens d'amour, et non de craintes superstitieuses. Ils prient cependant aussi le mauvais Esprit, dans l'espérance d'appaiser sa colère.

Leur imagination revêt le Grand Esprit d'une forme corporelle, mais beaucoup plus parfaite que la leur, et immuable.

Comme ils n'ont aucune idée des jouissances purement intellectuelles, leurs récompenses après cette vie, consistent pour eux, à devenir habitans d'une contrée délicieuse, où règne un printems perpétuel, où le gibier abonde, et où ils se livreront sans trouble à leurs goûts et à leurs amusemens favoris de cette vie.

Aucun jour, chez eux, n'est particulièrement destiné à la dévotion, mais ils y consacrent certains temps de l'année, certaines époques mémorables, telles que les déclarations de guerre, le retour de la paix, etc. A la nouvelle lune, ils manquent rarement aussi d'adresser leurs prières au Grand Esprit. Presque tous ont des places sanctifiées, comme un arbre, un rocher, une fontaine, vers laquelle ils se retirent pour méditer et prier.

Les indigènes ont quelques prophètes, qui se prétendent en communication avec des agens invisibles, et qui prédisent l'avenir. Ces hommes jouent ordinairement à la fois le rôle de prêtres et de médecins. Mais aucun d'eux n'est affecté à un sacerdoce, ou culte particulier, quoique dans certaines cérémonies ils se revêtent d'accoutremens et ornemens bizarres. Quelquefois aussi les Indiens donnent le nom de prophètes à des hommes renommés par leur sagesse, leur supériorité et leurs vertus.

Dans les occasions importantes, il n'est pas rare de les voir s'imposer des jeûnes et des pénitences sévères, ou bien prendre des narcotiques, s'envelopper de peaux, provoquer la transpiration jusqu'à épuisement complet, et en sortant de cet état de délire, raconter leurs rêves à la multitude, comme étant les inspirations du Grand Esprit. Lorsqu'avec cela, ces prophètes sont doués de qualités qui s'emparent de l'imagi-

nation des hommes, comme la bravoure, la force, ou l'éloquence, ils exercent une influence presque illimitée sur les décisions et les actes des leurs.

Les exemples de célibat sont très-rares chez les indigènes; presque tous se marient de bonne heure, et lorsqu'il arrive qu'un homme ne se marie pas, c'est presque toujours quelque guerrier redoutable, qui dévoré de l'amour de la gloire, craindroit qu'une femme et des enfans n'entravassent sa valeur, ou n'amollissent son courage.

Comme la polygamie est un usage parmi eux, sans autres limites que celles de la possibilité de pourvoir aux besoins d'une famille nombreuse, rien n'est plus rare que de voir une femme ne pas se marier.

Quoique dans les mœurs des indigènes aucune coutume sévère, aucune réclusion forcée n'entrave la fréquentation des hommes et des femmes, celles-ci sont cependant chastes, et les mœurs sont en général pures, surtout dans les tribus qui ont peu de communications avec les blancs, car ceux-ci dépravent tout ce qui est en rapport avec eux.

En cas de séduction d'une jeune fille, le blâme en retombe principalement sur l'homme. Ici, l'indulgence s'attache au plus foible ; un pareil évènement ne fait que peu de tort à celle qui en a été victime ; tandis que celui qui l'a trompée, attire sur lui la défiance et le mépris. Du reste, jamais un jeune indigène n'oseroit témoigner publiquement sa préférence pour une femme, avant d'avoir acquis quelque réputation à la guerre ou à la chasse. Il témoigne ordinairement son affection pour sa belle, par ses attentions pour ses parens. Ainsi il leur envoie le gibier le plus rare et le plus délicat de sa chasse. La mère est ordinairement chargée de l'offrande. La jeune fille, de son côté, déploie son savoir faire, dans l'acte de préparer ce gibier, dont elle renvoie une portion apprêtée à son amant. Ce sont le plus souvent

les mères qui sont chargées de ces petites négociations réciproques.

Mais lorsqu'un indigène a acquis de la réputation comme guerrier ou comme chasseur intrépide, il n'a plus que l'embarras du choix. Les femmes se disputent sa conquête, et cherchent à attirer son attention de toutes les manières. Il arrive quelquefois, que le guerrier satisfait à la plupart de ces rivalités, en épousant plusieurs des prétendantes, qui vivent le plus souvent entr'elles de bon accord.

Les femmes regardent le veuvage comme un grand malheur, et croient montrer des égards pour la mémoire de leur mari, en se remariant le plus tôt possible. Lorsqu'un guerrier a péri dans les combats, sa veuve, après s'être arraché les cheveux et meurtri le sein, s'occupe immédiatement de lui chercher un vengeur, en s'adressant à un autre guerrier; et si celui-ci s'engage à venger le défunt à la première occasion, cette promesse équivaut à une promesse de mariage.

Lorsque les préliminaires d'un mariage sont arrangés, les parens et amis de la famille sont invités à se rassembler dans la demeure de l'épouse. Là le jeune homme, tenant sa future par la main, proclame hautement son affection pour elle, et s'engage à la protéger et à la nourrir; puis il lui offre un présent comme gage de la vérité de ses promesses. La jeune fille fait ensuite la même déclaration, s'engage à cultiver le blé, et à remplir les autres devoirs de son nouvel état, en foi de quoi elle offre à son époux un épi de blé, ou quelque autre emblême de ce genre. Ensuite le nouveau couple reçoit les félicitations des assistans, et le reste du jour se passe en festins et en danses. Quelques jours après, les amis du marié se rassemblent, lui construisent et lui meublent une maison, et le nouveau ménage s'établit.

Dans ces occasions les indigènes se livrent à une gaîté excessive; mais lorsqu'ils n'ont pas de liqueurs fortes, il est rare que l'ordre soit troublé dans leurs fêtes.

Quoique la polygamie soit admise chez les indigènes, la plupart des hommes n'ont qu'une seule femme. Accoutumés à se regarder comme les maîtres de la terre, ils ne considèrent leurs femmes que comme des êtres d'un ordre un peu inférieur, dont la destination ici bas est de donner le jour à des guerriers, et de soigner leur première enfance. Elles ne sont estimées qu'à proportion du nombre d'enfans qu'elles élèvent, et le plus grand malheur qui puisse leur arriver, c'est que leurs fils manquent de bravoure, car on leur reproche alors d'avoir négligé leur première éducation, et on les tient en mépris pour ne leur avoir pas inculqué de bonne heure, la connoissance de leur premier devoir.

Le divorce est permis chez les indigènes. Ils disent que le but de l'association du mariage étant le bonheur des contractans, ce but est manqué s'ils se rendent malheureux l'un par l'autre, et qu'alors le contrat se dissout naturellement. Dans ce cas, ils attribuent le plus souvent leur malheur à l'influence du malin esprit, et croyent que cette influence se prolongera aussi long-temps qu'ils resteront dans la situation qui l'a provoquée. Les femmes divorcées, ne trouvent au reste aucune difficulté à contracter de nouveaux liens, et s'appliquent ordinairement à réhabiliter leur caractère, en se montrant d'autant plus attachées à leurs devoirs vis-à-vis de leurs nouveaux maris. Ces séparations sont néanmoins fort rares. La jalousie est une passion que les indigènes connoissent peu, et qu'ils regarderoient comme une foiblesse. Les causes ordinaires de séparation, sont la paresse et l'intempérance, la lâcheté, ou la stérilité.

Lorsqu'un guerrier distingué succombe, épouser sa veuve, est regardé comme une grande faveur ; car le successeur du défunt prend son nom, et est censé soutenir sa réputation. Les familles et les tribus, se recrutent aussi des prisonniers de guerre, qui, s'ils ne sont adoptés, sont mis à mort. Quel-

quefois le prisonnier rejette toute offre d'adoption, et met sa gloire à souffrir les tourmens et la mort. Dans ces cas-là, les femmes dont il a repoussé les offres, se montrent ordinairement les plus acharnées contre lui.

Tout jeune indigène porte le nom de sa mère, jusqu'à ce que quelque acte marquant, quelque action d'éclat, l'autorise à se choisir lui-même un nom.

Ils sont respectueux envers les vieillards, et tenus de secourir les infirmes de la tribu, en mettant à part pour eux une portion de leur chasse, ou de leur récolte. Les orphelins sont adoptés par quelques familles et toujours traités comme les enfans de la maison.

Dans l'administration de leur intérieur, la direction de leur ménage, et l'éducation de leurs enfans, les femmes sont seules maîtresses; les hommes ne s'en mêlent jamais. Les femmes et les enfans sont chargés d'ailleurs de labourer, semer, récolter, rassembler le bois, porter l'eau, etc., en un mot de tous les travaux domestiques. Les hommes regarderoient comme au-dessous d'eux, de leur donner aucune direction à cet égard. Il est vrai qu'en cas de disette, les hommes s'imposent les plus rudes privations, souffrent de la faim, et vivent d'écorce d'arbres, afin de laisser les provisions existantes pour les femmes et les enfans.

Leur manière de rôtir la viande, consiste à l'envelopper de feuilles, et à la couvrir ensuite de charbons ardens et de cendres brûlantes. Cette viande, ainsi préparée conserve toute sa saveur et toutes ses qualités nutritives. Quelquefois ils la font bouillir en y ajoutant des végétaux ou du riz.

Quelque pressé par la faim que soit un homme, jamais il ne témoigne l'envie de manger. Après les marches les plus pénibles, exténués qu'ils étoient par le besoin, je les ai vus souvent causer avec des parens ou amis pendant fort long-temps, sans témoigner aucun besoin de satisfaire leur appétit.

Ils mangent assis sur des peaux étendues à terre, et les jambes croisées. Les hommes prennent leurs repas presque toujours seuls, et en observant le plus profond silence. Leur boisson habituelle, est l'eau pure; quelquefois ils y ajoutent de la mélasse, du miel, ou des infusions de quelques racines, ou de quelques épiceries.

Chaque village possède un ou deux mortiers destinés à piler le grain : c'est une propriété publique dont chacun use à son tour.

Ils couchent sur des peaux soutenues par des pieux, peu élevés au-dessus du sol. Lorsque rien n'excite leur activité, ils peuvent dormir beaucoup; mais dans les occasions où la vigilance est nécessaire, ils peuvent rester couchés dans la même position, pendant plusieurs jours, sans dormir.

Les couches des femmes n'interrompent guères leurs travaux habituels que pendant un ou deux jours. Les enfans sont enveloppés dans des peaux et attachés sur une petite planche que la mère porte sur le dos. Lorsqu'ils sont un peu plus âgés, on les laisse courir nus. Pendant que la mère vaque aux soins du ménage, elle suspend perpendiculairement la planche à laquelle l'enfant est attaché, contre un arbre ou contre un mur, et se met peu en peine de l'appaiser lorsqu'il crie.

A moins que la température ne soit très-froide, les mères baignent tous les jours leurs enfans, depuis leur naissance jusqu'à ce qu'ils sachent courir seuls.

Dès que les garçons ont deux ou trois ans, leur éducation morale commence, et la mère suit avec une sollicitude inquiète, les premiers développemens du caractère de son enfant. Elle cherche toujours à exciter son énergie et son courage; aussi les petits garçons se battent-ils continuellement. Lorsqu'une mère voit chez son fils les moindres

symptômes de foiblesse ou de crainte, elle lui met une baguette à la main, l'encourage à frapper et à poursuivre le chien de la maison : elle-même cherche à l'irriter en le pinçant, en lui tirant les cheveux, et ne se montre satisfaite que lorsque le petit homme lui rend avec colère et vigueur les coups qu'elle lui donne, et la poursuit avec acharnement pour la frapper de son bâton. La mère enchantée, le soumet alors à de nouvelles épreuves avec ses petits camarades.

La plupart des indigènes aiment les jeux de hasard, et quelques-uns s'y livrent avec une telle passion qu'ils perdent quelquefois tout ce qu'ils possèdent, excepté leurs armes qu'ils ne jouent jamais.

Les guerriers sont habituellement graves et taciturnes. Dans leurs excursions ainsi que chez eux, leur attitude est toujours pleine de réserve ; ils disent que la familiarité et le babil, ne conviennent qu'aux femmes et aux enfans. Ils ne sortent de ce caractère de gravité qu'avec leurs amis intimes, ou dans quelques-unes de leurs fêtes.

Leur manière de se saluer consiste à se prendre mutuellement le poignet et à le secouer doucement. Ils ont au reste là-dessus des nuances fort délicates, suivant l'âge et la considération des personnages. Le plus âgé est toujours celui qui prévient l'homme auquel il veut donner une marque d'attention, en s'approchant de lui et lui prenant le poignet, celui-ci répond par une légère inclination ; mais s'il est beaucoup plus jeune, il y ajoute l'acte de toucher quelque pièce du vêtement de l'homme plus âgé, en signe de respect. La familiarité et l'impolitesse, sont regardées parmi eux comme la marque de la vulgarité.

Les indigènes se montrent défians envers les étrangers qu'ils ne connoissent pas ; mais lorsqu'une fois ils sont assurés de leur bienveillance, ils sont hospitaliers et bienveillans, surtout

si ceux-ci ont besoin de leurs secours. Les hommes se visitent rarement entr'eux, excepté pour affaires. Lorsqu'un guerrier entre dans une maison, il adresse quelques mots aux hommes, en commençant par les plus âgés, après quoi il passe aux femmes, puis il s'assied et explique le but de sa visite. On lui offre alors des rafraîchissemens qu'il est de la politesse d'accepter. Dans ces occasions, leurs paroles sont toujours lentes, graves et mesurées.

Les femmes se visitent plus fréquemment entr'elles. Leur conversation roule ordinairement sur la prééminence de leurs maris ou de leurs fils à la guerre, à la chasse ou à la course. Dire du mal des absens, est regardé comme une bassesse.

Si quelque mésentendu s'élève parmi eux, les hommes s'expliquent directement et se battent, s'il y a lieu; mais jamais un tiers officieux ne se mêle de la querelle. Tout ce qui ressemble au commérage, est regardé par eux comme une chose honteuse et indigne même d'une femme. Aussi un trait de leur caractère, est de ne jamais intervenir dans les affaires d'autrui, et ils n'ont point de ces petites confidences et de ces secrets d'amis, qui causent tant d'aigreurs et de querelles dans les sociétés plus policées.

L'époque de la moisson, est pour les indigènes celle de leur fête la plus gaie. L'air retentit alors d'accens joyeux; l'on danse et l'on rit une partie de la nuit, et les gens âgés même prennent vivement part à la gaîté générale. A chaque renouvellement de lune, ils manifestent également une grande joie.

(*La suite à un Cahier prochain.*)

# ROMAN.

## L'Etudiant de Salamanque. Tiré de Bracebridge-Hall, par Geoffrey Crayon.

Dans l'antique ville de Grenade vivoit un jeune Etudiant nommé Antonio de Castros. Il aimoit les sciences, et avoit entrepris un cours de lectures à la Bibliothéque de l'Université. Il lui arrivoit souvent d'y rencontrer un vieillard, dont la figure bizarre attiroit son attention. Sa physionomie mobile portoit tout-à-la-fois l'empreinte du génie et du malheur. Il étoit maigre et courbé. Son vêtement noir lui donnoit un air lugubre; ses yeux enfoncés, et ombragés d'épais sourcils, brilloient d'un feu sombre. Cet homme passoit des journées entières à déchiffrer de vieux manuscrits, et à consulter un nombre infini de différens auteurs.

Antonio prit des informations sur cet être singulier. Il apprit que depuis long-temps on le voyoit chaque jour à la bibliothéque publique. Il sembloit choisir de préférence les ouvrages qui traitoient des sciences occultes, mais personne ne connoissoit ni son nom ni sa demeure.

De Castros résolut de saisir un prétexte pour faire connoissance avec lui. L'occasion qu'il cherchoit se présenta bientôt.

» Seigneur, » dit-il à l'étranger, « me permettez-vous de consulter le livre que vous venez de quitter ? »

Celui-ci ne répondit que par un signe de tête affirmatif.

De Castros feuilleta le volume pendant quelques minutes, avec une attention feinte, puis il dit en hésitant, et avec un peu d'embarras:

« Y auroit-il de l'indiscrétion à vous demander quel est le sujet de vos recherches ? »

L'étranger releva la tête d'un air de surprise, et jetant un regard inquisitif sur le questionneur, il répondit froidement :

« Mon fils, je cherche la sagesse. Un sujet si grave, et si compliqué demande toute mon attention. » Et ses yeux s'abaissèrent de nouveau sur son livre.

« Mon père, » reprit Antonio, « ceux qui entrent à peine dans la route obscure de la science ne pourront-ils obtenir de vous quelques directions, quelques conseils qui les empêchent de s'égarer ? »

» Je ne puis enseigner aux autres ce que je ne connois pas moi-même, » répondit le vieillard.

« Mais Seigneur.....? »

« Jeune homme ! » dit l'étranger avec douceur, mais avec fermeté. « Ne voyez-vous pas que j'ai déjà un pied dans la tombe ? et cependant ma tâche n'est pas remplie. Je n'ai point de temps à donner à de vaines paroles. Souffrez donc que je me retire. »

De Castros se sentit intimidé et honteux de son indiscrétion ; mais il oublia bientôt ce petit mécompte en s'occupant d'objets dont la contemplation l'intéressoit vivement.

Il erra pendant plusieurs jours dans les ruines des palais des anciens Maures, et son imagination ardente et poétique s'échauffa par les souvenirs de ce peuple guerrier et voluptueux. Il visita la cour des lions, si fameuse par le massacre des Abencerages ; les salles désertes de l'Alhambra, ce paradis des Rois. Il s'appliqua à déchiffrer les inscriptions qui couvrent encore ces débris épars, ces colonnes, ces vases et ces bassins de marbre dont le temps a respecté les formes élégantes. Hélas ! ces magnifiques palais sont maintenant détruits, et le moine dévot traverse à pieds nus ces voûtes

silencieuses qui répétoient jadis les accords d'une musique guerrière. Antonio dans ses courses solitaires rencontra encore l'étranger mystérieux, mais il n'osa point l'aborder.

Un soir il dirigea ses pas sur le mont sacré d'où l'on découvre la riche vallée arrosée par le Daro, et la plaine fertile de la Véga. Il arriva à une chapelle nommée la fournaise sainte. C'est là que de pieux martyrs de la primitive église ont subi le supplice du feu. Plus récemment on y a trouvé des manuscrits arabes. Un seul étoit écrit dans une langue inconnue. Le Pape défendit sous peine de l'excommunication, qu'on parlât de cette découverte. Cette défense ne fit que redoubler la curiosité, et l'on se disoit en secret, que ces écrits précieux donnoient la clef des sciences jusqu'alors inconnues aux mortels.

Comme Antonio étoit absorbé dans ses méditations, il vit venir de loin l'étranger. Il résolut pour cette fois de ne pas le laisser échapper sans découvrir sa demeure. Il le suivit à distance. Après avoir descendu la colline, et cotoyé les bords ombragés du Daro, ils prirent un sentier solitaire. L'obscurité croissoit à chaque pas, et il faisoit nuit lorsque le vieillard s'arrêta auprès de l'antique portail d'un immense bâtiment dégradé par le temps.

Les murs d'une grande épaisseur, et les fenêtres étroites, presque toutes garnies d'énormes barreaux de fer, donnoient l'idée d'une prison. A l'angle de l'édifice, Antonio remarqua une tour d'une architecture maure.

L'étranger frappa à la porte. Une lumière parut à une des fenêtres, et une jeune femme dont les traits charmans auroient pû servir de modèle à Raphaël pour une de ses madones, avança la tête avec précaution.

« C'est moi mon enfant, » dit le vieillard.

La lumière disparut, et bientôt la porte s'ouvrit. L'étranger entra, et la jeune personne tressaillit et se retira en voyant Antonio qui s'étoit avancé pour la contempler de plus près.

Cette aventure présentoit quelque chose de poétique et d'inattendu qui avoit de quoi charmer l'imagination d'un jeune homme sensible et romanesque. Il eut beau regarder, la lumière ne reparut plus. Un bruit confus de voix attira son attention, et il découvrit à quelque distance, une troupe de ces bohémiens errans qui alors abondoient en Espagne, et vivoient de rapine. Ils étoient groupés autour d'un grand feu, occupés à écouter les sons discordans et sauvages d'une guitarre que tenoit un de leurs compagnons.

Antonio s'approcha pour les questionner sur la destination de cet édifice, et sur ses habitans. L'un d'entr'eux prit la parole, et lui parlant à voix basse et d'un air mystérieux, il lui fit entendre que le possesseur de ce bâtiment s'étoit voué à l'art diabolique de la magie. Les habitans de la contrée avoient souvent observé avec terreur des flammes bleuâtres s'élevant dans les airs au-dessus de la tour, et qui prouvoient la présence des esprits immondes. Ils avoient entendu des bruits étranges à l'heure de minuit, et tous fuyoient cet endroit-là comme un lieu funeste.

« Quant à nous autres, « ajouta Gitano, l'homme qui avoit pris la parole, « nous ne sommes pas poltrons comme vous voyez. »

Antonio, après avoir fait encore quelques questions auxquelles ils ne purent répondre, songea qu'il se trouvoit seul au milieu d'une troupe de brigands, et hors de la portée d'aucun secours. Il leur jeta quelqu'argent, et s'éloigna à la hâte.

Lorsqu'il se retrouva seul dans son cabinet d'étude, son travail lui parut fastidieux. Il n'y apportoit qu'une attention foible et languissante. Ses yeux parcouroient les mots et les lignes, mais ses pensées le reportoient à la tour solitaire, et à cette petite fenêtre où il avoit entrevu une beauté idéale dont les traits étoient gravés dans son souvenir.

Le lendemain il reprit le chemin de la tour. Ce lieu lui parut plus triste et plus désert encore que la veille. Les murs noircis de cette antique prison, étoient couverts de lierre et de mousse. Il remarqua qu'une des croisées, la seule qui n'eût pas de barreaux étoit ornée de vases de fleurs et fermée par un rideau de mousseline blanche. Tandis qu'il considéroit cette fenêtre avec attention, un bras d'une beauté et d'une blancheur éclatante s'avança pour arroser les fleurs. De Castros fit quelque bruit pour attirer l'attention. Cela réussit; on souleva le rideau, et il obtint un regard de la jeune beauté dont les grands yeux noirs avoient fait tant d'impression sur lui, mais ce ne fut qu'un seul regard. Le rideau retomba.

Il passa et repassa au pied de la tour plusieurs fois dans la journée, mais sans succès. Il y retourna le soir. Un silence profond régnoit autour de lui. De Castros s'approcha du portail pour écouter. Tout étoit calme dans l'intérieur. Au bout de quelques instans, il entendit frapper à une autre porte, et craignant d'être surpris, il s'enfonça sous une arcade sombre. Il vit alors à travers une des fenêtres de la tour, une lumière bleuâtre et vacillante qui sembloit être le produit de quelqu'opération chimique, et une fumée épaisse s'éleva comme une colonne dans les airs.

L'imagination exaltée de notre héros se sentit en cet instant disposée à croire au prodige. Cette jeune personne si intéressante et si belle lui parut une malheureuse captive sous la puissance infernale d'un génie malfaisant.

Comme il étoit absorbé dans une suite de pensées qui se succédoient rapidement, la lumière reparut à la petite fenêtre, et Antonio entrevit à travers le rideau toujours baissé, une forme légère et presqu'aérienne, et bientôt après, il entendit une délicieuse voix de femme qu'accompagnoient les sons de la guitarre. Il ne respiroit pas dans la crainte de perdre un

seul mot. C'étoit une ballade dont les paroles tendres et passionnées peignoient les délices du jeune âge et le bonheur d'aimer. Le poëte déploroit ensuite la chute des Abencerrages, et appeloit la vengeance sur la tête de leurs oppresseurs. Il y avoit un accord parfait entre la musique et les paroles. Cette voix si pure sembloit être l'écho du temps passé, et comme un dernier soupir de la gloire. Antonio se sentit ému jusqu'aux larmes.

La voix cessa de se faire entendre; la lumière s'éteignit, et tout rentra dans le silence. « Elle dort, » dit Antonio. « Puissent ses songes être heureux et doux! » La lune, qui venoit de paroître derrière la montagne, répandit ses rayons argentés sur les murailles grisâtres de l'édifice, et le jeune homme s'éloigna dans la crainte d'être aperçu.

Antonio, qui n'avoit d'abord été attiré que par la curiosité, éprouva dès-lors un sentiment d'une autre nature. Une pensée habituelle le dominoit malgré lui. L'étude ne lui offroit plus de charmes, et toutes ses journées se passoient à errer dans les lieux où il pouvoit espérer de rencontrer l'inconnue. Elle ne sortoit presque jamais que pour aller à l'église avec son père. De Castros se plaçoit alors à la porte pour lui offrir l'eau bénite, politesse d'usage dans les pays catholiques; mais comme si elle eût remarqué ses assiduités, elle évita de se montrer à sa fenêtre, et notre héros fut obligé de se contenter de l'entrevoir de temps en temps, au travers du voile qui les séparoit toujours.

Un soir qu'il étoit en observation comme de coutume, il entendit un pas qui s'approchoit, et les rayons de la lune lui firent apercevoir un homme d'une taille élevée qui s'avançoit avec précaution. Il étoit enveloppé de la tête aux pieds, dans un grand manteau à l'espagnole. Des plumes flottantes sur son chapeau étoient retenues par une agraffe de diamans d'une grande beauté; et sous son manteau, il

portoit

portoit un costume riche et élégant. Il s'arrêta au pied de la tour, et commença à préluder sur la guitarre; puis il chanta une romance espagnole avec beaucoup d'expression. Sa voix étoit sonore, et son exécution facile et brillante.

L'idée qu'il étoit en présence d'un rival favorisé, vint frapper l'esprit de notre héros. « Voilà donc, » se dit-il, « à quoi aboutissent les vaines chimères dont je me suis bercé jusqu'à présent!... Mais dans le fait, quels sont mes droits sur le cœur de cette inconnue! Sais-je seulement si elle est digne d'être aimée! Allons! c'en est fait: je vais reprendre mes études avec une nouvelle ardeur. Peut-être parviendrai-je à chasser une fantaisie qui seroit sans doute fatale à mon repos. »

Cependant, loin d'être refroidi par l'aspect d'un rival, il se sentoit plus amoureux, et l'enchanteresse sembloit avoir acquis un nouveau prix. Il s'aperçut pourtant avec plaisir qu'on ne répondoit pas à l'appel du galant chevalier, et que rien ne faisoit présumer que la sérénade fût acceptée.

Il chanta encore plusieurs autres airs, avec un goût que De Castros ne pût s'empêcher d'admirer. « Reposons nos regards, » disoit-il, « encore un instant sur cet asyle de la beauté: c'est pour la dernière fois. Je ne reviendrai plus ici. Encore un moment de bonheur, s'il se peut! » et ses yeux restoient fixés sur la fenêtre sans pouvoir s'en détacher.

Il alloit s'éloigner, lorsqu'il observa dans la tour la même étrange lueur qui l'avoit déjà frappé une fois. Tout-à-coup une lumière éclatante jaillit comme un éclair à travers l'étroite fenêtre. Cela fut suivi d'une bruyante détonation, et il entendit des cris perçans dans l'intérieur du bâtiment. De Castros s'élança vers la porte, et frappa à coups redoublés. Les lamentations continuoient. Antonio, avec la force que donne le désespoir, enfonça la porte, et se précipita dans la maison. Il se trouva dans une petite salle voûtée, et la lune qui l'éclairoit à peine, lui fit découvrir un escalier qui le

conduisit dans un corridor étroit. Deux femmes effrayées accoururent à lui, et l'une d'elles se jetant à ses pieds, le supplia de sauver son père.

Ce corridor se terminoit par un escalier tournant qui conduisoit à la tour. Une porte entr'ouverte laissoit échapper des torrens d'une épaisse fumée. Antonio l'ouvrit, et se trouva dans une chambre vaste et sombre, tellement remplie d'instrumens de physique, de livres et de papiers brûlant encore, qu'au milieu de ces débris entassés et de la fumée qui le suffoquoit, il put à peine distinguer le corps du malheureux alchimiste. Il étoit étendu sans vie sur le parquet, ses vêtemens étoient déchirés et couverts de sang. Antonio le prit dans ses bras et le porta dans une pièce attenante. On le mit au lit, et l'on envoya en toute hâte, la vieille duègne chercher un médecin, tandis que la belle Inez presqu'évanouie et les cheveux épars, offroit l'image du désespoir.

Cependant les blessures du vieillard, quoique fort graves, n'étoient pas dangereuses. Il reprit connoissance, et jetant un regard effrayé sur ce qui l'entouroit, il dit d'une voix foible: « Où suis-je ? »

A l'ouïe des paroles de son père, Inez jeta un cri de joie.

« Ma pauvre enfant! » s'écria-t-il en lui tendant les bras pour la serrer contre son sein. Mais s'apercevant que ses mains étoient teintes de sang, il les retira avec effroi, et dit d'une voix étouffée.

« Ainsi donc tout est fini! Les travaux de ma vie entière sont perdus pour toujours! »

Sa fille essaya en vain de le calmer. Il tomba dans le délire. Il répétoit à chaque instant les noms de Théophraste, de Geber, d'Albertus Magnus. Il parloit du démon, de l'antre du lion détruit, et de la pierre philosophale, objet de ses recherches et de ses désirs les plus ardens. On

pansa ses blessures. D'après l'ordonnance du médecin on lui fit prendre quelques potions calmantes, et il s'endormit profondément. Antonio s'occupa alors d'Inez dont les souffrances égaloient presque celles de son père. Il tâcha de lui persuader d'aller prendre quelque repos, tandis qu'il veilleroit auprès du malade. Inez lui exprima sa gratitude par un regard dont il sentit toute l'éloquence, et elle se retira suivie de la duègne, qui se répandoit en remerciemens et en bénédictions.

De Castros laissé à lui-même réfléchit au singulier hasard qui l'introduisoit dans cette maison, et son cœur battit violemment lorsqu'en promenant ses regards autour de lui, il découvrit qu'il étoit dans l'appartement d'Inez. Il reconnut la petite fenêtre ornée de fleurs, et le rideau de mousseline, et la guitarre suspendue par un ruban au-dessus d'un crucifix. Sur une table étoit une image de la Vierge, un chapelet d'un travail précieux, et des livres de prières. Il régnoit dans cet asyle de l'innocence une sorte de pureté. Une impression douce et paisible s'y faisoit sentir; on auroit dit la demeure des anges.

Lorsque les premiers rayons du soleil éclairèrent la contrée, Inez suivie de sa fidèle duegne entra en rougissant dans la chambre du malade. Le jeune étudiant qui avoit lui-même besoin de repos, se retira après avoir obtenu la permission de revenir.

Le soir, il retrouva l'alchimiste foible et languissant; mais il crut voir que son âme souffroit bien plus que son corps. Il avoit toute sa raison; et quoiqu'il pût à peine parler, il essaya d'exprimer sa reconnoissance. Antonio cependant trouvoit dans son cœur une récompense suffisante, et bénissoit le ciel qui l'avoit rapproché d'une manière si inattendue de l'objet de son adoration secrète. Il passa une grande partie du jour avec le malade. Il revint encore le lendemain; car

il s'étoit rendu nécessaire au vieillard. Ils eurent ensemble de longues et fréquentes conversations dans lesquelles l'alchimiste montra un mélange piquant d'enthousiasme et de simplicité, d'instruction et d'ignorance des choses du monde. Le vieillard fut charmé de trouver chez Antonio la passion des sciences abstraites jointe à une chaleur d'imagination qui le firent entrer avec ardeur dans les systêmes du philosophe. Dans ces entretiens le père d'Inez oubliant ses souffrances, se levoit comme un spectre, et s'animoit d'une éloquence persuasive qui étonnoit et subjuguoit notre héros.

« Hélas ! mon fils, » lui disoit-il souvent, « la décadence de l'homme, et les souffrances auxquelles il est en bute, ne sont-elles pas des preuves irrécusables de l'importance des recherches qui nous occupent ? Pourquoi sommes-nous tourmentés par la maladie, affoiblis par l'âge et les peines de l'âme, si ce n'est parce que nous avons perdu le secret de jeunesse et de vie, comme dans les premiers âges du monde. Les travaux des Philosophes n'ont pas été, il est vrai, complètement infructueux jusqu'à ce jour ; mais la vie est si courte !......... L'homme meurt avant d'avoir atteint son but, et avec lui meurent la sagesse et l'expérience. »

Antonio fit bientôt assez de chemin dans l'affection du vieillard pour obtenir de lui les détails de son histoire.

Felix de Vasquez (c'étoit son nom) étoit originaire de la Castille. Sa famille étoit noble et considérée. Il s'étoit marié très-jeune à une femme maure d'une grande beauté. Cette mésalliance déplut à son père qui le déshérita et donna toute sa fortune à des moines avides.

Don Felix vécut long-temps ignoré dans les environs de Valladolid, et ce fut là qu'il prit le goût des sciences occultes. Il s'y voua entièrement, et son existence n'étoit pas sans douceur. Mais le malheur ne tarda pas à l'atteindre. Une fièvre pestilentielle lui enleva sa femme et plusieurs de ses

enfans. Sa fille cadette seule lui fut conservée, et cette enfant le rattacha à la vie. Cependant il ne put rester dans un lieu qui lui rappeloit de si cruelles pertes. Il s'éloigna avec sa fille et parcourut les villes les plus intéressantes de l'Italie et de l'Espagne, dans le but d'acquérir de la science et de se faire un nom. Il visita les bibliothèques et rechercha avec soin les manuscrits qui pouvoient jeter quelques lumières sur le grand œuvre qui l'occupoit. Partout il fut accompagné d'Inez dont la tendresse le dédommageoit de ses peines, et lui tenoit lieu de tout. Il se plaisoit à l'instruire et jouissoit de ses progrès.

« Maintenant, » ajouta le vieillard, « j'ai perdu toute espérance de réussir. Les travaux de ma vie entière ont été en un instant consumés par les flammes. Ma persévérance est à bout, ma santé est détruite, et je marche rapidement vers la tombe.........»

Après un silence, Antonio lui dit :

« Mon père, ne vous laissez point abattre par le découragement. Vous possédez des connoissances profondes et variées; vous avez de plus l'expérience. J'ai la passion de l'étude et le goût du travail; unissons-nous ensemble par un accord mutuel. Un pauvre étudiant n'a pas grand chose dont il puisse disposer, mais quand on a du courage et de la persévérance on réussit presque toujours. »

Vasquez se sentit ranimé par l'ardeur du jeune homme. Il accepta sa proposition, et ils commencèrent à travailler ensemble.

Durant la maladie de Dom Vasquez, Antonio avoit eu de fréquentes occasions de rencontrer Inez. Chaque jour lui découvroient de nouveaux charmes. Elle joignoit à une grâce parfaite une simplicité et une douceur de manières, mêlée d'une sorte de fierté qui commandoit le respect. Mais lorsque son père fut guéri, il la vit rarement. Elle devint

plus réservée. Elle ne lui adressoit presque jamais la parole, et tout ce qu'il obtenoit d'elle étoit un sourire et une inclination de tête.

« Je ne puis me dissimuler, » se dit Antonio, « que ma présence lui est plutôt désagréable. Elle a lu dans mes regards, et elle veut me décourager. Elle préfère au pauvre étudiant, un amant riche, élégant, un musicien habile. Et après tout, qu'ai-je à lui offrir, si ce n'est un cœur passionné ? »

Mais pourquoi cet amant favorisé ne se montroit-il pas ? Inez étoit trop pure pour être soupçonnée d'une intrigue secrète. Il y avoit là un mystère qu'il cherchoit vainement à comprendre. « Ah ! » s'écrioit Antonio, « si je voyois une fois, une seule fois, ces yeux si beaux, ce regard si expressif et si doux se fixer sur moi avec intérêt, que je serois heureux ! »

Antonio résolut d'effacer de son cœur l'image d'Inez, en se livrant uniquement à ses nouvelles études; mais tout le ramenoit à ce dangereux souvenir, et il ne pouvoit échapper au prestige de cette figure céleste et de ce doux sourire. Quelquefois, lorsqu'après beaucoup d'efforts inutiles, son attention commençoit à se fixer, les sons argentins du luth se faisoient entendre, et Antonio ne pouvoit plus rester en place. D'autres fois, au milieu d'une expérience intéressante, il tomboit dans une rêverie si profonde, qu'il perdoit en un instant le fruit de plusieurs jours d'un travail assidu. Le bon Vasquez supportoit tout avec une douceur inaltérable.

« Patience, mon fils, » lui disoit-il; « on a vu de plus grands maîtres que nous pratiquer cette vertu si nécessaire aux mortels. Il faut prendre son parti des erreurs, des accidents et des retards, car on ne rencontre que cela dans la vie. L'illustre Pontanus, le célèbre Flamel n'ont-ils pas tra-

vaillé quarante ans avant d'avoir obtenu un résultat positif? — Ce que nous considérons comme des accidens, mon cher fils, n'est que le résultat des machinations invisibles de nos ennemis. Les trésors de la nature sont environnés d'esprits malins qui s'appliquent à nous nuire. L'air même que nous respirons n'en est-il pas rempli? Ils nous surveillent et saisissent habilement l'instant où nous nous livrons à la méditation pour nous faire la guerre. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous efforcer de dégager notre âme de ses entraves, de ses affections terrestres qui lui cachent la lumière, et l'empêchent de s'élever à la contemplation de la nature et de ses mystères.

« Hélas! » pensa Antonio, « si pour réussir je dois bannir de mon cœur l'amour qui le remplit, je crains bien de ne jamais découvrir la pierre philosophale. »

Par une belle soirée d'été Don Vasquez proposa à son disciple une promenade au jardin. Ils descendirent; le vieillard s'assit sur un fragment de colonne antique, et commença à s'animer sur ses sujets favoris. La pâle lueur de la lune éclairoit les bosquets environnans. Antonio sembloit écouter les leçons de la sagese, mais la voix d'Inez qui chantoit doucement, absorboit toute son attention. Il ne put résister au désir de se rapprocher d'elle. Il suivit une allée qui conduisoit au pavillon favori d'Inez. La musique avoit cessé, et il crut entendre parler. Il s'avança sans bruit jusqu'à l'entrée du pavillon de verdure; mais quel spectacle s'offrit à ses yeux!...... Son heureux rival aux pieds d'Inez tenoit une de ses mains qu'il couvroit de baisers. Au bruit des pas d'Antonio, il se leva brusquement et tira son épée, tandis qu'Inez effrayée s'échappa.

De Castros qui ne doutoit plus de son malheur, s'éloigna, déchiré par la jalousie et la colère. « Voilà donc, « s'écria-t-il, » cet idéal de perfection que je m'étois créé dans

ma folie !...... Malheureux père ! Quel est ton aveuglement !...... Inez, Inez ! où chercher la vérité et l'innocence si tu es coupable ! »

De ce moment il résolut de quitter Grenade. « Demain, » dit-il, « je prendrai congé de Don Félix et de la perfide Inez. A quoi bon la science si Inez m'abandonne ! » Après une nuit sans sommeil, il s'achemina pour aller faire ses adieux à son maître, mais celui-ci lui témoigna tant d'amitié et de confiance, qu'il remit son projet au lendemain. Plusieurs jours se passèrent ainsi, et ses visites à la tour continuèrent. Il ne voyoit presque plus Inez. Elle avoit renoncé à ses promenades du jardin, et lorsque le hasard la lui faisoit rencontrer, elle rougissoit et sembloit éprouver de l'embarras. Antonio crut y voir une nouvelle preuve à l'appui de celles qu'il avoit déjà, et il s'indigna de l'empire qu'elle exerçoit encore sur son foible cœur.

Comme il retournoit chez lui dans la soirée, il rencontra un homme qu'à sa taille élevée, à son port majestueux, il reconnut pour son rival. Il dirigeoit ses pas vers la tour. De Castros hésita un instant à le suivre. « Allons ! » dit-il, « c'est une occasion unique d'éclaircir mes doutes. Si on le reçoit je m'éloigne pour jamais. » A la faveur de l'obscurité, il résolut de l'observer de près.

L'inconnu s'approcha de la tour avec précaution. Il fut joint par un autre individu avec lequel il causa pendant quelques minutes à voix basse. Une lumière éclairoit la chambre d'Inez dont la croisée étoit ouverte. Il régnoit un silence profond. La lumière s'éteignit. Au bout d'un moment Antonio vit son rival sortir doucement du milieu des ruines où il s'étoit caché, et à la foible clarté d'une lanterne sourde que lui remit son compagnon, Antonio remarqua qu'il se débarrassoit de son manteau ; puis il saisit une échelle légère cachée dans la verdure, l'appliqua contre la fenêtre

d'Inez, et commença à monter sans bruit. Anto
de colère alloit s'éloigner, lorsqu'un cri perçan
tendre. Plus prompt que l'éclair, De Castros
stilet des mains de l'homme resté au pied de l
lance à la croisée, et se trouve en un instant dan
d'Inez. Son rival furieux tire son épée. Ant
coup avec son stilet, il terrasse son ennemi et
profonde blessure, mais il est blessé lui-mêm
sur la tête un coup violent. Il tombe sans connoi
que son antagoniste s'enfuit.

Don Vasquez arrive aux cris d'Inez. Quel fi
en trouvant son disciple chéri étendu sans vie
dans son sang. Il le transporta dans son app
pansa ses blessures, car il avoit heureusement q
noissances en chirurgie. Il le soigna et le veilla
licitude d'un père pour son enfant chéri.

Antonio, durant plusieurs jours, fut dans le
danger. Son excellente constitution le sauva. Et
si bien soigné par le père et la fille; les regard
tachoient sur son libérateur avec tant de sym
pitié; elle lui montroit un intérêt si vrai; sa
douce lorsqu'elle le nommoit son sauveur, s
frère......! Comment de si tendres soins n'aur
guéri toutes les souffrances d'Antonio? Mais ce
le plus à le ranimer, ce fut l'explication d'Inez
val. Il l'avoit rencontrée à l'église, et suivie dans
nades. Elle s'étoit renfermée pour éviter son odie
mais il l'avoit persécutée de ses lettres et de se
La scène du jardin fut pour elle tout-à-fait inatt
dacieux attiré par la voix d'Inez avoit osé se fr
sage jusqu'à elle, et lui déclarer sa passion. E
choit d'avoir négligé d'en parler à son père, ma
craint de lui donner du chagrin et de l'inquié

Antonio lui demanda si elle connoissoit le nom de son persécuteur. Elle lui répondit qu'on l'appeloit Don Ambrosio de Loxa. De Castros le connoissoit de réputation pour un effronté libertin, habile dans l'art de tromper et de séduire, plein de persévérance dans la poursuite de ses plaisirs, violent et implacable dans ses ressentimens. Antonio trembla en songeant aux dangers qui environnoient encore Inez, car Don Ambrosio étoit riche et puissant.

Lorsqu'Antonio fut en convalescence, il descendit au sallon, jadis la chambre de parade. Le parquet de marbre, les murs recouverts en partie de riches tentures, les sièges dorés et revêtus de brocard terni par le temps, l'épée, seul héritage de ses ancêtres qui fut restée intacte à Don Vasquez, tout dans cette habitation présentoit un contraste frappant entre l'ancienne magnificence et la pauvreté présente. Combien ces objets sur lesquels un esprit superficiel et léger auroit pu jeter une teinte de ridicule, paroissoient délicieux à notre héros! quel charme avoient pour lui ces momens passés auprès d'Inez! Quelquefois elle chantoit pour le distraire; Antonio se hasardoit lui-même à l'accompagner. Jamais philosophe n'avoit tenu une guitarre avec plus de grâce, ni joué avec plus de goût et d'expression.

Cependant notre bon et savant alchimiste ne voyoit et n'entendoit rien à tout cela. Sa pensée n'alloit pas au delà du grand elixir et de la pierre philosophale; et quant à l'amour, s'il l'avoit une fois éprouvé, il en avoit depuis long-temps oublié les effets. Il supposoit Antonio trop absorbé par ses études pour songer à sa fille. Il ne l'entretenoit donc que de ces auteurs immortels dont les noms étoient devenus indifférens à son disciple depuis qu'il pouvoit lire dans les yeux d'Inez et faire dans son cœur des découvertes bien autrement intéressantes pour lui. Ils ne

n'étoient rien dit encore, mais ils s'entendoi
Enfin Antonio, dont la santé étoit rétablie, n'a
prétexte pour rester chez Don Vasquez. Il retou
Grenade, non sans inquiétude sur Inez.

Un soir ils se promenoient ensemble dans un l
par les Maures le Palais des plaisirs, maintenant
la solitude et au silence, car un couvent de
remplacé la demeure d'une Reine aimable et puis
son triste et monotone de la cloche qui appeloit l
la prière se fit entendre, et ils éprouvèrent tous
fond sentiment de mélancolie qui ressembloit à
funeste. Ce fut en cet instant qu'Antonio entraîné
sion, osa pour la première fois dire à la trembl
que ses yeux seuls lui avoient révélé. Il parla ave
mais avec franchise. Il étoit pauvre, il ne le
Mais le cœur d'une femme sensible ne calcule pa
l'or n'étoit rien aux yeux d'Inez. Elevée dans
loin du monde et de ses faux plaisirs, elle
bonheur dans la simplicité et dans un échange
douces. Inez étoit la candeur même, et quelques
rent pour faire comprendre à l'heureux Antonio
aimé.

(*La suite au Cahier prochain.*)

---

# ÉDUCATION.

## Quelques réflexions sur les Instituts d

La plupart des observations qu'on a publiées
blissemens d'Hofwyl, montrent que le but de
n'est point encore complètement apprécié. Les
*vétiques* dans un morceau récent, considèrent ce
comme liée à la grande crise politique que l'Eu
C'est là une fausse vue de l'objet; et quelqu
aideront à le faire sentir.

Il est des besoins de l'humanité qu'on peut consi
universels, comme tenant à l'essence même de
tion humaine, comme placés dans une sphère su
accidens et aux formes politiques, lesquelles s
selon les temps et les lieux. C'est la religion
qui pourvoient à cet ordre de besoins.

Il n'existe aucune forme de gouvernement p
il ne soit avantageux que les sujets soient religi
laborieux, amis de l'ordre et de la paix. Le cl
dans son véritable esprit, prépare de tels hom
vie pratique, et cela indépendamment des insti
lesquelles ils sont appelés à vivre.

La cause la plus influente des perturbation
de nos jours, se trouveroit, sans doute, dans l
numérique des individus qui dominés par leurs
par leurs passions, s'affranchissent de la loi mora
tianisme.

La classe indigente est, dans tous les pays, l

breuse ; et toutes les fois que des agitations politiques font entrevoir aux pauvres la possibilité d'obtenir la propriété sans travail, les passions et les intérêts de la masse ignorante entrent en fermentation, et menacent l'existence même de l'état social.

Il est donc d'une souveraine importance de viser, dans l'éducation de la classe la plus nombreuse, à former des hommes pénétrés de la doctrine et de la morale chrétienne, façonnés aux habitudes de travail et de subordination, instruits à pourvoir à tous leurs besoins, par une intelligence développée, et par une industrie active. Enfin, il n'importe pas moins au maintien de l'ordre établi, quel qu'il soit, de régler l'éducation du peuple de manière à faire aimer à chaque individu la profession à laquelle la Providence semble l'avoir destiné.

Voilà les considérations qui ont été présentes à Mr. de Fellenberg, lorsqu'il a conçu le projet de ses instituts. L'éducation qu'il se proposoit de donner à chaque classe devoit être subordonnée au but de former des citoyens paisibles et soumis aux lois, en même temps que des hommes religieux, moraux et utiles. Il vouloit prouver par des faits, qu'une telle entreprise n'avoit rien de chimérique; qu'elle ne pouvoit rien avoir de dangereux; enfin qu'elle devoit se concilier tous les vœux des hommes de bien, comme elle méritoit la faveur et l'appui de tous les gouvernemens.

Long-temps l'opinion a flotté incertaine; long-temps les conjectures de la légèreté et de l'ignorance se sont propagées et combattues, sur un sujet que chacun traitoit sans le connoître. Les passions politiques, qui dénaturent tout et cherchent à profiter de tout, se sont mêlées à la discussion. Enfin la vérité, que le temps amène toujours, dissipe aujourd'hui les nuages du doute. Hofwyl a pris, par le succès, une consistance que rien ne peut désormais ébranler. Toute-

fais certains préjugés subsistent encore contre u
essentiellement conforme à la nature de l'hom
condition dans la société. C'est à les comba
éclairer ceux qui aiment et cherchent le vrai, q
tinons ces réflexions.

On trouve dans la troisième livraison des *Feui*
(année 1810) une analyse des moyens que l'ag
tionelle fournit pour accomplir les vues de l'Ins
y est considérée dans ses ressources pour la
l'homme, et pour le développement de son intel
pliquée dans la sphère de cette première indus
ples civilisés.

Dès l'année 1798, Mr. de F. avoit publié
l'éducation nationale en Suisse. En 1809, il s
sur ses vues finales, dans la seconde partie des *I*
*nomiques*. Il a développé, dans la quatrième livi
mêmes Feuilles (année 1813) les rapports de l'
avec les besoins de l'éducation helvétique. Il a fait
en 1819, dans sa *Déclaration à ses collaborateu*
manière les études savantes devoient concourir
se proposoit. Enfin en 1822, il a publié ses
fait connoître sa marche pour l'instruction relig
institut.

Tant de professions explicites pendant le co
cinq années, montrent assez, lorsqu'on les ra
faits, que Mr. de Fellenberg destinoit ses i
prouver ce qu'il est possible de faire, pour la
bonheur des sociétés, par une éducation vraimen
et par le développement complet des facultés d
dans leurs rapports avec ses besoins et avec se

Quelle que soit la condition dans laquelle
trouve placé par la fortune, il faut avant tout, q

cation lui apprenne à se suffire, à pourvoir à sa subsistance, et à respecter les droits de ses semblables.

La partie d'instruction et de pratique qui a rapport aux moyens de placer un individu quelconque au-dessus du besoin, doit donc toujours cheminer d'accord avec l'enseignement religieux, et l'exercice de la morale chrétienne. Pour fonder solidement la probité de l'homme de peine, il faut le placer au-dessus des redoutables tentations de la faim. Les lois protectrices de la propriété semblent deshériter le pauvre, et traiter en ennemi celui qui ne possède rien. L'édifice social est construit de telle sorte que l'indigent n'y est que toléré; et lorsque le prolétaire est parvenu à l'âge d'homme, sans avoir un moyen assuré de gagner sa vie, lorsque la détresse et la nécessité le pressent, c'est bien vainement que l'on compteroit sur les principes religieux et sur les barrières morales, pour le maintenir dans le respect des droits d'autrui. La crainte des châtimens, triste et toujours insuffisante ressource! demeure la seule garantie de l'ordre et des lois, là où la masse des individus est habituellement dans un état de privations et de besoins; là où elle est portée à la haine contre les riches, par l'envie qu'ils font naître; là où la nature des choses dispose cette masse souffrante à regarder le code de la morale et de la justice comme un retranchement derrière lequel les heureux du siècle se mettent à l'abri.

Tout homme qui naît dans l'indigence, mais sain de corps et d'esprit, a reçu un capital personnel de forces à exploiter: c'est la seule propriété sur laquelle Dieu a assigné l'entretien de sa vie entière. Aidons, pendant le cours de l'enfance et de la première jeunesse, à la culture soignée des facultés physiques et de l'intelligence, nous assurerons aux plus pauvres une vie heureuse, à la société des citoyens utiles, aux gouvernemens des hommes attachés à l'ordre public par le lien de leur intérêt.

On a vû souvent de grandes entreprises annoncées avec éclat, brillantes dans leur théorie, et qui n'ont eu aucun succès réel. Il n'y a pas bien long-temps que l'on peut juger les Instituts d'Hofwyl sous le rapport de la pleine réussite. Il a fallu des années pour amener à maturité les fruits de l'éducation populaire, comme pour faire juger l'ensemble d'un système d'instruction dans lequel on se proposoit un grand développement par rapport aux sciences et aux arts. On ne doit donc pas s'étonner si le gouvernement de Berne, distingué de tout temps par sa sagesse, a mis tant de mesure et de précaution dans la manifestation de l'intérêt qu'il accordoit à cette entreprise.

Nous allons retracer ici les principes qui ont dirigé Mr. de Fellenberg dans l'établissement et le régime de son école rurale en particulier : les faire généralement comprendre et en démontrer les effets, c'est acheminer d'autres créations de ces pépinières intéressantes.

Le premier but de cette éducation des gens de la campagne, c'est de leur faire aimer la condition dans laquelle le ciel les a placés. Il faut que le simple cultivateur se trouve heureux par l'emploi de ses facultés dans le cercle qui lui est tracé; il faut qu'il aît une existence rationelle, que l'emploi de son intelligence se lie toujours aux idées morales et religieuses; que ses développemens sous ces divers rapports soient simultanés; enfin que la formation du caractère, du jugement et de l'intelligence, les habitudes de sociabilité, l'exercice des vertus chrétiennes, cheminent de pair avec l'acquisition des connoissances, et le perfectionnement graduel des facultés dont l'application est usuelle.

Tous les objets matériels qui se présentent journellement aux élèves dans la culture des champs, sont mis à profit pour leur développement. Les plantes, les animaux, les terres, les pierres, les phénomènes de la végetation, à

toutes les opérations de la nature qu'ils ont sans cesse devant les yeux, sont signalées à leur attention. Ces objets et ces phénomènes sont le texte habituel des conversations du maître avec les enfans. Il leur apprend à considérer chaque chose sous ses faces diverses, à ne point se contenter des aperçus passagers, à fortifier sans cesse leur capacité d'observer, de comparer et de réfléchir.

S'agit-il, par exemple, de l'examen des diverses natures de terres, en divers champs? On les accoutume à les considérer sous le rapport des proportions des élémens qui les composent, proportions qui leur sont démontrées par l'analyse chimique. On leur fait observer les différences de la pesanteur des divers sols, de leur capacité d'attirer et retenir l'humidité, de se pénétrer plus ou moins promptement de la chaleur des rayons du soleil et de la conserver. On leur fait remarquer combien la force de cohésion varie d'une terre à une autre, soit dans l'état de sécheresse, soit dans l'état d'humidité, selon la nature et les proportions des composans du sol. Enfin, la disposition à se durcir ou à se déliter, par l'action de l'air, des gelées et des pluies, est également un objet d'observation pour les élèves.

Dans l'étude des végétaux, on ne se borne point à une classification stérile, qui ne seroit qu'un exercice de mémoire. On leur fait considérer les plantes sous les rapports physiologiques; on leur démontre l'usage et l'action des racines dans le sol, et des feuilles dans l'atmosphère, relativement à la nutrition; on leur fait suivre les développemens graduels du germe, de la croissance, des fleurs et des fruits; on leur fait remarquer l'aptitude plus ou moins grande de chaque sol à faire prospérer tel ou tel genre de plantes, et la manière la plus avantageuse de faire succéder les récoltes les unes aux autres, pour que la réussite de chacune soit un garant du succès de celle qui doit suivre.

On fait observer aux enfans de quelle manière le sol s'épuise, et comment il répare sa force végétative, par les engrais. On leur montre que le poids d'une récolte ne donne pas toujours la mesure de l'épuisement qu'elle cause à la terre; que certaines plantes soutirent de l'atmosphère, par leurs feuilles, une grande partie de leur substance; que les semences oléagineuses et céréales ne peuvent parvenir à maturité sans enlever à la terre des sucs nourriciers que les fumiers doivent remplacer. On les occupe de l'analyse des engrais; de leur efficace comparée, de la manière de les préparer et de les appliquer, pour tirer le plus grand parti de leur influence.

On démontre aux élèves l'importance de la division et de l'ameublissement du sol par la culture; l'application la plus convenable des divers instrumens destinés aux opérations mécaniques. On leur fait comprendre que la force végétative, augmentée par les engrais, feroit prospérer les mauvaises herbes, au détriment des moissons, si un travail assidu ne maintenoit la terre dans un état de propreté indispensable au succès; enfin on leur explique comment les récoltes qui ombragent complètement le sol, secondent et facilitent les travaux pour la destruction des plantes nuisibles.

Le genre, la variété et l'étendue de pareils sujets, que la pratique et les applications de chaque jour rendent familiers, en font une admirable étude pour fortifier l'attention, l'intelligence, la mémoire, le jugement des élèves; et les rapports évidens de tels sujets avec la puissance et la sagesse divines, les occasions de tourner vers le ciel la réflexion et la reconnoissance des enfans, fournissent à l'instituteur des moyens efficaces de cultiver en eux le sentiment religieux.

La nature offre en abondance les ressources les plus propres à former les enfans à l'art d'observer; car dans l'exploitation de cette mine inépuisable de merveilles, la curiosité

et l'admiration se prêtent un secours mutuel, et développent la capacité de coordonner les objets d'après leurs analogies et leurs différences. L'étude raisonnée des œuvres du Créateur et du Conservateur de l'Univers, donne nécessairement une impulsion religieuse, directe et forte. L'élève ne peut manquer d'être frappé du contraste qui existe entre les œuvres bornées de l'homme, et les produits illimités de ces énergies puissantes de la Nature, de ces combinaisons infinies dont il entrevoit le jeu et l'action, qui confondent son intelligence, et qui le portent à rendre un humble hommage à son Dieu.

L'expérience a démontré qu'il est utile de cultiver, chez les enfans, l'art de l'observation, par le secours du microscope. C'est un moyen facile de les initier dans un monde nouveau, et de leur faire connoître la perfection de tout ce qui sort immédiatement des mains du Créateur. Pour fortifier l'admiration pieuse des élèves, et rendre leurs impressions plus durables, il convient de passer quelquefois de l'examen des plus petits objets, à la contemplation des grands phénomènes de la nature. La vue du firmament étoilé, la conception générale du système de l'Univers, ont plus d'effet sur l'imagination, lorsqu'ils succèdent immédiatement à l'observation des nombreux témoignages de la sagesse et de la bonté de Dieu jusques dans les moindres détails de la création. C'est par de tels rapprochemens, ménagés avec intelligence, que l'esprit des enfans est vivement frappé de l'unité des vues et de la diversité des moyens qui règnent dans ce grand ensemble. C'est dans de telles méditations que leur cœur s'ouvre à la gratitude et à la confiance pour ce Dieu dont la puissance et la bonté sont également sans limites.

Enfin nous devons faire remarquer, relativement aux habitudes pieuses, que la vie simple, laborieuse et réglée,

d'une petite communauté dont tous les membres apprennent à s'aimer et à s'entr'aider, favorise singulièrement la pratique de cette morale chrétienne qui leur est déjà habituelle quand l'enseignement des vérités de la religion vient fixer leur conviction, et déterminer leurs devoirs.

Tout ce que Mr. de Fellemberg avoit projetté, il l'a fait; ce qu'il avoit espéré, il l'a obtenu. Il a prouvé que les dernières années de l'apprentissage du jeune homme remboursoient les avances faites pour l'enfant; et que le sujet né dans l'indigence, entroit, à vingt-un ans, dans la carrière sociale, muni d'instruction, de talens et de force, pour se suffire à lui-même et pour être utile à ses semblables, sans avoir rien coûté à la communauté.

L'éducation est incontestablement le plus puissant de tous les moyens d'influer sur l'esprit des masses; et c'est le seul dont les effets soient durables. Sans doute que pour apprécier les résultats pratiques d'une éducation pareille sur une nation entière, il faudroit la volonté persévérante d'un gouvernement, et le secours du temps. Mais le raisonnement indique assez quel changement complet s'opérera ainsi dans les dispositions et les habitudes du peuple des campagnes. Des paysans élevés dans l'ignorance, grossiers dans leur langage, souvent vicieux dans leurs goûts et dans leurs récréations, nourris de préjugés, esclaves de la routine, incapables de saisir aucune idée générale d'utilité ou de perfectionnement, livrés tour-à-tour à un travail forcé, à l'intempérance et à la torpeur; condamnés à une vie misérable, et n'échappant aux inquiétudes du besoin que par une imprévoyance stupide: voilà de quoi se compose la grande masse des nations d'Europe. Les crises publiques de nos jours ont assez montré combien de tels élémens de la société rendoient les révolutions faciles et funestes.

Que l'on suppose, au contraire, la grande pluralité des habitans des campagnes, religieux par leurs principes, moraux par leurs habitudes, attachés à une profession où la concurrence ne produit que de l'émulation, qui paye toujours l'intelligence et le travail, où l'ordre et l'activité font le succès, et qui, par sa nature, maintient l'homme dans la route du bien; que l'on suppose une agriculture raisonnée, méthodique, qui procure l'abondance à l'Etat et l'indépendance à l'individu; qu'on se représente enfin la probité, les mœurs, la soumission aux lois, régnant ainsi dans la population laborieuse de tout un pays; et qu'on se demande si l'on pourroit imaginer, pour les institutions politiques, des garanties de stabilité et d'ordre plus complètes et plus satisfaisantes.

Ce que peut faire un individu isolé, quels que soient son génie et son caractère, est toujours peu de chose comme résultat; mais c'est beaucoup comme exemple et comme modèle. Quand il a donné des preuves matérielles et irrécusables de la justesse de ses vues et de ses combinaisons, il a fait tout ce qu'il est donné à un homme de faire. C'est aux gouvernemens qui disposent du sort des nations, à s'emparer de cette idée féconde. Une tendance salutaire se fait remarquer aujourd'hui vers l'amélioration du sort du pauvre par les ressources de l'agriculture. Les admirables établissemens de la Hollande et des Pays-Bas, montrent déjà ce qu'on obtient, quand on peut disposer de terres incultes et de bras valides. Qu'on joigne à l'attrait de la propriété gagnée par le travail, l'intelligence, la réflexion, la probité, que donne l'éducation rurale imitée d'Hofwyl, et on aura opéré la régénération des mœurs et des habitudes sur une portion bien intéressante de la société. Les germes du bien se répandront alors de proche en proche; l'instruction et l'exemple pénétreront la masse laborieuse de toute la com-

munauté; et ceux qui auront conduit une telle jusqu'à ses derniers résultats, auront acquis des mortels à la reconnoissance des hommes.

---

## HISTOIRE.

FLUTHEN UND UEBERSCHWEMMUNGEN. LES DÉLUGE tiré de l'*Asia polyglotta* de Jules *Klaproth*. P Schubart, rue Choiseul, n.° 4; 1823 1 vol. i un atlas glottique.

---

L'OUVRAGE duquel nous tirons l'extrait suivant, e spécialement à des recherches sur les langues a et offre des matériaux précieux à tous ceux qui de l'étude de la philologie générale. Les nombreu de l'Asie y sont classés par familles. Des vocabul paratifs fort étendus montrent les analogies et l blances des langues diverses. Une carte glottique à l'ouvrage, présente un tableau curieux du m familles philologiques, de leurs rapports géograph l'étendue de leurs différens domaines. Il seroit à dé travail analogue fût entrepris pour les autres monde. Les progrès étonnans qu'a faits la philol rale depuis le commencement de notre siècle, fo que cette étude conduira bientôt aux résultats qu'on en peut attendre pour l'histoire primitive de et pour celle du développement progressif de l' main.

Outre la partie philologique, l'*Asie Polyglotte*

trois dissertations. La première sur *l'authenticité des historiens asiatiques ;* la seconde sur *les déluges*, et la troisième sur *la vie de Boudda d'après les traditions des Mongols.* Nous donnons ici un extrait de la seconde, en nous réservant de revenir peut-être sur les autres.

Les traditions des peuples de l'Asie occidentale et méridionale s'accordent à reconnoître que la race primitive des hommes a été presqu'entièrement détruite par un déluge. Quelques individus seulement, échappèrent au désastre. Ils se réfugièrent dans un vaisseau, que les flots, en se retirant, déposèrent sur le sommet d'une montagne, d'où ces hommes, après la catastrophe, descendirent de nouveau dans la plaine.

Dans le récit de Moïse, cette montagne est appellée *Ararat*; c'est sans doute l'*Ararat* de l'Arménie, situé au midi de l'Araxes, et dont les sommets sont couverts de neiges éternelles. Les habitans du pays prétendent qu'on y voit encore les débris de l'arche de Noé. Les peuples du Caucase racontent que le vaisseau s'arrêta d'abord sur la pointe du mont *Elbrus*, à la source du *Kouban*, et que delà il fut porté vers l'Ararat. Au Tibet, le couvent de *Buddala*, dans le voisinage de *Lah'sa*, est situé sur une montagne élevée, dont le nom signifie encore : *porte-vaisseau* ou *arche*. Enfin Humboldt a reconnu même en Amérique la tradition du déluge et de l'arche qui s'arrête sur le sommet d'une montagne.

Il est très-remarquable que le récit de Moïse se retrouve chez les Indous, avec presque toutes les circonstances accessoires, de sorte qu'on peut en conclure, avec assez de certitude, que les deux traditions sont sorties d'une même source.

L'année solaire des Indous se compose de 360 jours. Cent

années solaires font la vie d'un homme; mais pou
inférieurs une année solaire est comme un jou
années solaires sont comme une seule année.

La période ordinaire du monde se divise en q
savoir :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Krita-juga* | 4,800 | ann. des dieux infér. | 1,728,0c |
| *Tritá-juga* | 3,600 | *Idem* | 1,296,0 |
| *Dw'apar-juga* | 2,400 | *Idem* | 864,0c |
| *Kali-juga* | 1,200 | *Idem* | 432,00 |

L'an 1822 de notre ère, est l'année 4923 du
dont la première année correspond à l'an 3101
Cette période ordinaire du monde est appellée
et comprend 12,000 années des dieux inférieurs, ou
années solaires. Mille *Sadir-juga*, ou 12,000,0c
des dieux inférieurs (4,320,000,000 années solaire
pour Brahma que comme un seul jour, du mat
Ce jour de Brahma est appellé *Dîna-Kalpa* et cc
la nuit, 24,000,000 d'années des dieux infér. (8,64
d'années solaires). Pendant cette nuit Brahma
dans le sommeil, et alors la terre est inondée p
*pralaya*, ou *le déluge jusqu'au jour.*

Ces calculs absurdes sont poussés plus loin e
qu'aux cent années qui composent la vie de Bra
nous abandonnons ici les jeux arithmétiques de
pour en revenir à cette tradition d'un déluge
que nous retrouvons aussi chez les Grecs. C'est
prouve un passage de *Censorinus* (*de die natal*
où il est parlé de l'année qu'Aristote appelle *la p*
Cette année s'achève lorsque le soleil, la lune
les se retrouvent ensemble dans le même signe
été placés autrefois. L'hiver de cette grande ann
pellé Κατακλυσμὸς, l'inondation, le déluge ;
le nom d'ἐκπύρωσις, la conflagration, l'incendie

Dans ces périodes alternatives, le monde est tour-à-tour soumis à l'action de l'eau et du feu.

Voici maintenant ce que les Indous racontent du déluge le plus récent, qui détruisit presque tout le genre humain.

Pendant que Brahma étoit plongé dans le sommeil, un géant appelé *Haja-Griva* déroba les Védas, ou les quatre Livres sacrés qui renferment la parole de Dieu; le genre humain privé de la divine doctrine, se corrompit bientôt entièrement, à l'exception des sept *Rischi* et de *Satjawrata*, roi de *Drawira*. Alors *Vischnou* résolut de détruire par un déluge la race corrompue des humains.

Un jour que le roi *Satjawrata* se purifioit dans le fleuve *Kirtamala*, il saisit par hasard un petit poisson, qu'il voulut aussitôt rejeter dans les eaux. Mais le poisson, se mettant à parler, s'adressa à lui en ces termes: « O Roi, qui es l'ami des opprimés, pourquoi me laisserois-tu dans ce fleuve où je suis entouré de monstres qui m'inspirent une frayeur continuelle? » Le pieux *Satjawrata*, étonné de ce prodige, et soupçonnant quelque transformation miraculeuse, mit dans un petit baquet, le poisson qu'il avoit pris. Mais celui-ci grandit si rapidement, que le roi ne sachant plus où le mettre, résolut de le faire porter dans la mer. S'adressant alors au poisson miraculeux, il lui dit, qu'il reconnoissoit en lui le maître de l'Univers, qui, par pitié pour son serviteur, se manifestoit à lui sous la forme des habitans de la profondeur, et il le supplia de lui faire connoître quelle étoit la cause de cette transfiguration.

Alors le maître de l'Univers répondit: « Je suis *Vischnou*, l'objet de ton culte. La vénération que tu me témoignes et ton amour pour tous les êtres vivans, me sont agréables. Ecoute donc ce que je vais t'annoncer. Dans sept jours finira le *Dina-Kalpa*. Il se fera une grande révolution dans l'Univers; la mer inondera la terre, et les trois mondes

seront engloutis dans l'océan de la mort. Tous les hommes qui m'ont offensé périront. Mais j'ai résolu de te sauver, toi et les sept *Rischi*. Soyez préparés à cette catastrophe: je vous enverrai un vaisseau de construction merveilleuse. Tu le rempliras de toute sorte de fruits, de racines et de graines, et tu t'y enfermeras avec les sept hommes saints, et avec des couples des divers animaux privés de raison. Le vaisseau te portera sur les flots, et tu seras en sûreté sur un océan sans bornes, et sans lumière, car le soleil et la lune perdront leur éclat. Je vous protégerai contre tous les périls...........................................

.........................................................................

Après que le poisson eut ainsi parlé, il disparut. Satjawrata, obéissant à l'ordre de Vischnou, fit provision de toute espèce de fruits et de semences, pour en repeupler la terre après le déluge. Et à la fin du septième jour, (Gen. VII. 4.) les écluses du ciel furent ouvertes, les nuages se répandirent en torrents, la mer sortit de ses limites et toute la terre fut inondée. *Satjawrata* et les sept *Rischi* entrèrent dans le vaisseau, qui, protégé par Vischnou, erra sur les flots. Lorsque les eaux se furent retirées, le roi et ses compagnons sortirent du vaisseau, et rendirent grâces à Dieu qui les avoit sauvés. Brahma se réveilla, et commença de nouveau à peupler le monde. Vischnou, toujours sous la forme de poisson, tua le géant Haja-griva, lui enleva les Védas et les restitua à Brahma.

Qui ne reconnoîtroit, dans cette tradition, le récit du déluge de Noé? La surface de notre globe offre des traces évidentes d'une grande inondation; les débris des races d'animaux que ce déluge a engloutis en sont une preuve irrécusable. Mais quelle fut l'époque de cette catastrophe? Il est plus difficile de répondre à cette question: elle n'a jamais été résolue d'une manière satisfaisante.

Examinons d'abord le récit de Moïse. Le Pentateuque nous a été transmis sous trois formes diverses. Nous le possédons dans le texte *hébraïque* qu'a suivi la Vulgate; dans le texte *samaritain*, qui n'est que l'hébreu écrit avec d'autres caractères, et qui diffère souvent du premier; enfin, dans la version grecque des Septante, qui fut faite trois siècles avant notre ère, et qui présente des différences encore plus marquées. Si l'on entreprend un calcul basé sur la durée de la vie des neuf patriarches qui vécurent avant le déluge, et qu'on y ajoute les 600 ans qu'avoit Noé lors de cette grande catastrophe, on obtiendra, d'après les trois textes, trois résultats différens.

| Texte hébreu. | Texte Samaritain. | Septuaginta. |
|---|---|---|
| 2348 avant J. C. | 3044 avant J. C. | 3716 avant J. C. |
| | Différ. d'avec le texte hébreu. 696 | Différ. d'avec le texte hébr. 1368 ans. |

Le célèbre Kennicott, qui s'étoit occupé, pendant plus de trente ans, de la critique du texte hébreu et de la comparaison des manuscrits, exprime, dans sa dissertation générale sur l'Ancien Testament, l'opinion que ce texte a été corrompu de propos délibéré. Des raisons que nous allons donner, nous font adopter l'opinion de Kennicott, pour ce qui concerne le texte hébraïque du Pentateuque. On y reconnoît évidemment des traces d'une influence étrangère dont la tendance est de raccourcir l'espace de temps écoulé depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ.

Quant à la version des Septante, qui nous garantit que nous la possédons encore dans sa pureté primitive? On y reconnoît une tendance différente: celle d'alonger le même espace de temps, et cela avec si peu d'adresse, qu'il en résulte des contradictions. C'est ainsi que, selon la version des Septante, *Methusalah* auroit encore vécu quinze ans après le

le déluge, ce qui est contraire au récit de la
7 et 13, où il est dit, qu'il n'y eut de sauvés c
femme, ses trois fils et leurs femmes, en to
sonnes, comme chez les Indous, Satjawrata et le
lards.

La sollicitude des Juifs pour raccourcir le te
jusqu'à Jésus-Christ, et celle des Chrétiens pou
semblent s'expliquer par une ancienne tradition,
quelle le véritable Messie ne devoit venir au monde q
après la création. Les Juifs retranchoient, les Chr
toient. Ces derniers intercalèrent même la mentio
triarche *Kaïan*, petit-fils de Sem, dont les texte
samaritain, ne parlent point. Le texte samaritain
ainsi mériter le plus de confiance, puisque les
n'avoient aucun intérêt à reculer ou avancer l'ép
création du monde. Suivant ce texte, le délug
3044 ans avant J.-C.

L'année de notre ère 1822, est l'année 4923 du
âge des Indous, du *Kalijuga*, dont le commenc
respond à l'an 3101 avant J.-C. La révolution de
qui a précédé cette époque est sans doute le m
dont parlent Moïse et les Indous. Dans une somm
ans, calculée d'après la durée des vies successives
nombre d'individus, il est facile de concevoir que
sept années soient perdues par l'omission des fractior
tité. La chronologie indienne s'accorderoit ainsi
du texte samaritain. Mais ce qui est plus remarc
core, c'est que cette même époque s'accorde aussi
culté avec la chronologie chinoise. Les annales
de la Chine ne parlent pas, il est vrai, d'une ma
précise d'un déluge universel, mais elles raconter
temps de *Fou-chi*, (c'est-à-dire, environ 3100 ans a

ère), un rebelle nommé *Koung-koung*, causa une grande inondation (1).

Nous vivons maintenant dans la 19.e année du LXXV cycle chinois de 60 ans. La première année de ces cycles qui fut la 61.e du règne de l'Empereur *Chouang-ti*, correspond à l'an 2637 avant J.-C. D'après les meilleurs historiens, trois Empereurs précédèrent *Chouang-ti*, savoir, *Niu-koua*, *Schin-noung* et *Fou-chi*, et ce dernier est regardé comme le fondateur de l'empire. Si maintenant l'on additionne les années des règnes de ces trois Empereurs et qu'on y ajoute les soixante premières années du règne de *Chouang-ti*, et 2637 ans avant J.-C., on obtiendra l'époque suivante comme celle de la fondation de l'empire chinois.

| | | |
|---|---|---|
| Fou-chi régna ................. | 115 | ans. |
| Schin-noung.................. | 140 | — |
| Niu-koua .................... | 130 | — |
| Chouang-ti, avant les cycles .... | 60 | — |
| Première année du premier cycle.. | 2637 | — avant J.C. |
| En tout | 3082. | |

(1) *Kung-kung* paroît être une personnification du mauvais principe. Il disputa la souveraineté à *Tchouan-chio*, , et dans sa fureur, il frappa de sa corne la montagne *Pau-djeu* avec une telle violence, que les colonnes qui portoient le ciel furent brisées, et que les liens de la terre se rompirent. Le ciel tomba du côté du Nord-Ouest, et au Sud-Est la terre fut fendue. C'est ce qui causa la grande inondation. — Cette tradition ne peut-elle pas se rapporter à la catastrophe qui fit un désert de l'Asie centrale au Nord-Ouest de la Chine, et qui détruisit au Sud-Est un continent, dont les îles de la mer du Sud semblent être les débris? (A)

Nous avons donc trois époques remarquables et presque concordantes.

| Déluge de Noé d'après le texte Samaritain. | Déluge Indien et commencem. du Kali-juga. | Fondation de l'Empire chinois. |
|---|---|---|
| 3044 av. J. C. | 3101 av. J. C. | 3082 av. J. C. |

Si l'on prend la moyenne de ces trois quantités:

3044
3101
2082 | 3
9227 | 3076

On obtiendra, comme époque du déluge, l'an 3076 avant J.-C.

Outre ce déluge universel, l'histoire a conservé le souvenir de plusieurs inondations partielles.

Censorinus dit: « Je parlerai maintenant de l'époque que » Varron appelle *historique*. Cet auteur admet trois périodes. » La première s'étend de l'origine du genre humain jusqu'au » premier déluge; elle est appelée l'*obscure* (*adelon*). La se» conde, qui porte le nom de *mythique*, à cause des fables » qu'elle renferme, comprend le temps écoulé depuis le dé» luge jusqu'à la première Olympiade. La dernière s'étend » jusqu'à nos jours et se nomme l'*époque historique*. On ne » sait rien de la première période. La durée de la seconde est » estimée à 1,600 ans; savoir, du premier déluge, appelé » *Erogitium*, jusqu'au règne d'Inachus, 400 ans; et de là » jusqu'à la première Olympiade, à-peu-près 1,200 ans (1).»

La suite des Rois d'Argos, d'Inachus à Stenelos, comprend, selon Kastor dans Eusèbe, 382 ans. Si l'on ajoute ce nombre à 1511 avant J.-C. (lorsque Danaus arriva dans la Grèce)

(1) Censorinus de die natali. cap. 21.

on trouvera l'année 1893 avant J.-C., comme première année du règne d'Inachus. En ajoutant encore les 400 ans dont parle Censorinus, on verra que la date du déluge dont il fait mention, est 2293 ans avant J.-C.

Pour distinguer cette inondation du déluge de Noé, nous lui donnerons le nom chaldéen de *Taphna* ou *Typhon*.

Dans le même temps que le Typhon ravageoit l'Asie occidentale, la partie du nord de la Chine qui touche à la mer fut envahie par une grande inondation. Ce déluge paroît avoir été causé par l'entassement des sables aux embouchures des grands fleuves. La même cause fait, encore aujourd'hui, déborder souvent le *Chouang-cho* ou fleuve jaune. Un coup-d'œil jeté sur la carte de la province *Kiang-nan*, montre que le pays qui avoisine la mer est très-plat, et coupé d'un grand nombre de fleuves et de lacs. La fertilité extraordinaire du terrain peut faire présumer qu'il a été formé par les atterrissemens des fleuves, puis ensuite desséché par le système de digues et de canaux, que les Chinois ont porté à un haut degré de perfection.

Voici ce que racontent les annales chinoises sur cette inondation.

« Dans la 61.e année du règne de l'Empereur *Jao* (2297 » avant J.-C.) le débordement des eaux causa des grands » ravages. L'Empereur tint conseil avec les grands de l'em- » pire, et il fut résolu de charger *Kuen* de faire écouler les » eaux. *Kuen* travailla sans succès pendant neuf années, et » il fut puni par un emprisonnement perpétuel. Son fils *Yu* » le remplaça, et dix-neuf ans plus tard, il parvint à faire » écouler les eaux, ce dont il fit son rapport à l'Em- » pereur. »

*Meng-dsü*, écrivain chinois qui vécut 500 ans avant notre ère, donne quelques détails sur cette même inondation.

« Dans le temps de *Jao*, les eaux oc
» grandes calamités, et inondèrent l'empire
» renfermoient des serpens et des dragons.
» inquiet. Les grands habitoient des caverne
» des basses classes demeuroient dans des e
» C'est pour cela que le *Schou-king* dit : «
» hissantes nous punissent et occasionnent
» générale. » — « *Yu* creusa des canaux pou
» dans la mer, et parvint à les faire écouler.
» serpens et les dragons, et fit disparoître les
» leur servoient de repaire. Les eaux eurent
» lier et formèrent les fleuves *Kiang*, *Chuai*
» Les bêtes féroces et les oiseaux nuisibles
» L'homme reconquit les plaines et put les
» veau. »

Dans un autre endroit le même écrivain s
« Le monde a été créé depuis long-temps;
» dre et le désordre y ont régné. Au temps
» n'étoit pas encore établi; les eaux puissant
» et inondèrent tout. Les arbres et les plan
» accroissement extraordinaire; les oiseaux, les
» se multiplièrent à l'excès; les cinq espèces
» levèrent point. Les oiseaux et les bêtes féro
» l'homme. *Jao*, dans sa détresse, choisit *Ch*
» avec lui. *Chun* préposa au feu *Yu*, qui,
» élément, dessécha les marais, et chassa les
» bêtes sauvages. Yu mit en ordre les neuf f
» gna au *Dsi* et au *T'a* un cours régulier e
» à la mer. Il creusa des lits au *Jou* et au *C*
» dans le *Kiang*, le *Chouai* et le *Szu*. Alors
» put de nouveau obtenir des vivres dans l'em
» Que de travaux ne fallut-il pas avant de
» labourer! »

Ces traditions montrent évidemment que l'inondation de la Chine au temps de *Jao*, fut la suite d'une crue extraordinaire des fleuves du pays, dont il est difficile d'assigner la cause d'une manière précise. Cette cause étoit peut-être la même que celle qui provoqua dans l'Asie occidentale et en Egypte, les ravages du Typhon; car l'époque de ces deux inondations s'accorde à *quatre* années près, différence qu'on ne peut pas faire entrer en ligne de compte.

Les déluges dont l'antiquité nous transmet le souvenir sont donc les suivans.

| | |
|---|---|
| 1, Déluge de Noé.<br>Commencement du Kali-juga des indiens.<br>Commencement de l'histoire chinoise. | 3076 avant J. C. |
| 2, Tyhon ou délnge de Xisuthrus.<br>Inondation de la Chine. | 2297 avant J. C. |
| 3, Déluge d'Ogyges, roi d'Attique.<br>Inondation locale et partielle | 1796 avant J. C. |
| 4, Déluge de Deucalion en Thessalie.<br>D'après les tables de Paros. | 1521 avant J. C. |

A MEMOIR OF CENTRAL INDIA, etc. Mémoi
centrale, y compris Malwa et les provinces
de grands détails sur la situation ancienne e
ces contrées, par le Major-Général sir Jo
*Londres* 1823.

IL est peu question de l'Inde, dans le Parle
aujourd'hui; et c'est une preuve que les cho
convenablement, car au moindre prétexte, n
querions pas d'entendre retentir des plaintes d
bre des Communes.

D'autres causes expliquent aussi, pourquoi
moins animé sur ce pays-là. D'abord, il n'y a
sances européennes, en concours de prétention
que les transactions anglaises sont moins survei
des procès fameux ont éclairé sur le scandale des
et prévenu le renouvellement de ces fortunes
faisoient la honte des hommes revêtus de la
cette contrée? Enfin, on a des idées plus juste
tère et la position de ces princes de l'Inde, s
réussissoit à répandre un intérêt factice.

Généralement parlant, le gouvernement de
des Indes est aujourd'hui confié à des mains
res. La masse du bonheur dans le pays est p
ment augmentée, à mesure que l'autorité ang
sécurité des personnes et des propriétés. Il exi
émulation entre tous les employés de la Con

éclairer, aider et protéger la nombreuse population commise à leurs soins; et ils montrent une égale activité à constater et rassembler les faits dont la connoissance importe au perfectionnement de la législation et de l'administration du pays.

L'ouvrage du major-général Malcolm est plein de choses intéressantes, et qui montrent une profonde connoissance du sujet.

C'est en 1818 que l'auteur, après avoir concouru à rétablir l'ordre dans la partie centrale de l'Inde, en obtint le commandement politique et militaire. Il a occupé cette place quatre ans, et a rassemblé pendant cet espace de temps, les matériaux de l'ouvrage qu'il publie.

Le premier volume contient l'histoire de Malwa; de l'invasion des Marattes; de la famille des Puars; l'histoire de Scindia, d'Holkar, ainsi que des évènemens de la cour de celui-ci; enfin d'Ameer Khan; du Nabab Bhopul; des progrès et de la chute des Pindarries et des Rajpoots; en un mot, un tableau des invasions, des dépradations et des ravages alternativement exercés depuis trente années par des personnages puissans.

Le pays central que l'auteur décrit, s'étend du 22° au 25° latitude Nord; et du 74° au 80° longitude Est; (de Greenwich) mais la province de Malwa, située entre les montagnes de Vindhya et celles de Mokundra, et entre Bhopul et Dohud, forme un plateau élevé, de 22,500 milles carrés. De cet immense plateau, coulent sept grandes rivières qui se jettent dans la Jumna ou dans le Gange. La hauteur moyenne du plateau au-dessus de la mer, peut être calculée à 2,000 pieds, et la hauteur des vallées qui le bordent, à 1700 pieds.

La surface de cette vaste plaine est variée par de petites hauteurs coniques. Elle est très-susceptible de culture comme

d'arrosement. La terre est fertile et le clima
peu de travail suffit à beaucoup produire.

Le thermomètre est singulièrement stationnai
les mois de juin, juillet, août et septembre. I
rement au-dessous de 72° F. (17°, 28 R) et il ne
au-dessus de 76° ou 77° (19 ou 20 R.) On a v
mètre jusqu'à 28 (– 1,° 78 R.) en décembre,
vrier. Pendant la saison chaude qui suit imméd
thermomètre s'élève quelquefois jusqu'à 98°. (29,°
les grains prospèrent dans ce pays-là, de même c
à sucre, l'indigo, le coton et le tabac. Mais la p
plus considérable du pays, est le pavot qui doı
Il en sort annuellement 350,000 livres pesant.

Les forêts abondent en beaux bois de constrı
à remarquer que les chevaux y sont d'une qualit
et qu'on réussit difficilement à y élever des cha

Il y a environ trente villes, qui, toutes offr
degré d'intérêt, et l'on trouve dans plusieurs
très-curieuses pour l'antiquaire. Oojein a le
droits de la capitale. Il en est fait mention dan
dans le Peryple de la mer d'Erythrée, et enf
lemée. Cette ville est nommée dans des manus
qui datent de huit cent cinquante ans avant
tienne.

Il paroît qu'un Rajah, nommé *Puar*, et qu'o
être le même que Porus, alla établir sa d
Oojein, laquelle s'y maintint pendant dix siècle
dans ce pays-là un prince nommé *Vicramadity*
toire des Indous représente comme un grand p
sciences et des arts. Elle place sa naissance soix
avant Jésus-Christ; et il a fondé une ère pour l

La splendeur du règne des anciens Rajahs d
attestée par de nombreux monumens. La ville
pelle encore aujourd'hui par les ruines dont ell

rée, l'affreuse invasion de Tamerlan. Les marbres de ses temples ont été employés à bâtir des palais pour les nouveaux souverains ainsi que des mosquées.

La prodigieuse opulence des princes, prouve les ressources immenses du pays. L'auteur a trouvé dans un manuscrit, un tableau du couronnement d'un prince dans la ville de Mandoo, où sept cents éléphans, couverts de velours, marchoient en procession.

Les Rajpoots sont censés descendre du soleil et de la lune. Les Indous les appellent l'épée de la foi. Cette race valeureuse que les livres sacrés invitent à défendre leur pays jusqu'à la mort, sur le champ de bataille, pour gagner la félicité éternelle, offroit de bien grandes ressources de résistance à la conquête. Aurungzeb, pour triompher de ces princes, employa les moyens les plus coupables, et leur désunion les perdit. Peu d'entr'eux toutefois embrassèrent la foi Musulmane, malgré les extorsions cruelles auxquelles ils furent soumis. L'indignation des Indous fut universelle, et on a conservé une remontrance énergique que le Raja de Joudpoor lui adressa, relativement à l'oppression sous laquelle gémissoient les peuples.

Après lui avoir rappelé la conduite bien différente de ses prédécesseurs, le Raja s'exprime de la manière suivante :

« Le Dieu de l'Univers est également celui des Payens » et des Mahométans. Il ne distingue dans l'homme ni la » couleur blanche, ni la couleur noire. Il se plaît au culte » que nous lui rendons dans nos temples, comme à celui » que vous lui rendez dans vos mosquées. Détruire nos » temples et avilir notre culte, c'est donc attaquer ce qui » plaît à la Divinité. »

La conduite injuste et tyrannique d'Aurungzeb, amena la ruine complète de Malwa, car les Rajahs réduits au dé-

sespoir invoquèrent contre les Mahométans, le dangereux secours des Mahrattes, nation nombreuse et féroce, qui dans une guerre d'extermination, confondit tout le pays dans une ruine commune.

Nos lecteurs ont vu à plusieurs reprises, dans les volumes de la *Bibliothèque Britannique*, des relations détaillées sur les opérations de ces guerres cruelles, sous les chefs Sevajee, Scindea et Holkar. Il suffit de dire ici, que les invasions successives avoient, en 1817, réduit la contrée à un état d'appauvrissement et de désordre tel, qu'il falloit toutes les forces dont les Anglais disposoient, et une grande capacité dans les agens du pouvoir, pour obtenir des changemens aussi grands et aussi salutaires que ceux dont on peut s'applaudir.

Le royaume d'Holkar a offert plus particulièrement encore, pendant vingt années, le tableau de l'anarchie militaire, avec toutes les horreurs que peuvent y ajouter les invasions et le pillage. Un seul principe d'union a néanmoins constamment surnagé dans cet océan de désolation : c'est l'attachement au nom du prince. Quoique mineur, Holkar héritier des Rajahs descendu des astres, étoit l'objet d'un sentiment tout religieux.

La tâche de sir John Malcolm étoit, certes, grande et difficile. Il falloit tout réparer à la fois, après avoir conquis; il falloit imposer par la sévérité, et inspirer de la confiance par la justice; faire aimer un gouvernement étranger et nouveau, et ramener l'opinion en faveur de la domination anglaise, dans un vaste pays habité par des peuples nombreux, et disposés à être hostiles, par leurs préjugés religieux et civils.

L'ouvrage de sir John donne une juste idée de la division géographique de cette Inde centrale, relativement aux

diverses portions du pays qu'occupent les hordes dévastatrices qui l'ont si souvent inondée de sang.

Dans les trois royaumes d'Holkar, Scindea et Puars, on compte quatre-vingt dix mille individus qui n'ont d'autre métier que celui de brigands. Dans les royaumes d'Holkar et Puars, on compte soixante et dix mille Rajpoots, c'est-à-dire, à-peu-près la huitième partie de la population. Dans le royaume de Scindea, on estime leur nombre à un sixième du tout. Mais ceci est moins certain, parce que ce dernier prince a mis obstacle à un dénombrement que les deux autres ont permis. Le Ministre d'Holkar, en particulier, s'applaudissant des découvertes qu'il fait avec les Anglais dans la science de l'administration, disoit à sir John Malcolm : « Je suis comme un homme à qui on a fait l'opération de la cataracte. »

D'après le recensement exact de quatorze districts, la population seroit de quatre-vingt dix-huit individus par mille carré.

Les descendans des Mahométans qui ont fait la conquête de l'Inde au treizième siècle, ne forment aujourd'hui dans ce pays-là, que la vingt et unième partie de la population totale ; et sur ce nombre encore, il y en a une forte proportion qui descendent des Indous que la crainte avoit jetés dans l'Islamisme, et qui n'ont plus aujourd'hui, ni l'une ni l'autre de ces religions. Quant aux femmes mahométanes, elles font ordinairement leurs dévotions à l'autel Indou le plus voisin.

On sait que tous les Indous sont divisés en quatre grandes castes ; mais dans l'Inde centrale, c'est plutôt en nations et en classes que l'on distingue les habitans. Les Mahrattes conquérans appartiennent aux deux castes des Bramines et des Sudras. Les princes sont de la caste des Sudras. Sur les huit mille Mahrattes Bramines, mille sont voués au ser-

vice des autels : les sept mille autres composent cette masse d'hommes industrieux qui font les affaires du gouvernement et celles des individus ; et qui par leur diligente persévérance, leur sobriété et leur exactitude, ont pris dans le pays la principale influence.

Les femmes Mahrattes, soit de la caste des Bramines, soit de celle des Sudras, ont un très-grand crédit, dans les affaires, même dans celles de l'Etat, lorsqu'elles ont épousé un prince ou un chef. Celles qui sont mariées richement, ont leur fortune et leur établissement à part. Elles jouissent de beaucoup de liberté, portent rarement un voile et donnent des fêtes à leurs amies dans les jours de naissance et de mariage. Elles ont en général, une expression de physionomie qui indique beaucoup d'intelligence. On leur aprend à lire, à écrire, ainsi qu'à monter à cheval. Dans les Cours de Scindea et d'Holkar, où il y a une assez grande dépravation de mœurs, quelques princesses ont scandaleusement abusé de la liberté que l'usage leur accorde. Cependant la Cour d'Holkar a offert un exemple remarquable de sagesse et d'habileté dans la personne de la mère de ce prince. Elle a associé son nom à beaucoup d'objets utiles et à toutes les mesures de justice, dans la province de Malwa. Elle se nommoit Alia-Bhye. Son fils, qui étoit d'un tempéramment foible, et doué de peu d'intelligence, mourut neuf mois après être monté sur le trône. Ce fut alors que cette femme d'un grand caractère saisit les rênes du gouvernement, et régna glorieusement pendant trente années.

Tous les jours, elle rendoit la justice dans le Durbar, où elle étoit accessible à tous ses sujets. Elle entroit minutieusement dans l'examen des causes qu'elle avoit à juger, Elle construisit des forts, des routes, des caravanserais. Les

trésors de la couronne furent appliqués à des ouvrages durables et utiles. Elle donnoit à la religion, et aux œuvres de charité, toutes les heures que n'absorboient pas les affaires de l'État; et le sentiment religieux doubloit son courage, au milieu de ses travaux. Elle avoit coutume de dire, « qu'elle se sentoit responsable envers Dieu, de tous les actes de sa puissance. » Depuis les montagnes d'Himalaya jusqu'au Cap Comorin, il n'y a pas un lieu de pelérinage, qu'elle n'ait doté ou embelli. Elle nourrissoit habituellement les pauvres, et dans de certains jours de fête, elle s'occupoit de l'amusement du peuple.

Dans les mois brûlans de l'été, elle disposoit sur les routes, des stations destinées à pourvoir d'eau les voyageurs; et dans la saison froide, elle faisoit faire des distributions de vêtemens. Le peuple avoit coutume de dire que les oiseaux des champs, les animaux des forêts, et les poissons des rivières, avoient part à sa bienveillance.

Il se passa un évènement, sur la fin du règne de cette princesse, qui mérite d'être mentionné. Elle avoit une fille nommée Muchta-Bhye. Cette fille avoit eu un fils, qui, parvenu à l'âge d'homme, mourut à Mhysir. Un an plus tard, Muchta-Bhye perdit son mari, et elle déclara qu'elle vouloit se brûler sur son bucher. La Reine employa tous les moyens, hormis celui de la contrainte, pour dissuader sa fille de cette résolution désespérée. Elle se jeta à ses genoux et elle la supplia au nom de tout ce qu'il y a de plus saint, de ne pas la laisser seule et abandonnée sur la terre. Muchta-Bhye persista avec calme et fermeté. « Ma mère, » lui dit-elle, « vous êtes avancée en âge. Encore quelques années, et vous allez passer. J'ai perdu mon fils et mon mari. Après vous, je demeurerai seule au monde. La vie me sera à charge, et j'aurai manqué l'occasion de la perdre avec honneur. »

La Reine ayant épuisé tous les moyens de ramener sa fille,

résolut d'être témoin de son sacrifice. Elle marcha en tête de la procession, et se plaça près du bucher, soutenue par deux Bramines. Quoiqu'évidemment agitée de cruelles angoisses, elle eut la force de s'imposer le silence, jusqu'au moment où les flammes commencèrent à s'élever. Alors elle ne fut plus maîtresse d'elle-même. Elle se débattit pour s'arracher à ceux qui la retenoient, en poussant des cris affreux. Il paroît qu'elle vouloit se jeter dans le bucher avec sa fille. Elle reprit cependant assez de présence d'esprit, pour se soumettre aux cérémonies de l'ablution dans le Nerbudda, après que les corps furent consumés. Elle se retira ensuite dans son palais où elle demeura trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, et sans articuler une parole. Elle parut enfin éprouver quelque soulagement, en donnant ses soins à la construction d'un beau mausolée.

Sir John Malcolm observe que cette femme, lorsqu'elle perdit son mari à l'âge de vingt ans, ne se soumit point à la superstition du sacrifice. Quoique profondément religieuse, elle consulta avant tout ses devoirs de mère et de Reine. Elle se vêtit de blanc selon l'usage des veuves; elle refusa de se remarier; et il parut que la flatterie même n'eut jamais aucune prise sur elle.

Un Bramine ayant fait un livre à son honneur, elle en écouta la lecture avec patience. Elle observa ensuite qu'elle ne méritoit point tous ces éloges; elle ordonna que le livre fût jeté dans le Nerbuda, et ne montra jamais la moindre faveur à son auteur.

Sir John observe qu'on aura peine à croire à une femme sans vanité, et à une dévote sans intolérance; mais, ajoute-t-il, les faits que j'ai rassemblés sur cette personne éminente, n'admettent aucune espèce de doute. C'est assurément un des plus beaux caractères qui ayent jamais brillé sur le trône; et

elle donne un exemple frappant de l'amélioration morale qui résulte des actes de vertu journaliers, faits dans le but d'obéir et de plaire au Créateur.

Alia Bhye mourut à soixante ans, dans l'année 1795. Elle ne laissa point d'héritier, et les résultats de ses œuvres de sagesse furent bientôt anéantis dans les troubles suscités par les ennemis de la maison d'Holkar.

Les Rajpoots avec les nombreuses tribus qui leur appartiennent, occupent une grande partie de l'Inde centrale, de laquelle ils furent autrefois les conquérans. L'orgueil de caste est fortement empreint chez cette race. On en jugera par le trait suivant.

Un chef de la famille Puar avoit été dépossédé et s'étoit retiré dans le Dekkan. Il en revint quelques années après sous la protection d'un prince mahratte, et fut rétabli dans ses honneurs et dans ses biens. Mais comme pendant son séjour dans le Dekkan, il avoit mangé avec les Mahrattes Sudias et s'étoit allié avec eux, les Rajpoots les plus pauvres, et ceux même qu'il compte aujourd'hui parmi ses sujets, refusèrent de donner leur fille à un de ses parens, ou de manger avec lui. Les Rajpoots vivent de l'épée ou de la charrue. Tous sont armés, tous aiment les exercices militaires et se plaisent aux récits que les Bhâts ou poëtes viennent leur faire, dans leurs villages, des hauts faits de leurs ancêtres.

La classe militaire, forme pour ainsi dire une race à part. Les mœurs, les usages, et jusqu'à l'aspect des hommes, sont différens. Tous les militaires portent autour du col, la figure d'un cheval et l'image du soleil. Cet ornement est toujours d'or ou d'argent. C'est un objet d'adoration pour eux; et tous le regardent comme tellement indispensable, que c'est le premier présent que les parens font à un enfant qui vient de naître

naître. L'infanticide est commun dans les plus hauts rangs des Rajpoots ; mais ce ne sont que les filles que l'on détruit ; et les parens se livrent à cette barbarie, lorsque leur pauvreté leur fait craindre de ne pas pouvoir les marier convenablement. Sir John dit que cette horrible coutume est moins générale aujourd'hui dans la province de Malwa. La manière dont il s'est toujours exprimé à ce sujet, et son refus de voir ceux qui s'étoient rendu coupables de cette atrocité, ont produit un fort bon effet.

Les femmes des Rajpoots vivent strictement renfermées. Elles sont animées du même esprit que les hommes, c'est-à-dire, toujours prêtes à risquer leurs vies pour l'honneur de la nation. On cite, de ces femmes, des traits de force d'âme dignes des Romains dans les beaux temps de la république. Nous allons placer ici un épisode de l'ouvrage, qui montrera quelle énergie s'est developpée chez quelques individus de cette nation.

On sait que lorsque l'empire du Mogol eut été morcelé par les invasions de divers Rajahs, et en particulier des Mahrattes, il s'éleva un chef de la nation des Tatans, qui parut destiné à rendre l'ascendant à la cause de l'islamisme. Il se nommoit Ameer-Khan. Il étoit devenu redoutable à tous les Princes indous, et étoit, en quelque sorte, l'arbitre de leur politique. Il convenoit à ses intérêts de réconcilier, par un double mariage, les deux Rajahs rivaux, Juguth-Shingh et Maun-Shingh. Mais un grand obstacle se présentoit. Tous deux ambitionnoient la main de la Princesse d'Odeypoor, la belle Kishen-Kowar. Ameer-Khan suggéra à Maha-Rana, prince d'Odeypoor, l'idée d'empoisonner sa fille, pour faire cesser les prétentions des deux rivaux, et faciliter la double union qu'il projetoit pour rendre la paix au pays. Les conseillers du Rajah, gagnés par Ameer-Khan, se réunirent en vain pour le porter à cette atrocité. Il s'y refusa obstinément. Mais

sa sœur, Chand-Bhye, eut moins de scrupule. Elle entreprit de déterminer sa nièce à se donner la mort, pour assurer la paix de la contrée; et elle y réussit. La malheureuse Princesse prit avec fermeté la coupe empoisonnée, et elle s'écria, avant de la boire; « Voilà donc le mariage auquel on » m'avoit destinée! .....»

Le bruit de l'évènement qui venoit de se passer au palais se répandit bientôt dans la ville, et y jeta la consternation.

La mère de la Princesse ne tarda pas à succomber au chagrin d'avoir perdu sa fille d'une manière si tragique et si déplorable; et le public prit un grand intérêt à cet évènement. La conduite d'un des chefs Rajpoots dans cette occasion est un fait marquant pour le caractère de la tribu. Ce chef nommé Sugwan-Shingh, aussitôt qu'il apprit que la vie de la Princesse étoit menacée, monta le plus rapide de ses chevaux, et arriva d'une traite à Odeypoor. Il pénétra immédiatement dans le palais où le conseil du Prince étoit assemblé; et il s'informa si la Princesse vivoit encore. Le premier Ministre du Prince, Adjeit-Shingh, celui qui avoit conseillé le sacrifice, lui répondit en lui recommandant de respecter la douleur d'un père. Alors le vieux chef détachant son baudrier, et déposant son épée aux pieds du Prince, prononça avec énergie les paroles suivantes: « Trente générations de mes ayeux ont servi vos ancêtres. Je vous ai servis moi-même avec zèle et dévouement; mais dès ce jour, je renonce à tirer l'épée pour votre cause, et je dépose à vos pieds une arme désormais inutile. » Puis se tournant vers le Ministre, il lui dit: « Et toi, scélérat! dont les odieux conseils ont couvert d'opprobre le nom des Rajpoots, puisses-tu porter la malédiction d'un père et voir mourir tous les enfans! » Après avoir achevé ces mots, il se retira d'un air menaçant. Les témoins de cette scène racontent que le Rajah

et le conseil, furent frappés d'étonnement et de stupeur, à cette déclaration hardie et inattendue.

Ce chef, digne de soutenir l'honneur des Rajpoots, vécut huit ans encore après cet évènement; et rien ne put l'engager à porter les armes pour la cause des Rajahs. Quant au Ministre Adjeit-Shingh, il a en effet perdu tous ses enfans; et les superstitieux Rajpoots n'ont pas manqué d'attribuer ce malheur à la malédiction prononcée contre lui. Il a conservé long-temps la faveur du Rajah d'Odeypoor, mais il vient enfin d'être disgracié; et le peuple, qui le considère comme l'artisan de la mort de la Princesse bien-aimée, a applaudi à sa disgrace.

L'auteur nous informe que les Rajpoots, malgré tant d'énergie et de qualités, ont cessé de constituer une nation. Il paroît que le désespoir de se voir soumis a jeté un grand nombre d'entr'eux dans l'habitude des excès qui abrutissent l'homme. Ils abusent des liqueurs fortes et de l'opium à un point inconcevable; et les femmes partagent ces excès. Ils sont dans l'usage de donner de l'opium, même aux petits enfans. L'extrême paresse des paupières est chez eux un des effets de l'abus de l'opium; et ils regardent l'espèce d'ivresse dans laquelle l'usage de cette substance les plonge, comme le plus grand bonheur de la vie.

Les Bramines ont peu d'influence sur eux. Ils ont pour prêtres les *Charuns* et les *Bhâts*. Ils les regardent avec respect, comme des êtres qui les consolent dans l'adversité et augmentent leur bonheur dans la prospérité. Ce sont eux qui tiennent les régistres des familles, et conservent la séparation des classes. On les consulte pour les mariages; et ils chantent dans les fêtes les louanges des ayeux, pour satisfaire la vanité et exciter l'émulation. L'influence des prêtres dérive principalement de la croyance généralement établie, que celui qui a versé le sang d'un Charun, ou qui a été

la cause de sa mort, ne sauroit éviter la destruction. Un prêtre est un protecteur assuré dans les voyages; et sa signature a plus de crédit que celle d'un riche banquier. Si un Charun qui accompagne une caravane se voit sur le point d'être attaqué par des voleurs Rajpoots, il tire son poignard, et menace de s'en frapper. S'ils persistent, il se frappe en effet; puis jetant son sang aux assaillans, il appelle sur eux la malédiction et la ruine. Les Charuns en usent de même dans le cas d'une dette qui leur est contestée. Si les blessures n'obtiennent pas l'effet désiré, il n'est pas rare de voir le prêtre se frapper de mort; quelquefois, c'est sa femme et ses enfans qui meurent volontairement à sa place. Les Bhâts, ou poëtes, partagent les fonctions des Charuns; mais il est rare qu'ils se sacrifient comme ceux-ci. Si un Bhât est insulté, il place au haut d'une perche, le portrait de l'offenseur avec une pantoufle et une chanson destinée à proclamer le tort qu'on lui fait. On promène cet appareil dans le pays, jusqu'à ce que le prévenu ait fait amende honorable. Le Prince, et encore moins un autre individu quelconque, n'oseroit faire arrêter un Bhât, ni même le punir, pour un tel procédé. Dans tous les cas, le Bhât est protégé par cette terreur qui impose, même aux despotes.

Il y a dans l'Inde centrale de nombreuses tribus qui réclament une alliance de parenté avec les Rajpoots. Les *Sondies* forment la principale. Ils n'observent strictement les rites des Indous que relativement à la chair du bœuf ou de la vache, dont ils s'abstiennent. Ils font excès de liqueurs fortes et d'opium. Ils sont grossiers, ignorans, et généralement méprisés par les autres habitans de l'Inde. Leurs femmes partagent leurs vices, et se distinguent souvent par leur courage dans les combats : elles montent à cheval comme les hommes.

Il y a des banquiers et marchands sous diverses dénomina-

tions dans toute l'Inde, ainsi que des prêtres mendians et des artisans de toutes sortes, appartenant à la caste des Sudras. Là comme dans le reste de l'Inde, chacun suit la profession de son père. Chaque individu, et jusqu'au barbier, au porteur d'eau et au balayeur de rues, a son poëte ou Bhât, qui est chargé de conserver sa généalogie, et de satisfaire sa vanité en racontant les actions de ses ancêtres. Tous ces gens de métiers qui appartiennent à la caste des Sudras sont naturellement doux et inoffensifs; mais pendant l'état d'anarchie du pays, ils étoient devenus voleurs. Sir John Malcolm observe néanmoins qu'ils reprirent avec empressement les mœurs et les métiers de leur caste, aussitôt qu'ils y furent invités.

Une autre tribu religieuse est celle des *Mewatties*. Ces *Mewatties* sont non-seulement des voleurs de profession, mais de véritables assassins et d'un détestable caractère. Ils avoient été appelés, ainsi que les *Patans* et les *Arabs*, et mis à la solde des chefs, pour se défendre contre les Mahrattes et les Pindarries; mais ils ont ensuite été expulsés de l'Inde centrale, par le Gouvernement de la Compagnie; chose qui a été particulièrement agréable au reste de la population.

Les Pindarries peuvent être aujourd'hui considérés comme anéantis. Mais il existe dans les montagnes qui séparent la province de Malwa de celle de Nemaur, une race isolée de toutes les autres, par son caractère, ses mœurs et sa religion. Leur nom est *Bheels*. Or un vocabulaire qui date de sept cents ans explique le mot *Bheel* par celui de voleur; ce qui répond à la description qui a été donnée de cette tribu, dans l'ancien poëme Indou appelé Mahabharat. Ces Pindarries ont fait la terreur de l'Inde centrale sous le règne de Nadir-Shingh. Mais le prince actuel ayant été élevé au quartier-général du chevalier Malcolm, il gouverne cet

portion du pays avec fermeté et sagesse, ensorte que nulle part dans l'Inde, il n'y a une plus grande sûreté pour les propriétés et les personnes.

Les Bheels sont un objet d'horreur pour les Indous parce qu'ils mangent du bœuf et de la vache. Ils n'ont au-dessous d'eux dans l'opinion que les *Chumacs* ou cordonniers, qui se nourrissent de la chair des animaux morts d'accidens ou de maladies, et auxquels on ne permet pas d'habiter dans l'enceinte des villages.

Ces montagnards à demi-sauvages, sont petits et laids, mais très-robustes. Ils sont de vrais brigands de profession, cherchant sans cesse à surprendre les foibles, et fuyant s'il y a du danger. Rien de plus ignorant et de plus grossièrement superstitieux que cette population. Chaque individu est toujours prêt à tuer ou à souffrir la mort à l'ordre de son chef. Ils ont la passion des liqueurs fortes. Leurs querelles commencent dans l'ivresse, et ordinairement ils se réconcilient dans un repas. On prétend que leurs femmes ont de l'ordre, de l'industrie, de l'humanité, et qu'elles exercent sur les hommes une grande influence.

Sir John Malcolm, lorsqu'il entreprit la réforme de ce peuple sauvage, tira un grand parti de l'influence des femmes; et il prit une résolution qui montre une singulière connoissance du cœur humain. Il choisit les chefs les plus marquans et les plus déterminés parmi ces bandes de voleurs. Il leur donna à commander un corps de leurs gens, et les fit dresser à l'Européenne. Enfin il les chargea de la garde du trésor. Cette confiance éleva ces gens-là à leurs propres yeux, et leur donna un zèle extrême. Le reste de la tribu prit un grand respect pour cette troupe d'élite. Il y eut beaucoup d'émulation pour en faire partie. Sir John prit pour gardes du corps quelques-uns de ces brigands désespérés, et il a toujours eu à se louer de leur fidélité.

Parmi les nombreuses tribus qui vivent de pillage, les *Baugries* et les *Moghies* sont des plus remarquables. Ils appartiennent aux dernières classes des Indous. Ils sont distingués par leur courage, leur adresse, et leur fidélité à ceux qui les nourrissent.

Les *Gwarriahs* sont une tribu pillarde. Ils avoient coutume de voler des femmes et des enfans pour les vendre; mais partout où l'influence anglaise est aujourd'hui établie, ces attentats sont devenus très-rares.

Les *Thugs* sont une tribu de mendians voleurs, qui se compose d'Indous, de Mahométans, et même de Bramines. Ils prennent toutes sortes de déguisemens pour dépouiller les voyageurs. Ils sont tous pourvus d'un cordon de soie à nœud coulant, qu'ils lancent à leurs victimes, pour s'en emparer. S'ils ont à faire à une troupe nombreuse, ils invitent les voyageurs à se rafraîchir, et mêlent du poison dans le breuvage qu'ils leur donnent.

(*La suite à un prochain cahier.*)

# VOYAGES.

## Notes sur la Nord-Hollande en Juin 1822.

(*Article communiqué*).

La forme de la Hollande, donne aux voyages dans ce pays-là une direction presque toujours semblable. On visite la *Haye* et l'on se rend à *Amsterdam* par *Leyde* et *Harlem* auxquelles on consacre peu de jours. Cette marche laisse cependant de côté toute la *Nord-Hollande*, c'est-à-dire, la partie la plus singulière et la plus nationale de tout le Royaume. Il faut un concours de circonstances particulières pour être amené à parcourir cette province, à entrer dans l'intérieur de ces mœurs si différentes de toutes les autres. C'est la réunion de ces circonstances si rares qui engage l'auteur à en retracer ici quelques souvenirs.

Cette riche et intéressante contrée qui s'avance audacieusement au milieu des eaux, est d'une forme tout-à-fait remarquable. Elle ne tient au reste du continent que par une langue de terre fort étroite, et cependant, sur environ *vingt* lieues de long, elle en a souvent *six* à *sept* de large. Les sables et les flots ne cessent de se la disputer. Le sol est presque partout bien au-dessous d'une mer qu'un souffle peut envoyer au-dessus de vos têtes; et, au milieu de tout ce qui devroit inquiéter, les dentelles de la dernière paysanne, les porcelaines de la dernière chaumière ne sont pas moins soignées dans leurs détails que les travaux gigantesques destinés à conduire au milieu de ces marais tout le commerce

du monde. L'homme y paroît bien grand au milieu d'une nature qui l'avoit traité en *marâtre*.

On a construit, il y a peu d'années, une chaussée qui va de *Harlem* à *Alkmaer*. C'est dire que la route qui unit ces deux villes, est excellente. Dans un pays où les habitans font très-bien tout ce qu'ils font, quand une fois on se décide à faire un chemin, opération fort longue et fort chère, on a une route parfaite; mais aussi, il n'y a point de milieu, point de chemins plus ou moins bons; à côté de celui qui est tracé, tout est impénétrable, et les communications sont absolument nulles. Quand on laisse le terrain à lui-même, on est dans le sable jusqu'au col. Cela est vrai, surtout dans les environs de Harlem. Ces chemins si bien bâtis, le sont dans toute leur largeur, *en briques;* elles sont plus dures et plus petites que celles qu'on employe pour les bâtimens. On les pose de champ à côté les unes des autres. L'habileté consiste à bien damer et consolider le terrain inférieur, puis à placer les briques en ne laissant entr'elles aucun jour. Le chemin est légèrement bombé de la manière la plus régulière; on le recouvre d'une fine couche de sable et l'on obtient ainsi une allée charmante, bien moins dure que les pavés français, moins douce cependant que les routes anglaises. Dans ce pays tout artificiel et qui a fait dire avec tant de raison *que les Hollandais avoient bâti la Hollande*, il a fallu commencer par faire de la terre en dépit des flots; cette argile conquise à force de peines, est devenue des *pavés*, des *maisons*, des *statues*, des *toits*, tout au monde, y compris une effrayante quantité de *pipes*. Une pierre y est une chose tout-à-fait inconnue. Il a fallu aller arracher aux montagnes de la Norwège les rochers qui forment les digues, et aux carrières de l'Italie, cette immense quantité de marbre qui garnit toutes les maisons.

Nous étions partis de Harlem à trois heures du matin

dans une calèche du pays nommée *Kirbac*. Cet équipage fort léger et presque tout en osier, ne peut exister qu'avec les chemins que nous venons de décrire, sur lesquels il court très-légèrement. Assez semblable aux voitures dites *du Holstein*, il a pour mérite spécial de posséder une grande portière au fond de la voiture. Cette manière de monter et surtout de descendre, a des avantages si grands pour la sureté, que l'on ne conçoit pas que l'usage en soit aussi rare. Nous fumes bientôt à *Wetz*. La route jusque-là est ornée de maisons de campagne dont l'aspect général est curieux, sans qu'aucune mérite une mention particulière. Ordinairement d'une blancheur éclatante, elles sont quelquefois peintes en gris ou en jaune clair. Les toits, des plus soignés, sont recouverts de briques vernies d'un brun foncé qui font un fort joli effet. La propreté et l'ordre y sont complets et bien dignes de la réputation hollandaise. On y voit beaucoup d'arbres et souvent de très-beaux, des hêtres, des érables, des peupliers, des tilleuls et des ormeaux. Mais nos yeux cherchèrent presque toujours en vain, ces beaux marronniers, ces acacias, ces platanes, ces noyers, qu'ils étoient accoutumés à regarder comme les ornemens nécessaires d'une *campagne*. Devant la maison s'étend *toujours* une pelouse que le soleil avoit dévorée lors de notre passage, malgré l'humidité habituelle du sol. Elle est plus ou moins couverte de fleurs, tant dans des massifs et des corbeilles que dans des vases qui garnissent quelquefois les escaliers extérieurs de l'habitation. Entre cette pelouse et la grande route, est *toujours* placée la partie nationale de la campagne, soit le canal obligé; eau stagnante et verdâtre dont l'inconvénient ne se borne pas aux yeux. Enfin, sur ses bords et celui du chemin, est *toujours* placé l'indispensable pavillon hexagonal, où l'on prend du café, où les hommes fument et où toute la famille examine attentivement les passans.

Le voyageur qui a prétendu que les *Hollandais mettoient toute leur jouissance à rester au bord d'un canal, l'œil tristement fixé sur une grenouille*, a fait comme beaucoup d'autres, de l'esprit aux dépens de la vérité; mais il est sûr que la patience qui peut faire rester long-temps, à-peu-près immobile et muet, à regarder devant soi, se retrouve plus souvent dans les pavillons hollandais que dans les autres pays. Pour achever enfin de caractériser les demeures champêtres de ces riches citadins, deux petites portes en fer fermant les ponts par lesquels on y parvient, offrent ordinairement le nom de cette retraite, tracé en lettres d'or sur leurs barreaux, et ces noms ne sont pas toujours simples et sans prétention; *Doux repos*; *Loin des affaires*, etc. etc.

Tout cela est fort soigné, souvent beau et peut-être frais et vert, quand la canicule ne s'y oppose pas; mais cette grâce indéfinissable qu'offrent les paysages anglais, ce moëlleux, ce vague de leurs contours, on ne le retrouve presque jamais. D'ailleurs, dans un pays plat comme l'eau qui l'entoure, il faut renoncer à l'avantage d'avoir de la vue, du moins une vue lointaine, inclinée, ce que, par exemple en Suisse, on appelleroit de la vue. Il est un point cependant dans les environs de Harlem, qui mérite sous ce rapport une exception particulière et qui présente un panorama digne d'admiration. A peu près à une demi-lieue de cette ville en s'avançant vers la mer au N.O., on découvre les ruines majestueuses d'une forteresse debout au milieu de la plus verte prairie. C'est *Brederode*; et il suffit de savoir quelque chose de la révolte des Pays-Bas pour ne pas entendre ce nom sans intérêt. La maison de Brederode, une des plus illustres du pays, prétendoit descendre des anciens Comtes de Hollande: son chef se mit, ou plutôt fut mis à la tête du parti des *Gueux*. Beau, brillant, débauché, mauvaise tête, et sans force réelle, il rappelle beaucoup le rôle que le Duc

de Beaufort joua dans la Fronde, et il alla comme lui, mourir sans gloire en pays étranger. Sa clientelle étoit immense; c'étoit un conspirateur à éclat; et en voyant ces énormes cheminées portant encore l'empreinte de tant de service, on croit voir également les festins qui les ont noircies; on croit, en montant ces escaliers usés par tant de pas, y remarquer encore la trace des pieds élégans et rebelles qui les ont foulés au seizième siècle. Ces hautes tours d'un rouge sombre, ressortent noblement sur le gazon qui les entoure et qui a envahi les fossés au point de n'y laisser que des mouvemens de terrain, aussi gracieux qu'ils sont rares dans le pays. Les environs, que l'on soigne beaucoup, sont une des promenades favorites des habitans de Harlem. En les quittant on s'avance par un chemin de sable, vers la triste partie du pays où ce même sable règne seul, et on *monte* (comme on peut) à une petite cabane d'amateur. On est alors sur les *Dunes* et la vue y est magnifique. C'est une richesse et une variété qu'on ne peut décrire, mais qui produisent une grande impression. En se retournant, on découvre en face de soi l'*Y*, le *Wycker-meer* et le *Lac-de-Harlem*, ces mers intérieures qui menacent de s'étendre sur tout le pays, les voiles dont elles sont couvertes, et ces riches et nombreux villages qui les bordent de l'autre côté. On aperçoit par un temps clair les mille moulins à vent de Saardam; à gauche, les prairies de la Nord-Hollande et les bois qui entourent chaque habitation; à droite, Harlem avec son énorme cathédrale, le large *Spaere* et les bâtimens qui le couvrent, montrant leurs voiles et leurs mâts parmi les toits et les arbres de la manière la plus piquante. Près de la ville on voit un petit amas de débris, qui désigne encore à l'exécration de la postérité, le quartier-général des Espagnols pendant cet horrible siège, où Don Juan de Tolède déploya tant de férocité, et où tous les habitans de Harlem, mais surtout leurs femmes conduites

par la fameuse Simon Hasselaer, montrèrent un si merveilleux et si heureux courage. On retrouve enfin ces belles ruines de Brederode adossées à une forêt magnifique et dominant de vastes pelouses, couvertes des plus beaux troupeaux. Mais si l'aspect qu'offre l'autre partie du tableau n'est pas aussi doux, il n'est pas moins frappant. Au loin la mer s'étend à perte de vue; mais avant d'y arriver, l'œil est obligé de traverser avec souffrance près d'une lieue de désert et de désolation. Rien n'est plus triste que cet océan de sables; et cette succession d'élévations et de vallées donne tout-à-fait l'idée d'une mer aussi inabordable que celle qui la suit paroît facile à parcourir. C'est l'aridité et la stérilité même; quelques genets à peine verds et quelques arbrisseaux rabougris se montrant de temps en temps comme à regret dans les gorges où ils sont à l'abri du vent, interrompent seuls cette horrible solitude. La vue embrasse plusieurs lieues d'un pareil pays; et du *Helder* à la Zélande, ces déserts si tristement protecteurs s'étendent partout entre la civilisation et la mer. C'est la mort à côté de la santé; et l'effet de chacune des parties du tableau est singulièrement augmenté par ce contraste.

La question de la fertilisation de ces Dunes est de première importance pour la Hollande, et a fort occupé depuis long-temps ses plus habiles agriculteurs. Elle a à combattre deux obstacles; l'un, la nature même de ces élévations où quelquefois le sable pur n'admet aucune végétation; l'autre, la violence des vents de mer qui ravagent les Dunes même et ce que l'on essaie d'y planter. Aussi la première opération a-t-elle été de chercher à consolider un terrain dont la surface est continuellement enlevée. A cet effet, on a commencé par planter la partie que l'on a voulu défricher en roseau à calice (*Arundo arenosa*), qui croît dans le sable au bord de la mer. On le transplante après l'avoir coupé

à se fixer autour de la nuque et toute semblable au joug d'un bœuf, porte une corde à chacune de ses extrémités. Deux longs paniers suspendus en équilibre au bout de cette corde composent tout le magasin. Les fraises rangées dans deux longues lignes de petits pots de terre rouge, offroient à l'œil une succession de pyramides vermeilles très-appétissantes. On sait que l'usage chez les servantes de porter ainsi en équilibre leur eau et leur lait, est général en Hollande et leur rend ce transport plus facile.

De Welz au superbe bourg de Bewerwyck on compte plus d'une lieue. Les ornemens de la route restent à-peu-près les mêmes; mais ainsi qu'il arrive presque toujours, les propriétés de luxe sont plus considérables en même temps que plus rares à mesure qu'on s'éloigne des villes. Il en est une entr'autres appartenant à Mr. Hooft, dont les plantations sont d'une rare magnificence. Les avenues de hêtres et de chênes, de près d'un mille de longueur, peuvent le disputer à tout ce que l'Angleterre a de plus beau dans ce genre. On est seulement étonné que de vrais arbres, aussi grands et aussi bien venants, puissent pousser leurs racines dans une terre d'où il semble qu'un coup de pied feroit jaillir l'eau de toutes parts. On seroit presque tenté de faire le tour de chacun de ces beaux arbres pour voir la branche de fer qui soutient ces superbes décorations.

Si l'on veut appeller Bewerwyck un village, (et son absence complète de murailles, de maisons urbaines, son agriculture, le genre de vie de ses habitans, ne permettent guères de lui donner un autre nom), il offre un des plus beaux villages du monde; l'éclat des vitraux peints en rose de la plupart de ses maisons, les arbres de la grande rue si sévèrement taillés en éventail, le nombre de ses voitures et la recherche de propreté qu'on y remarque, lui donnent une physionomie toute particulière. En le quittant, les maisons

tons de campagne disparoissent peu-à-peu, la région des pâturages commence et avec elle la vue de ces troupeaux superbes qui remplissent pour ainsi dire l'horison et suffiroient seuls pour donner à la Nord-Hollande un aspect du plus grand intérêt. On dit un dernier adieu à ces flots vus si long-temps à la droite de la route, et un œil perçant peut encore entrevoir au milieu des arbres ces voiles rouges, qui courant sur les prés et les toits, surprendroient beaucoup partout ailleurs. Dans cette vaste plaine de verdure on ne trouve bientôt plus aucun ombrage, et en général c'est à cette absence d'arbres épars et isolés, déployant irrégulièrement et à leur aise toutes leurs formes au milieu des prairies, qu'est due l'infériorité de tout pays à côté de l'Angleterre sous le rapport du paysage. L'on n'aperçoit plus entre la verdure et les bestiaux qui la foulent, que quelques saules chétifs, des clôtures moins pittoresques que celles des Alpes, et quelques troncs courbés et desséchés, ou des objets du moins qui paroissent tels. Il faut les voir de près pour se convaincre que ce sont d'immenses os de baleine, conquête sans valeur de ce peuple maritime. On les place dans les pâturages pour que les bestiaux puissent s'y appuyer et s'y gratter. Mais si l'on s'occupe de temps en temps de satisfaire les fantaisies des animaux, on ne se gêne pas pour les leur refuser quand on y trouve son compte. Une ferme située sur la route, nous offrit plusieurs veaux à l'engrais dans de petites cages où ils ne pouvoient faire aucun mouvement. Six ou huit de ces loges rangées à la suite les unes des autres, nous parurent de loin ne pouvoir être pleines que de chapons.

On arrive bientôt sur les terres dépendantes du château de *Market*, la plus grande et la plus noble demeure de toute cette partie du pays. Les bois du château s'avancent de place en place jusque sur la grande route, et partout

de petits poteaux placés aux angles de la forêt annoncent aux passans *la chasse particulière de Mr. R.* Cette précaution est aussi convenable dans ces vastes domaines qu'elle nous avoit paru ridicule dans les platebandes et dans les bosquets des environs de La Haye, où malgré l'impossibilité d'y placer à la fois un chien et un lièvre, les propriétaires impriment en grosses lettres leurs chasses et la défense de les troubler. Nous remarquâmes entr'autres, la *pinsonnerie*, établissement considérable de pinsons privés, destinés à attirer leurs frères à la portée du plomb et des filets. Il paroît que c'est un genre de chasse fort à la mode dans le pays. De Market à Alckmaer, le paysage n'est point remarquable : quelques champs moins beaux que ceux de la Belgique, une quantité prodigieuse de pommes de terre, des prairies garnies de bestiaux, point encore de ces terrains artificiels riches de tant d'industrie et de tant de limon, vraies merveilles de la Hollande. Ce seroit un pays à-peu-près comme un autre, si les Dunes, montrant de temps en temps leurs têtes pelées parmi les arbustes qu'elles abritent, n'étoient pas là pour vous rappeler que la mer est à côté de vous, peut-être au-dessus, et ne sembloient vous presser de passer rapidement. On arrive bientôt à un petit village nommé *Castricum*; et ce nom latin au milieu des *yck* et des *dam*, transporte subitement au temps des Bataves et de l'invasion des Romains dans ces contrées. Un peu plus loin les ruines d'*Egmont* rappellent une autre invasion, un autre siècle de bravoure et de résistance à la tyrannie. Dans le voisinage d'Alckmaer, tout reprend une nouvelle élégance; la voûte de verdure sous laquelle on voyage devient à chaque pas plus belle; les costumes sont plus piquans, et l'on découvre bientôt ce fameux bois d'Alckmaer, promenade chérie et révérée. Les habitans d'Alckmaer ont pour leur bois le même enthousiasme qu'ont pour les

leurs les habitans de *Harlem* et de *La Haye*. La Hollande est le seul pays où chaque ville ait à sa porte une forêt magnifique, propriété municipale et sacrée; au reste on en comprend facilement la raison. Si l'on étoit immédiatement transporté à Alckmaer, en quittant les sales bourgs du midi de la France, les bicoques de la Prusse ou les huttes délabrées de l'Irlande, on ne croiroit point possible que cette ville fût habitée par des êtres de la même espèce. L'aspect en est extrêmement frappant; c'est une petite ville toute ouverte qui n'a pas 10 mille habitans. Elle ne possède ni une Cour qui puisse lui donner un air d'opulence, ni des eaux qui y attirent de riches désœuvrés. Elle est toujours la même, existante par elle seule et par ses habitans sédentaires et roturiers: rien cependant n'égale son éclat. Elle est fort ancienne, et les toits séparés les uns des autres par le sommet et se présentant verticalement, donnent l'idée de petits clochers, et forment de chaque côté de la rue, une suite de festons d'une grande élégance. L'extérieur des maisons est beaucoup plus orné, leurs formes sont plus variées qu'à *La Haye*, ville toute noble et toute moderne. Les couleurs sont prononcées; la brique conserve le plus souvent sa couleur primitive, quelquefois elle est peinte en jaune ou en vert. Chaque maison donnant immédiatement sur la rue, ressemble beaucoup sous ce rapport aux maisons anglaises. Cependant au lieu du fossé qui sépare celles-ci de la rue, les maisons hollandaises ont un simple rempart en pierres ou en fer, encadrant ainsi une bande de terrain devant la maison sans que l'on sache bien pourquoi. Si l'on faisoit disparoître cette succession de barricades particulières, la rue auroit de chaque côté un charmant trottoir de marbre. Mais ces fortifications ne laissent pas en revanche d'ajouter beaucoup au pittoresque du coup-d'œil; et quant à l'effet que produisent les marteaux de portes si brillans, les vitraux si bien nettoyés, la rue si soi-

gneusement balayée, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en reparler. Le luxe de ces fenêtres, dont le verre légèrement coloré en rose, en bleu et surtout en violet, donne aux objets extérieurs une teinte qu'on trouve plus agréable, est à lui seul très-remarquable. Il coûte de grosses sommes et pourtant on le retrouve dans les plus petites villes, même dans les villages. L'Hôtel-de-Ville qui se montre tout-à-coup au milieu de la grande rue, est plus *feuilleté* que tout le reste. La hardiesse des découpures de ses petites tours, ses mille rosaces et ses mille ogives ne manquent ni d'élégance, ni même de goût. Il y a une délicatesse, une finesse de travail, que nos plus beaux édifices modernes ne présentent point. Dans un siècle qui vise au positif, on perfectionne surtout en simplifiant, et les grandes façades de nos maisons ne fatiguent pas à beaucoup près autant le ciseau des architectes que ne le faisoient les moindres constructions de nos pères. La nouvelle ville d'Edimbourg, le plus bel ensemble de maisons modernes qui existe, n'offre pas, dans toute son étendue, autant de travail microscopique et jouant la dentelle, que le petit Hôtel-de-Ville d'Alckmaer. Il ressemble en diminutif à celui de Bruxelles, ce chef-d'œuvre de détail et de patience, dont on comprend assez bien, quand on le voit, que le constructeur se soit précipité de désespoir, lorsqu'il lui fut démontré que ce résultat de toute sa vie, ce produit de tout son goût, son imagination et son génie, devoit rester à jamais avec un clocher de travers. A sept heures du matin, la grande rue, toujours fort silencieuse, l'étoit encore plus qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, absolument déserte. Des coups long-temps répétés à une porte dont l'enseigne étoit en anglais, finirent par nous introduire dans un corridor pavé et lambrissé de porcelaine et du plus beau marbre d'Italie; en perspective étoit une statue au milieu d'un bosquet de verdure, et au-delà un canal, qui nous fit comprendre pourquoi la rue étoit

si déserte. Dans cette belle auberge nous nous trouvames entourés de ces costumes élégans, de ces riches coiffures, dignes des figures qu'elles encadrent, et qu'il faudra bien essayer de décrire, quelque difficile que cela puisse être.

Alckmaer est une espèce de capitale de la Nord-Hollande, de cette province, qui montre plus que toute autre le triomphe de l'industrie sur la nature. Sa situation au centre d'un petit pays presque partout entouré d'eau, rend sa population à la fois agricole et commerçante. Une partie de ses habitans s'occupe de cultiver des tulipes, le reste de vendre du fromage, le meilleur fromage de la Hollande; les habitans sont d'une figure remarquable, mais particulièrement les femmes. Leur vêtement est presque toujours blanc; leur coiffure est tout-à-fait nationale. Un large bandeau de dentelles est posé immédiatement sur leur front. Une lame d'or serrant les cheveux en demi-cercle derrière la tête, vient se terminer à chaque tempe par un petit crochet qui s'applique sur les boucles des cheveux. Ce crochet est souvent orné de pierreries, et dans tous les cas fort élégamment travaillé. Si l'on pouvoit être sûr de ne choquer personne, on se permettroit, pour faire comprendre cette singulière pièce de coiffure, de la comparer à un fer à cheval avec deux crampons à ses extrémités. Par dessus ce bandeau et pardessus bien d'autres choses encore (car nous aperçumes beaucoup d'or et de broderies que nous ne pumes point voir en détail), se place une coiffe de dentelles fort claire, terminée par de grandes barbes qui flottent gracieusement sur le cou. On dit que ce costume embellit les personnes qui le portent. On dit d'un autre côté qu'il faut être très-jolie pour le supporter. En résultat, il est sûr que les jeunes filles que l'on voit ainsi coiffées dans les rues d'Alckmaer, aux fenêtres et dans les cabriolets, frappent beaucoup les regards, et par un genre de beauté très-différent de celles du Hassly et du Guggisberg, c'est-à-dire, infiniment plus distingué. Chacune de ces coiffures coûte plus

de deux cents francs; les rues de cette petite ville sont pleines de bijoutiers où ces somptueux campagnards viennent échanger contre ces ornemens le prix du produit de leurs troupeaux. C'est surtout à la foire, ou marché au fromage, qui a lieu toutes les semaines, qu'il est piquant de contempler cette superbe population. Elle y accourt de toutes les parties du pays, soit en bateau soit en voiture, et elle s'entasse au bord d'un des canaux sur une petite place, où une énorme balance pèse à elle seule tout le commerce de la ville. Mille bateaux arrivent des campagnes, chargés de cette précieuse denrée; mille autres la leur enlèvent pour la disperser dans les principales villes, et surtout pour en charger les vaisseaux qui doivent la transporter aux extrémités du monde. Quoique le meilleur fromage de Hollande soit connu dans le commerce sous le nom de fromage d'Edam, en fait, il se fabrique aujourd'hui presque en totalité aux environs d'*Alckmaer*. Ces fromages sont supérieurs à tous les autres pour le service de la marine et pour une exportation lointaine. Cet avantage tient au soin qu'ont les Hollandais de bien exprimer tout le lait de la partie caséeuse et butireuse. Le fromage acquiert par-là plus de fermeté et il est moins sujet à s'aigrir, que celui d'Auvergne avec lequel il a de grands rapports. On le sale en dehors avec du sel blanc très-fin; on le fait tremper dans du petit-lait salé et on le moule dans la forme d'un globe légèrement aplati, de manière que la salaison soit égale partout et la croûte dure et sèche.

Un objet d'un grand intérêt, nous avoit, plus qu'aucun autre, attirés à Alckmaer. Nous nous empressames d'aller le visiter. C'étoit le *Nouveau canal*, cette entreprise gigantesque qui doit changer la face de tout le pays; le commerce d'Amsterdam, l'existence politique et militaire du royaume. Situé entre le Zuydersée et l'Y, Amsterdam offroit bien jusqu'ici un bel et bon port aux vaisseaux qui y arrivoient, mais cette arrivée étoit une chose fort lente et fort difficile; mille bancs de sables entravoient les

approches de la ville. Obligés de traverser tout le bâtimens en entrant et en sortant, c'est-à-dir et au *Pampus*, rencontroient des obstacles sou tables. Les vaisseaux de ligne n'essayoient p: et restoient au Helder. Les autres étoient ol barrasser d'une partie de leur cargaison, ou lever sur des chameaux, machine construite falloit attendre de longues semaines, courir gers et faire de grands frais, avant qu'i rivé à l'entrée de la baie du Texel, pût déb chandises dans les magasins d'Amsterdam. l'on a inventé afin de transporter des vaisseau trop lourds pour la mer, a été de les faire Ce projet, que l'on exécute à présent, est u traordinaires que l'on ait jamais conçus.

On a percé un canal allant du Helder à au travers de la Nord-Hollande; et ce travai merveilleux dans tout pays, paroît plus singulie lieu des mers et des eaux qui l'entourent et semblent le rendre à la fois superflu et une longueur de près de trente lieues on creuse encore un lac de *cent vingt pieds* de l *cinq* de profond. Le canal de Languedoc, n' que *quarante* pieds de largeur et *six* de profo vail se finit, toute la marine militaire et n nation la plus maritime du continent, serp des troupeaux et des moulins à vent. Les ponts et les *gros ventres* de la Chine, vie champs se montrer à la capitale qui les diri jamais vus. Les productions de Batavia éch pêtes du Cap finiront leur voyage en trott douce, et les bergers établis sur les bords mer, seront long-temps sans doute, avant

à voir de si près de pareils hôtes. Le Roi actuel, distingué par ses idées créatrices, et jaloux d'immortaliser son règne par de grandes entreprises, a mis à celle-là un vif intérêt et s'est occupé lui-même de la direction des travaux. Ils ne sont commencés que depuis deux ans, et le canal est déjà achevé d'*Amsterdam* à *Alckmaer* (juin 1822). On estime la dépense totale à dix ou douze millions de florins (vingt-cinq millions de francs). Les gens intéressés à ce que les choses ne changent point, ceux qui par goût ont horreur des innovations (et il y en a en Hollande encore plus qu'ailleurs), ont beaucoup crié contre ce projet et ont soutenu que pour s'en être passés les Hollandais n'avoient pas plus mal fait leurs affaires jusqu'ici. Il est bien certain que ce changement de route dérangera et ruinera même beaucoup de gens; mais quant à ses avantages pour le commerce et pour le pays que traversera le canal, s'il s'achève, il semble qu'ils ne sont pas douteux. La question est de savoir s'il pourra être achevé, si des obstacles toujours renaissant n'en feront pas le tonneau des Danaïdes, et si l'argent que l'on y met ne seroit pas mieux employé ailleurs. Il est malheureusement sûr que la nature mouvante du terrain, les infiltrations perpétuelles qui le décomposent, ont déjà plusieurs fois entravé les opérations, ont amené de l'eau malgré les travailleurs là où l'on n'en vouloit point, et l'ont laissé échapper quand on vouloit la retenir; enfin le fond peu solide du canal menace de le remplir d'une boue croissante de nature à tout envahir. Là où le canal existe déjà, aux environs de *Purmerende*, nous ne vîmes d'autre navigation qu'une quantité prodigieuse de bateaux carrés de l'aspect le plus dégoûtant, uniquement employés à emporter la vase. Or, faire un canal de vingt-cinq millions uniquement pour le nettoyer, seroit une inutilité un peu chère.

Les travaux que l'on fait actuellement à Alckmaer sont im-

menses. Pour que le canal passât dans la v
lui faire décrire une courbe, et c'est précis
de cet immense bassin demi-circulaire, qu'ét
des ouvriers. Sur ce même terrain existoit
canal destiné à la navigation intérieure,
mensions des canaux ordinaires. Pour ne p
la navigation, la première opération a dû é
parallèlement un canal de la grandeur du
lequel on a fait écouler ses eaux. Quand c
travaux actuels, le lit du canal desséché se c
niveau du sol environnant, le terrain paroît a
té, et la grandeur de la nouvelle entrepris
cor davantage par cette comparaison. C'étoit
très-frappant que celui de ce vaste aby
liers de brouettes gravissoient et descendoient c
les montagnes de déblais élevées de chaque cô
qui en doubloient ainsi la profondeur. Qu
toute la peine nécessaire pour charger et tr
seule de ces brouettes, on n'osoit pas calcule
fois il faudroit répéter la même opération p
cette profondeur tout un pays. Ce qu'il y a
qu'en se donnant tant de peine pour faire v
on est obligé de s'en donner tout autant pour l
qui se retrouve partout sous les pieds de
dans ce pays *éponge*, leur oppose les plus
cultés. On les surmonte au moyen des *pui*
*à chaînes* établies de distance en distance dan
grands frais. Leur construction est simple
Un manège de quatre chevaux établi le plus
plancher artificiel fait tourner un axe horison
quel passent des chaînes, garnies à dix pc
tance de planchettes coupant les chaînes
Ces chaînes s'étendent dans une direction

viron quarante-cinq degrés jusqu'à un second axe parallèle au premier, placé au-dessous du niveau de l'eau et autour duquel elles passent également. Elles sont, dans toute la longueur entre les deux axes, renfermées dans un conduit ou étui en bois, exactement de la grandeur des planchettes et qui ne laisse aucun passage à l'eau. Cet étui est ouvert en bas et en haut. Les planchettes en sortant de l'eau la poussent devant elles dans ce conduit, la laissent retomber où l'on veut par l'ouverture supérieure, puis tournent, redescendent et recommencent toujours le même chemin. On extrait ainsi une masse d'eau très-considérable ; mais il ne paroît pas que l'on essaie de l'élever à une grande hauteur, car nous vîmes presque partout deux moulins l'un sur l'autre, qui élèvent l'eau à 10 pieds seulement.

En sortant d'Alckmaer, nous quittâmes la chaussée de briques, mais la route est cependant bonne et ressemble à celles de la Suisse et du midi de la France ; les villages sont parsemés dans un horison sans bornes, et les champs se mêlent aux pâturages. Bientôt on retrouve le canal et on le côtoye long-temps. Les terres enlevées de son lit, sont entassées en amphitéâtre ou élevées quelquefois en pyramides isolées. Les élémens les plus variés et les plus curieux composent cette masse immense de débris. Un sable blanc extrêmement fin recouvre une argile jaunâtre, traversée de filons ferrugineux qu'au premier coup-d'œil on prendroit pour du sang. Au-dessous, c'est-à-dire, à 15 ou 25 pieds de profondeur, s'étendent d'immenses couches d'une tourbe absolument noire. Les coquillages brillent de partout au milieu du reste. Les trois règnes se présentent toujours confondus, et cette immense incision à travers tout un pays, offriroit à un géologue curieux d'étudier l'anatomie de cette singulière contrée, les plus riches matériaux d'observation.

Parsemées sur ces montagnes artificielles ou dans les gor-



ges qui les séparent, s'élèvent une foule de c
rables, en paille, en gazon ou quelquefois en
gisent pêle-mêle avec leurs familles les rebuts d
verses dont se composent les légions d'ouvriers emp
Il y en a plus de dix mille ; et pas le quart qui soi
un qui ait l'air de la même race que ces riches
que l'on rencontre sur les routes. Leurs h
étoient de couleurs voyantes, et avoient une ap
gère ; leur teint trahissoit tour-à-tour des Russ
diens ; et le mélange confus de leurs cris sau
à l'effet bizarre de ce tableau. C'étoit une cc
sieurs lieues de tous les mendiants de l'unive
huttes surpassoient en délabrement et en misè
l'on peut supposer de pire. Tout cela, au mi
le plus soigné, des habitations les plus propres
tans les plus riches, sembloit un campement de

C'est pourtant là qu'étoit allé se nicher la littér
littérature du moins que nous ayons trouvée
Une voix aussi aigre que l'archet qui l'accom
toit de dessous un de ces petits manteaux rou
gnent les Bohémiennes à la curiosité anglaise.
nos oreilles l'air bien connu d'une chanson fa
paysans, ce chant nous engagea à nous rappro
lieu de ces marais, cette mélodie de montagne
un peu l'effet d'un compatriote qu'on retr
étranger : il nous sembloit que nous devions e
en comprendre les paroles. C'est cependant c
point. Elles nous parurent en revanche offrir
térêt aux groupes paresseux qui entouroient
en riant aux éclats. Cela étoit naturel ; la
toute entière en leur honneur. Pour un *dutte*
mes un des innombrables exemplaires de la p
que ces muses vulgaires distribuoient très-vol

d'elles. On y racontoit les *beaux projets faits pour établir un grand et superbe canal, allant d'Alckmaer à la mer, le bonheur d'un manouvrier qui étoit arrivé à Alckmaer sans ouvrage, et avoit trouvé à être employé aux travaux du canal.* La pièce finissoit par une declaration formelle que *c'étoit parmi les ouvriers du canal, seuls, qu'il falloit chercher de bons garçons.* Aucun des auditeurs n'avoit l'air d'en douter. Cette piece unique dans son genre mériteroit d'être traduite toute entière et livrée, comme moyen d'encouragement, à la méditation de quiconque dirige un travail de ce genre. Reste à savoir si le temps que perdoient ces Messieurs à entendre leur éloges, étoit compensé par l'émulation qui en résultoit. En tout cas on ne pouvoit guères s'attendre à voir l'hypocrène jaillir du milieu de ces bourbiers.

Les puits à chaînes, placés de distance en distance avec leur grands chapeaux de paille et leur énorme circonférence, contrastoient avec les misérables huttes où logeoient les ouvriers, et ajoutoient à la singularité du coup-d'œil. Nous nous éloignames du canal pour monter sur la digue du *Zyp-Polder*, et faire par là, connoissance avec cette incroyable administration, qui en faisant venir avec des frais immenses les ondes au milieu du pays et en forçant la mer à courir les champs, la renvoye également à volonté pour substituer à ses flots les campagnes les plus fertiles. *Polders* est le nom qui désigne ces différens terrains beaucoup plus bas que le niveau de la mer, autrefois des lacs, des golfes et des marais, desséchés à diverses époques et devenus dès lors la partie riche et productive du pays. Ils sont épars sur tout le territoire de la Hollande, et se trouvent principalement en *Zélande*, en *Frise* et dans la Nord-Hollande proprement dite. Ceux de cette dernière province sont les plus nombreux et les plus remarquables. Aussi voit-on de toutes parts serpenter au-dessus de l'horison des murs de verdure d'une

régularité parfaite quant à leur élévation. Ce s
que nécessitent chacun de ces domaines sou
lesquelles comme sur les murailles de l'ancie
est une grande route très-soignée. Elle se
verdure épaisse qui garnit tout le reste de l
elle est fort étroite, n'a aucune barrière et
est souvent dangereuse. En revanche, pour prix
on a de la vue, et dans ce pays-là c'est beau
mine sur toute la contrée, et il est aussi con
rare, de faire plusieurs lieues au trot sur l'arr
tagne, au dessous de laquelle on voit dans
bestiaux, les champs et les maisons. Déjà le
bien plus riches qu'aux environs d'Harlem,
moutons du Texel à petite queue commence
aux vaches dans l'immense espace que par
gards.

(*La suite au Cahier prochain.*)

---

Travels in Egypt, etc. Voyages en Egypte,
Syrie, etc. par les capitaines Irby et M
1823.

---

Ce volume contient six lettres. La premièr
relation d'un voyage en Nubie, et le retou
seconde donne la relation d'un voyage en Sy
la Méditerranée par Jaffa, Acre, Tyr, et
Tripoli et à Balbeck. La troisième est
voyage à Palmyre ou Tadmor, et à Dama
et la cinquième rendent compte de diverse
Terre-Sainte; et enfin la sixième parle de

et de l'île de Chypre. — Nous prendrons dans ces lettres les fragmens qui offrent le plus d'intérêt et de nouveauté, en commençant par la navigation du Nil.

« Vers le soir, pendant que nos matelots (dit l'auteur) étoient occupés à touer notre bateau, ils découvrirent, tout près du rivage, un torpedo qui paroissoit endormi. Ils prirent beaucoup de précautions pour le percer d'un stilet au travers de la tête. Quoique le poisson fût presque mort, son contact me donna une commotion sensible à l'articulation du coude. Ce torpedo avoit deux pieds de long, et étoit sans écailles. Il avoit le dos et le ventre noirs, et des taches brunes sur les côtés; personne ne voulut en manger; nos matelots refusèrent même de le toucher, quoique mort. Ils étoient convaincus que nous évitions la commotion en proférant des paroles magiques. »

» Un des jeunes matelots nous apporta, ce jour-là, un caméléon qu'il avoit pris sur un acacia. L'animal apporté à bord siffloit fortement, montroit de la colère, et cherchoit à s'échapper. Il étoit verdâtre; mais toutes les fois qu'on s'approchoit de lui, il se gonfloit et devenoit brun. Il paroît que cette dernière couleur est, chez cet animal, l'effet de la peur. Nous nous procurames successivement huit caméléons. Ils devinrent tellement apprivoisés, que nous les employions à prendre les mouches, quand celles-ci nous incommodoient trop; ils les happent avec la langue......

.................................................................

» Les Nubiens sont dans l'usage d'estimer la longueur d'un voyage, par le nombre de pipes qu'ils peuvent fumer pendant sa durée.................................................

» Dans la tente du chef Daoud, nous remarquames un bouclier d'écailles de crocodile. Une des protubérances du dos de l'animal en formoit le centre, et une autre répondoit au coude de celui qui manioit le bouclier. On nous assura que ces bou-

cliers étoient à l'épreuve de la balle ; et on sait que la balle ne perce pas la peau du crocodile vivant. En général, les Nubiens font leurs boucliers de peau d'hippopotame. »

» Ce peuple se glorifie de son adresse à tromper les étrangers. Les Nubiens ont une singulière habitude, qu'ils prennent très-jeunes ; c'est d'avoir constamment dans la bouche un mélange de tabac et de sel, enveloppé dans un morceau d'étoffe de laine. Ils sont tous voleurs, et ne s'en cachent pas. Les épithètes de voleur et de menteur n'ont rien qui les blessent : ils sont élevés à altérer sans cesse la vérité, et à s'emparer de tout ce qui peut être à leur convenance. Tous les jours nous prenions nos matelots sur le fait, et ils en plaisantoient. »

» La manière de se vêtir diffère, chez eux, d'un district à l'autre. La même variété s'observe dans l'arrangement des cheveux. Quelques-uns les portent très-courts, et d'autres, au contraire, dans toute leur longueur, et frisés au bout. Ceux-ci les couvrent d'huile. La figure et la structure des Nubiens, diffèrent beaucoup d'une tribu à une autre. »

» Les Barabras étant fort sobres, sont sujets à peu de maladies. Tous les individus portent sur le dos une cicatrice, et quelquefois deux, parce qu'on fait aux enfans une incision pour attirer les humeurs et épurer le sang. L'occasion de cette opération, est une certaine maladie endémique et qui attaque les enfans. Un des petits garçons qui étoient avec nous, avoit encore cette plaie ouverte ; et son père, pour faire cesser la douleur qu'il s'étoit occasionnée en s'écorchant, y appliqua du sable ; l'effet en fut très-prompt........................................

» *Houarti*. Nous fumes obligés de nous arrêter trois jours dans cet endroit, où nos matelots se réjouirent avec leurs amis. A peine avions-nous touché le rivage, que notre Reis nous pria de lui prêter deux caisses de momies, que

nous avions dans le bateau. Ils vouloient les faire transporter dans le village, et nous y consentîmes sans difficulté. Nous ignorions le motif de cette demande; mais le lendemain, nous fumes témoins de l'arrivée successive d'un grand nombre de femmes. Elles accouroient de toutes parts et faisoient trois fois le tour des momies, en répétant le signe de croix. Elles conservoient un grand sérieux pendant cette cérémonie, et paroissoient surprises de nous voir rire.........................................................

» Nous allames visiter le temple d'Isis à Tentyra. Nous n'oubliames point la chambre dans laquelle nous avions déjà remarqué que le plafond portoit une table astronomique circulaire semblable au tableau Isiaque que nous avions vu à Turin. C'est sur le même plafond de cette chambre, que Mr. Ruppell a découvert un système lunaire qui avoit échappé aux recherches des savans Français. Mr. R. fit un dessin exact de cette table qui contient douze lunes et un fragment de la treizième; ce qui répond évidemment aux cinq jours à ajouter aux trois cent soixante, pour compléter l'année. »

» Ceci jette un nouveau jour sur la méthode des Egyptiens de calculer la marche des astres. Mr. Ruppel a d'autant plus de mérite, dans cette découverte, que plusieurs voyageurs ont examiné cette pièce, sans découvrir le curieux tableau dont il est question. Dans l'ouvrage français, on a mis quatorze ou quinze lunes, sans se donner la peine de les compter. »..................................................

» Nous visitames, au pied du Mokal[illegible], près d'Haourti, les décombres d'une ville qui étoit dans une situation délicieuse et qui paroît avoir été considérable. Elle est à l'entrée d'une vallée. Le village de Tehene en est tout près. Les Arabes ont beaucoup fouillé le sol, pour découvrir des antiquités. Nous ne trouvames qu'un chapiteau, que nous jugeames romain :

main : il se rapprochoit de l'ordre corinthien.
ces ruines, on voit une rangée de catacombes
creusées dans le roc vif, ainsi qu'un petit temp
mérite d'être examiné. Les bas-reliefs en son
style. A un quart de lieue de là, nous trouvame
excavation dans le roc, surmontée d'une frise
des caractères grecs de très-grandes dimension
caractères de cette inscription ont environ un
et que nous pensames qu'elle avoit été copiée
curieux ; nous n'en primes pas copie nous-
pumes distinctement le mot *Ptolemaios.* Nous
depuis que cette inscription n'est pas connue. N
indiqué le lieu à Mr. Salt, pour qu'il pût l
Une ancienne carte de Danville, marque à-p
cet endroit, une ville sous le nom de *Cynopol*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous prenons dans la troisième lettre, les c
sur les ruines de Palmyre.

« L'aspect de ces ruines célèbres, comme
sentent à l'entrée de la vallée des tombeaux,
ment imposant et nous frappa beaucoup. Le
désert absolument nu, avec cette profusion d
de ruines superbes; l'opposition de ces beaux m
marbre blanc comme la neige, avec le sable
iert, ajoutent à l'étonnement. Cependant, lorsq
minames ces ruines de près, nous fumes extrê
en trouvant qu'il n'y avoit pas une seule colon
ou architrave, qui fût véritablement digne d'ad
cune de ces colonnes n'a plus de quatre pieds
ni de quarante de haut, ce qui ne s'accorde
idées de Longin sur le sublime. Les colonnes
avenue n'ont guères que trente pieds; on ne
pistyle aucun ouvrage d'une sculpture parfaite

la corniche est mal exécuté. Les gravures de Wood et de Dawkins en donnent une idée beaucoup trop avantageuse. L'ensemble de ces ruines, qui couvrent environ une demi lieue d'étendue, est extrêmement remarquable, soit par le nombre des monumens, soit par l'étendue de l'espace. Il n'existe d'autre fabrique moderne parmi ces ruines, que le village arabe de Tadmor, dans le péristyle du temple du soleil, et le cimetière des Turcs. Cependant, si l'on prend chaque objet en particulier, il n'y a rien de véritablement digne d'admiration. Nous trouvames que l'excursion à Palmyre ne rendoit pas ce qu'elle coûte de temps, de dépense et de fatigue dans la traversée du désert. Il y a une singulière monotonie dans l'architecture. Toutes les colonnes sont corinthiennes, excepté celles qui entourent le temple du soleil : celles-ci sont ioniques et flutées. Lorsqu'elles avoient leurs chapiteaux de bronze, elles étoient belles, sans doute; mais comme ceux-ci manquent aujourd'hui, l'effet est détruit. Toutes les sculptures sont grossières; les trois arches qui sont au bout de l'avenue, vers le temple du Soleil, ainsi que les ornemens des corniches, sont extrêmement insignifians : les portails de Thèbes sont incomparablement plus beaux, quoique le secret de la construction des voûtes ne fût pas connu des Egyptiens. »

« Le marbre de tous ces monumens est tendre, et d'une qualité inférieure; celui de Baalbec a de beaucoup l'avantage; et nous croyons que les ruines de ce dernier endroit sont plus remarquables que celles de Palmyre. Indépendamment de l'avantage des matériaux, les ruines de Baalbec sont beaucoup plus imposantes par les dimensions des colonnes, et l'ensemble de ce qui est conservé. Les colonnes ont jusqu'à soixante pieds de haut, et sept pieds de diamètre : le fût est en trois pièces seulement. L'architrave a vingt pieds de plus, et est d'un travail magnifique. A Tadmor, le fût

des colonnes de trente pieds est en six ou sept pièces. Il y a au milieu de l'avenue quatre colonnes de granite, dont une seulement reste debout. Ces colonnes sont formées d'un seul bloc. »

»Les tombeaux sont curieux à observer. Ils diffèrent de tout ce que nous avons vu ailleurs. Ce sont des tours carrées de trois, quatre, et cinq étages, placées hors de l'enceinte de la ville. Les mieux conservées de ces tours sont sur les deux côtés de la vallée qui conduit à Homs et Hamah. Ces tours n'ont aucun ornement extérieur, et portent une tablette avec une inscription que Wood et Dawkins ont copiée. Il y a seulement quelques bas-reliefs au-dessus de la porte. Les chambres sépulcrales sont placées les unes au-dessus des autres; et à côté de chaque tour, on voit des enclos au nombre de huit, divisés en quatre parties, et où l'on déposoit les corps. En face de la porte de la tour, et du côté de la colline, se trouve une excavation. »

»Les salles du rez-de-chaussée de ces tours ou tombeaux, qui sont le mieux conservées, sont fort belles, et entourées de pilastres cannelés et d'ordre corinthien. Les murs sont en stuc, et sans ornemens ni emblêmes. Le plafond a conservé ses couleurs parfaitement fraîches. Il est orné de figures mythologiques semblables à celles du péristyle du temple du soleil à Baalbec. Nous observames des momies, et des vêtemens de celles-ci, qui paroissoient avoir été conservés par le procédé des anciens Egyptiens : seulement la gomme qui, en Egypte a encore l'odeur de l'encens, a complètement perdu ce parfum, dans les momies de Palmyre. Nous trouvames une main encore bien conservée; mais à tout prendre, ces tombeaux n'offrent pas le même intérêt que ceux d'Egypte : on y cherche en vain de ces peintures curieuses qui rendent encore aujourd'hui les costumes et les habitudes des anciens habitans de ces contrées.»

» Sur la tablette d'une porte intérieure, nous observames un bas-relief de sept ou huit figures debout, et vêtues de longues robes. Nous supposames qu'elles représentoient des prêtres : ces figures avoient toutes les mains croisées sur la poitrine. Nous remarquames un sarcophage dont les côtés étoient ornés de reliefs semblables. »

» Il y a, dans l'enceinte de la ville, des tombeaux isolés dont les portes, en marbre blanc, sont encore debout. Ces portes sont sculptées en panneaux, mais le travail en est peu soigné. »

» Le tracé des rues de Palmyre, et les fondations des édifices sont encore visibles dans quelques endroits. Nous pensames avec Mr. Bankes que la plupart de ces espaces carrés, entourés de colonnes et que MM. Wood et Dawkins ont crû être des entourages de temple, n'étoient que des cours d'édifices particuliers, avec des fontaines. Mr. Bankes a fort bien observé qu'un de ces carrés ne se trouvoit enclos que par quatre colonnes, et n'auroit pas pû contenir un temple. Il avoit observé à Pompéïa des carrés semblables qui marquoient des fontaines, ce qui l'a conduit à cette conjecture. »

» Il y a une porte debout sur la droite en descendant la grande avenue ; et en dedans de cette porte, qui appartenoit à un édifice détruit, on voit sur l'architrave des caractères hébreux. Cela rappelle que la fondation de Tadmor a été attribuée au roi Salomon, et que l'on a soutenu que la reine Zénobie professoit la religion juive. »

» Il y a à Palmyre une source chaude et sulfureuse. Les restes d'un aqueduc montrent que l'eau qui fournissoit la ville venoit de loin. Le sel que l'on tire des environs de Tadmor est une branche de commerce pour ses habitans. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voici quelques fragmens des lettres IV et V qui ont pour objet la Terre-Sainte.

Les voyageurs partis de Damas, remontèrent à la source du Jourdain, par la même route qu'a suivie Burckhardt. Ils descendirent ensuite de Panias, et faillirent perdre leurs chevaux dans les terrains marécageux. Ils gagnèrent enfin le lac de Houle, et Tiberias. Il paroît que l'incommodité des insectes et de la vermine, dans ce climat brûlant, passe tout ce qu'on pourroit imaginer.

» Nous fumes (disent-ils) horriblement piqués par un insecte qui tourmente aussi les chameaux. C'est un ver rougeâtre qui vous attaque pendant le sommeil. Nous nous trouvions le matin tout couverts de pustules rouges qui indiquent un venin chez ce dégoûtant insecte. Il faut ou renoncer à voyager dans cette contrée, ou prendre son parti d'être constamment attaqué par les poux et les puces. Toutes les nattes et tous les coussins employés par les voyageurs, en sont garnis. Il n'y a pas un individu dans le pays qui n'en soit habituellement couvert. Les punaises fourmillent également. En Egypte, notre logement en étoit rempli »...

.......................................................

» Nous visitames les ruines de Bysan. Le théâtre est encore très-distinct. L'avant-scène a cent quatre-vingt pieds de large. On y voit, ce que nous n'avons vû dans aucun théâtre des anciens, savoir les cavités ovales dont parle Vitruve, et qui étoient destinées à contenir des tubes d'airain pour augmenter le son. Il y en a sept. Vitruve observe que, de son temps, ces cavités ne se voyoient que dans un petit nombre des anciens théâtres ruinés. »

» Nous vimes auprès de Tabathat, ville ruinée, et qui paroît aussi ancienne que Bysan, l'endroit où Elisée fut nourri par les corbeaux. Tout le pays est couvert d'antiquités romaines : on voit des ponts, des routes, des pierres

destinées à marquer les distances, et d'autres monumens de la puissance de Rome..............................

.................................................

» Le 16 mars dans l'après-midi, il arriva un soldat de Mr. Bankes avec un prince arabe de la tribu de Benesuckher. Il avoit avec lui dix cavaliers de la même tribu, et son porte-massue. Cette massue étoit en fer, vide en dedans et de deux pieds de long. Ils étoient fort bien montés, et manœuvroient leurs chevaux avec grâce. Mr. B. avoit envoyé chercher au camp de Benesuckher, une garde, pour nous conduire dans les différens endroits que nous voulions visiter. Il avoit la note des lieux désignés par Burckhardt et de la route qu'il avoit suivie de Kerek à Wady-Mousa. L'interprête ne put s'arranger avec les guides, que pour le voyage de Kerek. Mais ce marché même fut rompu.»......

.................................................

» Djerash est peu connue des Européens. Ses antiquités ont été visitées en 1806 pour la première fois par Seetzen. C'étoit une belle ville, bâtie sur les deux pentes d'un vallon qui donne passage à un ruisseau considérable. Deux grandes rues se croisoient à angle droit dans le centre de la ville, comme à Antinoë. Les rues étoient bordées d'un double rang de colonnes. Le pavé est encore très-beau. On voit la marque des roues de chars sur les pierres; et des deux côtés de la rue sont des trottoirs pour les gens à pied. »

» Cette ville avoit plus d'édifices publics qu'aucune de celles que nous avons vues. Nous avons remarqué les ruines de deux grands temples et de deux amphithéâtres. L'un de ces temples étoit dédié au soleil, comme l'annonce une inscription grecque. Cet édifice a cela de commun avec le temple des ruines de Palmyre, lequel étoit également placé au centre d'une vaste cour entourée d'un péristyle. Les colonnes de ce temple ont cinq pieds, et leur hauteur est proportionnée.

Les chapitaux sont corinthiens, et bien exécutés. Une singularité de ce temple est une chambre souterraine sous la principale pièce de l'édifice, avec un bain au milieu. Dans d'autres endroits de la ville sont encore cinq ou six temples de moindres dimensions. Une place ovale entourée de colonnes ioniques, et ayant 350 pieds de long, ajoute beaucoup à la beauté des ruines de ce lieu. La scène du plus grand théâtre est presqu'entièrement conservée. On voit encore deux bains et deux ponts qui traversent la vallée. Les temples et les théâtres sont construits en marbre d'une qualité assez commune. En dehors de la porte du sud-ouest, est le cirque et l'arc de triomphe. Les sarcophages du cimetière qui entoure la ville ne sont point d'un travail remarquable. On compte encore plus de 230 colonnes debout dans les ruines de cette ville.

Du côté du nord-est, et à cent toises en dehors de la porte, est un grand réservoir d'eau, et un tombeau avec quatre colonnes corinthiennes. Un aqueduc se trouve auprès. Toutes ces ruines sont couvertes d'arbres et de broussailles, ce qui leur donne un plus bel effet. Les inscriptions abondent : elles sont principalement du temps d'Antoine le pieux. »

» A tout prendre, les ruines de Djerash sont fort supérieures à celles de Palmyre. Les murs d'enceinte, les tours, les trois portes sont singulièrement bien conservés. »

(Les voyageurs revinrent à Jérusalem, et après une seconde visite au Jourdain, ils entreprirent de faire le tour de la Mer-Morte.)

« Chacun de nous (dit la relation) se pourvut d'un vêtement de simple Bédouin, et se procura un cheval. Nous avions un soldat du Pacha d'Egypte, un interprête, et un arabe chrétien. Notre guide étoit un arabe cultivateur, du voisinage de Jéricho, qui se nommoit Mohammed ; et enfin

nous avions un homme des environs d'Hébron. Nous eumes la précaution de prendre aussi peu de bagage qu'il fut possible »..........

(Les difficultés que les voyageurs éprouvèrent des autorités de Jérusalem leur donnèrent tant d'impatience, qu'ils résolurent de courir les hasards de l'entreprise, et ils se mirent en route. Ils gagnèrent Bethléhem et revinrent à Hebron où ils trouvèrent un Sheik très-doux et très-prévenant.)

» Nous fumes logés, » disent les voyageurs, « dans une petite chambre qui appartenoit au khan. Elle étoit garnie de nattes et de tapis. On nous servit un breuvage qui jusqu'alors nous étoit inconnu; c'étoit un mélange de riz, de lait et de sucre ».

« Les Turcs d'Hebron connoissent peu les Européens. Ils sont fort prévenus contre tous les Francs, et ne permettent pas qu'il s'en établisse un seul dans cet endroit. Il nous fut impossible d'obtenir de pénétrer dans la mosquée, où est, dit-on, le tombeau d'Abraham. »

« Cet édifice est évidemment antique. Il est construit avec des matériaux de dimensions énormes; il y a des pierres de vingt-cinq pieds de long. Il est bordé de chaque côté de seize colonnes et de huit aux extrémités. Ces colonnes n'ont point de chapitaux. Au-dessus de cet étage antique est une construction moderne. La ville est très-peuplée, les rues sont étroites, tortueuses, et extrêmement élevées..............................

............... Nous eumes d'une éminence, la vue de toute la Mer-Morte; et il nous parut évident qu'elle étoit moins étendue qu'on ne l'a toujours supposé, et que les anciens ne l'ont dit. Le soir, nous arrivames à l'extrémité de la mer, et nous essayames de faire du feu avec du bois sec que ce lac salé avoit déposé sur le rivage; mais tous nos efforts furent inutiles: il étoit tellement imprégné de sel qu'il ne pouvoit brûler, et nous fumes forcés de souper avec de la farine dé-

layée dans l'eau. Nos guides étoient en alarmes continuelles, et se défendoient de dormir de peur d'être surpris par ce qu'ils appeloient les ennemis. »

» Le lendemain nous trouvames du sel gemme sur le rivage, là où l'eau s'étoit retirée, et nous en trouvames également sur les côteaux environnans, où il étoit mélangé de sable solidifié. Nous en observames des couches épaisses et presque pures ; enfin nous vimes beaucoup de stalactites de cette matière. »

» Strabon prétend qu'il y avoit au sud de la Mer-Morte des villes entièrement construites de sel marin. Quoique cela se présente comme bien extraordinaire, il est certain que les torrens charient des blocs énormes de sel. Nous observames que les lits de sel étoient dans une direction verticale....... Il nous parut que les montagnes à l'ouest du lac diminuoient graduellement en s'approchant du sud, tandis que celles situées à l'est conservoient la même hauteur. Elles étoient d'une couleur rougeâtre semblable au granite. En continuant notre route nous trouvames six petits lacs ou marais en partie desséchés, et qui répandoient une odeur désagréable. Probablement c'est ce qui a donné lieu au préjugé des anciens, que la Mer-Morte avoit une odeur fétide. Nous ne lui avons trouvé aucune odeur quelconque. Nous trouvames ensuite un pays assez boisé, avec des marais de place en place, et de grands roseaux. Nous remarquames des accacias, des mimosas, et des tamarins. Nous vimes aussi un arbre dont les fruits viennent en grappes, et ressemblent aux groseilles. Ce fruit a un goût aromatique très-fort, et qui se rapproche de celui de la moutarde. La feuille a un goût semblable.................»

» Nous rencontrames des gens du pays occupés de leur moisson. Ils avoient l'air fort sauvages. Nous leur dimes que nous étions des soldats de l'Aga de Jaffa, et que nous allions à Kerek. Ils désiroient, nous dirent-ils, avoir des soldats de

Jaffa, pour les protéger contre les Arabes Bédouins, qu'ils nous représentoient comme extrêmement méchans. Ils couchoient au bivouac, parce que leur village étoit assez loin de là. Ils partagèrent avec nous leur provision de pain, de beurre et de lait. Les taons tourmentoient cruellement nos chevaux. On nous dit à Kerek que ces taons étoient une des plaies envoyées de Dieu, à l'époque de la destruction de Sodome et Gomorrhe, et que dans ce pays-là les Turcs n'osoient pas baiser la terre en priant, comme ils le faisoient ailleurs. La race des paysans de la contrée, diffère complétement des Arabes pour le caractère de la figure, comme pour les habitudes. Ils ne sont point nomades et se construisent des habitations en roseaux. Ils donnent à leurs villages la forme d'un carré, en laissant une seule entrée pour le bétail. Ils nous traitèrent avec hospitalité, parce qu'ils nous prenoient pour des soldats d'un Aga puissant; mais on nous en a dit depuis beaucoup de mal. Ils ordonnèrent à leurs femmes de battre du grain pour nos chevaux; mais comme elles ne pouvoient pas faire ce travail sans se découvrir le visage, ils les remplacèrent bientôt. Il nous fut impossible de les engager à accepter un payement quelconque; mais lorsque nous fûmes prêts à partir, nous leur jetames des pièces de monnoie, sur lesquelles ils se précipitèrent, en se battant pour se les arracher. Nous les laissames occupés de cette violente dispute. »

» Nous traversames le Houssan, dans lequel nos chevaux se couchèrent pour se débarrasser des mouches. Notre route jusqu'au soir fut extrêmement fatigante, à cause des fragmens de granite, de porphire, de poudingue, et de basalte dont elle étoit couverte. Il paroît que c'est dans ces montagnes que les anciens trouvoient les carrières qui ont fourni les nombreuses colonnes dont on voit les ruines en Syrie. »

## CORRESPONDANCE.

### Lettre a MM. les Rédacteurs de la Bibliothèque Universelle a Genève.

MM.

Ayant lu dans l'avant-dernier Numéro de votre Journal l'article relatif à l'ouvrage de l'abbé Dubois sur les missions de l'Inde, j'ose espérer de votre impartialité que vous ne refuserez pas d'insérer dans le Numéro prochain quelques observations qui m'ont été suggérées par la lecture de cet article.

Il est probable qu'en Angleterre on ne répondra point à cet ouvrage ; l'œuvre des Sociétés Bibliques et Missionnaires y étant si bien connue qu'on peut se dispenser de réfuter des assertions et des inculpations dont la partie éclairée de la nation sait apprécier la valeur ; et on gardera le silence en continuant à suivre de respectables et utiles travaux.

Il n'en est pas de même dans notre pays, où ces choses ne sont connues que de loin, où si peu de personnes lisent les journaux missionnaires, et où l'inattention et la prévention peuvent accueillir des assertions hasardées, sans en apercevoir les erreurs et les contradictions.

Je ne me dissimule point la position désavantageuse de celui qui écrit, placé à une aussi grande distance des évènemens, ignorant beaucoup de faits et de circonstances de détail ; mais il peut du moins examiner les caractères du

témoignage de l'abbé Dubois, ses principes sur la prédication de l'Evangile, saisir ses contradictions, et relever la manière dont il parle de la Bible et des versions.

Les moyens en sont fournis par la lecture des journaux et des rapports des Sociétés missionnaires, et par le témoignage d'hommes éclairés et respectables qui ont examiné les choses de près.

Ceci n'est point une querelle religieuse entre des communions différentes; on respecte les travaux, et le dévouement que montrèrent des missionnaires catholiques et l'esprit évangelique qui anima plusieurs d'entr'eux (1). On ne veut pas non plus attaquer ici cette Société célèbre qu'un Souverain Pontife supprima, que les Princes de l'Europe proscrivirent il y a cinquante ans, et qu'ils rappellent ajourd'hui. On n'attaquera pas davantage la personne de l'abbé Dubois; il ne s'agit que de répondre à ses attaques contre une entreprise grande, belle et toute chrétienne. Il est permis d'opposer un grand nombre de témoignages positifs, à un témoignage négatif, unique, et par cela même légitimement suspect, car on peut en effet l'appeler unique, contre celui d'une si grande foule de témoins.

Il seroit facile de les trouver dans les missionnaires de toute dénomination, Anglicans, Wesleyens, Baptistes, Quakers, Américains, dont les Rapports, quoique faits séparément et adressés à des Sociétés distinctes, présentent un accord unanime et complet; mais ce témoignage pouvant être contesté de plusieurs, nous y ajouterons celui des Anglais de toute classe et de tout état qui vont dans l'Inde par milliers, les ecclésiastiques, les employés civils

---

(1) Tel, dans ces derniers temps, Mr. Giudicelly, Préfet apostolique au Sénégal, qui a plaidé en France la cause des noirs.

et militaires de la Compagnie, les négocians, les juges, les commandans et jusqu'aux Gouverneurs généraux, depuis le Lord Teignmouth, au marquis d'Hastings. Là se trouve un grand nombre d'hommes faits pour voir les choses sans enthousiasme et pour en juger sainement; et la plupart favorisent les institutions bibliques et missionnaires de leur influence et de leurs dons. A leur retour en Angleterre, loin de démentir les faits avancés dans les rapports, ils les confirment de leur témoignage, prennent place dans ces associations, et quelques-uns en deviennent les membres les plus influens. Tel ce respectable Charles Grant dont la mort a causé de si vifs regrets, tels les Macaulay, les W. Money, etc. Les bornes que nous devons mettre à cet article, nous obligent à nous resserrer dans un cadre étroit. On se contentera de répondre aux objections principales, en établissant un parallèle entre les moyens de conversion employés par les missionnaires précédens et par ceux d'aujourd'hui, et en montrant la différence des temps. Nous parlerons ensuite de la diffusion des Saintes-Ecritures et des reproches sur l'infidélité des versions; puis des obstacles opposés par les préjugés des Indous, et nous terminerons par une ou deux réflexions générales.

Examinons d'abord comment se faisoient les conversions dans l'Inde par les missionnaires catholiques, les jésuites et l'abbé Dubois lui-même, qui déclare avoir suivi leur exemple. C'est en se conformant à ce qu'il appelle ingénument *les préjugés innocens de ces peuples*, en leur montrant l'analogie qui existe, *dit-il*, entre les cérémonies extérieures du culte catholique et celles du culte Braminique, en leur présentant sous ce point de vue le sacrifice de la messe, les processions, les statues, les images, l'eau bénite, les jeûnes, les fêtes, les prières pour les morts, l'invocation des saints; car tout cela, *dit-il*, ressemble plus ou moins aux pratiques religieuses des Indous. En effet,

nous voyons que ce rapprochement fut également employé dans l'Inde et à la Chine ; que les Jésuites furent accusés dans le dix-huitième siècle d'avoir toléré dans ces contrées un mélange impie d'idolâtrie et de Christianisme, et qu'ils furent condamnés par les Papes éclairés et vénérables qui occupèrent dans ce temps le siège Pontifical ; aussi l'abbé Dubois paroît-il blâmer Benoît XIV, qui défendit aux Jésuites de se montrer trop complaisant envers les nouveaux chrétiens pour la conservation des coutumes du pays. Cependant, cette assimilation des cérémonies idolâtres des Indous à celles de la religion romaine, un protestant délicat et respectant la conscience de ses frères, ne se la permettroit sûrement pas ; et quelle que soit la différence de ses idées sur le sacrement du Sauveur, il tiendroit pour impie le rapprochement du sacrifice de la messe et de ceux offerts aux faux-dieux du Braminisme.

L'histoire de l'Eglise accuse ce désir d'attirer les payens en les imitant, de l'introduction de coutumes qui ternirent le christianisme du moyen âge ; aussi que pouvoit-on attendre d'un tel amalgame ? devoit-il faire de véritables chrétiens ?..... et s'il ne s'agit que de changer des noms, aura-t-on enseigné la foi ? une telle œuvre obtiendra-t-elle la bénédiction divine ?....

Quant à l'altération des Saintes-Ecritures, que l'abbé Dubois regarde comme nécessaire au succès, et qu'il conseille, en citant même les traits à changer, comme par exemple de relever la naissance du Sauveur, nous lui répondrons que le chrétien regarde la Bible comme la parole de Dieu, comme l'unique histoire authentique des premiers âges du monde, comme celle du peuple choisi pour être le dépositaire des oracles, comme le récit fidèle de la vie du Christ, et comme le recueil des préceptes donnés et des vérités enseignées aux hommes par la sagesse éternelle. Le chrétien

donc se croira-t-il permis d'altérer la Bible, et feroit-il des prosélites en agissant ainsi ? Est-ce en l'altérant qu'on enseigne la vérité, et celui qui rougit du berceau du Sauveur, ira-t-il prêcher sa croix ? aussi qu'arriva-t-il de l'emploi de tels moyens ; c'est que lorsque les Jésuites obéirent quoiqu'à regret, aux ordres du Pape, ce qu'ils avoient prévu arriva. Un grand nombre des nouveaux convertis, abandonnèrent ce faux-christianisme plutôt que leurs usages, et les conversions furent arrêtées.

Faudroit-il même s'étonner si le trait cité par l'abbé Dubois étoit exact ; c'est qu'en 1784, Tippoo-Saïb ayant rassemblé dans sa capitale soixante mille nouveaux convertis pour leur faire abjurer ce christianisme, il n'y en eut pas un seul qui s'y refusât.

Cependant si les missionnaires catholiques avoient fait de si nombreuses conversions par la méthode de l'abbé Dubois, pourquoi lui-même n'a-t-il point réussi, et s'ils avoient pris une marche plus chrétienne, pourquoi ne l'a-t-il point suivie ?

Comparons maintenant celle adoptée par les missionnaires actuels ; ils ne se vantent pas comme leurs prédécesseurs de faire des conversions par dixaines et centaines de milliers ; rien au contraire n'est plus humble et plus candide que le langage de leurs relations. Ils parlent d'un commencement béni de Dieu, d'espérances fondées sur son appui, de bonnes semences jetées sur différentes terres comme dans la parabole, de l'attention obtenue çà et là aux grandes vérités du salut, et d'un petit nombre, comparativement à la population, de conversions opérées. Voilà ce qu'ils se contentent de dire, sans même ajouter que tout cela est acheté par beaucoup de peines et de travaux. Mais un moyen sur lequel ils fondent le plus grand espoir, sous la protection divine, c'est l'établissement de leurs écoles. Ce vaste continent de l'Inde est divisé pour les travaux des missions en

un nombre croissant de stations, dont chacune est desservie par de nombreux missionnaires, la plupart avec leur famille; dans chaque station, se trouve pour les enfans des deux sexes, une grande école principale avec plusieurs subdivisions. Dans la seule station de Chinsurah, vingt-quatre écoles reçoivent 2600 enfans, et les autres en proportion (1); ils les frequentent avec la permission de leurs parens, sans gène ni contrainte, y sont traités avec une extrême douceur, les quittent et y rentrent à volonté. Tous sont instruits et élevés dans la religion chrétienne, et la séance du dimanche est particulièrement consacrée à l'instruction religieuse et à l'examen du progrès des élèves. Combien de bonnes semences doivent être ainsi répandues, et que de belles espérances n'est-il pas permis de concevoir de l'emploi de moyens uniquement fondés sur la persuasion et la douceur.

Quant aux versions des Saints-Livres, si l'on doit altérer la Bible, ou en supprimer des passages, certes il vaut mieux n'en point faire; mais si l'on veut prêcher l'Evangile, il faut le montrer dans ses sources divines, comme on le faisoit aux premiers siècles de l'Eglise, par des traductions fidèles en latin et en goth. Cette œuvre étoit au Bengale une entreprise immense, car ces langues de l'Inde doivent rendre difficilement toutes les idées de la Bible; mais quand l'abbé Dubois nous assure que ces traductions *ne valent rien*, son témoignage doit-il être admis sans examen, et les missionnaires anglais n'ont-ils pu aussi bien que lui étudier toutes ces langues! Pourquoi, par exemple, les Baptistes de Sérampore n'auroient-ils pas réussi, travaillant avec sécurité, lenteur, et s'aidant d'interprêtes du pays. La grande Société biblique anglaise donne à ces travaux les plus grands soins. Elle les soumet à l'examen d'autres personnes que les pre-

(1) A la fin de 1822, leur nombre excédoit quarante mille.

miers

miers traducteurs, et les fait perfectionner à c
velle impression. Nous ajouterons à l'appui, que
Testament a été traduit en vingt langues différent
que pour aucune de ces traductions on n'a em
de sept années, et huit à dix pour quelques-un
toutes on s'est référé au témoignage de natifs in
l'a fait avant l'impression, afin de profiter de
ques, et que sur chaque traduction on a joint l
tion, qui presque toujours est explicite et décla
cune de ces versions est pleinement intelligible p
à l'usage duquel on l'a destiné. Ce n'est qu'apr
précautions que ces Testaments ont été imprim
sont distribués chaque année sur le continent de
grand nombre de milliers, dans ces vingt langue

Ces faits sont attestés par les rapports des Soci
et missionnaires de l'Angleterre, lesquelles collect
plus de 200,000 liv. sterl. par an, et sont diri
personnages les plus respectables et les plus é
l'Eglise et dans l'Etat. Certes, de pareilles auto
être opposées avec quelque succès à celle de l'a

Une autre de ses objections est que le christi
rendu odieux dans l'Inde, chose qui n'est pas d
les temps passés; mais les causes principales n'
été les persécutions exercées contre les paisibles
St. Thomas, et les bûchers allumés à Goa par
portugaise. Le christianisme a dû être aussi déc
conduite et les mœurs de ceux qui en faisoient
Les guerres des Anglais et des Français, les tr
cité des agens du pouvoir, enfin une domination
la conquête et la violence devoient en effet être
Indous; mais les temps ont bien changé. Le r
qui a fondé les Sociétés bibliques et mission
disparoître les abus; il a pleinement réformé,

gularisé la marche du Gouvernement, que les peuples de l'Indostan aiment et respectent aujourd'hui.

Un acte authentique des habitans de Calcutta, Païens et Mahométans, lui a rendu un hommage de reconnoissance, ainsi que pour la manière impartiale dont la justice est administrée, et les soins pris pour l'éducation. L'ordre, la paix, la sécurité, régnant en tous lieux, les lois du pays respectées en faveur de ses anciens habitans, leur religion ménagée avec douceur, attaquée seulement par la voix de la nature et de la raison, et par le simple enseignement de l'Evangile à qui veut l'écouter, tel est le spectacle que présente l'Inde aujourd'hui. Ce sont là des bienfaits qui ne feront pas haïr et redouter le christianisme, et qui seront appréciés, malgré la superstition, parce que l'humanité a aussi ses droits.

Quant aux préjugés des Indous, ils sont très-enracinés sans doute, très-difficiles à vaincre, et les castes sont un grand obstacle; aussi ne doivent-ils point être attaqués par la force et l'autorité du Gouvernement; mais faudroit-il les ménager et les conserver dans l'enseignement de l'Evangile, comme le voudroit l'abbé Dubois, et a-t-il raison de dire que l'intervention des Européens les fortifie, et qu'ils ne cèdent point à la persuasion.

Nous voyons, au contraire, que sans employer la force, le gouverneur Wellesley a complètement aboli les noyades sacrées dans les eaux de l'Hoogly à l'île de Sagor, et qu'un simple commandant de province a obtenu du peuple soumis à son autorité, l'abolition du sacrifice barbare des petites filles à leur naissance; quelques années après, étant retourné dans le pays, les mères vinrent à sa rencontre en lui présentant, avec l'expression de la plus touchante reconnoissance, leurs enfans sauvés de la mort.

Nous voyons le Gouvernement actuel mettre des limites

au sacrifice des veuves ; en attendant que progressivement les bûchers soient éteints ; et si d'un côté les Bramines redoublent d'efforts pour s'opposer à l'abolition de ces sacrifices, de l'autre, les femmes commencent à connoître et à apprécier la protection que l'autorité leur accorde ; et chaque jour elles mettent moins d'empressement à rechercher ce cruel honneur. Une religion qui leur montre que ces sacrifices sont impies et criminels aux yeux de Dieu, qui leur apprend qu'elles ont été créées pour être, non les esclaves, mais les compagnes de l'homme, une telle religion trouve accès à leur raison et à leur cœur ; et avec le temps, les femmes deviendront un instrument puissant des conversions dans l'Inde.

Dans les premiers âges du christianisme, où à l'exception du peuple juif, tout le monde étoit plongé dans l'idolâtrie ; où le culte des fausses divinités dominoit sur toute la terre, soutenu par des prêtres imposteurs, qui avoient un si grand intérêt à conserver leur influence et leurs richesses, qui étoient appuyés eux-mêmes par un Gouvernement puissant et absolu, exerçant par intervalles de violentes persécutions contre les chrétiens, les préjugés n'étoient-ils pas aussi enracinés, les obstacles aussi grands, les résistances aussi opiniâtres ! Quelle apparence qu'un culte tel que celui de Cybèle, de Vénus, de Bacchus, qui permettoit de s'adonner sans contrainte à tous les penchans dépravés et vicieux, qui n'imposoit aucun frein, qui flattoit tous les sens, quelle apparence, dis-je, qu'un tel culte pût céder à une religion qui commande de les maîtriser, de dominer ses passions, de vivre dans la pureté, la sobriété, la tempérance. Cependant la vérité s'est fait entendre, elle a progressivement acquis une force irrésistible, les préjugés ont disparu, les obstacles ont cédé, l'Evangile a triomphé, et après trois siècles de lutte un Prince chrétien étoit assis sur le trône des Césars, et dans

tous les pays soumis à son pouvoir, la croix du Christ étoit plantée sur les débris des idoles.

Mais après nous être arrêtés, trop long-temps peut-être, à une réfutation fondée sur des récits de faits et des calculs tout humains, disons que la prédication de l'Evangile aux peuples infidèles par les missionnaires, est l'exécution de l'ordre donné par le Sauveur à ses disciples : *Allez et instruisez toutes les nations.* Disons que la conversion du monde est l'œuvre de Dieu même, et que les hommes n'en sont que de foibles et chétifs instrumens. Disons qu'elle est prédite dans sa Sainte Parole ; que toutes les prophéties dont le temps est venu, ont été ponctuellement accomplies ; qu'il en sera de même de celles dont le temps est encore à venir ; et qu'au terme fixé dans ses décrets immuables, *la connoissance de l'Eternel remplira la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer.* Esaïe, XI. 9.

L. G. CRAMER, Membre du Comité de la Société des Missions évangéliques.

*Genève ce 1.er mars 1824.*

---

## Aux Rédacteurs de la Bibliothèque Universelle.

*Genève le 13 février 1824.*

MM.

Je prends la liberté de vous adresser quelques détails sur la Société Helvétique d'utilité générale, qui m'ont été communiqués par M. G. Zellweguer, dernier Président de cette Société. Ce philanthrope et ses amis paroissent désirer vivement que leur bienfaisante association soit connue de nos compatriotes, et ils espèrent du concours de nos économistes et citoyens éclairés, de nouveaux moyens d'influence et le pouvoir de faire plus de bien. Je croirai avoir rempli leur but et dégagé ma promesse auprès de ces estimables collégues, si vous daignez donner à ma lettre une place dans votre journal.

Pendant l'occupation de la Suisse par les Français, Mr. Hirzel de Zurich, créa une Société de secours chargée de remédier aux maux qu'entraîne nécessairement le séjour d'une armée étrangère. Cette réunion devint le type et le centre de plusieurs Sociétés du même genre, qui se formèrent dans divers Cantons; et bientôt naquit l'idée de les réunir toutes en un seul corps, par des assemblées annuelles dans lesquelles on profiteroit des lumières locales de tous les associés, et on se concerteroit sur les moyens de soulager les pauvres et d'améliorer les établissemens de bienfaisance. La première assemblée eut lieu à Zurich, le 15 mai 1810,

et dès ce moment jusqu'à la mort du respectable fondateur Hirzel, la Société prit de rapides accroissemens par l'aggrégation d'un nombre d'hommes éclairés, amis de leur pays et ardens promoteurs des institutions utiles. Dans cet intervalle, des caisses d'épargne, des établissemens de secours pour les veuves et les gens âgés, recommandèrent la Société à l'estime publique et peut-être on doit à ses efforts et à l'heureuse influence de ses membres, une partie de cet esprit de bienfaisance qui distingua les Suisses dans les désastreuses années de 1816 et 1817, et qui forme encore un des traits honorables de leur caractère national.

Après la mort de son fondateur, la Société sentit la nécessité d'étendre encore davantage ses relations et de fixer un but auquel viendroient tendre tous les travaux de ses associés. Elle s'efforça de rassembler dans tous les Cantons des matériaux sur les divers objets d'administration dont elle s'occupe, sur le commerce et les manufactures, l'éducation et le soulagement des pauvres, etc.; et trouva que ces grands intérêts nationaux étoient en général traités sans connoissance approfondie de la matière, sans une théorie reconnue par tous, elle jugea devoir diriger les méditations de ses membres, sur tel ou tel de ces sujets, par des questions spéciales adressées à tous. Des extraits des diverses réponses sont lus aux assemblées générales; une discussion verbale s'engage sur chaque sujet et le résultat en est transmis aux divers associés, pour être utilisé, s'il y a lieu, dans leurs Cantons respectifs. L'assemblée se tient les années paires à Zurich et les impaires dans quelqu'autre Canton, système adopté dans le but de mettre plus de suite et de méthode dans les travaux de la Société et d'empêcher les déviations. Elle forme ainsi un centre où viennent aboutir les connoissances et opinions cantonales sur les divers objets d'utilité publique, et là, réunies en théories applica-

bles, elles retournent, par l'organe des présidens cantonaux des Sociétés affiliées, entretenir dans les divers Cantons l'esprit d'émulation pour le bien public et d'amour pour la commune patrie.

L'assemblée a eu lieu cette année à Trogen sous la présidence de Mr. G. Zellweguer qui me procure ces documens; le nombre de ceux qui y ont assité et les vues utiles qui y ont été proposées, ont fourni une preuve de plus, de l'intérêt que mérite cette patriotique association. On a reçu un fonds de rapports et de notices sur divers objets et plusieurs établissemens d'utilité générale helvétique, et l'on a donné aux travaux de la société, un degré d'intérêt de plus en adoptant un mode convenable de publication. Je transcris ici les questions que la nouvelle Commission siégeant à Zurich sous la présidence de Mr. le Conseiller Paul Usteri, a cru devoir soumettre aux méditations de ses membres.

1.° Dans quelles circonstances est-il admissible, et dans quels cas est-il nécessaire, que les magistrats établissent des taxes des pauvres, et comment celles-ci doivent-elles être restreintes pour le temps et la quotité? Dans quelles circonstances et avec quelles restrictions les autorités locales doivent-elles établir une taxe des pauvres? Jusqu'à quel point les taxes des pauvres ont-elles été introduites dans tel ou tel Canton ou telle partie de Canton, et quels en ont été les résultats heureux ou funestes?

2.° Quel est le moyen de remédier efficacement aux malheurs du commerce et des manufactures qui se manifestent tant en général que spécialement en Suisse, en envisageant le sujet surtout sous le point de vue d'établissemens pour les pauvres?

3.° Quels avantages résultent de la comparaison des ré-

sultats obtenus dans les écoles d'agriculture pour les pauvres (à Hofwyl, à Linthboden, à Blattishof et à Genève)? Par quels moyens peut-on les multiplier, quelles mesures économiques requièrent-elles et comment y arriver le plus promptement possible?

4.° Comment peut-on médiatement ou immédiatement influer sur l'éducation domestique dans les classes moyennes et inférieures de la Société?

5.° Une assurance mobiliaire suisse, établie sur le principe simple d'assurance réciproque sans gain pour les directeurs, est-elle désirable?

Les envois ou les réponses doivent être adressés, s'il est possible, avant le mois de juin 1824, à Mr. le Conseiller Paul Usteri, Président; ou à Mr. Wirts, Vice-Président à Zurich. La Commission sollicite aussi des amis du bien public, tous les renseignemens certains qu'ils pourront recueillir sur des établissemens existans, d'utilité générale. Elle les recevra avec reconnoissance, et publiera tous les deux ans un exposé succinct de ce qu'elle aura rassemblé sur les divers objets dont s'occupe la Société.

Veuillez agréer, etc.

Isaac Macaire,
*Membre de la Société d'Utilité*
*Générale Helvétique.*

# ROMANS.

## L'Etudiant de Salamanque. Tiré de Bracebridge-Hall, par Geoffrey Crayon.

(*Second et dernier extrait. Voy. p.* 209).

Cependant les deux amans furent tout-à-coup interrompus dans leur conversation par une musique animée, et ils découvrirent à peu de distance un groupe de danseurs andalous.

Lorsque la danse fut finie, plusieurs des musiciens entourèrent Inez. Une jeune femme d'une beauté régulière, et dont la physionomie avoit quelque chose de piquant et de sauvage, commença à chanter une complainte dont la mélancolie arracha des larmes à Inez. La chanteuse s'approchant alors de plus près, et fixant sur Inez ses grands yeux noirs avec une expression particulière, changea tout-à-coup de manière et de ton. Elle chanta une ballade qui parloit de perfidie, d'embuches secrètes, de dangers inconnus. Les regards, les gestes de cette femme donnoient une force extraordinaire à ses paroles, et Inez en l'écoutant éprouva une terreur involontaire. Elle alloit lui adresser une question, lorsqu'Antonio la prit par la main, et l'engagea à s'éloigner au plus tôt. Il avoit remarqué une troupe d'hommes, qui parloient entr'eux à voix basse en regardant Inez avec attention. L'air mystérieux de ces gens lui avoit donné de l'inquiétude. Ils hâtèrent le pas, et Antonio vit que ces individus les observoient à distance.

Comme il sortoit de la tour pour entrer à Grenade, il remarqua une figure d'homme qui se glissoit dans les ruines. Il pressa le pas pour le joindre, mais l'ombre s'évanouit dans l'obscurité. Bientôt après il entendit un coup de sifflet; un autre plus éloigné répondit. De Castros ne put douter qu'on ne lui tendît quelque piège. Il voulut revenir à la tour, mais une main d'Hercule le saisit par derrière, et malgré ses efforts pour se débarrasser, on l'entoura d'un manteau qui l'enveloppoit en entier, et il se sentit entraîné avec une force et une rapidité irrésistible.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'Antonio parût à la tour. Le cœur d'Inez étoit oppressé d'une inquiétude vague. Elle se souvenoit des paroles de la chanteuse, et son imagination ne lui représentoit que perfidies et machinations secrètes. Ce fut alors seulement qu'elle comprit bien la force de son attachement pour Antonio.

Une nuit Don Vasquez, assis dans son laboratoire, se livroit à ses réflexions. Il pensoit à son disciple chéri, et s'affligeoit de son absence sans pouvoir en comprendre la cause. Tout reposoit autour de lui, excepté l'oiseau nocturne dont le cri lugubre étoit répété par les échos. Tout-à-coup la porte s'ouvrit. L'alchimiste crut que c'étoit sa fille qui venoit prendre congé de lui avant de se retirer pour la nuit.

« Est-ce toi ma chère Inez? » dit-il sans se retourner.

Une voix rauque lui répondit. On le saisit brusquement par le bras, et il se vit entouré de trois hommes de mauvaise mine. Il appela au secours.

« Paix! » lui dirent-ils. « Nous sommes les serviteurs du Saint-Office; nous avons à faire à toi, et tes clameurs ne peuvent nous intimider: allons camarades!...... vîte en besogne. »

Puis après s'être emparés de quelques-uns de ses livres, et de ses papiers, ils l'entraînèrent avec violence.

Cependant Inez, laissée à elle-même, s'étoit assise auprès de sa fenêtre. Ses mains étoient jointes comme dans l'attitude de la prière, et ses yeux tournés vers le ciel étoient pleins de larmes. Un bruit confus de voix la tira de sa méditation. Elle entendit des pas dans l'escalier. Tremblante, elle hésitoit à ouvrir sa porte, lorsque la vieille duègne se précipita dans la chambre, en appelant à son secours la Vierge - Marie et tous les saints. La terreur étoit peinte sur sa physionomie, et au milieu de ses exclamations entrecoupées, Inez apprit que son père venoit d'être emmené par des brigands.

Sans rien entendre de plus, elle s'élança au secours de son père. Au milieu de l'escalier elle se sentit arrêter par une main inconnue.

« Mon père! mon père! » s'écria-t-elle, « rendez-moi mon père! »

« Madame, nous allons vous conduire auprès de lui; » lui répondit-on.

« Où est-il? » demanda-t-elle vivement. « Une affaire pressante l'a forcé d'aller à Grenade, mais il n'est pas seul, des amis affectionnés veillent à sa sûreté. »

« Est-il avec le Seigneur De Castròs? » dit-elle avec beaucoup d'agitation.

« C'est possible, Madame, mais je ne saurois vous le dire d'une manière précise. Ce que je puis vous affirmer, c'est que Don Vasquez demande à vous voir. »

« Conduisez-moi, » dit Inez, avec impatience. Une mule l'attendoit à la porte, et ils prirent le chemin de Grenade. C'étoit un jour de fête. La ville entière étoit illuminée, les sons du tambour et de la musique guerrière remplissoient l'air. Des cavaliers richement vêtus, suivis de leurs écuyers,

se faisoient jour à travers la foule, et un peuple toujours avide de plaisirs se pressoit autour des théâtres ambulans et des transparens coloriés qui représentoient des trophées à la gloire espagnole. Des marchands de toute espèce encombroient les places publiques. Les conducteurs d'Inez, qui vouloient échapper à l'observation, traversèrent un quartier plus sombre, mais ils furent arrêtés par la populace rassemblée pour entendre une bande de musiciens.

Une beauté comme celle d'Inez étoit faite pour exciter l'admiration. Aussi fut-elle bientôt entourée de manière à ce qu'il devint impossible d'avancer. Une des chanteuses s'approcha. Sa voix étoit touchante, et Inez fit un cri en reconnoissant la sybille du couvent. Elle sembloit vouloir lui adresser quelques mots, mais les conducteurs d'Inez lui firent des gestes menaçans. Elle s'éloigna après avoir adressé à Inez un signe expressif, comme pour l'avertir de se tenir sur ses gardes.

Inez se perdoit en conjectures. On s'arrêta devant une habitation d'une belle apparence. On frappa à la porte extérieure, et l'on se trouva dans une vaste cour pavée.

« Où me conduisez-vous ? » demanda Inez avec une anxiété toujours croissante.

« Madame daignez me suivre, et dans un instant vous verrez Don Vasquez. »

Après qu'Inez eut traversé une longue suite d'appartemens splendides, une porte s'ouvrit, mais quel fut son effroi en se trouvant en face de son persécuteur Don Ambrosio !

Revenons à Don Vasquez. Ses gardes le conduisirent en silence dans la noire prison du tribunal secret. Les jours se succédoient pour lui sans que rien en marquât le cours, si ce n'est un foible rayon de lumière qui se glissoit à peine à travers l'étroite fenêtre de son cachot. Il se hasarda à

questionner son geolier sur le sort d'Inez. Celui-ci tressaillit au son d'une voix humaine dans cet asyle du silence et du mystère, mais il ne répondit pas. Le malheureux père succomboit à ses inquiétudes.

Un autre chagrin le tourmentoit aussi ; c'étoit la pensée de ses travaux perdus. Si la fortune jalouse lui eût laissé encore un peu de temps, il auroit atteint le but désiré. Son sommeil étoit troublé par des visions. Les maîtres de son art sublime sortoient du tombeau pour l'encourager dans ses récherches. Des séraphins lui apparoissoient sur des nuages avec le précieux élixir en main. Mais le réveil ne tardoit pas à dissiper ces formes fantastiques.

Au bout de quelque temps il fut interrogé sur le lieu de sa naissance, son âge, ses habitudes, son genre de vie, ses relations, ses études et ses opinions religieuses. Le pauvre vieillard répondit avec franchise et simplicité. Le grand inquisiteur lui dit qu'il devoit s'examiner lui-même scrupuleusement, et se préparer à la confession ; puis il fut reconduit dans son cachot.

Le lendemain, il reçut la visite d'un des membres de l'Inquisition. Celui-ci avec l'air de la bonté et de la sympathie, lui fit des questions insidieuses, auxquelles l'honnête enthousiaste ne répondit que des absurdités, car il perdoit la tête du moment où l'on touchoit la corde sensible. Après un long entretien dans lequel, malgré les pièges qu'il lui tendoit, son interrogateur ne put tirer de lui aucun aveu qui le condamnât, il le quitta en lui annonçant une dernière épreuve pour le jour suivant.

La salle destinée aux interrogatoires étoit spacieuse et sombre. A l'une des extrémités on voyoit un crucifix. Une grande table, autour de laquelle étoient assis les Inquisiteurs, en occupoit le centre. Suivant l'usage, le prisonnier avoit la tête découverte et les pieds nuds. Sa démarche étoit chancelante, et sa physionomie exprimoit un découragement profond.

Le grand Inquisiteur prit la parole.

« Félix de Vasquez, originaire de Castille, vous êtes sommé, au nom du St.-Office et de la Sainte Eglise, de répondre à l'accusation de nécromancie. On vous soupçonne d'avoir fait un accord avec le malin esprit pour satisfaire la soif de l'or qui vous dévore. Remettez-vous à la clémence de la Sainte Inquisition en faisant une confession générale de vos péchés. »

La physionomie du vieillard exprima la surprise, mais il se contenta de répondre. « Je suis innocent. »

« Quelles preuves donnez-vous de votre innocence? »

« C'est à vous à prouver mes crimes, » dit Don Vasquez avec calme. « Je vous l'ai déjà dit, je suis étranger, isolé sur la terre. Personne ne peut répondre pour moi. Cependant j'aurois cru que la parole d'un honnête homme, d'un noble Castillan devoit suffire. »

Le grand Inquisiteur secoua la tête, et recommença les mêmes questions, auxquelles le prisonnier répondit d'une manière brève. Il insista pour qu'on fît la recherche de ses livres, de ses papiers, et de ses instrumens de physique.

« Il ne s'agit pas de cela maintenant, » reprit l'Inquisiteur. « Nous savons d'ailleurs que cette alchimie que vous mettez en avant, est une science maudite, un prétexte pour colorer aux yeux du monde les manœuvres du démon.

Don Vasquez avoit supporté avec patience les imputations odieuses dont il étoit l'objet, mais il se sentit saisi d'indignation lorsqu'il entendit calomnier la science qu'il révéroit au-dessus de tout. Il releva sa tête. Ses joues pâles se couvrirent d'un rouge foncé. Son regard s'anima du feu de l'inspiration; sa voix, d'abord foible et tremblante, acquit graduellement l'éclat du tonnerre, il parla avec une éloquence qui surprit ses juges.

Lorsqu'il eût fini son discours, l'Inquisiteur lui dit : « Seigneur, vos paroles sont celles d'un enthousiaste, d'un visionnaire. Vous êtes accusé de sorcellerie ; et vous ne répondez que par des rapsodies sur la science. Cela ne va pas au fait. N'avez-vous rien à dire pour votre défense ? »

Le vieillard reprit son siège sans répondre. Sa tête retomba sur sa poitrine. Le feu de son regard disparut. Son teint redevint livide, et ses traits reprirent graduellement l'expression du calme et du courage passif.

L'interrogatoire continua long-temps encore ; et au mépris des lois divines et humaines, de la vérité, et de la justice, l'infortuné Don Vasquez fut condamné par le tribunal secret à expier ses crimes supposés par le supplice du feu.

Cependant Inez étoit exposée à des épreuves non moins sévères. Don Ambrosio affecta d'abord de ne point remarquer sa surprise et sa terreur. Il l'aborda avec une politesse froide, et des manières de cour. A ses questions inquiètes sur son père, il répondit qu'il n'y avoit pas sujet de s'alarmer. Don Vasquez se portoit à merveille, mais il avoit été forcé de s'absenter pour une affaire, il seroit de retour dans peu d'instans. Don Ambrosio après quelques paroles polies, salua Inez avec les mêmes formalités, et se retira.

Inez ne savoit que penser; les manières respectueuses de Don Ambrosio arrêtoient le reproche sur ses lèvres. Mais pourquoi se trouvoit-elle dans sa maison ? Quel rapport existoit-il entre son père et lui ?... Tout-à-coup une horrible pensée traversa son esprit.... Antonio avoit rencontré son ennemi ; il étoit blessé, peut-être mourant.... C'étoit Antonio que son père avoit été assister dans ses derniers momens.... La nuit entière se passa dans une succession d'images effrayantes, et d'inquiétudes vagues. Elle ne savoit quel parti prendre. Devoit-elle fuir ? Devoit-elle attendre le retour de Don Vasquez ? Au point du jour, elle reçut un

message de son père qui la prioit d'aller le joindre sans délai.

La pauvre Inez ne fit que changer de prison. On la conduisit dans une habitation magnifique, sur une colline solitaire à quelque distance de Grenade. En vain y cherchoit-elle les objets de sa sollicitude, elle se vit entourée de figures étrangères.

Don Ambrosio la reçut avec le même cérémonial. Inez extrêmement agitée, le questionna vivement sur son père. Don Ambrosio avec une émotion de commande, et en feignant un embarras qu'il n'éprouvoit pas, finit par avouer que tout cela étoit un stratagême pour avoir accès auprès d'elle. Il entremêla son discours d'expressions passionnées, et d'assurances d'un respect inviolable.

« Belle Inez, » lui dit-il, « vous serez traitée ici en souveraine. Vos moindres désirs seront des lois. Jamais un mot, un regard qui puisse vous offenser. Je m'abstiendrai même de vous voir, de vous parler, si vous l'exigez. » Il ajouta que Don Vasquez étoit instruit du sort de sa fille, et que satisfait de la sentir en sûreté, il étoit retourné chez lui. Ce fut en vain qu'Inez se jeta à ses pieds, qu'elle le conjura de lui accorder sa liberté. Il répondit que ce qu'elle lui demandoit étoit un sacrifice au-dessus de ses forces. Il ajouta qu'il la supplioit de lui pardonner l'espèce de feinte dont il s'étoit rendu coupable, mais si c'étoit un crime, il trouvoit son excuse dans la violence de sa passion.

Tout, dans cette demeure, étoit calculé pour charmer les sens. Tout y annonçoit la magnificence et le goût. Les meubles de la chambre destinée à Inez étoient d'azur et d'or, les peintures qui ornoient le plafond étoient d'un grand maître, et les statues de la main d'un artiste habile. L'ensemble en étoit brillant, enchanteur, et donnoit l'idée d'un palais de fées.

fées. Les croisées ouvertes donnoient accès au parfum d'une orangerie. Une musique douce et voluptueuse se faisoit entendre la nuit, lorsque la lune répandoit ses rayons, sur les bosquets d'orangers. Inez distinguoit alors la voix d'Ambrosio qui lui adressoit des chants pleins de mélancolie et de tendresse.

Des bandes de danseurs andalous, venoient aussi charmer ses loisirs; mais son cœur se refusoit à tous ces enchantemens, elle se détournoit avec dégoût et ses larmes couloient au souvenir de son père et de l'humble demeure où elle avoit passé de si douces années.

Un soir qu'elle étoit plus triste encore que de coutume, Don Ambrosio fit venir des musiciens dans l'espérance de la distraire, mais Inez, loin de se prêter à la gaîté qui l'environnoit, appuyant la tête sur ses deux mains, se cacha le visage, et resta long-temps plongée dans ses réflexions. La voix d'une des chanteuses attira cependant son attention. Elle releva la tête, et sous un costume villageois, mais élégant et gracieux, elle reconnut le même être mystérieux, la sybille du couvent. Celle-ci lui fit un signe imperceptible pour lui recommander la prudence; puis saisissant un tambourin, elle dansa avec une légèreté et une grâce inimitables. Lorsqu'elle eut fini elle s'approcha du sopha sur lequel Inez étoit appuyée, et lui jeta un petit papier qu'Inez cacha dans son sein.

Laissée à elle-même, elle se hâta de déplier le papier mystérieux. Il contenoit ce peu de mots.

« Tenez-vous sur vos gardes. La ruse et la perfidie vous » environnent. Ne vous fiez pas à Don Ambrosio; croyez-en » une de ses victimes. Votre père est dans les prisons de » l'Inquisition. »

Un frisson parcourut ses veines en lisant ses paroles; mais c'étoit surtout le danger de son père qui l'occupoit. Dès que Don Ambrosio parut, elle se jeta à ses pieds, en le sup-

pliant de sauver l'auteur de ses jours. Celui-ci exprima une vive surprise, mais en homme habitué à dissimuler, il se remit bientôt.

« J'avoue, belle Inez, » dit-il, « que j'étois instruit depuis long-temps du sort de Don Vasquez. J'ai cru devoir vous épargner un tourment inutile. J'ai agi en faveur de votre père sans vous consulter; j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir. Cependant, » ajouta-t-il, « il en est temps encore, je puis le sauver. Ce ne sera peut-être pas sans danger pour moi, mais que ne ferois-je pas pour vous prouver ma tendresse? Parlez, Inez, un mot suffit pour décider du sort de votre père. Dites seulement, je vous aime, et nous serons tous heureux. »

Inez recula avec mépris. « C'est encore un nouvel artifice, » s'écria-telle. « Mon père est innocent. » Hélas! Inez ignoroit que l'innocence elle-même n'est pas un garant assuré contre le tribunal secret.

Don Ambrosio répéta encore sa proposition, et s'éloigna. Inez vit alors toute l'étendue de son malheur; elle comprit la noirceur des projets du perfide Ambrosio. L'horreur qu'il lui inspira dès-lors n'eut plus de bornes. Il l'entretenoit chaque jour des dangers qui menaçoient Don Vasquez. Enfin il lui apporta la liste des condamnés, et Inez y lut le nom de son père. Elle resta immobile, et comme pétrifiée.

« Vous le voyez Inez, » s'écria Don Ambrosio, « sa vie est entre vos mains. Un seul mot, et votre père est sauvé. »

« Eloigne-toi monstre! Je ne puis supporter ta présence; c'est toi qui es le meurtrier de mon père! Oses encore le nier! » et des exclamations sans suite montrèrent l'agonie de son ame.

« Demain est le jour fatal, » dit-il avec une colère concentrée. « Demain vous entendrez la cloche qui appellera votre père au supplice. Demain vous verrez la fumée du bûcher. Vous pleurerez la mort de votre père, et votre vie entière sera consacrée au repentir, si vous refusez de le sauver.

Réfléchissez tandis qu'il en est temps encore ?» Après ces paroles, il la laissa à elle-même.

«N'y a-t-il donc point de pitié dans le ciel! point de secours sur la terre!» s'écrioit Inez dans son désespoir. La nuit entière se passa en prières, et en tentatives pour s'échapper. Mais hélas! la pauvre Inez étoit comme un foible oiseau qui s'agite et se débat dans sa cage dorée jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue et de douleur. Inez se jeta à genoux sur le parquet dans une angoisse inexprimable.

«Sainte Vierge Marie!» s'écria-t-elle en joignant les mains. «Reine des anges! daignez jeter un regard de pitié sur une infortunée!»

Le bruit d'une clef qui tournoit doucement dans la serrure la fit relever précipitamment. Une femme dont les traits étoient cachés, s'avança et regarda autour d'elle avec précaution. Elle rejeta son voile, et Inez tressaillit de joie en reconnoissant sa mystérieuse protectrice, qui lui avoit écrit le billet de la veille. Celle-ci lui fit signe de se taire, elle pressa sa main de ses lèvres, et lui jetant un voile sur la tête, elle l'entraîna hors de l'appartement. Tout reposoit encore dans la maison.

«Où me conduisez-vous?» dit Inez qui trembloit dans la crainte de quelque nouveau piège.

«A la liberté,» lui répondit l'inconnue à demi-voix.

«Connoissez-vous bien les issues de cette habitation?» demanda Inez,

«Que trop,» dit la jeune fille d'un ton mélancolique. Elle ouvrit une porte qui conduisoit à une petite terrasse.

«Avancez vîte,» dit-elle, «ou nous risquons d'être vues. Elles se glissèrent légèrement dans les bosquets. Une porte à demi-cachée par un figuier, s'offrit à leurs regards. Elle étoit fermée par un verroux, et résistoit à leurs efforts pour l'ouvrir.

« Grand Dieu! qu'allons-nous devenir? » s'écria la jeune fille.

Elle saisit une pierre, et frappant à coups redoublés sur le verroux, elle parvint à l'ouvrir, et les deux fugitives se trouvèrent dans un sentier étroit.

« Dirigeons nos pas vers Grenade, » s'écria la jeune fille. La frayeur leur donnoit des aîles. Elles voloient plutôt qu'elles ne marchoient. Le soleil étoit déjà sur le point de paroître. Au bout d'une heure d'une course rapide, Inez, dont les forces étoient à bout, se sentit défaillir.

« Hélas! » dit-elle, « je ne peux plus me soutenir; » et elle s'appuya contre un arbre.

« Encore un peu de courage! » s'écria vivement sa compagne. « Nous allons arriver à la grande route; je vois déjà les clochers et les tours de Grenade. »

Inez fit un nouvel effort. Son âme étoit courageuse, mais son corps étoit affoibli par la douleur. Elle tomba épuisée de fatigue. « Appuyez-vous sur moi, » lui dit sa compagne. « Je vous conduirai dans une épaisse forêt, où vous serez cachée à tous les regards. J'entends un ruisseau. Son eau salutaire vous ranimera. »

Elles atteignirent la forêt. Inez presqu'évanouie se coucha sur la terre auprès de la source, tandis que la jeune fille lui jetoit de l'eau au visage pour la faire revenir à elle. Inez reprit ses sens, et exprima en peu de mots sa gratitude à sa libératrice.

« Hélas! » répondit celle-ci, « je ne mérite guères la bonne opinion que vous semblez avoir de moi.... Vous avez devant les yeux une victime des séductions de Don Ambrosio. J'étois bien jeune lorsque je quittai la maison de mon père pour le suivre. Voyez-vous ces montagnes bleues dans le lointain? C'est là que j'habitois au temps de mon bonheur et de mon innocence..... Maintenant je n'ai plus un lieu où reposer ma tête....... »

Ici la jeune fille essuya quelques larmes, puis elle ajouta : « Il m'apprit que j'étois belle, il m'ordonna de me parer avec soin, il m'entoura de toutes les jouissances du luxe et de la mollesse. Ensuite il me négligea. Bientôt je ne lui inspirai plus que du mépris et de l'aversion, et il finit par me rejeter loin de lui...... Dois-je encore vous avouer ma foiblesse ? Tous ses torts, toutes ses perfidies n'ont pû le bannir de mon cœur. Je l'aime, je l'adore encore, et je sens que je donnerois ma vie pour lui. Il n'y a nul mérite à ce que j'ai fait pour vous, car à peine puis-je dire si j'ai été guidée par un motif d'humanité, ou par la jalousie. »

Tandis qu'elle parloit ainsi, le soleil parut dans tout son éclat. Tout-à-coup le son lugubre d'une cloche lointaine fut répété par les échos de la montagne. Inez devint pâle comme la mort. Un tremblement la saisit. Il lui sembloit que chaque coup de cloche résonnoit dans son cœur.

« Partons ! » s'écria-t-elle. « Nous n'avons pas un instant à perdre. »

« Arrêtez ! » lui dit sa compagne. « Voyez-vous cette troupe de cavaliers qui s'avance ? Si je ne me trompe, Don Ambrosio est à leur tête...... Dieu du ciel ! c'est lui !...... Que Jésus nous protège !..... Vite, changeons de vêtemens ! Donnez-moi votre écharpe et votre voile..... Prenez cette mante. Cachez votre visage avec soin. Suivez la grande route. Donnez vos bijoux au premier muletier que vous rencontrerez pour vous conduire à Grenade. Quant à moi, je dirige mes pas dans la montagne en vue de Don Ambrosio. Je laisse flotter mon voile ; il y sera trompé...... »

L'échange fut fait en un instant. La jeune fille prit le sentier convenu, tandis qu'Inez à laquelle la terreur donnoit des forces, s'échappa du côté de la grande route.

Cependant l'agitation régnoit dans la ville. Les sons mo-

notones de la cloche de la cathédrale, continuoient à appeler le peuple à la scène effrayante qui se préparoit. Une multitude empressée remplissoit les rues où devoit passer la procession. Les fenêtres et les toîts étoient garnis de spectateurs. Dans une des principales places de la ville, on avoit élevé un vaste amphithéâtre. C'étoit là qu'on devoit lire la sentence des condamnés. Des sièges étoient destinés aux grands et aux riches, car, chose incroyable! la vue des sacrifices humains est recherchée avec plus d'empressement, que ne pourroit l'être celle d'un acteur célèbre, ou d'une fête brillante. A voir cette foule impatiente, ces femmes parées, ces chevaliers richement costumés, on auroit cru qu'il s'agissoit d'un tournoi et non d'un spectacle de mort.

La procession s'avançoit lentement, précédée de la bannière du Saint-Office. Chaque prisonnier étoit accompagné d'un confesseur et entouré de gardes. La marche étoit fermée par des enfans de chœur, et par les pères de la foi, dont les pas lents et les yeux baissés déguisoient mal le triomphe.

A mesure que le cortège s'avançoit, la foule se prosternoit dans la poussière, et au travers du murmure confus de la multitude, on distinguoit les exhortations des prêtres à leurs pénitens, et par intervalles les voix perçantes des enfans de chœur qui chantoient les litanies des Saints.

La pâleur des prisonniers, leur air égaré, leur démarche chancelante, disoient assez les tourmens qu'ils avoient endurés, et dans chacune de ces physionomies marquées du sceau de la souffrance physique et morale, on pouvoit lire les terribles secrets du Saint-Office. Quelques-uns d'entre eux jetoient des regards d'indignation sur ces milliers d'individus dont la joie barbare sembloit insulter à leur trépas.

Parmi les condamnés on remarquoit un vieillard. Ses traits vénérables portoient l'empreinte d'une sérénité douce et religieuse. On le regardoit avec compassion. « Quel peut

être son crime? » demandoit-on tout bas. « Le plus abominable de tous, » répondoient quelques fanatiques. « Il a vendu son âme à l'esprit des ténèbres, » et l'on s'éloignoit en frissonnant, comme si la vue d'un tel être eût suffi pour donner la mort.

Tout-à-coup le cri du désespoir s'est fait entendre. Une femme pâle, échevelée, perce la foule étonnée. « Mon père! mon père! » s'écrie-t-elle, et ce mot résonne dans tous les cœurs, et tous les yeux sont mouillés de larmes.

Don Vasquez après beaucoup d'efforts pour chasser de son cœur les pensées et les soucis de la vie, étoit parvenu à s'élever à la contemplation des choses saintes. Il envisageoit sans effroi cette éternité imposante dans laquelle il alloit entrer, et marchoit au bûcher avec la joie d'un pieux martyre, lorsque la voix de son enfant chéri vint r'ouvrir son âme aux sentimens de la nature. Ses larmes se firent un passage, ses genoux tremblans fléchirent, et ses bras chargés de chaînes s'ouvrirent encore une fois, une dernière fois, pour la presser sur son sein. Des soupirs convulsifs, des sanglots, des mots entrecoupés furent leur seul langage. Le cortège s'arrêta. Les moines étonnés se sentirent émus, et les suppôts du Saint-Office eux-mêmes, éprouvèrent un sentiment involontaire qui ressembloit à de la pitié.

Toute tentative pour éloigner Inez fut infructueuse. Cet être si délicat et si doux, sembloit avoir acquis une force surnaturelle. On auroit pu croire au miracle en voyant ce bras si foible en apparence, arracher l'épée de l'un des gardes. Ses yeux lançoient des éclairs; son attitude fière et imposante sembloit défier la multitude.

Cependant rien ne devoit suspendre le sacrifice préparé. Les gardes entraînèrent la malheureuse Inez, dont les cris remplirent de douleur et d'effroi cette foule, toujours avide

d'émotions quelque déchirantes qu'elles puissent être. Mais la crainte inspirée par le tribunal secret, étoit telle, que personne n'osa faire un pas pour la délivrer.

Inez s'efforçoit en vain d'échapper, lorsque Don Ambrosio parut à ses yeux.

« Malheureuse Inez, » s'écria-t-il avec violence. « Pourquoi êtes vous ici? Puis s'adressant aux gens de sa suite, il leur dit : « Emparez-vous de cette jeune femme je me charge de la protéger. »

« Non ! non ! » s'écria Inez. « C'est lui qui est le meurtrier de mon père.

« Faites place ! » dit Don Ambrosio furieux, en agitant son sabre autour de lui; puis faisant un effort pour se calmer, il dit aux gardes :

« Mes amis, vous voyez bien que cette jeune personne a l'esprit dérangé. Elle demande des soins : confiez-la moi, je veillerai à ce qu'elle ne manque de rien. »

» S'il y a encore quelque pitié dans vos cœurs, sauvez-moi de ce monstre..... Je ne suis point en démence..... J'ai l'usage de ma raison, » s'écrioit Inez, dont les yeux égarés démentoient les paroles.

Les gardes secouèrent la tête avec compassion, et vaincus par les assertions de Don Ambrosio, dont le rang leur imposoit, ils consentirent à lui livrer Inez.

« Défends-toi, vil imposteur! s'écria une voix forte, et l'on vit un jeune homme qui se faisoit jour dans la foule et s'avançoit vers Ambrosio. C'étoit Antonio.

« Saisissez-le! » dit Ambrosio en fureur. « Je le connois pour le complice du magicien. »

« Infâme ! » s'écria de Castros en se précipitant sur lui. Ambrosio hors de lui-même tira son épée. L'étudiant étoit armé, et para le coup. La multitude effrayée fit place aux combattans. Pendant quelques momens le tumulte et la confusion

sion furent à leur comble. Un combat à mort s'engagea. Le bruit d'une chute violente fut suivi d'exclamations répétées, et d'un murmure de pitié. Ce fut alors que la malheureuse Inez, dont la vue étoit troublée par le désespoir, crut voir le corps de son amant percé de coups, baigné de sang et gisant dans la poussière. Un frisson mortel parcourut ses veines, des sons inarticulés s'échappèrent de ses lèvres décolorées..... Elle tomba sans connoissance.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et Inez plongée dans une léthargie profonde donnoit à peine quelques signes de vie. Enfin elle ouvre les yeux comme une personne qui se réveille après un long sommeil. Ses idées confuses ne lui présentent aucun souvenir distinct. Sa surprise est extrême en se voyant sur un lit magnifique, et dans un appartement dont l'élégance égale la richesse. Ses regards étonnés se promènent sur des meubles dorés, des tentures, des cristaux de toutes couleurs. Une porte entr'ouverte lui laisse voir un vaste sallon orné de statues et de tableaux. Des parfums délicieux arrivent jusqu'à elle, et le murmure d'une fontaine se mêle au chant des oiseaux. Inez voit des femmes qui parlent entr'elles, et marchent sans bruit. Elle n'ose faire aucune question de peur d'apprendre qu'elle est encore en la puissance de son persécuteur. Elle ferme les yeux pour rassembler ses idées, car elle doute encore si elle n'est point sous l'influence d'un songe. Mais tout-à-coup des images de mort viennent remplir son âme d'horreur et d'effroi. Elle croit entendre la cloche funèbre, et les litanies des saints. Elle frémit et s'efforce de chasser ces funestes souvenirs. Cependant sa vue se repose sur un objet qui doit dissiper ses terreurs. Une figure vénérable lui apparoit au pied de son lit. Inez reconnoît son père....... Il veille sur elle avec une tendre sollicitude....... Elle croit être encore abusée par un songe.

« Dieu tout-puissant! » s'écrie-t-elle. « Avez-vous fait un miracle en ma faveur? »

La scène qui suivit ne peut se décrire....... De tels momens font oublier toutes les souffrances.................

Dès qu'ils furent plus calmes, Don Vasquez demanda à sa fille la permission de lui présenter un ami. Il sortit, et rentra bientôt après, accompagné d'Antonio. Son costume n'étoit plus celui d'un pauvre étudiant, mais d'un noble et brillant chevalier.

Inez ne pouvoit en croire ses yeux. Elle éprouvoit un mélange de joie, de surprise et de crainte.

L'amant d'Inez, celui qui sous le simple costume d'étudiant, avoit gagné son cœur, étoit le fils d'un seigneur de Valence. Placé par son père à l'Université de Salamanque, mais entraîné par sa curiosité et son goût pour les voyages, il avoit quitté cette ville contre le gré de ses parens pour voyager dans le royaume. Il avoit ensuite fixé son séjour à Grenade, et vécu dans la solitude, uniquement occupé de ses études, car il désiroit rentrer en grâce auprès de son père. L'impression qu'il reçut de la vue d'Inez ne lui sembla point devoir être profonde, mais il étoit enthousiaste, et il y avoit dans cette avanture quelque chose de romanesque qui plaisoit à son imagination. En devenant disciple de l'alchimiste, il ne crut pas, pour cela, s'engager dans une affaire sérieuse. Une connoissance plus approfondie d'Inez avoit fixé ses affections, et il s'étoit déterminé à aller solliciter le consentement de son père à leur union. Après l'avoir obtenu, il ne perdit pas un instant, mais quelle ne fut pas son inquiétude, en trouvant la tour déserte! En vain il s'informa du sort d'Inez. Un mystère profond sembloit envelopper tout ce qui la concernoit. Plusieurs jours se passèrent dans une inquiétude mortelle. Enfin le jour même de l'auto-da-fé, le hasard lui fit découvrir le nom de

Félix de Vasquez sur la liste des condamnés....... Il n'y avoit pas de temps à perdre. Il courut chez le Grand Inquisiteur. Celui-ci étoit déjà parti pour se rendre au lieu du supplice. Antonio se précipita sur ses pas. Nous avons vu comment il arriva à temps pour sauver Inez. Don Ambrosio dangereusement blessé, et sentant approcher sa fin, confessa qu'il étoit l'auteur de l'arrestation de Don Vasquez. Il avoua que les faits sur lesquels on l'avoit condamné, étoient faux. Le témoignage d'Antonio donna plus de poids encore aux déclarations du mourant. C'est ainsi que Don Vasquez fut arraché presque du milieu des flammes.

Don Antonio ne tarda pas à épouser l'aimable Inez. Il la conduisit à Valence où son père les suivit.

La malheureuse victime de Don Ambrosio, repentante de ses égaremens, chercha dans les exercices de piété un soulagement à ses peines. Elle s'enferma dans un couvent où elle passa le reste de ses jours.

Quant au bon alchimiste, il reprit ses études avec une nouvelle ardeur. Il se plaignoit pourtant que son gendre ne l'aidoit plus dans ses savantes recherches, et il lui reprochoit souvent que son mariage avec Inez nuisoit beaucoup aux progrès de la science. Il vécut long-temps tranquille et heureux auprès de ses enfans et petit-enfans, mais malheureusement pour les progrès de l'art, l'impitoyable mort vint trancher le fil de ses jours au moment où il alloit découvrir la pierre philosophale.

# ÉDUCATION.

## Développemens nouveaux sur l'éducation du peuple des campagnes, d'après le principe d'Hofwyl (1).

Les élèves de l'école d'industrie d'Hofwyl sont mis tous en état de s'appliquer avec succès à l'agriculture rationelle, et le plus grand nombre s'y consacre, avec un sentiment de préférence ; l'on en a déjà mis quelques-uns à l'épreuve, qui se sont montrés d'excellens chefs d'économie agricole : mais il est de règle que chaque élève de l'école d'industrie apprenne, en même temps que l'agriculture, quelque métier, ou un art, qui puisse lui faire employer utilement le temps, que l'exercice isolé de l'agriculture laisseroit vide. Cet apprentissage, comme on peut s'y attendre, en vertu de l'esprit d'industrie des élèves, et de l'adresse acquise qui en est le résultat, avance avec tant de facilité et de promptitude, qu'on forme les élèves d'Hofwyl dans le même nombre de mois, que l'on exige d'années, partout ailleurs, pour le même objet.

(1) Nous avions demandé à Hofwyl de nouveaux faits et des observations nouvelles concernant l'école des indigens, et tout ce qui appartient au plan de régénération morale des paysans par éducation. Le morceau suivant, rédigé sur les lieux par un bon observateur, qui connoît à fond le sujet, se lie aux *Réflexions sur les Instituts d'Hofwyl* contenues dans le Cahier précédent. (R).

J'en donnerai un exemple. Mr. de Fellenberg s'étoit occupé de rechercher un moyen, sain, économique, et en même temps efficace, de chauffer les bâtimens de ses instituts. Après une épreuve soigneuse des poëles français, anglais, allemands et russes, il s'étoit déterminé pour ces derniers, dont on lui avoit envoyé un dessin fort exact de St. Pétersbourg (1). Il trouva pourtant convenable, à raison des occupations, auxquelles il se dévoue lui-même exclusivement, de traiter, pour une partie des bâtimens d'Hofwyl, avec un homme très-versé dans la construction de ces poëles russes; mais il associa, aux ouvriers qu'il employoit, quelques élèves de l'école d'industrie, comme manœuvres, avec l'injonction de porter un regard attentif sur les procédés de la construction des nouveaux poëles. Quand ils furent achevés, le constructeur étranger fut congédié, et Mr. de F. fit détruire, et reconstruire à neuf sur le champ, par ses élèves, dix des poëles, que le constructeur avoit manqués. Depuis, les mêmes élèves ont construit, à Hofwyl, soixante et dix poëles, parfaitement semblables aux soixante, qu'on avoit

(1) Un grand avantage de ces poëles, entr'autres, c'est qu'ils renouvellent l'atmosphère des appartemens, sans cesse, par un courant continuel d'air pur, venant du dehors, et qu'ils ont échauffé, et que, ainsi, ils permettent de fixer à volonté la température des chambres. Ces poëles, quand on les traite convenablement, épargnent un quart du combustible, et l'on peut gagner bien davantage, surtout dans les maisons élevées, par l'économie de la main-d'œuvre, ou manipulation. Dans des maisons, que plusieurs ménages occuperoient, placés les uns au-dessus des autres, il suffiroit de connoître la mesure cubique des espaces à chauffer, et le degré de chaleur voulu pour chacun, pour pouvoir déterminer, avec précision, la part à attribuer à chaque ménage, des frais communs du chauffage. (A).

construits. Ils ont complètement réussi, et ces soixante et dix poëles sont, aujourd'hui, en pleine activité; *ils n'ont cependant, coûté, de main-d'œuvre, que le sixième de ce qu'avoient coûté les soixante premiers!* Ce nouveau genre de construction s'est naturalisé en Suisse, à présent, par des élèves de l'école d'industrie d'Hofwyl; et l'un des nouveaux constructeurs, jeune homme du Canton d'Argovie, qui, originairement, avoit montré fort peu de capacité, établit actuellement, de semblables poëles à Lausanne. Or il faut observer que des garçons potiers, exercés depuis fort long-temps à leur métier, mais qui n'avoient point eu le secours de l'éducation, et qui n'étoient pas, d'ailleurs, animés d'un esprit d'industrie, qui leur fût propre, sont restés jusqu'à présent incapables d'établir de pareils poëles, sans un chef constructeur qui les dirige, quoique ce soit eux qui aient construit les soixante premiers poëles d'Hofwyl.

Mr. de Fellenberg a le droit d'espérer, qu'il obtiendra bientôt le même résultat pour une branche d'industrie, moins apparente sans doute, mais aussi importante et bien plus difficile. Il continue à sortir de la Suisse de grosses sommes d'argent pour toute espèce de poterie, nommément les terres anglaises, la vaisselle de cuisine, la terre de pipe, la faïence, les terrailles fines, noires ou rouges, et la porcelaine; tandis que la fabrication de la poterie suisse reste au plus bas degré du développement industriel; ce que l'on doit attribuer, surtout au peu d'habileté et à l'ignorance (1). Les

(1) Il ne faut pas estimer l'industrie des potiers au-dessous de ce qu'elle vaut. Il y a, à présent, dans l'Institut scientifique d'Hofwyl, un jeune homme, dont le grand-père s'est élevé, par la poterie, de la situation d'un ouvrier à la journée, à la considération dont jouit un millionnaire. Il faut dire, pourtant,

progrès, que cette industrie a à faire, pour mettre la Suisse en état de se suffire à elle-même, dans ce genre de produits, dépendent, de la découverte sur notre sol, des espèces de terres nécessaires; de l'introduction en Suisse, des procédés les plus avantageux pour le traitement mécanique de la matière brute; de la connoissance des proportions les plus appropriées dans les mélanges; de la perfection des émaux et des vernis; du choix des formes les plus commodes et les plus agréables, et de la conduite du feu par les meilleurs procédés. Disons encore qu'il ne suffit pas de savoir prescrire tout cela, mais qu'il faut aussi apprendre à le bien exécuter.

Le Prof. de chimie à Hofwyl s'est proposé de résoudre

---

que c'étoit beaucoup plus, pour son caractère distingué et pour ses vertus, que pour son industrie, qu'il jouissoit, dans le Duché de Luxembourg, d'une si haute et si générale considération. Après sa mort, qui a eu lieu, il y a quelques années, les personnes les plus considérables du pays, comme les moindres, firent foule, pour lui rendre les derniers honneurs, comme s'il eût été le souverain du pays; et le monument remarquable qu'on lui a élevé, retracera, à une postérité reculée, le souvenir de ce que l'esprit d'industrie, accompagné de hautes vertus, avoit opéré en faveur de cet homme respectable.

Les fils de feu Boch restent potiers, mais ils cherchent à acquérir, à un haut degré, les lumières des sciences et des arts; ce que leur fortune facilite. Le père de celui qui est élevé à Hofwyl, s'est fixé, avec son industrie, dans un pays prussien; il y est singulièrement favorisé par le Gouvernement, et en reçoit les marques de distinction les plus honorables. Ainsi que son père, il se montre, dans sa sphère d'action, comme un véritable bienfaiteur du pays, et l'on peut augurer que ses enfants honoreront encore plus leur carrière. (A).

tous ces problêmes ; il s'est attaché aussi, particulièrement pour cet objet, un élève de l'école d'industrie, parce que l'esprit, proprement dit, des recherches dans le sein de la nature, et l'application de la science aux utilités de la vie pratique, ont besoin d'un concours de la main ; et il faut que le manœuvre aît été élevé, de manière à être devenu accessible à l'instruction ; sans cela, on n'en obtiendroit point ce qu'on doit lui demander. On a rassemblé et analysé des échantillons de terres, venues d'un grand nombre de points de la Suisse, qui ont paru propres à répondre à l'objet qu'on se proposoit ; on a essayé une foule innombrable de combinaisons et d'amalgames sous les proportions les plus variées. Tous les produits de l'art, dont on a fait mention plus haut, ont été exécutés en petit avec un succès complet sous beaucoup de rapports (1): ainsi, dans cette branche d'industrie on a retrouvé encore la preuve de ce résultat de l'éducation industrielle à Hofwyl.

On peut dire la même chose des élèves, qui, jusqu'à présent, se sont voués aux divers métiers du charonnage, de la menuiserie, de la forge, de la reliure, à l'art de la mécanique, et à la culture des jardins. Jusqu'ici, c'est surtout des agriculteurs et des artisans, qui sont sortis de l'école des pauvres d'Hofwyl : mais la direction, imprimée à cette école, prépare les élèves pour toutes les professions qui présupposent une inclination particulière et des dispositions pour l'étude de la nature et de ses productions. Cette école doit servir encore, en particulier, à former des instituteurs du peuple, tels qu'on les trouve caractérisés dans les feuilles économiques d'Hofwyl, quatrième partie, de la page 48 à la page 64 (2).

(1) On publiera bientôt des éclaircissemens plus étendus sur la suite donnée, en particulier, à cet objet.

(2) Année 1813, chez Sauerländer, à Aarau.

Il est sorti, depuis quelque temps, des Instituts d'Hofwyl, plusieurs jeunes élèves, formés pour les fonctions d'instituteurs, afin d'accomplir les mêmes choses, qui ont lieu à Hofwyl, dans différens instituts, destinés à l'éducation populaire, où l'on a pris Hofwyl pour modèle. C'est ainsi que divers instituts ont été fondés. Celui du Canton de Glaris (nommé colonie de la Linth); celui de Bläsihof, au Canton de Zurich; celui de Carra, Canton de Genève; celui de Friedrichsort en Hollande; et celui de Horn près de Hambourg (1).

Bientôt, de semblables instituts seront établis dans les Cantons de Bâle, d'Appenzell et de Vaud, dans le Wurtemberg, en France et en Danemarck. Quant à ceux qui ont été fondés dans les Etats autrichiens, et à Friederichs-Felde

(1) Il s'est formé en Hollande, sous la protection du Prince Frédéric d'Orange, une association de vingt-quatre mille personnes pour la suppression du vagabondage et de la mendicité; et elle a chargé le Général Van-der-Bosch de l'exécution de son plan. Ce plan consiste essentiellement à forcer les vagabonds au travail, au moyen de la coopération du Gouvernement, à diriger ce travail vers l'industrie agricole, et à se servir de cette vie laborieuse, pour les faire jouir du bien-être, et les amener peu-à-peu, à la moralité et aux sentimens religieux. Les bonnes mœurs et la religion, sont déjà venues au secours de plusieurs milliers de ces infortunés, et la contrainte disparoît, à mesure que la moralité prédomine. Il y a plusieurs années que cette Société a envoyé un jeune homme à Hofwyl, pour qu'il y fût formé, et qu'il revînt établir, dans la colonie de Friedrichsort, un Institut d'éducation populaire. Cet instituteur agricole, nommé Mülder, est actuellement en fonction. Nous donnerons de plus amples éclaircissemens sur les résultats de ses efforts. (A).

près de Berlin, ils dérivent uniquement de l'inspection des instituts d'Hofwyl, qui doivent leur servir de modèles, sans que ceux qui les dirigent, aient été formés à Hofwyl.

Pour juger des opinions, prononcées en Autriche sur ce sujet, on doit lire, dans les deux premiers cahiers des transactions de la Société d'Agriculture Impériale et Royale de Vienne, les rapports extrêmement remarquables, qui ont été présentés, par un comité de cette Société, à la haute Commission Impériale et Royale des études, et, postérieurement, par celle-ci à S. M. l'Empereur, sur les Instituts d'Hofwyl, ainsi que l'autorisation accordée en conséquence par le Souverain, pour l'établissement de semblables Instituts dans les Etats d'Autriche.

Nous lisons entr'autres choses, dans les actes relatifs à cet objet, ce qui suit :

» La Régence, en recevant, le 28 novembre, la note précieuse en date du 7, émanée de la Société d'Agriculture Impériale et Royale de Vienne, et relative à l'établissement d'écoles des pauvres, sur le modèle de celle de Fellenberg à Hofwyl, n'a point négligé de porter à la connoissance de Sa Majesté, par le canal de la haute commission aulique des études, les propositions vraiment patriotiques de la Société Impériale et Royale d'Agriculture, comme un noble témoignage du zèle éclairé, avec lequel cette estimable réunion ne cesse pas de s'occuper de remplir le respectable objet de sa destination. La Régence n'a pas manqué de recommander, avec respect, à l'approbation du Souverain ces propositions, avec cette chaleur d'intérêt, que méritoit au plus haut point, un objet aussi important, et auquel se rattache une si grande étendue d'intérêts publics. »

» Je trouve un grand plaisir à communiquer à Votre Excellence, dans ce moment, le résultat qui est parvenu

à la Régence (avec le décret de la Commission Aulique Impériale et Royale des études, en date du 28 février, et que j'ai reçu le 28 mars), afin que Votre Excellence veuille bien ultérieurement le porter à la connoissance de la Société d'Agriculture. »

» Sa Majesté reconnoît nommément, avec satisfaction, la sagesse des vues de la Société d'Agriculture de Vienne dans la proposition de former des écoles des pauvres, où des enfans de paysans, très-pauvres, orphelins ou à-peu-près abandonnés par leurs parens, pressés eux-mêmes du besoin trouveroient une telle nourriture du corps et de l'esprit, qu'on parviendroit à en faire de bons chrétiens, des travailleurs et des serviteurs utiles, enfin des hommes laborieux, capables de gagner honnêtement leur subsistance, et contens de leur sort, etc., etc. »

On doit lire, relativement à l'institut fondé en Prusse, le premier rapport annuel sur l'école de campagne de Friedrichs-Felde par Mr. de Trescow, (Berlin, chez Frédéric Späthen, 1823). Le rédacteur de ce Rapport écrivoit de Friedrichs-Felde, le 28 de mai 1823, à Mr. de Fellenberg ce qui suit : — « Je n'ai point dissimulé que je vous avois l'obligation de la première idée de mon entreprise. J'ai tout raconté, sans divagations et sans phrases, ainsi que les choses ont réellement lieu; et l'inspection confirmera mes assertions. Un bon esprit est prédominant dans tout l'institut, et s'y développe de mille manières. La vue de mes enfans me réjouit, et tout ceux qui les voient; et ils nous autorisent aux meilleures espérances. On reconnoît universellement que cet institut d'éducation est ce qui peut convenir le mieux, et ce qu'on doit désirer davantage, pour l'éducation des enfans du peuple, destinés au travail. J'espère que mon exemple trouvera des imitateurs, quoique personne ne l'ait suivi jusqu'à présent. Ma mère, femme de 60 ans,

qui a élevé, jusqu'à l'âge de raison, huit enfans qu'elle a eus, est occupée à fonder un semblable institut pour de pauvres filles. Quoique une semblable entreprise soit inséparable de grandes difficultés, je confesse que la mienne me procure beaucoup de jouissances, et je me flatte bien, avec l'aide de Dieu, de continuer. »

Nous jetterons un coup d'œil sur tous ces établissemens, et les rapports multipliés, qui s'y rattachent, et nous tâcherons de profiter convenablement de l'expérience acquise par eux. Qu'il nous soit permis, en attendant, de considérer de plus près dans notre patrie, et avec un soin particulier, les besoins les plus pressans de sa population, pour chercher à reconnoître, ensuite, jusqu'à quel point les instituts d'Hofwyl répondent à ces besoins, et si l'on peut se flatter qu'avec le temps ils y satisferont.

Occupons-nous d'abord du Canton de la Suisse auquel Hofwyl appartient; nous désirons répondre (du moins sous quelques rapports) à l'appel que le Gouvernement de Berne a adressé au public, et à Hofwyl, en proposant des questions sur la mendicité. On auroit pu croire qu'une réponse publique, appuyée uniquement sur les faits, s'approprieroit mieux aux intentions du Gouvernement; mais il paroît que la valeur intrinsèque des expériences de fait, qu'offre l'école d'industrie d'Hofwyl, n'a pas été encore assez appréciée. Les ouvrages qui ont été présentés au Gouvernement sur ce sujet, laissent encore le public dans l'attente; la solution des questions proposées, est toujours vivement demandée par les véritables amis de la Suisse; aussi, la Société Helvétique du bien public a-t-elle rappelé l'attention sur ces questions importantes; nous pouvons donc croire qu'on nous saura gré de saisir l'occasion, qui s'offre pour communiquer, dans une sorte d'abrégé substantiel, la partie des vues de Mr. de F. qui est relative à cet intéressant objet.

En recherchant avec soin quel est l'état véritable et actuel de la Suisse, une des circonstances qui nous ont le plus vivement frappés, c'est de voir, d'un côté, l'appauvrissement et la mendicité toujours croissans dans une portion considérable de la population de notre pays, et, d'un autre côté, l'augmentation numérique, dans une progression effrayante, précisément de cette classe de notre peuple qui n'a pas de quoi vivre. Il semble que le nombre des enfans augmente comme l'appauvrissement, et la cause, qui explique le fait, n'est que trop évidente. La dissolution des mœurs augmente avec la pauvreté; et la dissolution des mœurs ajoute sans cesse à l'imprévoyance. Le remède à un si grand mal a été indiqué d'une manière suffisamment étendue, dans la quatrième partie des Feuilles économiques d'Hofwyl, depuis la page 3 jusqu'à la page 128 (1). Ce qui, il y a dix ans, pouvoit être considéré comme problématique par le plus grand nombre, a été mis, depuis, pleinement hors de doute par les preuves de fait, qu'ont fournies les instituts d'éducation des pauvres d'Hofwyl. Les jeunes gens, de vingt-un à vingt-trois ans, robustes et craignant Dieu, qui sont déjà sortis de ces instituts, et dont la pureté de mœurs est démontrée par l'esprit de vie qui les anime, et par leur aptitude pour le travail, se seroient persuadés, dès l'âge de seize et dix-sept ans, comme tant de milliers d'autres, si leur éducation à Hofwyl ne les eût sauvés, que, par leur admission à la

(1) Le gouvernement de Berne vient d'accorder aux Instituts d'Hofwyl, une autorisation spéciale, pour que les exercices militaires aient lieu dans leur sein, afin d'en écarter, en faveur de cette jeunesse, dont les récréations sont loin de ressembler à celles des auberges, une occasion de débauche, comme celles qui ont lieu communément dans les jours d'exercices militaires, où le rendez-vous est un cabaret. (A).

communion des fidèles, ils étoient autorisés aux courses nocturnes du samedi, vulgairement nommées *Nachtgange*. Au lieu d'être des jeunes gens pieux, actifs et florissans de santé, ils ne seroient que des libertins usés de débauche, ou chargés déjà de plusieurs enfans dans la misère. Hofwyl a prouvé par des faits, qu'il n'est pas aussi difficile qu'on l'a supposé jusqu'ici, d'employer, pour le salut du pays, cette population dégénérée, qui, jusqu'à présent, a paru en être le fléau. Il ne faut que profiter de l'heureuse expérience parvenue aujourd'hui à une pleine maturité. Au moyen d'un plan vaste, fondé sur cette expérience, et sagement combiné, on réussiroit certainement, en Suisse, comme cela a lieu en Hollande (1), à obtenir un résultat infiniment meilleur que tout ce qu'on a pu faire jusqu'ici. On y parviendroit avec des dépenses bien inférieures à ce que nous coûte actuellement l'entretien des pauvres. Ainsi, ce seroit (comme Mr. de F. l'a dit plus d'une fois) par l'intervention des classes les plus pauvres et les plus délaissées de la campagne, que le peuple tout entier seroit relevé jusqu'à ce caractère d'énergie mâle, de loyauté, de fidélité, de dévouement inébranlable à Dieu et à l'autorité souveraine, enfin d'honnêteté, dans toute l'étendue de l'expression, caractère qu'on n'auroit jamais dû lui laisser perdre (2).

---

(1) La Société qui a entrepris de détruire, dans le royaume des Pays-Bas, le vagabondage et la mendicité, et d'y moraliser le peuple, est aussi chargée de tous les secours à donner aux pauvres. Elle a réduit, sur le champ, la dépense qui étoit jusque-là à la charge du Gouvernement, de six millions de florins à quatre millions; et elle a, en même temps, donné l'assurance que, dans 20 ans, toute dépense pour cet objet seroit épargnée au Gouvernement. (A).

(2) Arrivons seulement, relativement aux enfans dans l'indi-

Il est une autre circonstance, intimément liée avec le caractère national, qui doit exciter l'inquiétude dans l'état actuel de la Suisse, c'est celle de la disproportion qui s'est établie entre le prix des biens-fonds et l'intérêt annuel que le propriétaire en retire; disproportion qui se fait surtout sentir depuis la dernière dépréciation des produits agricoles. La fortune des particuliers n'est pas assez considérable, en Suisse, pour que les propriétaires puissent se tirer d'affaires, avec un intérêt annuel de deux ou trois pour cent de leur capital, comme les biens-fonds du Canton de Berne le rapportent communément. Cela est d'autant plus pénible que l'intérêt légal est fixé à cinq pour cent. Pour remédier à cet état de choses, et prévenir l'altération des fortunes, il n'y a pas d'autre moyen que celui que Mr. de F. a proposé dans la première partie de ses Feuilles économiques, c'est-à-dire, d'élever, par une culture perfectionnée, jusqu'à un produit qui donne une rente de cinq pour cent, les mêmes biens-fonds qui ne rapportent actuellement qu'un intérêt de deux et demi du capital qu'ils représentent. Malheureusement, l'état actuel de l'éducation du peuple oppose de grands obstacles à de telles améliorations; aussi, en résulte-t-il que, s'il se rencontre çà et là un propriétaire de biens-fonds, versé dans la connoissance des progrès les plus récens de l'agriculture, il ne

---

gence, aux résultats, que leur éducation morale et leur apprentissage industriel, permettent de présupposer; et nous verrons que, dès que les plus pauvres seront devenus plus estimables et plus industrieux, les paysans plus riches ne voudront pas souffrir que leurs enfans restent en arrière. Jusqu'à présent, ils ont toujours repoussé les exhortations relatives à la pitoyable éducation de leurs enfans. Ils prétendent que leurs propriétés les dispensent d'être élevés comme les indigens. (A).

peut pas en tirer parti pour l'application, à cause du défaut d'intelligence, et vû la mal-adresse des travailleurs, qu'il est forcé d'employer. Il est promptement dégoûté après quelques efforts, et les progrès de sa culture sont sans consistance et sans durée. C'est précisément cette raison qui enlève à la prospérité nationale, une si grande masse de capitaux, lesquels devroient rétablir le rapport entre le revenu des biens-fonds et le prix, en capital, auquel ils se sont maintenus; capitaux qui pourroient d'ailleurs assurer les salaires des classes les plus indigentes, ce qui est, sans contredit, plus important encore. Les propriétaires de ces capitaux, uniquement par l'embarras de savoir comment parvenir à placer leur propriété d'une manière à la fois sûre et productive, sont de plus en plus poussés à se livrer à ce monstrueux agiotage, qui signale le temps présent. Indépendamment du mal que nous venons d'indiquer, nous sommes conduits, par ce mal même, à une fâcheuse répétition des secousses, qui, déjà à des époques antérieures, ont porté de si rudes atteintes à notre prospérité nationale, par des causes analogues. Il seroit encore facile de remédier à cet état des choses, en profitant des exemples, qui ont été donnés à Hofwyl, et dont l'efficacité y est aujourd'hui confirmée par une longue expérience. Une pépinière, appliquée à toute l'étendue des besoins des campagnes, fourniroit des maîtres-valets robustes, fidèles, familiarisés avec l'industrie agricole; assureroit la prospérité des propriétaires des biens-fonds, en même temps que le bien-être des classes pauvres; et il en résulteroit d'ailleurs de grands avantages pour le pays, sous d'autres rapports importans. Un abus qui frappe l'observateur de la Suisse, c'est ce déluge d'ouvriers étrangers, qui la couvre, et qui entraîne les plus funestes conséquences, surtout en mettant en circulation des mœurs étrangères, des opinions exotiques, qui ne conviennent sous aucun rapport

à la Suisse. Elle permet cependant qu'un grand nombre de jeunes gens propres à fournir une bonne race d'ouvriers pour les champs et pour les ateliers, se perdent faute d'éducation, par la faineantise, et deviennent des membres dangereux de la société. Le bien-être national reçoit ainsi un double dommage.

Un quatrième objet auquel il faudroit pourvoir en Suisse, tient à la nature particulière du pays, et à l'état de ses relations avec les étrangers. D'après la manière dont ceux-ci la traitent, elle se trouve conduite de plus en plus à chercher sa prospérité dans ses ressources intérieures, indépendantes de ses relations avec les pays qui l'entourent.

Son agriculture, l'économie de ses vallées et de ses alpes, ses forêts, l'industrie relative au bétail, le travail des mines, celui de la main-d'œuvre, applicable à tous les produits naturels, le parti que l'on pourroit tirer des lacs et des rivières, etc. etc. devroient être portés à ce point de perfection qui répond aux progrès les plus récens de la science et de l'art. Ce seroit surtout la nature que notre peuple devroit sonder, pour apprendre à employer ses produits le plus convenablement au maintien de son bien-être. Il faudroit exploiter, mettre en valeur dans sa plénitude le capital personnel qui reste enseveli dans le peuple. Le Canton de Berne possède de beaux établissemens, qui, si l'on sait en profiter pourront contribuer puissamment à l'accomplissement de nos vœux. De ce nombre est l'école destinée à former des médecins et des vétérinaires. Il faut citer aussi l'institut expérimental et d'instruction, d'un homme d'un mérite supérieur, Mr. le forestier Kasthofer. Il s'occupe de former des forestiers habiles, et de perfectionner l'économie des alpes; mais presque toujours il manque aux élèves qui arrivent dans ces excellens instituts, l'éducation première, ou préparatoire, qu'il eût

convenu de leur donner (1). Ces instituts sont, en outre, communément fréquentés par des jeunes gens, qui, sans posséder des dispositions ou avoir de la prédilection pour l'étude de la nature, sont déjà arrivés à un âge où l'on ne peut plus acquérir les conditions essentielles de l'état auquel ils veulent se consacrer. On ne pourroit y porter remède que par des instituts, où l'on sauroit disposer chaque individu à s'apprécier lui-même à sa juste valeur, et où surtout on s'occuperoit à développer, dès la plus tendre jeunesse, dans une direction conforme au but, les dispositions favorables aux études naturelles.

On satisferoit à un autre objet, qui est le plus important et le plus pressant de tous, peut-être, en formant des instituteurs du peuple, capables, et dignes de leur profession. On a souvent repoussé les propositions de Mr. de F. pour l'amélioration de l'éducation populaire, en objectant que Vehrli est un être unique : mais on peut dire avec vérité, que la Providence divine, en même temps qu'elle fait naître par la progression naturelle dans les choses, des besoins nouveaux, ne manque jamais de placer à leur portée les moyens d'y pourvoir; il faut seulement ne pas rester les bras croisés, quand il s'agit de les étendre, pour saisir ces moyens. Les instituts pour l'éducation populaire, qui sont émanés d'Hofwyl, ou qui vont en émaner encore, sont tous

---

(1) C'est, sans contredit, ce qui a fait désirer à Mr. Kasthofer, la fondation d'une école des pauvres, fixée dans le sein de l'économie alpine, qu'il a fondée, et qu'il seroit fort disposé à consacrer, comme sphère d'action, à cet établissement. Il seroit fort à désirer, pour le bien commun de la Suisse, que les excellentes vues de Mr. Kasthofer fussent saisies et que l'on voulût profiter de ses bons offices. (A).

pourvus d'instituteurs capables. Les écoles normales, qui ont eu lieu à Hofwyl en 1808 et 1809, et dont il a été rendu compte dans la quatrième partie des Feuilles économiques, page 48 et suivantes, ont montré ce que l'on pouvoit espérer pour le but proposé, par des écoles où l'on trouveroit la réunion de toutes les ressources qu'offre Hofwyl (1). Depuis, l'instruction normale a pris à Hofwyl une autre forme, parce qu'elle avoit été entravée. Des jeunes gens, qui ont le sentiment intime de leur vocation pour l'état d'instituteurs, s'attachent à l'école des pauvres d'Hofwyl, et augmentent peu-à-peu de nombre, afin de s'y former à conduire de pareils instituts, non-seulement en théorie, mais par la pratique active : on familiarise, en même temps, ces institu-

(1) La vie religieuse, morale et industrielle d'Hofwyl développe singulièrement l'âme de ceux qui entrent sous cette influence, sans être déjà corrompus. D'ailleurs, c'est là, où de pareils caractères peuvent le mieux développer tout ce dont ils sont susceptibles; c'est là qu'on peut reconnoître d'après l'inclination, plus ou moins prononcée, pour la vie et la société des enfans, s'il y a vocation naturelle pour l'état d'instituteur, et jusqu'à quel point. Non-seulement, on devroit trouver les instituteurs qu'on désire dans le cercle propre des maîtres d'école, réunis à Hofwyl en 1808 et 1809, pour s'y former d'une manière plus complète; mais, eux-mêmes, auroient aussi aidé à en trouver d'autres dans le cercle de leurs familles, et dans leurs villages, où ils étoient destinés à rapporter la connoissance de l'agriculture perfectionnée, et de toutes les autres notions utiles, qu'ils pouvoient recueillir à Hofwyl. L'exécution, conforme au plan, d'une telle école normale, pour la formation des maîtres d'école, en s'étendant peu à peu à tout notre Canton, ne pouvoit manquer d'y produire les plus bienfaisans résultats. (A).

tions

leurs novices avec l'agriculture perfectionnée, et, en suivant un plan formé à cet égard par Mr. de F., on leur confiera, avec le temps, des fermes, sur lesquelles ils élèveront les enfans pauvres que les communes livrent, par une sorte d'enchère, à ceux qui offrent de s'en charger au moindre prix.

Par cette combinaison nouvelle, on peut espérer de diminuer considérablement le nombre des enfans qui, par l'enchère au moindre prix, dont nous venons de parler, avoient le malheur de tomber en de mauvaises mains; et on verra se répandre, en même temps, les perfectionnemens de l'éducation et de l'agriculture, d'une manière plus efficace, qu'on n'a pu le faire par les moyens employés jusqu'ici.

Hofwyl paroît posséder, pour la formation des éducateurs populaires, et des instituteurs de campagne, une réunion d'avantages qu'on n'est encore parvenu à rassembler nulle part. On peut lire, là-dessus, les « Vues sur l'agriculture de » la Suisse, et les meilleurs moyens de la perfectionner, » développées dans le premier cahier des Feuilles économiques d'Hofwyl, de l'année 1808, depuis la page 35 jusqu'à la page 140 (1); et plus loin dans le même cahier, p. 141, le Mémoire intitulé : *Quelques mots sur les plus pressans besoins de notre âge, avec des applications particulières à la Suisse et à l'Europe.* On peut lire aussi, dans la seconde livraison des mêmes Feuilles d'Hofwyl, le développement des vues finales du fondateur d'Hofwyl.

---

(1) Dans le cas où l'on ne trouveroit plus cette dissertation, écrite en allemand, on pourroit la remplacer par la traduction française, qui a paru, enrichie des remarques du Conseiller d'Etat C. Pictet, à Genève, chez J. J. Paschoud, sous le titre suivant : *Vues sur l'Agriculture de la Suisse, et sur les meilleurs moyens de la perfectionner, par Emmanuel de Fellenberg.* (A).

Relativement à l'éducation qui convient au peuple des campagnes, il ne faut pas oublier que, soit d'après l'expérience, qui doit lui servir de base, soit sous le rapport de l'art, qui doit en assurer les résultats, elle ne fait que de naître en Europe, quoique nous ayons déjà sécurité sur la bonté de la marche que nous avons suivie, soit d'après le premier essai qui a eu lieu à Hofwyl, soit par les succès obtenus dans les autres écoles qui en sont des imitations. Indépendamment de ces établissemens, qui sont, à proprement parler, sortis d'Hofwyl, il n'en existe qu'un qui lui ressemble, l'institut pour les orphelins des deux sexes, à Langendorf, près de Weissenfels en Saxe. Le généreux Christophe Büchen, simple voiturier, dont toute la propriété consistoit dans un attelage, mais qui possédoit beaucoup de bonne volonté, de la piété, de la foi, et une grande force de caractère, l'a fondé (1). Il y fut excité par Franke, celui à qui nous devons les grands établissemens d'éducation de Halle; le vénérable pasteur Wurker dirige aujourd'hui parfaitement la maison des orphelins de Langendorf; mais il congédie ses élèves trop tôt pour qu'ils puissent le quitter, profondément affermis dans le bien. L'institut du comte Adalbert de Reck, près de Dusseldorf, a aussi beaucoup de bon, dans le genre et la manière d'Hofwyl, où Mr. de Reck a séjourné un an: mais il considère la vie humaine

---

(1) Büchen fonda sa maison d'orphelins à *Langendorf*, où un essieu de sa voiture se brisa, parce qu'il vit, dans cet accident, une indication de la divine providence, d'acquitter dans ce lieu même, un vœu, qu'il avoit précédemment fait; et c'est dans ce lieu que, cinquante ans plus tard, sa maison d'orphelins a reçu 180 enfans. Ils y reçoivent, encore aujourd'hui, la meilleure éducation. (A)

sous un jour beaucoup trop sombre. De la manière dont il représente les hommes qu'il est occupé de sauver, placés en suspens, entre les griffes du démon, qui cherche à les précipiter dans l'abîme de l'enfer, et la main de Dieu, qui la leur tend avec bonté, pour les enlever dans le ciel, il est difficile que ses élèves parviennent à posséder, dans sa plénitude et dans sa pureté, l'esprit du véritable christianisme.

Au contraire, la méthode dite de Lancastre, qui se répand presque sur tout le globe, comme un premier moyen d'éducation nationale, présuppose sans doute qu'une éducation religieuse et morale, très-soignée, détourne de se plaire à la lecture des ouvrages mauvais et dangereux, des élèves, qui n'obtiennent, par elle, indépendamment de quelques habitudes d'ordre et de discipline, que les facilités désirables pour lire, écrire et compter. Dans ce déluge d'écrits corrupteurs, qui s'est répandu particulièrement sur l'Europe, nous sommes tentés de regarder le talent de lire et d'écrire, si nous le considérons nuement et isolément, comme une arme à deux tranchans, qui peut facilement porter un grand dommage à celui qui s'en sert, pour peu qu'il ne soit pas préparé à ne s'en servir qu'à propos. L'orateur parlementaire Brougham paroît avoir très-sagement pesé ces considérations, et avoir également saisi avec beaucoup de pénétration, les caractères particuliers de l'entreprise d'Hofwyl, lorsque, en qualité de président d'un comité de la Chambre des Communes, formé pour l'amélioration de l'éducation et de l'instruction nationales, après avoir visité Hofwyl, et en avoir examiné de près les instituts, il en a fait, en 1818, l'objet d'un Rapport parlementaire, où il a développé la marche suivie à Hofwyl.

Ce Rapport est imprimé sous le titre suivant : *Troisième Rapport du comité élu pour s'occuper de l'éducation des basses*

*classes de la société. Imprimé par ordre de la Chambre des Communes*, 3 et 8 juin 1818. Il est assez remarquable que, à la même époque où Mr. Brougham s'occupoit, pour l'Angleterre, des progrès pédagogiques du fondateur d'Hofwyl, et les apprécioit, ses inventions mécaniques étoient jugées à Londres par le célèbre Joseph Banks, si bon juge des arts (1).

---

(1) Mr. Canning, ministre d'Angleterre, écrivit sur cet objet, à Mr. de Fellenberg, sous la date de Londres, 29 mai 1816, ce qui suit: « Sir Joseph Banks, à qui j'ai remis votre lettre, vos brochures et vos modèles, (permettez-moi le plaisir de vous le dire) a conçu la plus haute opinion de vos talens ainsi que de vos découvertes *in Agricultural Mecanics*, et, hier, j'ai eu la satisfaction d'assister à une séance *of the Board of Agriculture* où il a pris occasion de témoigner publiquement cette opinion et de présenter à ses collègues les modèles que vous m'avez confiés. »

« Le comité a paru partager entièrement les idées de sir Joseph Banks, et a fait rédiger une résolution pour vous temoigner les sentimens de reconnoissance et d'estime dont il est animé. Aussitôt qu'on me transmettra une copie de cette résolution, je ne manquerai pas de vous la faire parvenir avec tels autres détails qui me sembleront de nature à vous satisfaire ».

« En attendant, je crois que vous ferez un plaisir sensible à sir Joseph Banks, *and to the Board*, si vous voulez bien faire expédier au Président de ce dernier un de vos grands semoirs. On apprécie trop vos découvertes pour permettre que les frais de cette expédition vous soient à charge. »

« Enfin, Monsieur, je vous prie de vouloir bien agréer l'assurance bien sincère de mon estime et de mon respect. »

STRATFORD CANNING.

Le président du bureau d'Agriculture écrivit à Mr. de Fellenberg, le 19 de juin 1816, ce qui suit:

Quelques-uns des points de vue les plus importans, sous lesquels les instituts d'Hofwyl doivent être considérés, ont

---

Monsieur,

« Je suis chargé par le bureau d'Agriculture de vous accuser la réception des machines très-intéressantes que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Nous n'avons pas encore trouvé une occasion satisfaisante pour mettre ces machines en expérience; mais, dans l'opinion de plusieurs personnes qui ont examiné ces mécaniques, elles sont considérées comme promettant beaucoup à l'application. Nous avons donné l'ordre de confectionner sur le champ deux machines qui doivent vous être envoyées; l'une est destinée à faner le foin, et l'autre est un espèce de semoir; nous espérons que toutes les deux, quand vous les aurez essayées, mériteront votre approbation. De tous les semoirs usités jusqu'à présent en Angleterre, celui de Cook a la préférence; vous en avez sans doute vu les gravures; j'ajoute que l'usage de semer en lignes, avec le semoir, a le plus grand succès dans un grand nombre de nos districts. Des communications d'un cultivateur aussi distingué que vous l'êtes seront, dans tous les temps, extrêmement agréables au bureau. »

J'ai l'honneur d'être,

Macclesfield, Président.

La résolution du bureau d'Agriculture mentionnée dans la lettre de Mr. Canning est rédigée dans les termes suivans : « Résolu que les remercîmens du bureau seront adressés à Mr. de Fellenberg pour le présent qu'il a bien voulu lui faire des modèles de ses instrumens, et pour le désir qu'il a exprimé (et que Mr. Canning vient de communiquer) de correspondre, avec le bureau, et d'envoyer tels autres modèles ou informations qu'on pourroit désirer. Le bureau, pleinement convaincu des avantages qui peuvent dériver des talens d'un correspondant aussi éminent et aussi distingué que Mr. de Fellenberg, accepte ses offres avec reconnoissance; et en même temps que les membres

été mis en évidence, depuis la publication du Rapport officiel, dans la Revue d'Edimbourg, au mois de décembre 1818, et au mois d'octobre 1819.

Nous croyons devoir encore recommander à l'attention du public, les remarques suivantes sur le même objet :

Le point où l'éducation populaire se trouvoit portée jusqu'ici, les nouvelles combinaisons dont elle avoit besoin, et les progrès qu'elle doit continuer encore long-temps à faire, dans la direction qu'elle a reçue, comme science expérimentale et comme art, exigeoient une condition indispensable au succès, celle d'un laboratoire d'éducation populaire proprement dit, qui restât intimément uni aux réalités de la vie du peuple, et qui en conservât les formes extérieures. On sent qu'on ne peut y pourvoir qu'en supposant des sphères d'action toutes particulières et une réunion d'instituts qui, jusqu'à présent, n'a eu lieu qu'à Hofwyl, avec une persistance absolue et sans lacune, dans le plan de vie conforme au but qu'une circonspection soigneuse,

---

du bureau lui offrent leurs remercimens, ils l'assurent du grand plaisir qu'ils trouveront dans des communications réciproques, tant qu'elles pourront lui être agréables, et, comme une marque de ces sentimens et de la gratitude du bureau, Mr. de Fellenberg a été nommé à l'unanimité, membre honoraire étranger du bureau. » MACCLESFIELD, Président.

Le président du bureau d'Agriculture, en communiquant à Mr. de Fellenberg cette résolution, lui adressa la lettre suivante : « J'ai beaucoup de plaisir à vous informer que, dans la dernière assemblée du bureau d'Agriculture, vous avez été élu à l'unanimité un de ses membres honoraires étrangers, place à laquelle vos talens éminens et distingués vous donnoient un bien juste titre. »

Je suis, etc. MACCLESFIELD, Président.

et une prévoyance active, doivent y conserver. Il falloit, pour parvenir à résoudre le problème proposé d'une manière satisfaisante, en accomplir suffisamment deux conditions, savoir, posséder une connoissance claire et profonde des besoins du peuple, et de ce qui peut se faire en sa faveur, dans l'état actuel du monde, tel qu'il est, considéré dans l'ensemble des relations, et, en second lieu, avoir à la fois une volonté prononcée et immuable, et une fortune suffisante pour l'exécution, gages nécessaires de l'efficacité d'action.

Toutes les fois qu'une école populaire ne seroit point, comme celle d'Hofwyl, dans de certains rapports sagement coordonnés, et fixés par une direction suffisante et sûre, avec une réunion de savans et d'artistes, assez étendue pour embrasser toutes les branches nécessaires des sciences et des arts, il seroit impossible d'y parvenir à approprier convenablement à l'éducation populaire ce que les domaines des sciences et des arts peuvent fournir, pour contribuer à son perfectionnement, dans le sens que nous avons indiqué, et ce qu'on peut y atteindre, malgré les bornes étroites des ressources d'une telle école.

On peut ajouter qu'une réunion de savans et d'artistes, quelque complète, et quelque philantropique qu'on la suppose, ne feroit qu'ajouter au nombre des conceptions insuffisantes, ou des projets, dont l'idéal est d'une exécution impraticable, si cette réunion n'avoit pas constamment auprès d'elle, comme à Hofwyl, le type complet d'une école populaire dans laquelle on puisse expérimenter constamment, et de la manière la plus soignée, comment il faut procéder avec les moyens auxiliaires, que la science et l'art fournissent, en variant leur application, pour qu'ils atteignent le but sans le dépasser.

Il n'y a qu'une marche expérimentale, comme celle qui

a lieu à Hofwyl, qui puisse mettre à portée de reconnoître, avec certitude, combien, dans un institut d'éducation populaire, il faut vouer de temps, d'un côté aux travaux corporels, et de l'autre à l'instruction intérieure de l'école, pour parvenir, avec le temps, à atteindre d'une manière durable le but qu'on s'y propose. C'est ainsi que l'expérience nous a prouvé qu'on devoit employer, à former l'élève pour le travail productif, le temps qu'on passe ordinairement dans les exercices intérieurs des écoles, et que les heures de récréation, qu'on accorde aux enfans, suffisent pour soigner leur instruction, et les exercer à la gymnastique.

Ce n'est que par des combinaisons semblables à celles dont se composent les instituts d'Hofwyl, par l'ensemble et la diversité des branches spéciales, leur mécanisme et leurs rapports intérieurs, qu'on pouvoit parvenir à pourvoir aux besoins des diverses situations sociales, en ayant égard à la variété des dispositions individuelles et à celle des fortunes, de manière qu'aucune convenance ne fût blessée, et que les intérêts les plus élevés de l'humanité fussent soignés.

C'est pour cela qu'on trouve, à Hofwyl, un premier institut d'éducation, qui embrasse toute l'étendue des sciences, un second, qui est voué aux applications de la vie pratique, et un troisième pour le peuple des campagnes; comme ils cheminent toujours à la vue l'un de l'autre, et qu'ils s'influencent réciproquement, dans des rapports convenablement déterminés, non-seulement ils ne se gênent, ne se troublent et ne se nuisent pas, mais, au contraire, ils sont singulièrement utiles les uns aux autres, pour le perfectionnement de tous.

D'après la marche, généralement suivie dans l'éducation actuelle, il n'arrive que trop souvent que parmi les classes élevées, et même dans les états intermédiaires de la société, on estime trop bas les paysans, et que ceux-ci, à leur tour,

regardent les autres classes de la société comme uniquement faites pour consommer les fruits de leur travail et de leurs sueurs. A Hofwyl, toutes les classes sont sur la même ligne, quant à l'éducation religieuse et morale seulement, ce qui les conduit naturellement à une considération et à une estime réciproques, sentimens auxquels tout homme moral a le droit de prétendre; mais ceux qui se vouent aux hautes études scientifiques sont considérés, particulièrement comme tendant, de tous leurs efforts, à pouvoir servir un jour leur patrie dans ses conseils, et pour la direction de ses plus grands intérêts; d'autres, qui se bornent à l'instruction applicable à la vie pratique et à la conduite de leurs propres affaires, se présentent comme pouvant contribuer au bien général; enfin, sous l'influence de l'éducation, particulière à Hofwyl, les paysans qui constituent l'état qui nourrit les autres, sont beaucoup plus disposés, qu'on ne l'a généralement vu jusqu'ici, à se maintenir dans la profession, si importante et si indispensable, que la Providence leur a assignée, et que tant d'Empereurs et de Rois, des temps modernes comme des temps anciens, se sont plû à honorer.

Mais les ressources financières applicables à l'éducation populaire, sont encore si peu de chose, que l'on peut regarder comme une condition essentielle, le peu de dépenses des moyens employés; c'est ce qui nous a fait admettre, comme base fondamentale des écoles des pauvres en particulier, que les enfans élevés dans de tels instituts contribuent personnellement à transporter à la génération suivante le bienfait dont ils ont été l'objet. Au reste, cette bienfaisance n'a proprement toute sa valeur, que lorsqu'elle n'impose aucune obligation, qui ne puisse être facilement remplie par celui qui a reçu le bienfait involontairement. Une éducation véritablement chrétienne, doit conduire immédiatement l'élève qui la reçoit à pouvoir faire à son semblable le bien qu'il avoit dû

désirer pour lui-même. Par ce motif, il faut laisser mûrir les fruits des travaux de l'éducation. Les anciens Germains l'avoient bien senti, lorsqu'ils avoient fixé à l'âge de trente ans l'époque de la virilité accomplie. Une correspondance de motifs analogues a déterminé Mr. de F. à établir, comme une condition essentielle de l'admission dans l'école d'éducation populaire, que ceux qui y seroient reçus y resteroient sur le même pied, comme élèves, jusqu'à leur majorité, c'est-à-dire, jusqu'au terme de leur vingt-unième année. Il n'y avoit que cette mesure par laquelle on pût s'assurer d'arriver au but indiqué, et d'obtenir, en ajoutant progressivement aux succès des résultats, que ces résultats fussent transportés, d'une génération à l'autre, dans une série sans terme, et qu'ils devinssent ainsi, peu-à-peu, un héritage commun et inaliénable des nations.

Depuis l'établissement du christianisme, on n'a traité aucune question plus importante que celle-ci, aucune question plus nécessairement liée à la conservation et à la propagation de la doctrine et de la pratique de la religion. Cette conservation et cette propagation sont confiées à l'Eglise, et à la constitution de la famille, telle que la religion chrétienne l'a faite; mais depuis dix-huit siècles on a reconnu, par l'expérience, que, dans la presse d'une vie d'occupation, et dans le torrent du monde, ni l'église, ni la vie intérieure des familles, ne suffisoient pour assurer l'éducation du peuple. Les dangers, dont l'état des nations aux époques les plus récentes, a menacé les trônes, et tout ce qu'il y a de plus sacré, prouvent le besoin, toujours plus réel, toujours plus pressant, d'admettre universellement des ressources telles que celles dont l'expérience a démontré l'efficace.

Jésus-Christ a dit : *Laissez venir à moi les petits enfans.* Jésus a dit encore : *Celui qui reçoit un de ces enfans en mon nom, me reçoit moi-même*, etc.; et plus loin : *Si vous*

*faites ce que je vous enseigne, vous reconnoîtrez, en le faisant, si ma doctrine vient de Dieu.* C'est sur ce précepte qu'est fondée la marche des instituts d'éducation populaire, à Hofwyl. Cependant aujourd'hui encore on met en doute la possibilité de l'imitation, à cause d'un prétendu défaut de moyens. Rappelons ce que l'observation démontre tous les jours, dans les campagnes. De jeunes époux se réunissent sans aucun patrimoine. Ils se trouvent bientôt chargés d'un grand nombre de petits enfans. Ils ne peuvent se tirer d'affaires que par des efforts continuels, et à travers beaucoup de misère. Ils restent en souffrance, jusqu'à ce que ces enfans aient pris de l'âge : mais, aussitôt qu'ils ont dépassé quinze ans, s'ils ont été formés à la vertu, à la piété, aux habitudes laborieuses, si l'exemple de leurs parens leur a inoculé un bon esprit économique, le goût d'un ménage bien entendu, s'ils mettent de l'intérêt à tirer parti de tout ce qui peut être de quelque ressource à la famille, on voit le bien-être augmenter peu-à-peu, et croître avec la force et le développement de l'industrie des enfans, jusqu'à ce qu'il ne manque plus rien d'essentiel au ménage. Or, une telle famille ne diffère des instituts d'éducation pour les pauvres, qu'en ce qu'il est beaucoup plus facile, dans ceux-ci, de mettre le personnel qui produit, dans un rapport convenable avec le personnel qui consomme ; et cela obvie à tous les embarras de dépense qu'on pourroit prévoir.

---

# MORALE RELIGIEUSE.

## Sur les associations bibliques de femmes.

(*Extrait des Archives du Christianisme.* Janv. 1824).

L'année dernière, un membre de la Société biblique protestante de Paris a proposé d'établir une Société auxiliaire de femmes. Une personne respectable (1), qui a fondé une institution semblable dans un pays étranger, s'étant trouvée alors à Paris, nous a donné des détails pleins d'intérêt sur le succès qui avoit couronné son entreprise. Il a été décidé qu'on nommeroit un comité pour organiser plusieurs associations de femmes à Paris et dans les provinces. Néanmoins quelques personnes ont paru douter des avantages de cette institution; il nous semble donc utile de leur soumettre quelques réflexions sur ce sujet.

Toutes les raisons qu'on fait valoir pour prouver que les femmes sont destinées, par leur nature, à réussir dans les œuvres de bienfaisance, s'appliquent également à l'œuvre de la Société biblique. Il est généralement admis que la charité individuelle, la meilleure de toutes, se fait plus utilement par l'intermédiaire des femmes que par celui des hommes. Elles s'entendent mieux à la distribution des se-

(1) Madame Lecouteur de Jersey.

cours et des consolations. La même connoissance des détails de la vie domestique qui les rend plus propres à gouverner l'intérieur d'une famille, que des hommes doués souvent de plus d'esprit et de plus de raison, cette même connoissance leur sert à faire beaucoup de bien à peu de frais. Elles portent dans la charité cette économie intelligente qui est un avantage à la fois pour celui qui donne et pour celui qui reçoit. Elles obtiennent plus aisément la confiance des pauvres; et, bien qu'elles semblent plus disposées à s'émouvoir que les hommes, elles sont peut-être moins faciles à tromper; une certaine habitude d'observer les individus, une certaine connoissance des moyens qu'on peut employer pour attendrir, leur font souvent mieux démêler la vérité dans les malheurs qu'on leur raconte, dans les plaintes qu'on leur adresse. Il en résulte qu'avec plus de douceur dans les manières, elles sont souvent moins crédules et plus fermes que les hommes, dans leurs rapports avec les pauvres.

Toutes ces observations et plusieurs autres sont également applicables aux travaux de la Société biblique. Ces travaux demandent le même genre de capacité que les œuvres de bienfaisance, ils présentent seulement plus de difficultés, et nous croyons les femmes mieux placées pour en triompher, que les hommes.

Pour réussir dans le but que se propose la Société biblique, il faut aussi pénétrer dans l'intérieur des familles, connoître les ressources pécuniaires des pauvres, et s'informer de leur conduite; car il ne suffit pas de répandre la Bible parmi le peuple, c'est-à-dire de lui donner matériellement le pouvoir de la lire; il faut s'assurer que ce livre est apprécié, désiré par ceux à qui on le procure, qu'il porte pour eux des fruits de justice et de piété. C'est dans cette intention que la Société biblique insiste pour que l'on fasse payer la Bible à chacun suivant ses moyens pé-

cuniaires, et que l'on ne consente à la donner *gratis* que lorsque la pauvreté absolue est constatée. C'est ainsi seulement qu'on peut se convaincre que les pauvres désirent réellement obtenir les livres saints. On baisse le prix suivant les différentes positions, de façon que le sacrifice reste toujours proportionné à la fortune de celui qui le fait. Mais tant que le sacrifice est possible, il est nécessaire pour prouver la sincérité du désir. Cette condition est donc éminemment sage et utile, mais elle présente néanmoins plusieurs difficultés, et ce sont ces difficultés mêmes qui paroissent nécessiter l'intervention des femmes. Etablir entre les classes communément appelées inférieures et les classes supérieures des rapports qui soient autres que ceux de donner, d'acheter, de commander d'un côté, de recevoir, de vendre et d'obéir de l'autre; établir des rapports moraux et libres, car ces deux mots sont inséparables, n'est point une œuvre simple et aisée. Rien n'est plus rare que d'exercer sur les pauvres une influence qui ne soit pas le résultat de la crainte ou de l'espérance, et c'est pourtant ce qui est absolument nécessaire pour accomplir le but de la Société biblique. Il faut obtenir des hommes du peuple une souscription, c'est-à-dire un assez grand sacrifice; mais il faut que ce sacrifice soit parfaitement libre. Il s'agit donc de leur persuader qu'on leur demande ce qu'ils sont tout-à-fait maîtres de refuser, et qu'il ne sera attaché à leur consentement d'autre avantage que celui d'avoir fait une bonne œuvre; à leur refus, d'autre inconvénient que le regret de ne l'avoir pas accomplie. Or ceci n'est pas aussi facile qu'on pourroit le croire au premier abord; si l'homme du peuple est servile et peu éclairé, il prendra la demande pour un commandement, et il obéira; s'il est indépendant et connoît ses droits, il aura de l'humeur de ce qu'on vient se mêler de ses affaires, et croira voir une prétention aristocratique dans les conseils qui

lui seront adressés. Les gens du peuple, dans les pays où l'exercice des droits politiques ne leur a pas appris à traiter sur un pied d'égalité avec les classes supérieures, comprennent difficilement qu'on s'adresse à eux pour leur donner un conseil; ils attendent toujours un ordre ou un don. Le conseil est l'acte qui marque le plus l'égalité, puisqu'il résulte à la fois du désir d'influer chez celui qui le donne, et de la parfaite liberté chez celui qui le reçoit. Mais l'égalité est bien mal comprise par le peuple même qui la revendique le plus. L'homme pauvre voit presque toujours dans l'homme riche une puissance, soit pour se soumettre, soit pour se révolter; il ne le regarde presque jamais comme un semblable, supérieur à lui seulement par des facultés intellectuelles que l'éducation et le loisir ont mieux développées. Il est difficile de lui faire comprendre que ces avantages doivent donner à l'homme riche et bien élevé, non pas un pouvoir matériel, mais une influence morale légitime. C'est l'empire de la raison, et non celui de la force, qui doit appartenir aux classes supérieures; mais elles ont si souvent usurpé le second et perdu le droit de revendiquer le premier, qu'il est difficile de les rétablir dans leurs rapports simples et naturels envers les classes inférieures; et pourtant c'est précisément cette influence morale, ce sont ces rapports simples et naturels qu'il faut rétablir, si l'on veut réussir dans la distribution de la Bible. Pour éviter de produire, chez les pauvres, ou l'hypocrisie ou le mécontentement, il faut leur faire bien comprendre qu'on s'occupe de leurs intérêts religieux, mais qu'ils sont complètement libres d'écouter ou de rejeter les avis qu'on leur donne.

Il va donc sans dire, qu'il ne faut employer aucune menace pour les contraindre, ni se servir d'aucun espoir de récompense pour les attirer. Or les femmes sont plus capables que les hommes de réussir dans cette tâche difficile;

d'abord, elles n'ont point de part active dans l'ordre social; elles ne représentent aucun pouvoir; elles ne font partie d'aucun corps politique; elles sont plus indépendantes des intérêts positifs de la société; elles apparoissent comme des puissances toutes morales, n'ayant d'autre but que le bien, et d'autre moyen pour le faire que la persuasion; la foiblesse même de leur sexe est un avantage sous ce rapport. L'homme le plus pauvre sait qu'une femme peut avoir besoin de son appui; et sans qu'il s'en rende compte, l'intérêt que lui inspirent des créatures sans défense contre tous les dangers, empêche qu'il ne s'irrite ou qu'il ne s'intimide. Il croit voir en elles l'empire de la raison séparé de toute force matérielle, reçoit leurs conseils sans être blessé ni effrayé, et se laisse guider sans crainte d'obéir. Elles peuvent lui demander ses secrets sans l'inquiéter, et lui faire des reproches sans l'offenser; elles savent aussi mieux supporter ses refus, et c'est ici un second avantage que possèdent les femmes. En effet, il faut s'attendre à être souvent refusé lorsqu'on demande au peuple des sacrifices pécuniaires; il faut s'y attendre, et il seroit bien injuste de s'en irriter; car précisément parce que la pite de la veuve est le don le plus méritoire aux yeux de Dieu, le refus de ce don est aussi le plus naturel et le plus excusable. Ainsi donc, non-seulement on sera plus d'une fois refusé, mais on sera plus d'une fois repoussé avec humeur. L'homme du peuple regardera souvent la demande d'un sacrifice pécuniaire comme une sorte d'injure, comme une espèce de dérision du riche envers le pauvre; il faudra souvent bien du temps, bien des efforts pour lui faire comprendre que la bénédiction répandue sur celui *qui prête à l'Eternel*, surpasse infiniment, même sous le rapport temporel, tout le bien qu'une créature humaine peut faire à une autre créature. Or, ces longs efforts, ce long support conviennent mieux à la nature des femmes qu'à celle

celle des hommes. Elles sont plus faites pour prier, pour revenir à la charge; tandis que les hommes s'y prennent mal, et sentent qu'ils ne sont pas là dans leur véritable sphère. Elles s'impatientent moins des refus et de l'humeur; d'abord, parce qu'elles ont naturellement plus de douceur, mais surtout parce que leur dignité n'en souffre pas, tandis que celle d'un homme en est nécessairement un peu effleurée. La dignité d'une femme est dans la patience, comme celle d'un homme est dans le courage; et, bien que l'Evangile ait enseigné aux hommes à supporter les injures, comme il apprend quelquefois aux femmes à braver les dangers, il n'a pas voulu détruire cette différence que la Divinité a établie entre ces deux natures; elle subsiste et doit subsister même sous la salutaire influcnce de la revélation.

Par une suite de cette différence des deux natures, les femmes sont douées d'une certaine adresse qui n'appartient point aux hommes. Sans approuver l'opinion de Rousseau, qui veut que toutes les femmes soient rusées, et qui les en loue; tout en croyant qu'elles doivent aspirer à cet accord entre les paroles et les pensées, qui seul donne au langage humain sa véritable valeur, il faut convenir qu'il leur est plus naturel de présenter les vérités sous le point de vue qui peut plaire, et qu'elles s'aperçoivent mieux et plus vîte de l'effet qu'elles produisent. Ce tact et cette finesse sont très-utiles dans l'entreprise qui nous occupe; car il est nécessaire, pour réussir, de posséder un esprit observateur et flexible. En effet, d'une part, le résultat de la Société biblique devant être l'amélioration morale et religieuse du peuple, toute souscription obtenue par des motifs humains iroit contre le but qu'on se propose : d'autre part, comme il est possible qu'un homme, dont tous les motifs pour souscrire n'auroient pas été d'abord purement religieux, soit amené par la lecture du Livre sacré et par l'habitude de

faire un sacrifice régulier à une œuvre sainte, soit amené, dis-je, à un meilleur état moral et parvienne enfin par ce chemin à la connoissance et à la pratique du bien, il ne seroit pas raisonnable de repousser une offre, seulement parce qu'on apercevroit chez celui qui la fait quelque mélange d'amour-propre, quelque désir d'estime ou de protection.

Il faut donc nécessairement ici faire une distinction très-délicate, il faut savoir démêler entre deux hommes quel est celui sur lequel des motifs humains agissent à son insu, quoiqu'il soit animé et décidé par le désir du bien, et quel est celui au contraire qui, sciemment et volontairement, se décide par amour-propre ou par intérêt personnel. Accepter l'offre de celui-ci, se seroit déshonorer et souiller sa cause. Honte soit à ceux qui veulent servir une cause quelconque par de mauvaises manœuvres ou de mauvais instrumens. Mais ce n'est certainement pas lorsqu'on sert Celui qui peut *envoyer des légions pour se défendre*, ou *faire naître des pierres même des enfans à Abraham*, qu'on peut s'abaisser à de tels moyens. Si Dieu permet aux hommes de se regarder comme des agens de son œuvre, ce n'est qu'à la condition qu'ils n'y travaillent que par les voies de vérité et de justice. Ainsi donc, toute promesse de protection, toute flatterie d'amour-propre doit être interdite; mais prétendre qu'on ne recevra jamais que des tributs parfaitement purs, ce seroit fermer la porte à la régénération, ce seroit être plus sévère que la Divinité même; car combien d'alliage ne se mêle-t-il pas à tous les tributs qui lui sont offerts. Je ne sais quel homme pieux a dit, qu'il n'avoit jamais fait une action dont le motif fût tout-à-fait pur; et telles doivent sans doute paroître toutes les actions humaines aux yeux de l'Etre parfaitement saint. Celui qui a prétendu que l'amour-propre ou l'intérêt étoit la source de toutes nos actions s'est grandement trompé; car il n'est rien de

noble, rien de beau, rien d'énergique dont l'intérêt seul soit le mobile. Mais il auroit parlé plus vrai s'il eût dit que les sentimens personnels sont le poison qui se mêle à toutes nos œuvres. Ceci nous met sur la voie de la distinction à établir; quand l'ambur-propre ou l'intérêt a dicté l'action, elle est blàmable aux yeux de Dieu, blâmable aux yeux de l'homme qui travaille à l'œuvre de Dieu; mais quand ces motifs impurs ne sont que mêlés à l'aotion, il faut l'accepter en laissant à Dieu le soin de sanctifier de plus en plus l'âme de celui qui la fait. En cherchant à diriger le pauvre dans sa donduite religieuse, en l'engageant à souscrire pour la Société biblique, il ne faut donc ni exclure entièrement la considération des avantages temporels attachés à l'estime et à la protection des gens vertueux, ainsi que des biens résultant de l'économie et de la sagesse, ni présenter cette considération de manière à ce qu'elle devienne le but principal. Il faut agir ici comme l'on agit avec l'enfance; on encourage ses bonnes actions par des éloges, même quelquefois par des récompenses, mais ce n'est jamais qu'après s'être assuré que le premier mobile est bon. On peut se servir des avantages mondains pour aider, pour soutenir, mais jamais pour déterminer.

Les femmes dont le sort dépend si souvent de la disposition d'un autre, dont le bonheur est si souvent attaché aux moindres nuances de l'affection de ceux qui les entourent, ont acquis une sorte de tact pour apercevoir ce qui se passe dans les âmes, qui les rend plus propres à cette sorte d'observation. C'est précisément parce que la nature des hommes est plus noble et plus forte, que, n'étant pas obligés de descendre à ce genre d'étude, ils en sont moins capables.

Mais si nous trouvons quelque utilité à employer l'intermédiaire des femmes d'une classe élevée auprès des hommes du peuple, nous en trouverons bien plus à l'employer au-

près des personnes de leur sèxe. En effet, elles ont ici un grand avantage sur les hommes, c'est d'être moins séparées par les distances sociales. Les différences de rang et de position sont une barrière beaucoup plus forte entre les hommes qu'entre les femmes. Si l'on en excepte les créatures tombées dans le dernier degré de l'avilissement, il existe plus de délicatesse chez les femmes du peuple que chez les hommes. La grossièreté n'est point incompatible avec des vertus et de la probité chez les hommes; mais l'honnêteté seule oblige les femmes à la décence dans les expressions et dans les manières, et elles conservent dans toutes les classes quelque reste de cette pureté morale dont la Providence les a douées, qui est leur premier titre au respect, comme leur plus grande sauvegarde. D'ailleurs il existe beaucoup plus de liens entre les femmes de toutes les classes. Les anciens nous représentent les princesses grecques et les dames romaines vivant toute la journée au milieu de leurs esclaves : rien ne nous choque dans cette peinture, et même aujourd'hui il y a bien moins de séparation entre une femme et les personnes qui la servent, qu'il n'en existe entre un homme et ses domestiques. Les soins de la maternité et de la vie intérieure rapprochent les femmes entr'elles, non-seulement parce qu'il en résulte qu'elles se voient davantage, mais parce qu'elles sentent de même, ce qui est le plus grand de tous les liens. La vie des femmes est bien plus remplie par leurs sentimens individuels que celle des hommes. Or, ce qu'il y a de semblable chez toutes les classes comme chez tous les peuples, et dans tous les temps, ce sont les sentimens individuels. Ce qui se perfectionne par la civilisation et l'éducation, ce sont les facultés de l'esprit. L'intelligence humaine s'élève et s'agrandit, mais elle travaille sur un fonds immuable, et ce fonds, ce sont les passions, les affections, en un mot l'être sentant. Les convictions, les opinions se

modifient, mais les douleurs, les impressions intimes restent les mêmes. Depuis Rachel, depuis Andromaque jusqu'à nos jours, la douleur d'une mère et d'une femme a fait entendre les mêmes accens. Ce qui est vrai pour les différens siècles, est vrai également pour les différentes classes de la société; toutes les créatures se rapprochent, quand elles souffrent, quand elles aiment; l'égalité se retrouve là toute entière. Si les peines, les inquiétudes, les joies individuelles, occupent plus la vie des femmes que celle des hommes, elles sont moins modifiables par l'éducation, et elles se rencontrent plus facilement sur un terrain commun à travers toutes les barrières sociales.

Il existe donc une sympathie éternelle entre les femmes dans toutes les positions sociales; la connoissance de ce fait peut servir efficacement à l'établissement des associations bibliques de femmes; et en même temps l'un des meilleurs résultats de ces associations sera de fortifier et d'augmenter toujours plus cette sympathie. Car, indépendamment du bien immense que font les Sociétés bibliques en répandant la Parole de Dieu, elles ont l'avantage secondaire de fonder une union véritable entre les différentes classes de la société et de contribuer à rétablir ces rapports de supériorité et d'égalité tout ensemble, dont nous avons parlé plus haut (1).

(1) Nous pouvons nous appuyer ici de l'autorité d'un des premiers écrivains religieux de l'Angleterre, le Dr. Chalmers, qui a consacré plusieurs années de sa vie à l'amélioration de l'état physique et moral du peuple des grandes villes. Il dit, à diverses reprises, dans un écrit d'une haute importance (*Christian and civic economy of large towns*), que l'on ne peut connoître tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans les classes pauvres, tant qu'on n'a pas contracté avec elles des relations de nature à ce qu'elles puissent se montrer entièrement désintéressées,

Tant qu'il est question de donner ou de recevoir, il n'y a rien de pur, rien de noble, rien de franc dans les transactions des pauvres avec les riches; ce ne sont pas deux créatures humaines semblables qui traitent librement l'une avec l'autre, et mettent en commun leurs facultés diverses; mais quand on se réunit dans un intérêt religieux, quand on s'occupe ensemble des éternelles espérances qui sont offertes à tous, alors les différences de fortune, d'éducation, s'évanouissent complètement; là, toutes les créatures humaines ont les mêmes droits et la même dignité, non-seulement parce qu'elles sont toutes égales devant Dieu, mais aussi parce que le sentiment religieux, en purifiant l'âme, détruit tout ce qu'il peut y avoir de grossier dans l'esprit et donne aux traits, même les plus communs, une empreinte de noblesse et d'élévation.

---

tant qu'on n'a pas pénétré dans les familles, non en protecteur qui va répandre des bienfaits, mais en ami qui vient partager des peines, sans offrir d'autre secours que la sympathie.

---

# HISTOIRE.

A MEMOIR OF CENTRAL INDIA, etc. Mémoire sur l'Inde centrale, y compris Malwa et les provinces voisines, avec de grands détails sur la situation ancienne et présente de ces contrées, par le Major-Général sir John MALCOLM. *Londres* 1823.

(*Second et dernier extrait. Voy. p.* 249 *de ce vol.*)

PENDANT que l'anarchie régnoit dans l'Inde, il n'y avoit quelque sûreté que dans les villes entourées de murailles. Dans les parties voisines des montagnes de Vindhya et de Nerbudda, on voyoit des centaines de villages abandonnés. Le Capit. Ambrose qui avoit été envoyé par sir John Malcolm pour protéger cette partie du pays, s'assura que dans l'année 1818, quatre-vingt-quatre individus avoient été la proie des tigres. Ces animaux s'étoient emparés du pays dépeuplé, et dévoroient les habitans qui revenoient isolés pour relever leurs habitations. En 1819, il périt encore des individus de cette manière, mais un seulement en 1820.

Des documens authentiques rassemblés par l'auteur, prouvent qu'en 1817, dans les Etats d'Holkar, sur 3701 villages, il y en avoit 1663 complètement abandonnés. En 1818, on en rétablit et repeupla 269; en 1819, 343, et en 1820, 508. Il y avoit tout lieu de croire que trois années suffiroient pour rétablir tout le reste.

En 1817, le royaume d'Holkar rendoit de quatre à cinq

lacks de roupies. En 1820, le revenu fut de dix-sept lacks, et les dépenses de recette étoient diminuées de quinze pour cent. L'armée permanente de ce royaume en 1817 étoit de quinze mille chevaux, et dix mille hommes d'infanterie. Cette armée, qui dévoroit les finances, est maintenant réduite à trois mille chevaux et deux cents fantassins pour la garde du palais.

Le revenu du royaume de Scindia est augmenté de vingt-cinq pour cent, et les dépenses diminuées de quinze pour cent. Son armée en 1817 étoit de treize mille chevaux et de vingt-six mille hommes d'infanterie, et il avoit trois cent quatre-vingt-seize pièces de canons, outre des troupes auxiliaires de Pindarries. Il a aujourd'hui neuf mille chevaux et treize mille fantassins. Une réduction semblable a été opérée dans les Etats subalternes de l'Inde centrale.

Sir John Malcolm nous apprend, que, depuis qu'Holkar est devenu un des alliés dépendans de la Compagnie, sa situation est considérablement améliorée. La sagesse et l'habileté de son Ministre, Tuntia Jogh, y ont beaucoup contribué; tandis que Scindia, qui d'abord projetoit de chasser les Anglais de l'Inde, et qui ensuite a déserté la cause de sa nation, ayant voulu éviter d'avoir des obligations à la Compagnie, est tombé dans des embarras toujours croissans, et dont il paroît croire aujourd'hui que les Anglais seuls peuvent le tirer. Généralement, les provinces centrales de l'Inde regardent les Anglais comme leurs pacificateurs, et leur montrent beaucoup de reconnoissance, pour avoir ramené l'ordre et la prospérité parmi eux. La plus mauvaise partie de la population est elle-même forcée de reconnoître les obligations qu'on a aux Anglais. Ceux qui étoient à la tête des brigands, cherchent aujourd'hui à faire valoir leurs droits héréditaires, sur les terres à cultiver. Des villages s'élèvent de tous côtés, on bâtit aussi des villes, et l'on exploite au-

jourd'hui des forêts que jamais la hache n'avoit touchées, parce que la construction des nouvelles villes demande des bois.

Cet état de choses a été en quelque sorte le résultat fortuit d'évènemens imprévus, et indépendans des projets du Gouvernement ou de la Compagnie. « La guerre qui vient de se terminer, dit l'auteur, n'a point été entreprise contre une nation, ou contre des nations réunies : elle n'a été que la lutte de l'ordre contre l'anarchie ; et le succès a été si complet, qu'il ne s'est élevé aucun vœu pour le renouvellement ou la prolongation des hostilités. La victoire n'a point eu lieu sur le champ de bataille, mais elle a été complète dans l'opinion. La détresse que les révolutions successives et l'anarchie amènent toujours, avoit atteint toutes les classes et tous les individus. Ceux qui subsistoient de pillage, commençoient à trouver que cette existence précaire, étoit insupportable à la longue. Princes et sujets avoient également perdu le sentiment de la nationalité et tout principe d'union. Dans une telle disposition générale, un Gouvernement qui étoit trop fort pour qu'on pût lui opposer une résistance efficace, offre son appui aux amis de la paix, et à ceux qui désirent rentrer dans la jouissance de leurs propriétés ; il se déclare l'ennemi de ceux qui essayeront de prolonger l'anarchie ; et il réunit ainsi à lui tous les intérêts et toutes les volontés. »

« On peut affirmer, » ajoute-t-il ensuite, « que jamais la situation politique d'un pays, n'a éprouvé dans un espace de temps si court, des changemens aussi complets et aussi heureux que ceux qui se sont opérés dans l'Inde centrale, depuis quatre ans ; et ce qui est bien satisfaisant à penser, si l'on excepte quelques *Beheels* ou brigands qui se sont fait tuer, ces beaux résultats n'ont pas coûté une goutte de sang. On a compris, dès le début de l'entreprise, qu'il étoit im-

possible de réussir par la force. Et si l'on peut avoir de légitimes espérances d'un état durable de paix et de prospérité, elles sont fondées sur la nature des moyens qui ont été employés pour rétablir l'ordre. »

Les historiens de l'expédition d'Alexandre nous ont transmis les traits caractéristiques des peuples de l'Inde, et ils ont mentionné les quatre castes principales auxquelles ils appartenoient. Le fond des choses existe encore tel aujourd'hui : les variations inévitables que le temps amène, n'ont point affecté l'essence du système social. Huit cents ans d'occupation de ce pays-là par les Mahométans, n'ont produit aucun changement dans les mœurs et la religion des Indous de l'intérieur. Les coutumes de ce peuple stationnaire, n'ont éprouvé quelque altération que dans les grandes villes. Il paroît, au contraire, que dans l'Inde centrale, l'influence de la religion des Indous, a sensiblement agi sur les Mahométans. Pour donner une idée nette de l'état présent de cette contrée, il convient de présenter ici quelques détails, sur la division et l'occupation des terres, ainsi que sur l'administration du pays.

D'après les livres sacrés des Indous, le sol appartient à celui qui l'occupe et le laboure ; et ils attribuent dix pour cent des produits au prince pour la protection qu'il doit aux cultivateurs. Les Mahométans et les Mahrattes conquérans, ont également respecté ces deux principes : ils ont eu la sagesse de laisser à chaque village son organisation indépendante, et ses propres magistrats ou officiers civils. Chaque état est divisé en districts de trente villages. Un chef nommé *Zemindar*, préside sur un district. Il est chargé de maintenir la paix, de protéger le paysan et de percevoir les impôts. Il est payé par le revenu des terres dont le gouvernement lui donne la jouissance, par tant pour cent sur les impôts, par une contribution de chaque village, et aussi

de chaque caste et métier ; ces dernières contributions sont en nature, c'est-à-dire, qu'il reçoit des toiles, des étoffes, des souliers, de l'huile et d'autres denrées, de chaque caste ou confrérie. Son secrétaire ou trésorier perçoit pour lui-même un droit semblable. Enfin chaque village paye à l'arpenteur une petite contribution.

Il y a dans ces villages un chef héréditaire nommé *Patail*, qui est l'intermédiaire entre le paysan et les officiers du gouvernement. Il reçoit et transmet les impôts, moyennant un tant pour cent, et un revenu en nature. Il a aussi la jouissance d'une certaine étendue de terre ; et son secrétaire ou *Putwarry* est payé de la même manière. C'est ce dernier qui est l'arbitre de toutes les contestations, concernant la propriété des terres.

Le prêtre nommé *Pursees* exerce ses fonctions aux naissances, mariages et funérailles, et il est payé par les intéressés. Il est chargé de prédire le temps qu'il doit faire, et d'indiquer le moment propice pour les semailles et autres opérations agricoles. Il n'obtient que peu de considération, et est ordinairement très-pauvre. Le *Chou-Kêdar* est le garde-champêtre du village ; et il reçoit un léger tribut des voyageurs. Les charpentiers, les maréchaux, les barbiers et les lavandiers ont des privilèges et des devoirs fixés par des règlemens. Tout cela est payé par le paysan cultivateur. Celui-ci, malgré ces diverses charges, et après avoir livré le dix pour cent au Gouvernement, demeure encore dans l'aisance.

C'est par le rétablissement et l'observation rigoureuse de l'organisation et des usages ci-dessus, que sir John Malcolm a réussi à créer une population laborieuse et paisible dans un vaste pays qui avoit été réduit à l'état d'un désert ; et aujourd'hui il ne s'élève pas plus de disputes entre les divers occupans des terres, que si celles-ci n'avoient été

abandonnées que pendant quelques jours; et pourtant la dévastation s'étoit prolongée pendant plusieurs années.

» Les droits héréditaires des officiers dans les villages Indous, dit l'auteur, sont religieusement respectés; et l'expérience a démontré que c'est là une admirable institution pour le pays. »

Après la guerre des Pindarries, on donna aux habitans, tous les encouragemens imaginables, pour engager chacun à revenir sur le lieu où son village natal avoit existé. Dans quelques districts, et surtout dans le voisinage de la Nerbudda, la destruction des villages datoit de trente années. Les habitans dispersés vivoient ou de pillage, ou de quelqu'industrie particulière. Un grand nombre étoient devenus des brigands. Beaucoup d'autres étoient allé cultiver des terres abandonnées à quelques centaines de milles du lieu de leur naissance. D'autres enfin s'étoient retirés dans les grandes villes.

Il n'existe aucune autre nation chez laquelle l'amour du sol natal, c'est-à-dire de l'endroit même où l'on a reçu le jour, ait plus de force, que chez les Indous. Aucun de ces malheureux dispersés depuis tant d'années, n'avoit complètement abandonné l'espoir, de revoir le lieu où il étoit né. Malgré cette dispersion, il existoit toujours des relations entre les individus originaires d'un même village. Ils se marioient entr'eux; et l'adversité sembloit avoir donné une nouvelle énergie aux sentimens d'amitié qui les unissoient.

Aussitôt qu'ils apprirent que la tranquillité étoit rétablie, ils revinrent en foule dans leurs villages détruits. Les enfans et petits enfans des *potails* (ou chefs de villages) qui avoient émigré plusieurs années auparavant, et qui avoient péri, étoient portés en tête des troupes de paysans qui venoient reprendre possession de chaque portion du sol qui avoit appartenu à leurs devanciers, et dont les limites se con-

servoient par tradition. Tout se fit sans contestations entre eux, et sans que le Gouvernement eût à s'en mêler. Quelques jours suffirent pour rétablir chaque famille dans sa propriété. Les chefs de villages refusèrent de vendre à qui que ce fût les portions qui demeuroient vacantes, afin que les rejetons qui existoient encore, des familles dépossédées, pussent rentrer en jouissance de leur sol, s'ils revenoient. Tous ces officiers publics ont une profonde conviction des avantages attachés à cette organisation qui conserve parmi eux un ordre admirable, et qui sert de base à une équitable répartition des impôts.

Dans chaque village de cent maisons, au moins, il y a une école pour enseigner un dialecte Indou, et l'arithmétique. Oajeen a un institut pour enseigner le sanscrit, et pour instruire des Bramines dans les notions élémentaires d'astronomie, qui leur sont indispensables pour en imposer au peuple par des formules d'astrologie judiciaire, et par des prédictions sur les mouvemens des astres.

Il n'y a pas d'écoles de filles; les préjugés et les usages indous s'y opposent. Cependant, les danseuses de profession reçoivent souvent une instruction assez complète; et presque toutes les femmes Rajpoots sont en état de soutenir une correspondance.

Les grandes cérémonies religieuses sont observées dans l'Inde centrale, comme dans tout l'Indostan. La fête d'Hooly est celle des classes pauvres; et les paysans mahométans y prennent part comme les Indous. Pendant les quatre semaines que dure cet espèce de carnaval, les hommes oublient leur rang et leur distinction. Les plus pauvres deviennent familiers avec leurs supérieurs; et les femmes oublient leur respect habituel pour leurs maris. Enfin, pendant les derniers huit jours de ce temps de fête il ne se fait plus aucun travail quelconque : les paysans quittent le labourage,

et croiroient commettre une impiété, s'ils continuoient leurs travaux.

Le paysan indou aborde son supérieur, et lui parle avec une liberté qui étonne, lorsqu'on est accoutumé aux manières hautaines que les Mahométans ont introduites dans l'Inde, lorsqu'il s'agit de leurs rapports avec les cultivateurs du sol.

Les paysans de l'Inde centrale sont naturellement fort gais. Hommes et femmes chantent en travaillant. Après les travaux du jour, les hommes s'asseyent ordinairement en rond pour chanter des chœurs, ou pour écouter un récit dont le sujet est religieux et presque toujours mélangé de quelques traits qui ont rapport à leurs princes et à leurs ayeux. Les femmes en font autant de leur côté. On les voit souvent revenir en troupes de la rivière ou du puits, où elles sont allé chercher de l'eau, chantant toutes ensemble. Dans les fêtes de village, les mariages, etc. les femmes dansent et prennent part à la joie commune, avec autant de liberté que les paysannes d'aucun pays du monde.

Il y a beaucoup de femmes esclaves dans l'Inde centrale : les unes sont des enfans d'esclaves, d'autres sont vendues par leurs parens. Les danseuses de profession sont toujours des esclaves qu'on dresse fort jeunes à ce métier. Chaque Zemindar et chef de Rajpoots dispose de 50 à 200 danseuses. Celles-ci forment les liaisons qui leur plaisent ; elles mettent leurs profits en commun, et le Zemindar en a sa part. Les hommes esclaves sont en petit nombre ; et on les traite en général comme des enfans adoptifs ou des domestiques payés.

Aussi long-temps que les Rajpoots ont exercé dans cette partie de l'Inde la principale influence, les sacrifices des veuves sur le tombeau de leurs époux, ont été très-nombreux. Les Mahométans ont employé inutilement la con-

trainte pour abolir cette coutume barbare. Mais lorsque les Mahrattes eurent pris possession du pays, et qu'ils eurent sagement montré une extrême indifférence pour ce genre de spectacle, sans y mettre aucun empêchement, les sacrifices devinrent de plus en plus rares; et pendant les vingt dernières années, on en a compté tout au plus trois ou quatre annuellement, dans cette partie de l'Inde. L'atroce coutume de forcer les veuves à s'immoler, coutume que l'on trouve encore dans les états de quelques Rajahs, est absolument inconnue dans l'Inde centrale.

Sir John Malcolm mentionne deux exemples de mort volontaire. Deux hommes, dont l'un étoit attaqué d'une maladie incurable, et l'autre étoit las de la vie, se firent enterrer vivans. Un creux fut pratiqué en terre, assez profond pour s'y tenir debout. La terre accumulée jusqu'à la hauteur du menton, par les parens de la victime, fut ensuite jetée en masse sur sa tête, à un signal donné. Il y a à Onkar Mundattah des fêtes périodiques où l'on voit quelquefois des hommes se précipiter d'un rocher, pour renaître Rajahs. Le fanatisme religieux est le mobile ordinaire de ces actes désespérés. Il y a aussi des individus qui sont élevés à la perspective de ce sacrifice : se sont les fils de femmes long-temps stériles, qui ont fait vœu, si elles devenoient mères, de dévouer leur enfant à Onkar Mundattah.

Le sujet est prévenu de ce vœu dès sa plus tendre enfance; et on le pénètre si profondément de la nécessité de cet acte, qu'il est poursuivi jour et nuit de cette idée, jusqu'au moment du sacrifice. La chute est de cent trente pieds. On promet au malheureux qui se précipite, qu'il sera Rajah de la principauté, s'il survit à l'épreuve. La tradition prétend que cela est arrivé une fois. Aussi prend-on la précaution d'empoisonner les derniers alimens que la victime prend avant de se jeter du rocher. Il ne lui est

point permis de se repentir ou d'essayer de retarder le sacrifice : des soldats l'entourent pour le pousser dans l'abyme, s'il hésite. Des femmes se dévouent aussi quelquefois de la même manière.

La croyance aux sorciers est universelle dans cette partie de l'Inde. Les *Dhakeens*, ou sorcières, sont ordinairement fort âgées; et elles exercent leurs maléfices contre les objets de leur haine. Leur pouvoir ne peut s'employer qu'à certaines époques de l'année. Dans ces temps-là, elles se promènent de nuit, montées sur des tigres et les yeux en feu. Le soupçon de sortilège amène des persécutions cruelles. Une vieille femme méchante en est aisément accusée. S'il meurt du bétail, sans cause connue; si certaines maladies règnent, on saisit la prétendue sorcière, on lui frotte les yeux avec du poivre, et si elle ne pleure pas on la condamne à mort. Souvent on enferme cette malheureuse créature dans un sac, que l'on jette à l'eau. Si elle s'enfonce, c'est une preuve d'innocence. Si elle reste à flot, on la dégrade de sa caste, ou on lui coupe le nez ou on la fait mourir. Sir John affirme, que dans les trente dernières années, l'Inde centrale a vu périr par le dernier supplice plus de mille femmes accusées de sortilège. Les Gouvernemens sont singulièrement superstitieux à cet égard. Il pense, cependant, que peu-à-peu on fera cesser ces abominables persécutions. Mr. Wellesley, Résident anglais à Indore, montra la convenance de soumettre à la même épreuve, les accusateurs et l'accusée. Le conseil d'Holkar trouva ce procédé instructif et amusant. En conséquence cette marche a été adoptée pour tous les cas. Cette superstition règne encore dans toute sa force.

On trouve dans l'ouvrage de Sir John, un singulier exemple de l'empire que certaines croyances exercent sur les peuples de l'Inde.

En

En 1818, après la guerre des Pindarries, et quand le pays commença à jouir de quelque tranquillité, il arriva un évènement remarquable. Une agitation soudaine se manifesta dans toute la population. Des noix de coco furent portées de village en village avec une extrême rapidité, et avec une destination ultérieure mystérieuse. Ces noix étoient ordinairement adressées au chef du village, qui les faisoit aussitôt passer plus loin. Cette manœuvre eut lieu depuis Jeypoor vers le nord jusqu'au Deckan au midi, et depuis les frontières du Guzarat jusqu'au territoire de Bhopal. Ce signal sembloit voler de lieu en lieu. Le porteur de la noix de coco (qui étoit toujours le chef du village) se regardoit comme obligé, sous peine d'encourir la malédiction, de se débarrasser de sa mission le plus promptement qu'il étoit possible.

On n'a obtenu aucun éclaircissement sur ce fait extraordinaire. On envoya des émissaires aux informations, sur les routes que parcouroient ces noix de cocos, et cela dans des espaces de plusieurs centaines de milles : mais les recherches furent inutiles, et la cause d'un évènement qui agita toute l'Inde centrale pendant plus d'un mois, est demeurée complètement inconnue.

Le dernier chapitre de l'ouvrage important du chevalier Malcolm, n'est pas le moins intéressant. Il traite de l'administration britannique dans ce pays-là, et des moyens d'y assurer la tranquillité. Les principes qu'il développe sont plus ou moins applicables à la totalité de l'Inde anglaise.

Notre position, dit-il, est en apparence tranquille et paisible, mais au fond elle est pleine de dangers. Notre victoire a été facile, vû les moyens dont nous disposions. Les vaincus ayant affaire à un gouvernement généreux et à des administrateurs justes, se sont montrés soumis et obéissans. Les grands étoient si las de l'anarchie, qu'ils ne

regrettoient plus même le pouvoir ; et ceux qui avoient été dépossédés s'humilioient, dans l'espérance d'être remis en possession de leurs droits. Les agens du gouvernement avoient été employés pendant les troubles et s'étoient fait connoître avec avantage ; enfin ils étoient autorisés à ménager les scrupules, les préjugés et les habitudes de leurs administrés. Mais le moment de la crise seroit celui où l'on voudroit introduire les lois, les formes et l'administration anglaises, et soumettre ces peuples au même régime que les sujets britanniques. Les princes, les chefs, tous ceux qui ont joui de quelqu'influence y verroient l'anéantissement de toutes leurs espérances.

L'auteur estime que le mode le plus politique d'administration de ces peuples de l'Inde, est celui dans lequel on maintient l'autorité des princes et des chefs, en en faisant les instrumens du gouvernement britannique ; mais dès que ces personnages intermédiaires ont perdu la considération des administrés, la position change : il vaut mieux alors, dit l'auteur, gouverner sans intermédiaires, et rejeter complètement l'usage des instrumens avilis dans l'opinion. Il est donc d'une grande importance de soutenir la force morale des princes du pays, que l'on employe à gouverner, afin de n'être pas forcé d'administrer ces peuples à l'Européenne. L'augmentation graduelle de territoire est un véritable malheur dont les Anglais ne peuvent pas se garantir. A mesure qu'ils s'étendent, la vigueur de l'administration est en même temps plus nécessaire et plus dangereuse. Toutes les fois qu'il y a la moindre hésitation à obéir, qu'il se manifeste le moindre doute sur le droit de domination suprême, le gouvernement est forcé de sévir : il ne peut pas hésiter, et encore moins reculer. La force des choses conduit donc à un mécontentement croissant, et par conséquent à une crise. Voici les réflexions que l'auteur présente à cette occasion.

» Si notre système de gouvernement, dit-il, est fondé sur les principes d'une civilisation plus avancée que celle de ces peuples, ils ne nous comprennent pas; nos formes et nos usages blessent leurs sentimens et leurs habitudes; il est impossible que nous obtenions leur confiance et leur soumission volontaire. Pour nous assurer de leur part ces dispositions, il faut que nous formions avec nos sujets une espèce d'association. Jamais nous ne serions parvenus à la conquête de l'Inde, sans la coopération des naturels du pays : nous ne pouvons conserver la conquête que par cette même coopération.............................
.............................................................

« Un de mes principaux objets dans cet écrit, » ajoute l'auteur, « a été de faire ressortir avec force les grands avantages que nous pouvons attendre d'une conduite amicale et conciliante avec ceux que nous gouvernons. Il faut faire naître un sentiment de gratitude et d'affection envers les administrateurs anglais, pour que l'action de leur gouvernement sur les Indous soit toujours efficace. La tâche est difficile, sans doute. Avoir en ses mains la puissance et savoir en borner l'usage; voir des abus qu'il semble qu'on pourroit corriger; être témoin de crimes qu'entraîne une superstition barbare, et d'erreurs dont les conséquences sont déplorables; et cependant s'abstenir de toute intervention, dans la crainte d'amener des maux beaucoup plus grands que ceux qu'on préviendroit et d'empêcher, par des mesures prématurées et locales, la marche lente, mais certaine, d'une amélioration universelle : voilà à quoi sont appelés ceux qui sont revêtus de l'autorité par la Compagnie des Indes, ou par le Gouvernement du Roi. Ils doivent sans cesse avoir devant les yeux le caractère de la puissance anglaise dans l'Inde, et celui de l'empire auquel elle a succédé. Cet empire étoit composé de nations diverses, régies par différentes institu-

tions ; mais il formoit néanmoins un ensemble : les fondemens de ce vaste édifice social sont les mêmes pour tous ces peuples de l'Inde. Nous en sommes aujourd'hui en possession : ne faisons pas la folle entreprise d'essayer d'en construire un nouveau. Modifions, améliorons avec mesure, avec prudence, et ne nous pressons point d'arriver à des résultats qui compromettroient le succès en amenant peut-être d'incalculables malheurs. »

L'auteur recommande le rétablissement immédiat des tribunaux nommés *Punjayets*. Voici comment il en parle :

« Les punjayets étoient établis dans toute l'Inde centrale, mais ils différoient d'une province à l'autre dans leurs formes. Les hommes qui, dans les grandes villes, s'étoient distingués par la défense des foibles contre l'injustice, étoient élus par le peuple pour présider une association de juges qui portoit le nom de punjayet. Le nombre de ces juges étoit variable, mais il y avoit certains personnages qui appartenoient nécessairement au tribunal. En général, les hommes qui, dans les fonctions de juges se faisoient remarquer par un respect courageux de la justice et par l'amour de l'ordre, obtenoient l'estime et la considération publiques. L'opinion les appuyoit avec énergie, et on en a vu un exemple récent. Dans une grande ville, le président du punjayet, sensible à l'injustice d'une mesure à laquelle il s'étoit inutilement opposé, résolut de résigner sa place et de quitter la ville. Près de trois cents habitans, parmi les plus riches, se disposèrent à imiter son exemple. Cette fermeté arrêta l'oppression, et obligea l'autorité à avoir recours à des mesures conciliatoires.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« En général (observe sir John) nous devons considérer avec indulgence et pitié, les erreurs et les révoltans usages de ces peuples. Nous les accusons de préjugés et d'orgueil national ; mais si nous en sommes exempts nous-mêmes,

nous devons accorder à quelques-unes de leurs institutions, de leurs coutumes et de leurs qualités, l'admiration qu'elles méritent. »

L'auteur insiste particulièrement, dans tout son ouvrage, sur la haute convenance politique de ne point blesser le sentiment des Indous, en tournant en ridicule, ou en traitant avec mépris leurs superstitions et leurs usages. Il observe que ce qui n'a chez eux d'autre fondement que l'ignorance, se dissipe peu-à-peu, par l'effet du temps et de l'exemple. Il recommande les ménagemens délicats, quant aux opinions religieuses. Il désire qu'on encourage les écoles des Indous pour la lecture dans chaque village ; et il s'accorde avec Mr. Elphingstone à penser, que rien ne seroit plus dangereux, dans les pays qui sortent de l'anarchie, et où le caractère anglais est à peine connu, que d'essayer d'y établir des écoles, comme celles que les missionnaires ont mises en activité dans le voisinage des présidences.

L'abbé Dubois, dont nous avons fait connnoître l'ouvrage concernant l'état du christianisme dans l'Inde (1); ce missionnaire qui s'est dévoué trente ans aux pénibles devoirs de cette vocation ; cet homme qui a obtenu le respect de tous les rangs, de toutes les classes et de toutes les castes ; dont l'amitié étoit recherchée par les Bramines, et par tous les agens supérieurs de l'autorité, l'abbé Dubois qui parle des Indous avec une intime et parfaite connoissance de cause, s'exprime de la manière suivante : (p. 66).

« Les Indous sont des peuples absolument différens de » ceux du reste de la terre. Vous pouvez les traiter avec le » despotisme le plus rigoureux, vous pouvez les opprimer » de toutes les manières, les surcharger d'impôts, leur ôter

(1) Voy. le N.° de Décembre 1823.

» leurs propriétés, leur enlever leurs femmes et leurs en-
» fans; vous pouvez les charger de chaînes, et les condam-
» ner à l'exil, ils se soumettront. Mais si vous leur parlez
» de changer une de leurs institutions religieuses ou civiles
» quelconque, vous trouverez une nation ingouvernable, et
» de laquelle il est impossible de rien obtenir. Je suis in-
» timément convaincu que du moment où les Anglais ten-
» teroient de réformer les institutions nationales, l'Inde se-
» roit perdue pour eux. »

La révolte de Vellore montre la justesse de ses observations. Elle se déclara à l'occasion d'un changement dans l'uniforme des soldats, que le peuple regarda comme l'avant-coureur de la mesure générale d'un changement de religion forcé. L'affluence des missionnaires, dans le même temps, avoit été l'occasion de cette alarme. Lord Wellesley eut la sagesse de soumettre ceux-ci à des règlemens sévères, qui rendirent de la sécurité aux gardiens de l'ancienne foi: les missionnaires astreints à résider dans les présidences ou dans leur voisinage immédiat, ne sont plus regardés comme appuyés par le Gouvernement, mais seulement tolérés par lui.

Nous allons terminer l'extrait de cet ouvrage remarquable par les derniers mots de l'auteur.

« Depuis que nous avons acquis la souveraineté de l'Inde, nous avons beaucoup amélioré la situation de ses habitans. Nous avons employé tous les moyens raisonnables pour leur assurer les avantages d'une bonne administration. Si nous sommes trop impatiens de les faire jouir des bienfaits que nous leur destinons, non-seulement nous accélèrerons la chute de la puissance anglaise dans ce pays-là, mais nous replongerons l'Inde toute entière dans un état d'anarchie pire que celui dont nous l'avons délivrée. Il faut donc suivre la marche des améliorations graduelles;

et lorsque le cours du temps et la force des choses auront amené l'indépendance de ces vastes contrées, comme conséquence des lumières que nous y aurons répandues, la nation anglaise pourra se vanter d'avoir préféré la civilisation de l'Inde, à la prétention de la gouverner toujours. Le nom anglais survivra à notre domination, car nous aurons élevé un monument plus durable que tous ceux qui sont sortis de la main des hommes. »

---

# VARIÉTÉS.

## RELATION D'UN CAPTIF CHEZ LES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

(*Troisième et dernier extrait. Voy. p.* 208 *de ce vol.*)

---

*Chasse, pêche, agriculture, manufactures, commerce.*

APRÈS la guerre, la chasse est regardée par les indigènes comme la plus noble occupation de l'homme. Quoique livrés à eux-mêmes, ils soient plutôt indolens, rien n'égale leur ardeur et leur activité pendant la chasse. Dans leurs expéditions ordinaires, chacun fait ce qu'il veut : mais dans les grandes chasses, et lorsqu'il s'agit de faire les provisions d'hiver, ils se conforment à un plan général adopté par le conseil avant le départ, et se soumettent à des chefs élus par eux pour les diriger. Cette direction est soumise à divers présages tirés des rêves ou des visions venues à la suite de jeûnes et de pénitences prolongées.

Les méthodes et les ruses de la chasse varient à l'infini, suivant les tribus. Quelques-unes chassent à cheval; d'autres à pied; d'autres réunissent les deux méthodes. Leurs armes sont la carabine, ou l'arc et la lance. Ils connoissent merveilleusement les mœurs, les ruses et les instincts des animaux qu'ils poursuivent, et ne détruisent jamais plus de gibier que leurs besoins ne l'exigent, à moins que ce ne soit sur les terres de leurs ennemis.

Lorsqu'il s'agit d'attaquer un troupeau de buffles, les chasseurs cherchent à l'entourer, ou à l'approcher sous le vent, en profitant du mouvement du terrain. A un signal donné, ils se précipitent à cheval au milieu du troupeau; chaque chasseur choisit son buffle, et le poursuit à coups de flèches et à coups de lance, jusqu'à ce qu'il ait succombé. Comme le buffle est un animal très-dur, ils en blessent souvent, plus qu'ils n'en peuvent atteindre, et les taureaux blessés deviennent furieux, renversent tout devant eux, et atteignent quelquefois le chasseur lui-même.

Un grand nombre de buffles périssent ainsi, ou sont dévorés par les panthères. Mais il en meurt, je crois, un bien plus grand nombre encore dans les savannes enflammées, ou par les inondations. Il ne paroît pas cependant que de mémoire d'homme la quantité en soit diminuée.

Le cerf et l'élan ont l'odorat extrêmement fin, et la vue perçante. On sait quelle est la rapidité de leur course; rien n'est donc plus difficile que de les atteindre, et les indigènes ont recours ordinairement à différens pièges, comme de conserver intacts la tête et les cornes de l'animal, de s'en revêtir, et d'imiter leur voix. Ils préfèrent néanmoins la chair du buffle à toute autre. Ils ne chassent guères le petit gibier, que lorsqu'il se trouve occasionnellement sur leur passage. Dans leurs grandes excursions, ils fument et sèchent leur viande, comme provision d'hiver: s'ils sont peu éloignés de leur demeure, ils l'y transportent fraîche.

Anciennement les indigènes avoient une grande vénération pour les castors, à cause de leur merveilleuse intelligence. Mais depuis que le commerce de pelleteries a pris de l'extension parmi eux, ils les poursuivent avec un acharnement qui peut faire craindre qu'ils ne finissent par en détruire la race. Un trait du caractère de cet animal, qui sembleroit indiquer plus que de l'instinct, c'est que les jeunes castors commencent souvent à couper des arbres que les vieux ne jugent pas propres à la construction, ou dont ils ne croyent pas pouvoir diriger la chûte du côté convenable. Dans ce cas ils leur font interrompre le travail commencé, pour les diriger ailleurs. Ce trait du castor est connu de toutes les nations indigènes. On tend au castor toutes sortes de pièges, mais il est si intelligent qu'il déjoue souvent les ruses du chasseur. C'est ainsi que je les ai vûs quelquefois placer des bâtons pour soutenir les pièges destinés à leur tomber dessus, et s'emparer alors de l'appât en toute sécurité.

Les indigènes sont si bien accoutumés à compter principalement sur la chasse pour leur nourriture, que l'agriculture est pour eux une ressource secondaire, et qu'elle n'a fait que peu de progrès chez eux. Ils cultivent cependant du blé, des haricots, du tabac, et certains légumes.

Quelques tribus ont beaucoup de chevaux, d'autres fort peu. La rapidité de leur course, et leur aptitude à la soutenir long-temps, déterminent seules la valeur de ces animaux. Ceux avec lesquels le chasseur peut poursuivre et atteindre trois ou quatre buffles de suite, sont d'un grand prix, et valent beaucoup de relief à leur possesseur.

Leurs chiens sont d'une race qui tient le milieu entre le renard et le loup. Quelques tribus les mangent, et même font grand cas de leur chair; mais ce ne sont guères que celles dont le pays n'est pas abondant en gibier.

L'on sait que les manufactures et les arts n'ont pas fait beaucoup de progrès parmi eux : les hommes regardent d'ailleurs à-peu-près tout travail manuel comme au-dessous d'un guerrier. Les hommes construisent les huttes et les canots, mais ce sont les femmes qui s'occupent de préparer les peaux, de faire de la poterie, et de tisser quelques étoffes.

Dans les districts où l'érable à sucre est abondant, les indigènes savent en extraire le sucre en faisant bouillir le jus jusqu'à une certaine consistance qui permet la cristallisation. Mais ils sont si imprévoyans, et si friands de cette substance, qu'ils la consomment presque toute dès le commencement.

Leurs huttes ont environ vingt pieds en carré, et de douze à quinze pieds de hauteur. Elles sont construites en pieux, dont les intervalles sont revêtus d'écorce, de glaise, ou de gazons. Elles n'ont qu'une porte, point de fenêtres, et seulement une ouverture au sommet, pour donner issue à la fumée. Quelquefois les huttes des chefs sont tapissées de peaux.

Les constructions publiques sont plus vastes, et sont destinées à recevoir tout ce qui appartient en commun à la tribu : personne n'y entre, excepté dans les occasions solemnelles. Les ennemis même, en temps de guerre, respectent les propriétés publiques.

Leurs canots sont faits le plus souvent d'osier recouvert d'écorces et de peaux de buffles. Ils durent fort long-temps, sont très-légers, et quelquefois l'on s'en sert comme d'abri contre la pluie.

D'après ce que j'ai dit de la nature de la société des indigènes, l'on concevra que le commerce n'a pas pris une grande extension parmi eux. Une peau de castor est ordinairement l'unité monétaire adoptée, comme l'est le dollar

en Amérique ou la livre sterling en Angleterre. Les termes de payement, sont presque toujours la fin de la prochaine saison de chasse. Si quelque différend s'élève, l'on s'en rapporte le plus souvent à la décision des vieillards de la tribu.

Il est très-rare que les indigènes manquent à leur parole; mais lorsque le cas arrive, aucun moyen coërcitif ne peut être employé. Nos emprisonnemens pour dettes sont une chose complètement incompréhensible pour eux. Si un homme ne peut pas tenir ses engagemens, sans qu'il y ait de sa faute, le marché est résilié de fait, et il n'est plus question de rien entre les contractans; s'il y a fraude ou négligence, l'opinion le punit, et il est regardé avec mépris. Lorsqu'un indigène a besoin de quelque chose, ou tombe dans la pauvreté, la tribu fournit à tous ses besoins sur les propriétés communes.

### *Crimes et châtimens.*

Il se commet peu de crimes chez les sauvages. La trahison, le meurtre, l'ingratitude, la lâcheté y sont extrêmement rares. Le meurtre est puni de mort; le sang ne peut être expié que par du sang. L'ingratitude est regardée comme un des plus grands crimes dont un homme puisse se rendre coupable; l'abandon et le mépris font justice de l'ingrat. La lâcheté est dans certains cas punie de mort, j'en ai vu un exemple chez les Kansas.

Quoiqu'il arrive quelquefois qu'un indigène tolère une relation entre sa femme et un de ses amis, cependant si une femme a une liaison à l'insu de son mari, l'offense est regardée comme impardonnable. Les hommes en général regardent l'amour comme un sentiment au-dessous d'un guerrier, et qui ne peut que l'amollir. La séparation, est le châtiment ordinaire de l'infidelité conjugale, cependant

on voit des maris faire subir à leurs femmes un traitement plus rigoureux. On leur rase la tête, et même quelquefois on leur coupe le nez ou les oreilles.

Chez la plupart des tribus indigènes, le vol entr'eux est un crime à peine connu. Mais on leur enseigne dès l'enfance, que l'acte de s'emparer du bien de ses ennemis, est non-seulement permis, mais louable. En cas de vol, le coupable est puni du bannissement, ou condamné à la restitution de la chose volée.

Ils regardent cependant la fausseté et le mensonge, comme des vices beaucoup plus méprisables que le vol. La plus grave insulte qui puisse être faite à un indigène, c'est de douter de son courage; vient ensuite le doute de sa véracité, puis celui de son habileté comme chasseur ou voyageur, et enfin celui de son hospitalité et de sa fidélité à ses amis.

Les conseils de la tribu se mêlent peu des affaires particulières. Les indigènes ont coutume de dire qu'il n'y a que les femmes qui s'embarquent dans des querelles où le secours d'autrui leur est nécessaire.

*Manière de diviser le temps, traditions, monumens.*

Les indigènes divisent l'année en treize mois, et elle commence à l'équinoxe du printemps. Leur mois se compte d'une pleine lune à une autre, et au lieu de diviser le mois en jours, ils le divisent en nuits, du coucher au lever du soleil.

Le premier mois de l'année, est la lune *de la chasse*, ou *du chant des oiseaux*. Le second, la lune *des fleurs*. Le troisième la lune *des semailles*. Le quatrième la lune *du sel*, parce que c'est l'époque à laquelle les animaux des savannes se rassemblent en grand nombre auprès des collines

salées. Le cinquième est la lune *des buffles.* Le sixième la lune *des grains.* Le septième la lune *des récoltes.* Le huitième la lune *de l'ours.* Le neuvième la lune *des vents.* Le dixième la lune *de neige.* Le onzième la lune *morte*, parce que c'est le temps de la morte saison. Le douzième la lune *des pluies.* Enfin le treizième la lune *du sucre.* Ces différens noms varient au reste chez quelques tribus.

Les traditions des indigènes ne remontent à aucune époque fixe et déterminée. On trouve souvent dans les contrées dont je parle, des *tumuli*, ou petites collines artificielles, qu'ils croient être des tombeaux, lors même qu'ils ne peuvent en assigner l'origine. Ils les attribuent vaguement à une très-ancienne nation qui a cessé d'exister, et qui occupoit le pays avant les ancêtres des indigènes actuels. Ils ont de la vénération pour ces tombeaux, et les regardent comme des lieux sacrés.

Les femmes sont principalement chargées de conserver dans leur mémoire, et de transmettre les traditions nationales. Aussi se donnent-elles beaucoup de peine pour les répéter souvent à leurs enfans dans les moindres détails, afin de les transmettre intactes. L'on conserve surtout avec soin tout ce qui est relatif aux détails de la vie privée de ceux qui ont rendu de grands services à leur tribu. Des hiéroglyphes consacrent leur mémoire, et les jeunes guerriers écoutent avec orgueil ces récits des hauts faits de leurs ancêtres.

*Police, conseils, affaires publiques, élections.*

Les indigènes, pris individuellement, ne reconnoissent aucun supérieur, ni aucun gouvernement, excepté lorsque l'ensemble et la subordination sont nécessaires pour quelque entreprise. Alors ils s'imposent pour un temps, une obéissance volontaire. Quelques chefs néanmoins exercent de l'influence sur leur tribu en tout temps; mais cela est dû uniquement

à leurs qualités comme individus, et non point à leur caractère public.

Lorsqu'il s'agit de convoquer un conseil, tout individu peut se mettre en avant, et le nombre de ceux qui y assistent, dépend de l'étendue du crédit de celui qui provoque cette mesure. Le conseil assemblé, chacun prend place par rang d'âge; l'on fume à la ronde le calumet de la tribu, après quoi chacun opine à tour, en suivant son rang. Leurs discours sont brefs, nerveux, et substantiels : le babil, disent-ils, est l'attribut des femmes; mais l'action appartient aux guerriers. Jamais on n'interrompt un orateur, jamais aucun geste, aucun signe ne manifestent les sentimens des auditeurs; l'impression produite ne se montre que par le résultat de la votation. Si la majorité est nombreuse, ordinairement la minorité se joint à elle. Mais si elle n'est pas décisive, les opinions sont quelquefois vivement débattues.

S'il s'agit de l'élection d'un chef, chaque prétendant est admis à vanter ses actions, et à faire valoir ses trophées et ses blessures. A mérite égal, l'âge décide ordinairement entr'eux. Quelquefois cependant, ces élections donnent lieu à des querelles, d'où résulte la séparation de la tribu en deux.

Il arrive aussi qu'un chef adopte plusieurs jours d'avance, quelque décoration, quelque signe dont se revêtent également ses partisans. Il se présente ainsi aux élections suivi de ses amis, et celui qui est soutenu par le plus grand nombre, l'emporte.

Les chefs et les candidats, cherchent surtout à se rendre populaires par leur réputation de générosité. Ils affectent de distribuer ce qu'ils possèdent à leurs adhérens avec profusion; ils se glorifient de se montrer les plus pauvres de la tribu. L'intrépidité et le désintéressement sont regardés comme les premières qualités d'un chef.

Les ambassadeurs des nations amies sont reçus avec beaucoup de solennité. Ordinairement les chefs leur font préparer une demeure, et leur donnent une de leurs femmes pour les servir. Le même cérémonial est observé pour tout étranger de distinction auquel on veut témoigner des égards. Leurs missions ne durent jamais plus de quelques jours. Les messagers de paix, en entrant sur le territoire ennemi, se décorent de plumes blanches, et jettent leurs armes; leur caractère est sacré.

### *Patriotisme. — Usages de la guerre.*

Aucun peuple ne montre un attachement plus enthousiaste pour son pays, que ne le font les indigènes. Chaque famille met son ambition à rivaliser de patriotisme. Ils comptent pour rien les privations, les dangers et la mort, lorsqu'il s'agit de leur tribu. Leur genre de vie hasardeux et précaire, fait que la valeur, l'adresse, la présence d'esprit, deviennent chez eux comme une seconde nature. Dans leurs expéditions de guerre, ils ne reçoivent que des instructions générales sur le plan adopté, auquel chacun coopère individuellement comme il le juge le plus convenable. Bonheur intérieur, considération, succès auprès des femmes, tout dépend de leur réputation comme guerriers ou chasseurs. Arriver à cette réputation, est donc leur pensée continuelle, et l'occupation de toute leur vie.

Lorsque les occasions d'acquérir de la gloire tardent à s'offrir, ils vont les chercher dans quelque expédition particulière. De là de fréquentes causes de querelles et de guerres entre les tribus.

Ils soutiennent leurs droits de chasse avec une grande ténacité, et les défendent à outrance. Ces droits deviennent encore souvent des occasions de rupture.

Leurs armes étoient autrefois le couteau et le tomahawk

de pierre, la lance, l'arc et les flèches. Aujourd'hui ils se servent de carabines lorsqu'ils peuvent s'en procurer, ainsi que de couteaux et de tomahawks d'acier. Quelques tribus font usage de boucliers de peaux de buffle.

Lorsqu'il s'élève quelques griefs de nature à troubler la paix, les guerriers commencent par s'en entretenir entr'eux, afin de connoître les opinions. Ensuite on assemble un conseil où la chose se discute à fond. Si la campagne se décide, les guerriers se peignent le cou en rouge, et le visage en rouge et noir; ils dansent leur danse de guerre, ils jeûnent, ils font des ablutions, et adressent des prières au Grand Esprit. Ils font expliquer leurs rêves; tout prend un caractère solennel, la tribu entière ne s'occupe plus d'autre chose. Le moment du départ étant venu, les guerriers se mettent en route. Les vieillards, les femmes et les enfans accompagnent leur marche jusqu'à une certaine distance, avec des chants, des cris et des prières. Les guerriers ne prennent avec eux que les provisions indispensablement nécessaires.

Ils font ordinairement trente à quarante milles par jour. Les marches forcées sont de cinquante ou soixante milles. Ils cheminent par petites troupes séparées, à portée de la voix les unes des autres, et ont entr'eux des cris et des signaux de ralliement.

Arrivés dans le voisinage de l'ennemi, les chefs tiennent un conseil secret. Ils cherchent le plus souvent à surprendre cet ennemi, et restent alors pendant des jours entiers, couchés dans la même position, toujours vigilans et silencieux. Ils sont implacables dans la vengeance, et s'exposent souvent à une mort certaine pour la satisfaire, mais aussi ils sont toujours prêts à sauver un ami aux dépens de leurs jours.

Pendant l'action, les indigènes ne donnent ni ne demandent

dent quartier; mais lorsqu'un guerrier jette ses armes, on l'épargne, et il est considéré comme prisonnier. Néanmoins, lorsqu'un parti est vivement poursuivi par l'ennemi, il tue tous ses prisonniers, sans distinction d'âge ni de sexe.

Lorsqu'un parti revient victorieux, les guerriers avant d'arriver, poussent le cri de victoire. A ce signal, les femmes et les enfans se précipitent en tumulte à leur rencontre, et commencent par une attaque contre les prisonniers. Auprès de la salle du conseil, est un poteau peint en rouge: c'est le lieu d'asyle des captifs. Mais ils ne peuvent y arriver qu'en passant par des haies des femmes et d'enfans, armés de massues, de bâtons, de fouets, de tisons enflammés, etc. Quelquefois le pauvre prisonnier succombe avant d'arriver au poteau; mais ceux qui l'atteignent, sont ensuite traités avec bonté, jusqu'à ce que leur sort soit décidé. Si la tribu les adopte, ils deviennent tout-à-fait un des leurs; si elle les condamne à mort, ils supportent d'incroyables supplices avec la plus héroïque fermeté, rappelant à haute voix leurs faits d'armes, traitant leurs bourreaux de vieilles femmes, entonnant leur chant de mort quand ils se sentent affoiblir, et expirant sans donner un signe de crainte ou de foiblesse. Rien ne peut donner une idée de l'apparente insensibilité avec laquelle un indigène supporte les plus cruelles tortures. Quelquefois ils réussissent à les abréger, en provoquant par leurs bravades, la fureur de leurs ennemis, qui les font mourir d'un seul coup.

J'ai vu un jeune Maha délivré de ses bourreaux par la fille d'un chef Kansa, laquelle se précipita sur lui au milieu des flammes, l'entoura de ses bras, déclara qu'elle périroit avec lui, et obtint ainsi sa grâce.

Dès que le prisonnier est mort, le respect succède à l'ardeur de la vengeance, et on l'enterre honorablement, surtout s'il a souffert avec constance.

Pendant une action, on ne s'occupe guères des blessés. Mais après l'affaire on les soigne, on les emporte, et on les défend à toute outrance. Aussitôt qu'ils le peuvent, les indigènes reviennent chercher sur le champ de bataille, les ossemens de ceux qui ont succombé, afin de leur rendre les derniers devoirs.

### *Demeures, vêtemens, nourriture, maladies, cérémonies funèbres.*

Les villages des indigènes n'offrent point un aspect régulier. Chacun bâtit sa hutte là où il le juge à propos. Les tribus errantes ou qui suivent les migrations des buffles, vivent sous la tente.

Leurs vêtemens dans la saison chaude sont presque uniquement en peaux d'animaux préparées de différentes manières. Pendant la saison froide, ils s'enveloppent en outre de couvertures de laine que les marchands ambulans leur apportent, ou d'une robe et d'un bonnet de fourrure. Dans leurs jours de fête, ils donnent des soins extraordinaires à leur toilette, et passent des journées entières à se parer. Ils commencent toujours par des ablutions; après quoi ils enduisent leur peau avec de la graisse d'ours ou de buffle mélangée de quelque substance odoriférante. Ensuite ils se peignent tout le corps; puis employent à leur parure des plumes, des piquans de porc-épic, des coquillages, etc.; ils portent aussi des colliers et des bracelets de crins de cheval et de tendons de daims; ils s'attachent aussi quelquefois des queues de renards aux talons en guise d'ornemens.

Les femmes mariées portent les cheveux pendans en arrière; elles ornent leur tête de plumes. Les jeunes filles, laissent pendre leurs cheveux en avant sur les épaules et sur la poitrine.

En temps de paix ils se peignent la figure pour s'embellir. Mais en temps de guerre ils employent le rouge et le noir, comme emblême, et dans l'intention de se donner un aspect effrayant et hideux.

Avant d'entreprendre un voyage de longue haleine, les indigènes jeûnent et se purgent dans le but de prévenir la fatigue et la maladie. Pendant la marche, ils mangent peu, et seulement du gruau apprêté avec de la graisse d'ours ou de buffle. Ils y ajoutent quelquefois un peu de viande fumée; mais il faut qu'ils soyent bien pressés par la faim, pour manger de la viande fraîche en voyage. Lorsque l'expédition est achevée, quelques-uns se livrent à leur appétit d'une manière immodérée. Cela leur occasionne des espèces de cholera-morbus, maladie fréquente parmi eux. Les races qui se nourrissent habituellement de viande ou de poisson, sont les mieux portantes et les plus robustes. Il est à remarquer que presque toutes les racines dont ils se nourrissent, opèrent sur les blancs comme purgatifs, ou comme vomitifs.

Leurs maladies sont peu nombreuses, et presque toutes des maladies violentes. Au reste, la plupart des hommes succombent sur le champ de bataille, avant d'arriver à un âge avancé. Ceux des indigènes qui se mêlent de médecine, sont pour la plupart bienveillans et humains; ils ont quelques connoissances pratiques; leur caractère est honorable, et ils soignent leurs malades avec beaucoup de suite et d'affection. Je crois qu'on peut leur reprocher d'employer des remèdes trop actifs, et à trop fortes doses. En cas de fièvre, ils imposent à leurs malades une diète rigoureuse, et ont soin de les empêcher de dormir trop longtemps de suite.

A la mort d'un indigène ses amis l'accompagnent à sa dernière demeure, avec un recueillement solemnel. On en-

veloppe le corps de peaux; on place les armes du défunt auprès de lui, sur un échaffaud élevé, à l'abri des oiseaux de proie; et lorsqu'il ne reste plus que les ossemens, la famille les rassemble avec un religieux respect, et les dépose avec ceux de ses ancêtres. Le deuil et les lamentations, se prolongent plus ou moins, suivant le rang qu'occupoit le défunt dans l'estime de ses compatriotes. L'heure à laquelle ils manifestent plus particulièrement leur douleur, est depuis le point du jour jusqu'au lever du soleil. Alors le plus ancien des parens du mort entonne le chant des lamentations, auquel se joint la famille entière.

*Quelques observations sur les tentatives faites pour civiliser les sauvages.*

Les indigènes sont pleins de sagacité, et excellens observateurs; et les missionnaires qui se rendent parmi eux, avec un sentiment trop vif de leur supériorité, se trompent souvent tout-à-fait dans la manière dont ils s'y prennent pour faire impression sur eux. Comme les indigènes ne contredisent ni n'interrompent jamais un orateur, celui-ci peut fort bien se méprendre sur l'effet qu'il produit.

En second lieu, il est impossible de leur faire comprendre les motifs qui engagent les missionnaires à abandonner leur famille et leur patrie, pour venir prêcher et convertir des étrangers. Si on leur parle de Dieu, ils regardent comme une insulte que l'on puisse supposer qu'ils ayent besoin d'être initiés à la connoissance d'un être suprême, auquel ils croyent et qu'ils adorent, sans avoir besoin que les blancs le leur fassent connoître. Ils s'estiment plus civilisés que la plupart des blancs qu'ils rencontrent, et qu'ils regardent comme des hommes sans foi, sans bravoure, toujours prêts à les tromper lorsqu'ils peuvent le faire impunément.

Il y a d'ailleurs dans le genre de vie à la fois insou-

ciant et libre, périlleux et actif, des indigènes, un attrait tel qu'il est presque sans exemple que ceux qui l'ont éprouvé ayent voulu revenir à la vie civilisée; et rien n'est plus fréquent que de voir des hommes poussés hors de la civilisation, s'attacher avec passion à cette existence. Comment persuader à des hommes tels que ceux-là, qu'ils trouveront plus de bonheur dans une autre croyance et dans d'autres habitudes? Les indigènes sont donc en général pleins de préjugés contre tous les missionnaires Chrétiens, et particulièrement contre ceux des États-Unis, les Quakers exceptés. Quant à ces derniers, ils jouissent auprès des indigènes d'une confiance et d'une vénération sans bornes.

Ils ont de la vanité, et aiment la louange. Les missionnaires doivent tirer parti de cette disposition pour tâcher de les flatter, et de les instruire en respectant et même en caressant leurs préjugés.

*Anecdotes Indiennes.*

Les établissemens des blancs, sur les frontières du territoire des indigènes, conservent avec ces peuples les relations les plus amicales, car ceux-ci ne pardonnent jamais une injure. L'indigène ne passe guères auprès de la demeure d'un blanc, avec lequel il est en rapport de bienveillance, sans y entrer, et sans apporter quelque présent, ou quelque pièce de gibier. Si le maître de la maison est chez lui, l'indigène entre sans cérémonie. Mais s'il n'y a que des femmes, il dépose ses armes avant d'entrer, ne conserve que sa pipe, aborde la maîtresse avec douceur et prévenance, et demande ordinairement du tabac en signe d'amitié.

Un vieux chef entra un jour chez un propriétaire blanc de ses amis, qui le reçut très-bien. Il fit d'abord raconter au vieillard ses guerres et ses chasses. La maîtresse de la

maison s'empara ensuite de lui, et l'accabloit de questions sur son âge, son genre de vie, le nombre de ses femmes, leurs occupations habituelles, etc. L'indigène répondit d'abord; mais bientôt étourdi de ce qui lui paroissoit un flux de questions indiscrettes, il les interrompit en lui demandant tout-à-coup, comment elle nommoit un arbre qu'on voyoit de la fenêtre, et qu'il désigna. « C'est un peuplier trembleur, dit-elle; (*un tremble.*) » « Ce n'est pas ainsi que nous nommons cet arbre dans notre idiôme, reprit l'indigène d'un air sérieux. « Et comment donc l'appellez-vous, s'écria son inquisitive hôtesse? » « Nous l'appelons langue de femme, lui dit-il en riant, parce que sa feuille n'est jamais en repos. »

Le nom de ce vieux chef, étoit *Round-Buttons.* Revenu un jour d'une visite au Gouverneur du district, il s'arrêta devant un cabaret, où un grand nombre de blancs de la dernière classe, étoient occupés à boire, et déjà à moitié ivres. Il commença par boire amicalement avec eux; mais trouvant bientôt qu'ils devenoient trop familiers; il prit l'air et le ton d'un chef offensé. Les blancs se tinrent pour injuriés de ce qu'il ne vouloit plus boire avec eux, et l'accablérent de menaces. L'aubergiste voulut le mettre dans une chambre séparée pour le protéger; mais le chef le remercia fièrement, en disant : « Ces gens disent trop de paroles, pour qu'elles soient suivies de l'action. » Effectivement le silence chez les indigènes précède toujours l'action; rien n'égale leur mépris pour le bavardage. Il affronta donc avec le plus imperturbable sang-froid, les menaces violentes de ses adversaires; puis saisissant une planche, il se mit gravement à la noircir d'un côté, sans que personne pût comprendre ce qu'il vouloit faire. Il y fixa ensuite un morceau de papier blanc, plaça ce but contre un arbre, dont il se mit à cent pas, et de la balle de sa carabine

perça le papier au centre. Il prit ensuite son tomahawk, et le lança avec tant de force et d'adresse, que ses adversaires déconcertés, comprirent ce langage muet, et se turent.

J'ai dit que j'avois vû chez les Kansas, un des leurs puni de mort, pour cause de lâcheté. Voici un autre fait dont j'ai été témoin. La manière des indigènes pour surprendre leurs ennemis, consiste souvent à imiter la voix ou les cris de différens animaux, afin d'attirer les chasseurs. Trois guerriers Kansas, trompés par quelques ennemis qui avoient imité le cri du dindon sauvage, furent ainsi surpris dans le voisinage de leurs habitations. Deux furent tués, et le troisième s'enfuit pour donner l'alarme. Cette fuite, toute opportune et nécessaire qu'elle fût, entacha celui qui s'en étoit rendu coupable, de manière qu'il fut obligé de quitter la tribu.

Un traité de paix avoit eu lieu entre les Ottowas et les Missouris. Les deux tribus avoient « enterré le tomahawk » sous les racines de l'arbre de paix, et s'étoient assises » sous son ombrage pour fumer le calumet de l'amitié, et » écouter le chant des oiseaux. » Quelques guerriers des deux nations se rencontrèrent peu après sur le Missouri, avec des marchands étrangers. Ceux-ci avoient apporté de l'eau-de-vie, et après une scène d'ivresse, un Ottowa fut poignardé par un Missouri. Le coupable s'enfuit dans un bois voisin; les Ottowas furieux prirent les armes, et un massacre général auroit suivi, si le frère du meurtrier ne se fût engagé à le ramener. Effectivement il revint se livrer de lui-même pour expier le meurtre, et fut à l'instant massacré par les Ottowas. La paix ne fut point troublée, et la séance se termina par des chants et des danses.

Tous les marchands des établissemens de l'ouest, connoissent l'aventure d'un des leurs nommé Poge. Cet homme s'étoit rendu chez les Péoris, avec de l'eau-de-vie et des

munitions. Il négligea de s'assurer de la protection des chefs; chose que tous les blancs doivent faire en arrivant chez une tribu indigène; et il imagina d'enivrer les hommes avec lesquels il traitoit d'affaires, en faisant semblant de boire avec eux, tandis qu'en réalité, il conservoit son sang-froid. Il ignoroit que dans ces cas là, les Indiens ont ordinairement un *Koo-gee*, ou surveillant, qui ne boit pas, et qui veille pour les autres. Celui-ci s'aperçut que le marchand blanc se ménageoit; il en avertit quelques guerriers qui le massacrèrent, et emmenèrent ses compagnons en captivité. On ne leur fit cependant aucun mal, ils restèrent long-temps avec les indigènes et s'habituèrent si bien à leur genre de vie, que l'un d'eux ne voulut jamais rentrer dans la vie civilisée, et avoit coutume de répéter que s'il avoit cent fils, il feroit de tous des guerriers sauvages. J'ai connu personnellement cet individu.

Le colonel Brown m'a raconté, qu'au printems de 1819 un Français avoit apporté aux indigènes de la poudre à tirer. Ceux-ci avoient déjà leur provision et refusèrent de l'acheter. Ayant cependant demandé au Français comment on faisoit *la poussière noire*, comme ils l'appellent, celui-ci imagina de répondre qu'on la semoit comme le blé ou le tabac. Les indigènes enchantés de la découverte, se hâtèrent de lui acheter toute sa poudre à un haut prix, pour la semer. Un espace de terrain choisi fut préparé avec le plus grand soin, on fit un enclos afin de préserver la récolte, et l'on sema la graine noire avec toutes sortes de précautions. Au bout de quelques semaines, ils comprirent qu'on les avoit joués, et un autre Français étant arrivé l'année suivante avec une cargaison, fut pillé et maltraité par les indigènes en expiation de la fraude de son compatriote. Le pauvre homme se plaignit à un chef, qui lui répondit gravement que la tribu ne manqueroit pas de l'indemniser après la première récolte de poudre.

Les querelles sérieuses sont extrêmement rares parmi ceux de la même tribu. J'ai cependant été témoin un jour, d'une querelle entre deux femmes, qui se termina par des coups de poing et force égratignures. Les maris ne s'en mêlèrent pas, et les spectateurs n'imaginèrent point d'intervenir, d'après leur principe de ne jamais se mêler des affaires de ménage des voisins. On les laissa effectivement s'arracher les cheveux jusqu'à ce qu'elles fussent obligées de s'arrêter de guerre lasse.

La plus grande injure qu'on puisse adresser à une femme, c'est de lui dire que son enfant est laid, ou de traiter son fils de petite-fille. Rien n'est plus rare qu'une pareille imputation; et celui qui se la permet, doit s'attendre à ce que la mère offensée commencera l'explication par sauter aux yeux de l'agresseur.

Un marchand arriva chez les Kansas, pendant mon séjour au milieu d'eux, avec une cargaison de petits miroirs de poche. La plupart des Kansas n'en n'avoient jamais vus, et furent enchantés de cette invention. Cet homme vendit tous ses miroirs à un prix exorbitant. L'année suivante, il revint encore, mais les indigènes avoient découvert qu'ils avoient été trompés dans le prix de leurs miroirs. On le reçut plus que froidement; cependant on lui permit d'étaler ses marchandises dans un Wigwam. Lorsque cela fut fait, un chef se présenta à lui, un de ses miroirs à la main, et le lui plaçant devant les yeux, lui demanda s'il n'y voyoit pas la figure d'une vieille femme qui avoit voulu tromper les Kansas. Ensuite il donna le signal par un *Hoo-Hogs-Roh-hoh!* ou cri de guerre, chacun se précipita sur la boutique du marchand, et s'empara d'autant de marchandises qu'il jugea à propos de le faire, pour s'indemniser de ses pertes de l'année précédente.

## *Médecine des Indigènes.*

Les indigènes ont quelques notions d'anatomie, quoique incomplètes. Ils connoissent l'utilité de la saignée, et savent la pratiquer. Ils commencent le traitement de la plupart des maladies par un émétique, puis ils saignent, purgent, et provoquent la transpiration.

En cas de pleurésie, ils commencent par saigner le patient, après quoi ils le font transpirer au moyen de peaux remplies de cendres chaudes. Ils traitent le *cholera morbus* avec des bains de vapeur, l'eau de riz donnée en grandes doses, et des fomentations sur le ventre. Ils sont sujets à des crachemens de sang dans les marches forcées, surtout lorsqu'ils ne peuvent pas se procurer de l'eau. Dans ces cas là, ils mâchent une racine astringente, dont le jus les soulage et dont ils portent presque toujours une petite provision avec eux. Ils sont sujets à des rhumatismes violens, qu'ils traitent avec des frictions et des bains de vapeur.

## Le tour du lac de Genève, par G. Mallet. *Genève* 1824 1 vol. in-8.°

(*Article communiqué*.)

Dans ses productions précédentes (1), Mr. Mallet nous a conduits au pied du Vésuve, au moment de la révolution qui replaça la maison de Bourbon sur le trône de Naples; il nous a fait admirer les travaux étonnans de la route du Simplon, et il a cherché à nous donner une esquisse fidèle des mœurs, des usages, du caractère de ses compatriotes. Aujourd'hui, il se propose de faire parcourir à ses lecteurs, les rives de ce beau lac que Voltaire et Matthisson ont chanté, et qu'une foule de voyageurs viennent visiter chaque année, attirés les uns par leur goût pour les beautés de la nature, les autres par le désir de se conformer à la mode. Des descriptions exactes et pittoresques des sites et des points de vue les plus remarquables, des détails sur la culture du pays et sur les diverses branches d'industrie exercées par ses habitans, des souvenirs historiques qui se rattachent aux localités, de courtes notices

(1) Voyage en Italie dans l'année 1815. Genève 1816. — Lettres sur la route de Genève à Milan. 1816. — Genève et les Génevois. 1814.

sur quelques personnages célèbres nés sur les bords du lac de Genève, ou qui ont séjourné long-temps dans son voisinage, des réflexions qui annoncent un caractère doux et bienveillant, un esprit fin, modéré et exempt de préventions, voilà ce que l'on trouve dans ce volume. Quelques lecteurs regretteront peut-être que Mr. Mallet ne se soit pas appliqué davantage à faire ressortir les différences qui existent entre les goûts, les mœurs, les habitudes, le caractère des habitans des deux rives du lac, mais ils ne pourront qu'applaudir au sentiment de modestie qui l'en a empêché. « On peut, dit-il, on peut d'un coup-d'œil, » apprécier la beauté d'une vue, prendre une idée de l'as- » pect de la contrée; on peut en un instant recevoir une » impression profonde d'un objet nouveau, mais il est in- » discret à un voyageur de vouloir former l'opinion sur les » mœurs et les usages d'un pays par ses premiers aper- » çus, et les jugemens sévères, prononcés souvent par » des passagers, doivent seulement nous faire comprendre, » qu'ils y avoient porté des dispositions peu favorables, » ou qu'ils n'ont pas reçu l'accueil dont ils se croyoient » dignes (1). »

Les personnes qui ont fait le tour du lac de Genève, éprouveront en lisant l'ouvrage de Mr. Mallet, la même jouissance que nous procure la vue d'un paysage où l'artiste a représenté fidèlement un site qui nous est connu; celles qui se proposent de faire cette charmante course, trouveront en lui un guide agréable, qui, en leur racontant ce qu'il a vu et ce qu'il a senti, dirigera leur attention sur des objets intéressans qui peut-être sans lui leur auroient échappé.

---

(1) Page 69.

Pour éviter la monotonie qui s'attache aisément au genre descriptif, Mr. Mallet a tâché d'animer ses paysages en y plaçant des figures. Nous parle-t-il du couvent de Ripaille? Il fait raconter à un vieux moine que la révolution en avoit chassé, les peines et les plaisirs qu'il y a jadis éprouvés. Veut-il dépeindre le beau bassin du lac ou les charmans sites de ses bords, il nous montre, là le pêcheur qui jette ses filets et le chasseur qui poursuit le canard sauvage ou le grèbe; ici, de joyeux villageois qui récoltent en chantant les produits de leurs champs, de leurs vignobles ou de leurs vergers.

Naturellement disposé à une douce rêverie, Mr. Mallet aime à se transporter en imagination dans les temps qui ne sont plus, et à nous dépeindre les lieux qu'il visite, tels qu'ils étoient jadis. Ainsi par exemple, après avoir décrit les ruines du château des *Allinges*, il nous le fait voir, tantôt habité par une nombreuse noblesse, qui, au retour de la chasse, en fait retentir les voûtes de sa joie bruyante, tantôt occupé par des soldats qui bravent l'ennemi derrière ses murailles crenelées. « Des scènes si variées, ajoute-t-il, ne se présentent plus; ces tableaux » que l'imagination seule des voyageurs se retrace, ont passé » avec ceux qui habitèrent ici; tout y est calme et tranquille, et le pays n'a plus à souffrir des jeux et des » guerres de son souverain; mais au milieu d'une contrée » riante et couverte d'habitations, ces lieux sont restés incultes et déserts, comme si un respect involontaire, le » souvenir d'une grandeur passée, ne permettoient pas aux » paysans d'y établir leurs demeures. L'abandon, le silence » de ces constructions, frappent l'habitant des villages voisins; ne sachant comment expliquer l'impression qu'elles font naître chez lui, il les considère avec un sentiment d'effroi, et y attache des idées superstitieuses; à

» de certaines heures, à de certains jours, il les croit peu- » plées de fantômes menaçans. Le pâtre qui y conduit son » troupeau de chèvres, s'étonne de se trouver seul : le » bruit du vent qui agite les broussailles et qui gémit » dans les ruines, le remplit de crainte ». (1).

Afin de mettre nos lecteurs en état de juger eux-mêmes du genre adopté par Mr. M., nous allons citer quelques-unes de ses descriptions et de ses réflexions.

Page 32. « Le matin d'un beau jour le lac est calme, pas » un souffle ne l'agite, les édifices des bords se peignent » dans l'onde transparente, le pêcheur y jette sa ligne, les » bruits du rivage, les voix des habitans, les cris des oi- » seaux qui volent à sa surface, le son des cloches se trans- » mettent à une grande distance. Un vent léger s'élève, et » l'aspect est déjà changé : une couleur bleue se répand sur » les flots, les images disparoissent, le batelier abandonnant » la rame chemine rapidement et sans fatigue ; dans une » heure peut-être, alarmé des sombres nuages qui cou- » vrent le ciel, on le verra serrer les voiles de sa nacelle » balancée par les vagues. Assailli par la colonne de pluie, » redoutant la foudre qui gronde sur sa tête, il craint de » ne pouvoir gagner assez tôt le port voisin. Et lorsque » l'hiver couvre la terre de frimats, que ces villages ense- » velis sous les neiges, que ces rives sombres, que ces » ondes noires au milieu des glaces sont loin des rians » tableaux que nous venions y chercher dans le temps de la » verdure et des fleurs ! »

Page 42. « Des villages de pêcheurs à demi-cachés par les » arbres qui les entourent, la Grande-Rive, la Petite-Rive, » la Tour-Ronde, à peu de distance les uns des autres,

---

(1) Page 19.

» abritent une population nombreuse; de longs conduits sou-
» tenus par des piliers en bois vont chercher l'eau sur la
» pente de la colline, la transportent au-dessus des vergers,
» des champs et des jardins, traversent quelquefois la grande
» route et viennent mettre en mouvement la meule qui doit
» broyer le grain, écraser les fruits et les noix, ou briser
» l'écorce nécessaire au tanneur; le ruisseau fait aussi agir
» la scie qui sépare en feuilles minces le tronc de bois
» qui se rapproche d'elle. Les filets dont on s'est servi pen-
» dant la nuit, sont étendus sur des piquets le long de la
» grève; des pêcheurs les réparent, d'autres fabriquent des
» cordes avec la seconde écorce du tilleul; les bateaux sont
» retirés sur le rivage à l'ombre des noyers, on radoube
» de vieux bâtimens, et la noire fumée du goudron s'élève
» dans les airs. Les femmes et les filles des pêcheurs assises
» devant leurs portes fabriquent des filets; la navette passe
» et repasse, les nœuds se serrent sous la main rapide de
» l'ouvrière. Des enfans couvrent le rivage, ils imitent les
» travaux de leurs pères, et jettent leurs hameçons à l'em-
» bouchure des torrens; dans les jours d'été on les voit se
» précipiter en riant du haut d'un bateau dans le lac, et
» se familiariser avec un élément qu'ils doivent apprendre
» à braver.»

Page 166. «Vue de la grande route, la pointe aigue du
» clocher de Montreux semble se confondre avec le rocher
» auquel il est adossé; l'église avec ses longues fenêtres
» garnies de petits vitraux, est à moitié cachée par les ar-
» bres qui l'entourent; elle rappelle ces chapelles placées
» dans des lieux d'un difficile accès, et le tableau des so-
» lennités de notre culte embellit ce beau paysage.»

»Le dimanche matin la cloche de la paroisse annonce le
» service religieux aux habitans dispersés sur la côte à des
» hauteurs différentes : le berger descend des pâturages éle-

» vés, le faneur quitte les prairies à moitié fauchées, le » vigneron traverse les terrasses multipliées qui soutiennent » les terres, le bateau du pêcheur se rapproche du rivage, » et le concierge de Chillon sort des salles habitées autre- » fois par Pierre de Savoie, pour monter à l'église. On voit » tous ces groupes répandus dans les sentiers étroits, tracés sur » le flanc de la montagne; une population laborieuse, aisée, » de mœurs pures, se rassemble dans le temple qui com- » mande l'extrémité majestueuse du lac. »

En parcourant la cathédrale de Lausanne, Mr. M. remarque quelques tombeaux très-anciens dont le style, tout en ayant peu de mérite sous le rapport de l'art, lui paroît pourtant être de nature à produire un grand effet. « Ces grandes fi- » gures couchées sur le dos, l'évêque orné de sa crosse et » de sa mître, le chevalier avec son épée, son armure et » ses éperons, tous dans la même attitude roide et peu » naturelle, ont cependant quelque chose de frappant. Ces » images simples et parlantes qui peignent bien le silence et » l'immobilité de l'éternel repos, font peut-être plus d'im- » pression que les ornemens allégoriques, les urnes, les » larmes, les inscriptions qui couvrent les tombes mo- » dernes (1). »

Un voyageur comme Mr. M. ne pouvoit se dispenser d'aller visiter la prison pénitentiaire que l'on construit actuellement dans la capitale du Canton de Vaud, et la vue de cet édifice fait naître en lui la réflexion suivante. « Il est triste » de penser que par une expérience trop sûre de la mar- » che de la société, on doive bâtir des prisons pour des » crimes futurs, sans pouvoir espérer qu'on se livre à un » travail inutile. La faute pour laquelle on élève ces murs

(1) Page 66.

n'est

» n'est pas encore commise, n'est pas encore méditée: celui » qui sera retenu un jour dans ces cachots, vient peut-être » les considérer avec un sentiment de curiosité, bien éloi- » gné de s'y placer seulement par la pensée. Les Gouver- » nemens, après avoir achevé des constructions semblables, » devroient les ouvrir avec solennité au public, les présen- » ter entourées de tout l'aspect imposant et sombre dont » elles sont susceptibles, comme un avertissement salutaire, » un frein aux projets dangereux, aux ames foibles prêtes » à se laisser entrainer (1). »

L'aisance généralement répandue dans le Canton de Vaud et surtout dans la partie connue sous le nom de vignoble de la Vaux, donne occasion à Mr. M. de faire sentir à ses lecteurs les avantages d'une prospérité due uniquement aux travaux assidus de l'industrie agricole. « Si pour le malheur » de la Suisse, dit-il, on eût trouvé dans ces lieux une » mine d'or, au lieu d'y rencontrer un sol propre à la » vigne, quelle différence dans l'aspect du pays, les mœurs » des habitans et la destinée même de la contrée! Une » terre inculte, inhabitée, dont toutes les avenues seroient » gardées au loin, de l'avidité, de la défiance, des lois » prohibitives, des fraudes, des jugemens, de pâles ouvriers » s'enfonçant dans les entrailles de la terre. Que de guerres » pour la possession de cette contrée, le but de l'ambition » de tous les conquérans! Mais non, c'est un pays libre » et tranquille, cultivé par les propriétaires qui y trouvent » l'abondance et le bonheur. Du sommet des monts jus- » qu'aux rives du lac les pentes sont couvertes de bandes » d'ouvriers, placées les unes au-dessus des autres jusqu'à » une élévation où elles disparoissent presque à la vue; le

(1) Page 67.

» bruit de la pioche qui ouvre la terre, les chants des fem-
» mes qui retranchent les pampres, retentissent d'étages en
» étages; au moment des vendanges, l'économe du couvent
» de Fribourg vient y recueillir le vin qui portera la joie
» dans le réfectoire; l'administrateur de l'hôpital de Vevey,
» la boisson destinée aux malades; le paysan déjà dans l'ai-
» sance du travail continu de ses pères et d'une vie labo-
» rieuse, voit dans la récolte qui se prépare le moyen d'ac-
» quérir la terrasse qui l'avoisine, long-temps l'objet de ses
» rêves de bonheur (1). »

Nous ne multiplierons pas davantage nos citations, persuadés que celles que nous venons de donner suffiront pour inspirer à nos lecteurs le désir de lire en entier l'ouvrage de Mr. Mallet, et de le suivre dans toutes ses excursions.

---

(1) Page 179.

PAPERS RELATING TO HINDOO WIDOWS, etc. Recueil de toutes les communications reçues de l'Inde depuis le mois de juillet 1821, relativement au brûlement des veuves sur le bûcher de leurs époux. Imprimé par ordre de la Chambre des Communes, le 19 juin 1823.

On a dit des Romains, qu'ils ne faisoient des conquêtes que pour civiliser le monde. On peut le dire de la nation anglaise avec plus de raison. Elle a appliqué le principe de la civilisation et de l'instruction religieuse, chez les Américains sauvages, chez les Hottentots, chez les Indous, chez les Insulaires de la mer du Sud, et même chez les Esquimaux. Il y a à peine un coin de la terre où les Anglais n'aient fait quelques efforts pour porter les arts et les bienfaits de la sociabilité.

Malheureusement il existe chez certains peuples des préjugés tellement enracinés par la superstition et les habitudes d'enfance, que l'instruction religieuse n'a presqu'aucune influence sur eux. Les Indous offrent un exemple de cette obstination rebelle, et après tous les efforts qui ont été faits, il est encore douteux aujourd'hui que le christianisme puisse jamais prendre racine chez ce peuple. Certaines coutumes prennent cependant un caractère moins barbare, et on a remarqué l'année dernière, qu'à l'occasion de la cérémonie cruelle de la procession de l'idole de Jagernaut, il y a eu un moindre nombre que de coutume de ces victimes enthousiastes qui viennent se faire écraser sous les roues du

char de la procession. A d'autres égards, les coutumes demeurent déplorables. L'infanticide se renouvelle tous les jours parmi les Indous, et tous les jours encore, des veuves se brûlent sur le bûcher de leurs maris. Il semble même que cette fureur, loin de céder à l'instruction chrétienne, ait pris dans l'Inde un accroissement nouveau. Les tableaux comparatifs présentés au Parlement, et pour le même nombre de districts, donnent en 1815, trois cent soixante et dix-huit sacrifices pareils; en 1816, quatre cent quarante-deux; en 1817, sept cent sept; et en 1818, huit cent trente-neuf. Cet accroissement dans le cours de quatre années, et pour le même nombre de districts, est vraiment effrayant. En 1819, le nombre des victimes ne fut que de six cent cinquante, mais sur ce total, on en comptoit quatre cent vingt-une dans le seul district de Calcutta. En 1820, le nombre fut de cinq cent quatre-vingt-dix-sept, et les journaux de Calcutta annoncent la continuation de cette horrible coutume.

L'origine de cette superstition se perd dans la nuit des temps. Diodore de Sicile nous dit que la coutume avoit été inventée pour obliger les femmes à soigner leurs maris. L'occasion, dit-il, de cet usage, étoit l'empoisonnement d'un mari par sa femme. Cette explication ne suffit point pour rendre compte de ces sacrifices, dont l'essence est d'être volontaires. Ces femmes ont rarement besoin d'être encouragées et soutenues, et le plus souvent elles se présentent au bûcher avec une fermeté qui a quelque chose d'héroïque. En se sacrifiant, elles sont convaincues qu'elles épargnent à leur mari les tourmens de l'autre vie, quelle qu'ait été leur conduite dans celle-ci.

Mr. Holwell raconte dans ses Mémoires, qu'une veuve indienne que l'on cherchoit à détourner de cette résolution désespérée, mit une main dans un brasier et tint dans l'autre un charbon allumé, sans donner aucun signe de

douleur. Les liens de la maternité sont trop foibles pour retenir ces êtres fanatiques. Une veuve embrasse ses enfans et monte sur le bûcher aussi gaîment que si elle alloit à une fête. Le plus souvent elle porte dans cette occasion la même couronne nuptiale dont elle se paroit le jour de son mariage.

Les lois des Bramines admettant la pluralité des femmes, il arrive souvent qu'à la mort de l'un d'eux, plusieurs femmes se sacrifient. En 1807, un Bramine étant mort à l'âge de quatre-vingt-douze ans, trois de ses douze femmes se brûlèrent pour l'accompagner. L'une d'elles étoit très-âgée, et incapable de marcher; elle se fit porter en palanquin jusqu'au bûcher: et le fils aîné du défunt y mit le feu.

En 1799, un Bramine laissa cent veuves, sur lesquelles vingt-deux se dévouèrent à sa mémoire. Lorsqu'on alluma le bûcher, il n'y avoit encore que trois femmes présentes. Mais le feu fut entretenu pendant trois jours, et dix-neuf autres femmes arrivèrent successivement pour s'y précipiter.

En 1812, un Bramine mourut près de Calcutta. Il avoit eu vingt-cinq femmes, et douze lui survivoient. Toutes se jetèrent dans les flammes de son bûcher, laissant trente enfans orphelins. Enfin un autre Bramine mourut près de Serampore à-peu-près dans le même temps. Il avoit eu plus de quarante femmes, et dix-huit lui survivoient : toutes se brûlèrent sur son bûcher, en laissant après elles plus de quarante enfans. . . .

L'exemple de tous encore le plus révoltant, est celui qui se présenta en 1810. Un prince maratte étant mort à l'âge de quatre-vingts ans, quarante-sept femmes se brûlèrent avec son cadavre. On creusa dans un champ voisin de la ville, une grande fosse circulaire, au milieu de laquelle on éleva le bûcher. A côté de ce bûcher il y avoit un lit de parade où le corps du prince défunt étoit déposé enveloppé

de ses plus riches vêtemens. Après que les Bramines eurent accompli les nombreuses cérémonies en usage dans ces cas-là, on mit le feu au bûcher, et les malheureuses femmes, victimes de cette horrible superstition, s'avancèrent vers le lieu du sacrifice, dans une parure éclatante, la tête ornée de fleurs et de pierreries. Elles firent plusieurs fois le tour du bûcher dont la chaleur se faisoit sentir à une distance considérable. La principale des veuves, tenant dans sa main le poignard du prince défunt, s'adressa à son successeur en lui disant: « Voilà une arme qui a servi au Raja à triompher de ses ennemis. Employez-là au même usage, et que jamais elle ne soit teinte du sang de vos sujets. Gouvernez-les comme un père, à l'exemple de votre prédécesseur, et vous vivrez long-temps heureux, ainsi que lui. Puisqu'il a quitté ce monde, rien ne peut plus m'y retenir, et il ne me reste qu'à le suivre. » Elle remit alors le poignard entre les mains du nouveau Raja qui le prit sans donner aucun signe d'émotion : mais la princesse parut fort agitée. Une de ses femmes, qui étoit chrétienne, l'avoit souvent entretenue de sa religion; et quoiqu'elle n'eût pas renoncé à ses idoles, sa croyance avoit été un peu ébranlée. Elle s'écria avec l'accent d'une profonde douleur. « Hélas! hélas! voilà donc quelle est la fin de toute félicité humaine! » et elle ajouta, avec une expression d'horreur; « Je sais que je me condamne moi-même à l'enfer. » Puis reprenant un air de courage elle se tourna vers le bûcher, et se précipita dans les flammes, en invoquant ses dieux.

La seconde femme en dignité après elle, étoit sœur d'un prince du sang, lequel étoit présent à cet abominable sacrifice. Elle s'avança vers lui, et déposa entre ses mains les joyaux dont elle étoit parée. En la voyant, il fondit en larmes et se jeta à son cou, avec les démonstrations de la plus vive tendresse. Elle demeura inébranlable, et regardoit tour-

à-tour le bûcher et les assistans ; puis
cria ; Chiva ! Chiva ! (c'est le nom de
nités), et se précipita dans les flammes
Les autres l'imitèrent. Quelques-unes
recueillement, et d'autres, tous les syn
siasme frénétique. Une d'entr'elles aya
gardes un Indou nouvellement conver
courut à lui, et se suspendant à son
de la sauver. Le soldat, étourdi de c
poussa la malheureuse, qui dans son
sur le bûcher en poussant des cris affre
immédiatement dans le délire, et mo
après. Quoique toutes ces femmes eus
lues à se sacrifier, il y en eut plusie
manqua, lorsqu'elles se virent dans l'e
auprès du bûcher allumé. Dans leur
des efforts pour sortir de l'enceinte ; mai
soient impitoyablement avec des pieux
lendemain, les os furent rassemblés
jetés à la mer. Un temple fut élevé
horrible scène, et le prince et ses fe
rang des divinités.

Les derniers rapports présentés au Pa
établissemens du Bengale, Fort St. Ge
y trouve une longue liste des veuves
en 1819, 1820 et 1821, leur nom, leur
La plupart laissoient des enfans, don
aux plus proches parens, lesquels do
aux autorités locales des Indous, pour
leur promesse. La police intervient da
le plus souvent sans succès, pour pré

La répétition de ces scènes d'horre
tone si l'on ne faisoit un choix dan

Nous allons rapporter quelques-uns des cas les plus saillans.

Un Bramine mourut loin de ses foyers. Homulea sa veuve, enfant de quatorze ans, fut préparée au supplice du feu. Ses plus proches parens dressèrent le bûcher. Son père séjournoit à quelque distance et ne prit point de part à la chose. Il ne fut pas complètement éclairci par la procédure faite d'office à cette occasion, si la jeune femme avoit eu d'elle-même, le projet de se sacrifier, mais cela parut probable.

Les préparatifs étant achevés, Homulea monta sur le bûcher, et son oncle Sheelol y mit le feu. Ne pouvant plus supporter la douleur, elle s'élança hors des flammes; mais elle fut aussitôt saisie par Sheelol et quelques-uns des assistans, qui la rejetèrent sur le bûcher. Elle s'échappa une seconde fois, dans un état déplorable, et réussit à gagner un ruisseau voisin. Sheelol étendit un drap sur la terre, et lui dit de s'asseoir dessus. Elle s'y refusa en disant qu'elle ne pouvoit pas se résoudre à être sacrifiée. Elle supplia qu'on eût pitié d'elle. Elle promettoit de quitter la famille et d'aller mendier sa subsistance. Son oncle insista et lui jura solennellement que si elle consentoit à se placer dans ce drap, on la transporteroit chez son père. Elle s'y prêta enfin, le drap fut solidement noué. On passa un bambou dans les nœuds, et cette malheureuse fut ainsi transportée, et jetée de nouveau dans le brasier ardent. Le drap ayant été immédiatement consumé, la victime se débattoit encore pour se sauver; alors, à l'instigation de quelques spectateurs, un Musulman qui étoit présent s'approcha assez près pour lui donner le coup de mort avec son sabre.

Il paroît par la procédure qu'environ deux cents personnes

assistèrent à cette scène. Trois individus furent condamnés à mort, et trois autres à une prison perpétuelle.

Voici textuellement, la relation donnée par Mr. Robertson magistrat à Caconado.

« Le 11 octobre 1819, je reçus d'un officier de police, l'avis qu'un simple cultivateur du village de Campavaram, étoit mort dans la nuit du 7; que le lendemain, sa veuve nommée Achana, avoit annoncé le dessein de se brûler avec le cadavre de son mari; que tous les raisonnemens de ses parens, de ses voisins et de lui-même, pour la détourner de ce projet, n'avoient eu aucun effet sur elle, mais qu'elle avoit consenti à retarder la cérémonie jusqu'à ce que j'eusse donné mon consentement. Elle m'envoya dans ce but, un de ses parens; et j'appris de celui-ci qu'elle étoit âgée de onze ans seulement, et qu'elle n'avoit point habité avec son mari. Persuadé qu'une femme si jeune, ne persisteroit pas dans une telle résolution si on lui parloit un langage convenable, je lui envoyai le secrétaire de mon district avec des instructions par écrit, pour l'engager à renoncer à son sacrifice et à retourner chez son père. Cet homme trouva en arrivant au village de Camparavam un très-grand concours de peuple rassemblé, et tous les préparatifs faits pour la cérémonie. La veuve étoit restée auprès du lieu où le corps de son mari avoit été brûlé un jour ou deux auparavant, car dans la caste de Sodra, la veuve n'est pas obligée de se brûler avec le cadavre du défunt pourvû qu'au moment du sacrifice, elle porte sur elle quelque partie des vêtemens de celui-ci. Cette jeune femme avoit lié, autour de son cou, le cordon avec lequel son mari attachoit ses cheveux. Lorsqu'elle eut connoissance de mes ordres, elle en parut attristée, mais sa résolution étoit inébranlable, et mon messager après avoir essayé pendant trois jours des re-

présentations inutiles, revint me rendre compte du peu de succès de sa mission. Achana m'envoya en même temps un de ses parens pour me communiquer sa ferme détermination de ne pas survivre à son mari, et pour me faire observer que mon opposition étoit inutile et cruelle. Avant la réception de ce message, j'avois expédié des lettres adressées à son père, aux gens du village et à elle-même, dans lesquelles j'insistois particulièrement sur son extrême jeunesse. Je concluois par un refus formel de consentir à ce qu'elle demandoit. Ces lettres arrivèrent le 21. Achana résolut alors de ne plus prendre de nourriture, et au bout de deux jours, sa volonté étant toujours la même, les assistans qui étoient venus de toutes parts, prirent sur eux de l'autoriser à consommer le sacrifice. Son courage ne l'abandonna pas un instant. Conformément à l'usage du pays dans le district dont il s'agit, elle répondit trois fois du milieu des flammes à l'appel qui lui fut adressé.

---

## ROMANS.

THE SPAEWIFE. La Magicienne, Histoi
ques d'Ecosse, par l'auteur de Ring
*Londres* 1823.

L'AUTEUR de cet ouvrage est anonym
donné plusieurs romans, qui ont de
mérite. Il appartient à l'école de sir W

Pour l'intelligence du sujet, il est i
peler quelques détails de l'histoire d'Ec

Robert II avoit épousé secrètement,
le trône, Elisabeth Muire, dont il eut
la négligea ensuite, et elle en mourut d
en secondes noces Euphémie de Ross,
après lui avoir donné également des e

A la mort de sa seconde femme
de son injustice envers Elisabeth, et la
fit, en devenant Roi, fut de proclar
son mariage avec elle, et d'appeler à
des fils qu'il en avoit eus. Ce fils, qu
de Robert III, étoit d'un caractère foi
vaise santé.

Il laissa gouverner, en son nom, l
frère. Celui-ci, ambitieux et cruel, p
faire enfermer le fils aîné du Roi, le
son. Robert voulant soustraire à un s
son second fils, résolut de l'envoyer e

ques fut saisi et retenu prisonnier en Angleterre, où il passa plusieurs années.

Le comte d'Athol, fils aîné d'Euphémie Ross, mécontent de se voir exclus de la succession au trône, travailloit secrètement à se faire des créatures. Le duc d'Albany, de son côté, espéroit succéder à son frère; mais les prétentions de tous les deux furent déçues, lorsqu'à la mort de Robert III, les Etats d'Ecosse proclamèrent Roi, sous le nom de Jacques IV, le jeune Stuart, qui étoit toujours prisonnier en Angleterre. Cependant il falloit, pour le racheter, une forte rançon, dont le Régent ne provoqua point la votation par les Etats: à la mort du duc d'Albany, son fils Murdoch devint Régent. Les Princes, fils de ce dernier, élevés avec trop d'indulgence, commirent divers actes violens, qui lassèrent enfin la patience d'un père trop foible, et lui firent prendre la résolution d'assembler les Etats, pour voter la rançon du Roi prisonnier.

Jacques avoit épousé une princesse d'Angleterre. Lorsqu'il vint prendre possession du trône d'Ecosse, il trouva des abus sans nombre, et eut besoin de beaucoup de fermeté. Les ducs d'Albany avoient disposé des biens de la couronne, pour se faire des partisans, et ils avoient pris diverses mesures arbitraires et cruelles. Un des premiers actes d'autorité de Jacques fut de faire arrêter Murdoch et ses fils, pour les mettre en jugement. Quant au comte d'Athol, qui s'étoit tenu loin des affaires, il eut l'adresse de s'insinuer dans les bonnes graces du Roi, et d'obtenir sa faveur. On sait combien la magie jouoit alors un grand rôle. Une magicienne nommée Anniple (the spae-wife) annonce au duc d'Athol, dans un style obscur, qu'il pourroit bien porter une couronne teinte de sang, si cinq personnes perdoient la vie. Le Comte, foible et crédule, a cette prédiction sans cesse présente, et se conduit en conséquence.

L'un des fils de Murdoch, lord Jam
poursuites du Roi, et d'accord avec l'é
fait ses efforts pour soulever les montagn

Pendant que l'évêque de Finlay étoit en
tesse de Ross vint à passer dans le voi
de Ballock. Elle conduisoit la belle Sib
nièce, à Dumbarton, où elle devoit s'e
de Skye, et retourner chez son père.
à lord James Stuart; mais le décret lan
père et ses frères, avoit fait abandonne
riage. Si la Comtesse avoit soupçonné
trouvât alors au château de Ballock, e
autre route. Elle cheminoit en sécurit
nombreuse et bien armée; et lady Sibill
ses femmes. Cette troupe formoit une ca

Cependant le hasard fit que lord Jam
pour la chasse, avec une suite conside
que suivoit la comtesse de Ross. Il m
ses gens; et parvenu sur une hauteur,
que distance, une troupe qui s'avançoit l
Curieux de savoir ce que ce pouvoit
cheval en avant. Mais bientôt, il re
comte de Ross, et la comtesse elle-m
palefroi. Elle avoit rejeté en arrière la
teau, pour respirer plus à l'aise; et au
personne en apparence jeune et légère,
cheval, et voilée de la tête aux pieds,
Elle baissoit tristement la tête; mais s
vemens étoient gracieux; et lord James
un instinct secret que cette personne é
En cet instant il sentit avec plus de for
proscrit. Il comprit que sa disgrâce avoi

que la comtesse de Ross conduisoit sa nièce à ses parens, et qu'il étoit condamné à ne plus la revoir.

Il s'arrêta. Il descendit de cheval; son cœur battoit avec une extrême violence, et il avoit peine à respirer. Jusque-là, le sentiment vif de l'injustice du Roi, l'espoir de réussir dans sa rebellion, et de pouvoir se venger, avoit rempli son âme de passions haineuses, énergiques et tumultueuses; mais la rencontre inopinée de cette cavalcade lui fit comprendre l'étendue de ses pertes, et les conséquences de l'état de proscription où il étoit réduit.

Son premier mouvement avoit été de s'avancer et de se faire connoître; mais sans se rendre compte du motif qui le retenoit, il hésita; il demeura comme pétrifié, tenant la bride de son cheval, et il ne tarda pas à être aperçu par un des écuyers de la Comtesse. Ses gens, de leur côté, voyant s'avancer une troupe à cheval, accoururent à lui, pour être prêts à tout évènement.

La Comtesse, avertie par l'écuyer, s'arrêta, et plaçant sa main au-dessus de ses yeux, pour se garantir du soleil, elle demeura une minute en observation, et immobile. Elle crut comprendre, par l'empressement de la troupe à se réunir vers son chef, qu'il y avoit un projet pour les empêcher de passer. Elle donna ordre à un de ses gens d'aller reconnoître la force et les intentions de cette troupe.

Cependant quelques-uns de ceux qui l'entouroient avoient déjà reconnu le Prince, mais ils n'osoient le dire; et le messager, de retour, craignant l'effet de l'information sur lady Sibilla, rendit compte de son message à voix basse.

La Comtesse fut embarassée, et parut incertaine; mais bientôt elle fit inviter lord James à venir seul à sa rencontre; puis recommandant à lady Sibilla et à ses femmes de ne point bouger, elle s'avança avec deux écuyers aux-

quels elle ordonna de rester à quelqu
eut joint le Prince.

« Quelle est donc votre intention ? 
ne pouvez pas avoir le projet d'enve
cription et la ruine de votre maison ,
que vous prétendiez aimer. La colèr
maison d'Albany n'a pas besoin de no
y garde , Prince ! vous rendrez votre
si vous ajoutez quelque acte de violen
famille. Lady Sibilla a plus de chagri
supporter. Ne venez pas y ajouter enc
jure , Prince , au nom de la Sainte 
Saints. »

« C'est le hasard seul , » lui dit lord 
cette rencontre ; mais ce que vous m
lady Sibilla me décide à vous l'enlev
moi qu'elle a du chagrin : c'est à moi

« Prince , je vous le répète , vous
en plus sur vous la colère du Roi. 
une offense contre lui-même , qu'une
personne du rang de lady Sibilla. D'ai
pas de réussir. J'ai avec moi de braves
point votre troupe. Holà ! à moi ! » s
tournant et élevant la main. Et aussi
et entoura le Prince. Les dames , de
sèrent des cris d'effroi. Elles descendi
pressèrent autour de lady Sibilla , e
pied à terre.

Cependant les gens de la suite de 
chagrin la manœuvre rapide qu'ils n'
et qui faisoit tomber leur maître au p
ils pensèrent que le moyen le plus s

de faire une diversion en fondant sur la troupe des dames. Cela fut aussitôt exécuté.

« Vous jouez gros jeu, Madame, » dit lord James à la Comtesse, « en me surprenant de la sorte; mais enfin je suis votre prisonnier, et vous pouvez disposer de moi. »

« Si je ne connoissois pas vos ruses, milord, je n'aurois pas eu recours à ce moyen; mais j'avoue que je ne peux pas me fier à vous, jusqu'à ce que ma nièce soit en sûreté. Voilà vos gens qui l'entourent, tenez! »

« Il m'est facile de vous rassurer, Madame, » dit lord James en souriant. « Je vais donner ordre qu'on amène les dames auprès de vous. »

» Non, non! je me défie trop de vous, Prince. Je suis responsable de ma nièce envers les Macdonald. Vous êtes proscrit. Je l'envelopperois dans votre disgrâce si je permettois que vous fussiez un seul instant en présence l'un de l'autre. »

« Mais madame, » reprit le Prince, « vous me traitez avec bien de la dureté. Cette rencontre, je le répète, est un accident. Lady Sibilla est malheureuse, dites-vous, de notre disgrâce. Je proteste sur ma parole de chevalier qu'elle ne sauroit souffrir pour moi, autant que je souffre pour elle. C'est maintenant que je sens toute l'étendue de mon malheur!..... Je vous en conjure, Madame, n'abusez pas de votre avantage. Permettez-moi de dire un éternel adieu à celle qui dut être mon épouse. » La Comtesse hésita, puis elle lui dit : « Ferez-vous retirer vos gens?

« Il n'y a pas de doute! » et il demanda qu'on appelât un des hommes de sa suite.

« Quand cet orage sera passé, » dit-il à la Comtesse, « Macdonald ne refusera pas de remplir ses engagemens. »

« La chose est rompue aujourd'hui; et je ne comprends pas ce que vous pouvez avoir à dire à ma nièce. »

« Une

« Une personne comme vous, Madam
beauté et d'admirateurs, pourroit bien l
pas croire que votre intention soit q
adieux au milieu de tout ce monde. »

« Je vous déclare que je ne veux p
Je vous connois : je sais de quoi vous

Un des gens du prince s'étant appro
de faire avancer les dames.

« Non, non, non ! » s'écria la Con
« Je ne veux pas que vos gens s'appro

L'homme s'arrêta indécis et en re
« Allons ! » dit celui-ci, « priez les dam

« Renvoyez tout votre monde. Sans
tranquille. »

« Encore ! eh bien, dites-leur de se
pagna cet ordre d'un coup-d'œil très-sig
la rivière et la colline, comme ressou
fut saisi par la Comtesse qui fit une ex

« Vos terreurs vous font oublier la pr
dit le prince en remontant à cheval, e
près de celui de la Comtesse. Soit hasar
peron du Prince blessa le palefroi, qui
comtesse s'accrocha aux crins ; ses gens
cercle s'ouvrit ; et lord James s'élançar
rivière, eut bientôt gagné l'autre bord. P
le messager qui avoit compris le signe
le bras autour de la taille de lady Sibill
ment devant lui, et partit au galop du

Il seroit difficile de peindre l'étonne
l'effroi, la consternation qui accompag
théâtre. Avant que la Comtesse eût pû

de son cheval, elle se trouva complètement seule sur la route : tous ses gens s'étoient dispersés à la poursuite du Prince et de la belle enlevée.

(Le château de Balloch où Sibilla est conduite, appartenoit au comte de Lennox, père de lady Albany. Lord James ne réussit point à persuader à Sibilla de l'épouser immédiatement : elle se décide à aller intercéder pour lui auprès de la Reine, qui a de l'amitié pour elle. L'évêque de Finlay persuade au Gouverneur de Dumbarton, d'aller lui-même, avec l'élite de sa garnison, enlever le château fortifié de Balloch, et s'emparer de lord James ; mais il fait avertir secrètement celui-ci, que Dumbarton va être dégarni de troupes, et qu'il lui sera facile de prendre la ville, en rassemblant le clan de Lennox. Lord James surprend en effet Dumbarton, mais le Roi qui se défie de quelqu'entreprise arrive à temps, pour sauver la ville. Lord James et l'évêque, n'échappent qu'avec peine.

Sibilla instruite de cet échec se hâte d'aller à la cour, demander grâce pour lord James, auprès de la Reine. Celle-ci l'accueille avec bonté ; mais elle s'efforce inutilement de la détacher de la cause d'un prince proscrit, en lui conseillant d'écouter les vœux de lord Robert Stuart, parent et favori du Roi.

Jaques IV se décide à faire un exemple qui puisse effrayer les rebelles. Il met en jugement les membres de la famille d'Albany, et le comte de Lennox, et il charge le comte d'Athol de présider le tribunal qui doit les juger).

De tous les partisans de la maison d'Albany, Robert Graeme étoit le plus redoutable pour la couronne. Il avoit paru se soumettre au Roi, dans le but d'obtenir sa délivrance de la prison à laquelle il avoit été condamné ; mais il avoit reçu cette grâce avec un redoublement de colère et de haine, contre la personne du Roi ; et il se promettoit bien de lui faire

payer cher l'humiliation qu'il avoit su
leurs beaucoup d'obligations au Régi
Murdoch. Or, quoique le comte Graem
soi, vindicatif et cruel, il estimoit très
qui appartiennent à l'amitié et à la r
il est, disoit-il, du devoir de tout ho
les droits de l'opprimé, il est du c
soutenir envers et contre tous, dan
tort.

Le premier projet qu'il conçut, f
son le jeune lord Walter. Comme
pour sa force et son courage indom
cru qu'une prison ordinaire fût assez
voit enfermé dans la forteresse de l'île
et d'un abord difficile. Les torts de l
nature trop grave pour pouvoir être pa
loit lier sa cause à la cause désespéré
et de cœur, mais perdu de réputati
l'accusoient de pillages sacrilèges ; d
qualité prétendoient en avoir reçu, d
offenses impardonnables ; et l'abbesse
wick avoit écrit à l'évêque de St. An
et ses compagnons avoient fait dans s
pas se raconter.

Cependant l'entreprise d'aborder au
par elle-même, si difficile, indépend
lance sévère, que Graeme fut long-t
projet ; mais plus il y voyoit d'obstacl
il s'y attachoit. Voici finalement com

Il loua, au bac de la Reine, une
disoit-il, à Crail, et de là à St. Andr
et comme le motif d'un vœu de piété
invraisemblable de sa part, il eut soi

fait pendant la détresse de sa prison. Il s'embarqua; le vent étoit bon; et en peu d'heures il approcha de la hauteur d'Inch-Keith. Là, il commença à montrer de l'inquiétude sur la houle de mer; il dit aux matelots qu'aucun homme de bon sens ne pouvoit songer à courir de nuit de tels dangers au milieu des écueils; et il exigea d'eux de se ranger sous le vent de l'île, et d'y jeter l'ancre jusqu'au matin.

Le soleil étoit couché. Une lune de quatre jours traçoit sur la mer une traînée de lumière, avec un léger tremblement de la vague, que Graeme s'obstinoit à appeler un symptôme dangereux d'orage. Enfin, quand la lune eut disparu, et que la nuit fut tout-à-fait noire, il ordonna aux matelots de mettre à la voile. Ils obéirent, et se dirigèrent vers la côte de Fife. Graeme prétendit que leur direction étoit fausse, et qu'ils alloient vers la côte de Lothian. Ils protestèrent qu'ils étoient parfaitement sûrs de leurs points de repère; que les feux de la côte ne leur permettoient pas de se tromper; qu'ils répondoient de tout, etc.; mais plus ils s'obstinoient, plus le chevalier se fâchoit; et il finit par exiger impérieusement qu'ils revinssent au bac de la Reine, ou qu'ils se dirigeassent plus au large. Revenir étoit impossible à cause de la marée et du vent. Les matelots se soumirent donc à cette volonté exigeante, et ils commencèrent à soupçonner que Graeme n'étoit pas dans son bon sens.

Avant l'aube du jour, la chaloupe se trouva fort près de l'île de Bass. Le brisement de la vague contre les rochers et les cris des hirondelles de mer, en avertirent les matelots.

Lorsque Graeme les entendit parler de l'île de Bass, il jeta les hauts cris. « Hélas! que vais-je devenir! » répétoit-il sans cesse. « Dans la prison de Stirling, j'avois du moins

un air pur et une belle vue; mais si
sur cet affreux rocher, je mourrai de
... Tout-à-coup changeant de langa
sir Patrick Haliburton, le gouverneur d
plein de loyauté, et il dit aux matelots:
tout sur moi. Gagnez la partie aborda
résolu de m'en remettre à la généros
lui dirai comment la chose s'est passé
pas: c'est un galant homme.»

Les matelots qui connoissoient la
d'approcher l'île, quand il y avoit un
lui représentèrent le danger auquel ils
posés. Mais Graeme, furieux de leur r
et blessa grièvement l'un d'entr'eux.
crurent décidement fou; ils prirent pe
plièrent la voile, et s'approchèrent à la
murs du château. Là le chevalier Grae
de garde. Il se nomma. Il dit qu'il s
l'ignorance et de l'obstination de ses m
fait fausse route; qu'il étoit dans le pl
qu'il imploroit l'hospitalité de sir Pat
eût réussi à se procurer une autre cha
à Crail; car pour rien au monde, il n
en mer avec des gens qui savoient si

Le gouverneur ne tarda pas à se p
montra au chevalier Graeme une gra
entra dans son embarras. Il l'invita à
tement; mais il l'avertit que sa consi
retenir prisonnier jusqu'à ce qu'il eût
Roi.

« Je sais (dit Graeme) que vous ne
ment. Je me soumets à tout ce que v
nable. D'ailleurs, je dois être à vos yeu

autre; car vous savez que j'ai été prisonnier d'Etat, et vous devez ignorer encore que le Roi m'a fait grâce, puisque mon premier mouvement après être devenu libre a été l'accomplissement d'un vœu. »

Cette apparente franchise gagna le cœur de sir Patrick. « Je vous retiendrai dans l'île (dit-il) parce que je ne puis pas faire autrement; mais vous serez libre comme moi, et je tâcherai de vous faire passer le temps sans ennui, jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles. »

« Vous n'avez donc point de prisonnier à présent. »

« Comment donc! J'ai le prince Walter Stuart. »

« Walter Stuart! » s'écria Graeme d'un air d'étonnement et d'épouvante. « Il n'est pas encore libéré? Je suis bien affligé de ce que vous me dites. Nous sommes proches parens, vous savez..... Mais... c'est égal: il ne faut pas lui dire que je suis ici, entendez-vous? parce qu'il n'est point convenable que je le voie. Ce seroit mal reconnoître les bontés du Roi qui vient de me rendre la liberté, que de voir le Prince, tandis qu'il est en disgrâce. »

« Vous parlez en vrai gentilhomme, sir Robert. Vous avez un juste sentiment de reconnoissance envers le Roi; mais vous comprenez qu'en ma présence, il ne sauroit y avoir d'inconvénient que vous voyez votre parent. Depuis quelques jours il se tourmente, ce jeune Prince. »

« Non, non, décidément, j'insiste pour ne point le voir. Après cela, si vous jugez convenable de lui dire que je suis dans l'île, je crois que vous lui ferez plaisir. Il sera charmé de savoir que le Roi m'a accordé mon pardon. »

Ainsi cheminant ensemble pour monter au château, Graeme gagna la confiance du gouverneur, vieux chevalier, d'honneur sans tache, hospitalier, juste et humain; et qui adoucissoit par tous les moyens possibles le sort de ses prisonniers.

Lorsque sir Patrick eut conduit si
l'appartement qu'il lui destinoit, et
à manger et à boire, il alla trouver
lui raconta par quel singulier accic
d'être poussé sur le rocher de Bass.
faire la conversation avec son hôte. I
mens du temps; et Graeme se fit dé
cernoit la disgrâce de la maison d'A
eût ouï parler que d'une manière trè

« Ma foi! permettez-moi de vous
Patrick, après un silence, « je trouvé
refuser de voir le Prince votre pro
jeune homme est tourmenté depuis
et son frère sont proscrits. Si c'est s
moi, tranquillisez-vous: je ne suis p
malheur de la captivité, des choses
lui ai raconté par quelle étrange ave
ici. »

« Je crois que vous avez eu tort
que je sors de prison tout-à-l'heure:
me sentir si près de lui. »

« Point du tout! au contraire. Il
pensif. Ensuite j'ai vu sa physiono
montré le désir de vous voir. »

« Je suis fâché qu'il l'ait demandé
prudente. Qu'auroit-il donc à me d
siez me transmettre de sa part? Il ne
les dangers qui le menacent, en in
porte-t-il la prison, ce jeune homm
une vie active: il doit être malheur
il est bien moins à plaindre que son
à Carlaverock, sous la garde du ch
dur et le plus insolent des hommes

pendent de lui. Pour Edmonstone, qui commande au château de Stirling, il n'a pas une goutte de bon sang écossais dans les veines. Il nous traitoit comme des bêtes sauvages, en nous renfermant dans des cellules séparées. Aussi je crois que les malédictions et les menaces qu'il a entendues, lui ont ôté l'envie de s'exposer jamais à être rencontré seul.

« Hélas! nous sommes tous plus ou moins enclins à abuser du pouvoir! L'homme est fait ainsi. Mais il est certain qu'il y a quelque chose de vil à ajouter au malheur de ceux qui souffrent: cela répugne aux sentimens d'un vrai chevalier. Quant à moi, je vous dirai que je considère la garde de mes prisonniers comme le moins important de mes devoirs. Ce qui m'est imposé par ma place, c'est d'adoucir, par tous les moyens imaginables, les maux de la captivité. Je suis vraiment affligé, sir Robert, que vous refusiez d'aller voir le Prince. Si vous y répugnez décidément, permettez-moi de le faire venir ici. Qu'il ait au moins la satisfaction de vous voir. Je suis sûr que plus tard vous m'en saurez gré. »

En achevant ces mots, et sans attendre la replique, le Gouverneur frappa des mains. Un officier de la garde entra, et il lui dit: « Allez trouver lord Walter Stuart de ma part, et dites-lui que je le prie de me faire l'honneur de venir me voir. Asseyez-vous donc sir Robert: je ne veux pas que vous vous en alliez. »

A l'ouïe du message, le chevalier Graeme s'étoit levé, et paroissoit vouloir se retirer. Sir Patrick le prit par la main et le conjura de s'asseoir, en lui répétant qu'il prenoit tout sur lui, qu'il n'y avoit ni inconvénient ni danger.

L'officier de garde ayant fait son message, ne tarda pas à ramener le prisonnier, escorté de trois soldats. Le cliquetis des armes annonça leur arrivée. La porte s'ouvrit à deux battans. L'officier entra le premier, portant un flambeau et

fit signe à lord Walter de le suivre. (
majestueuse, marchant avec grâce e
tête haute, et avec une contenance a
en entrant. Les soldats encore dans
presque cachés par son ombre, lai
figures sauvages.

Le Gouverneur se leva pour aller
prisonnier. Le chevalier Graeme en l

Le prince passoit, avec raison, p
hommes de son temps. Son regard é
et il y avoit dans son sourire une
exigeoit l'hommage et trahissoit l'org

Sa poitrine étoit couverte d'une cu
rieusement travaillée d'ornemens d'ar
lions, de griffons et d'autres emblêm
tout de velours vert, doublé de soie j
richement brodée, garnissoit son cou
d'un bonnet relevé par une agraffe (
de pierreries, au travers duquel une
avoit été fixée, en signe de bravoure,
gracieuse.

En s'avançant vers la table, lord V
Graeme un regard expressif. Celui-ci
respectueux et froid. Le Prince tendit
et s'assit à sa droite.

« Haliburton, » lui dit-il, « je ne
noître tout ce que vous faites pour m
que vous me permissiez de voir mo
chevalier Graeme. »

« J'ai été bien affligé, lord Walter, »
j'ai appris que vous étiez encore p
mais j'espère que vous rendez justice

empêché de désirer de vous voir. Sir Patrick a bien voulu prendre tout sur lui. »

» J'en sais bon gré à mon excellent hôte, car c'est ainsi que j'aime à l'appeler, » dit le Prince. « Dites-moi, je vous prie, si vous savez quelque chose de mon père et de mes frères. »

» J'ignore jusqu'à quel point il m'est permis de répondre; mais ceux qui m'entendent pourront témoigner de ma répugnance à parler. »

« Allons, allons! sir Robert, vous êtes trop scrupuleux, » dit le gouverneur; « Vous faites sentir au Prince, plus qu'il ne le faudroit, le malheur d'être prisonnier. Dans mon appartement et à ma table, je ne connois pas de prisonnier; vous êtes mes hôtes, tous deux, et je vous prie de ne point vous gêner. » En achevant ces mots, il fit signe à l'officier de sortir avec ses gens.

Alors Graeme répéta le fond de ce que sir Patrick lui avoit dit sur le Duc et sur lord Alexandre; mais il jeta, tout exprès, une sorte de vague dans son récit.

« Ne savez-vous rien sur mon frère Walter? »

« Rien sur quoi on puisse compter. On répandoit sourdement à Stirling, qu'il étoit occupé à soulever les vassaux de votre ayeul. Mais tout cela est fort incertain. D'ailleurs à quoi cela serviroit-il? »

« Comment donc! à quoi cela serviroit! » s'écria le Prince. « Si l'ancien esprit de nos Barons d'Ecosse n'est pas éteint, ils apprendront bientôt à ce Roi des chartes et des statuts, ce qu'il risque en traitant comme des valets les premiers Seigneurs du pays. Ah! pourquoi suis-je retenu captif, pendant que mon frère fait preuve de constance et de courage! »

« Je ne puis pas, milord, écouter de pareilles professions de révolte dans votre bouche; et sir Patrick me rendra justice: j'ai fait de mon mieux pour l'éviter. »

« En effet, milord, » dit sir Patrick au prisonnier, « c'est certainement trop fort ce que vous dites-là. »

Le son d'une cloche interrompit la conversation. Le Gouverneur se leva, en disant : « C'est une barque qu'on signale. Je vous quitte pour quelques instans. »

« Non, non! » s'écria Graeme en se levant. « Je ne dois pas rester seul avec le Prince : ce seroit trop dangereux pour tous trois. »

« Quant à moi j'en cours le risque, » dit sir Patrick en riant. « Mais vous êtes scrupuleux au-delà de toute mesure. Je compte sur votre honneur, qu'est-ce que je risque? » En achevant ces mots, il sortit précipitamment. »

Dès qu'ils furent seuls, le Prince se jeta dans les bras du Chevalier. « Ne perdons point de temps, » dit celui-ci : « il faut agir et très-promptement. Demain il viendra des ordres pour m'ôter d'ici. »

« Je ne vois, » dit le Prince, « aucun moyen de me sauver. »

Graeme alloit répondre, lorsque des voix se firent entendre près de la porte. Chacun des deux reprit sa place, et affecta un profond silence. La porte s'ouvrit. Un messager d'Etat parut, et le Gouverneur marchoit après lui, pâle et agité, tenant à la main l'ordre de remettre le Prince entre les mains du messager pour être conduit à Stirling, et y être mis en jugement.

Walter et Graeme ne furent point effrayés de cet ordre, et ils échangèrent un coup-d'œil de satisfaction. L'un et l'autre entrevirent à l'instant la probabilité d'échapper en route; cependant la réflexion fit bientôt comprendre à Graeme qu'il alloit rester prisonnier au château, et qu'il ne pourroit point concourir à la délivrance du Prince.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cependant la veille du jour fixé pour le jugement, la Reine étoit assise dans son appartement, entourée de ses femmes. Toutes s'empressoient également à distraire lady Sibilla de la mortelle inquiétude qui la poursuivoit, concernant le sort des accusés.

Lord Stuart entra précipitamment chez la Reine. Il apportoit la nouvelle de la condamnation de lord Walter, à Stirling. Il ne s'aperçut point que lady Sibilla étoit dans la chambre. Il rendit compte de son message sans précautions, et raconta que l'exécution du Prince avoit eu lieu immédiatement, à l'extrême consternation du peuple.

Sibilla eut à peine entendu quelques mots, qu'elle tomba évanouïe, en poussant un cri. Les secours lui furent prodigués. Elle revint à elle, et demanda avec anxiété ce qu'on feroit des autres prisonniers.

Stuart désolé d'être la cause de l'état où il la voyoit, répondit en hésitant qu'ils devoient être jugés le lendemain.

» Ils sont perdus ! » s'écria-t-elle. « Puisqu'il n'y a point eu de grâce pour Walter, ils sont perdus ! » En disant ces mots, elle fit un effort pour se lever, et elle sortit précipitamment de la chambre.

La Reine qui étoit fort émue de sa douleur, la suivit avec inquiétude, et tâcha de lui donner des paroles de consolation.

Sibilla ne l'écoutoit pas. « Cela est trop horrible ! » s'écria-t-elle tout-à-coup : « je veux aller trouver le Roi ! Il n'y a aucune justice qui exige de sacrifier toute une famille. J'ai imploré l'intercession de Votre Majesté inutilement. Je veux parler au Roi un autre langage. Je veux partir tout-à-l'heure pour Stirling. »

La Reine fut extrêmement surprise de l'accent que lady Sibilla donna à ces paroles. Il n'y avoit ni douleur ni découragement dans son ton et dans sa physionomie. Elle

avoit quelque chose de majestueux, cidé dans l'expression, qui imposoit à cesse.

« Je ne veux point m'opposer à vo Sibilla, » lui dit la Reine; « mais je présenter que c'est une démarche bien sonne de votre âge, et que peut-êtr si fortement pour la maison d'Albany votre père. »

« Madame, » répondit-elle, « c'est que de vouer à l'échaffaud toute une lustres. Et ne suis-je pas associée à respectable de tous les liens? le ciel approuvé l'affection qui m'unit à cett été encouragée à nourrir ce sentiment de fille et de sœur pour les augustes irrésistiblement entraînée à essayer de truction qui les menace. Mes efforts être; mais il n'y a que moi qui ose et j'y suis résolue. »

La Reine touchée de ce dévoueme lui faire des objections, et elle donna à Stuart, et à des gentils-hommes de pagner jusqu'à Stirling.

Sibilla, avec son escorte, marcha la matinée étoit avancée quand elle cour de justice s'assembloit, et le Roi Elle descendit de cheval en dehors de elle entra dans le palais, et s'ache vers l'appartement du Roi. Elle renc qui s'y rendoit pour accompagner du tribunal. Le Comte fut si étonn et échevelée, s'appuyant sur le bras

muet, quand elle lui demanda de l'introduire auprès du Roi.

Voyant qu'il ne répondoit pas, elle lui dit : « Je ne puis croire que le Comte d'Athol approuve que l'on immole ainsi ses illustres parens ! Avant qu'on renouvelle cette œuvre de sang, je demande avec instance d'être admise en présence du Roi. Votre honneur, comte d'Athol, est compromis dans cette horrible procédure. On ne manquera pas de dire qu'un vil intérêt a inspiré vos conseils. »

Le Comte prit un air sombre, et lui dit: « Certes, il est étrange, lady Sibilla, de voir une personne de votre âge prétendre opposer son avis à la sagesse du Roi. Ce qu'il fait, il a de bonnes raisons pour le faire. Et pour ce qui me regarde, je vous prie, milady, de ne point vous en mêler. Votre père n'est sûrement pas instruit de votre démarche. Je doute beaucoup qu'il approuvât cette audace chez sa fille. »

« Répondez pour votre conscience, et je réponds pour mon père. Mais je ne suis pas venue ici pour cette discussion. Je vous demande encore de m'introduire auprès du Roi. »

« Je le ferois, je vous assure, et de bon cœur, si je n'étois parfaitement sûr que c'est inutile. Le Roi est décidé. Il veut que la justice ait son cours. Nous l'indisposerions inutilement contre vous et contre moi. »

Sibilla découragée, baissa la tête; et Stuart lui dit: « Prenez courage, Madame ! Peut-être les choses n'iront-elles pas si mal aujourd'hui qu'hier. Laissons prononcer le jugement; et ensuite vous pourrez intercéder auprès du Roi. »

Elle jeta sur lui un regard de mépris; mais elle se repentit aussitôt, et essaya de sourire. Puis elle dit: « J'ai fait le vœu de parler au Roi. Jusqu'à ce qu'il m'ait refusé lui-même, je ne croirai point qu'il soit inexorable; c'est mon devoir de lui parler. »

« Votre devoir ! » s'écria le Comte.

« Oui, mon devoir. Je suis fiancé vous le savez. Son père est mon pè frère. Jusqu'à ce que j'aie fait tout pouvoir pour écarter ces malheurs, n'avoir pas rempli mes devoirs de sœ Lord Walter n'a-t-il pas déjà été sacr tice du Roi ne seroit-elle pas satisfait plie, milord ! au nom de ce que vou accordez-moi la faveur que je vous je parle au Roi. Ne refusez pas la fi qui vous implore dans sa détresse ! C' reviendra jamais. Ne la refusez pas

« Je me joins à milady, » reprit St milord, de lui accorder cette grâce. V ardeur elle le désire. Si elle ne réu moins la consolation d'avoir fait tou pouvoir. Son courage mérite tout vo

« Que parlez-vous de courage ? » levée sur mes amis, et j'hésiterois à lord Athol ! pourquoi vous déclarez- pourra croire que vous êtes sans inté Si l'on sacrifie toute la famille d'All du trône ? Pourquoi pâlissez-vous, juste horreur de cette imputation ? ou quelque chose à vous reprocher ? »

« Elle est dans le délire, » dit l n'ai pas le temps de l'écouter. » Et il elle le retint par son vêtement.

« Non, » s'écria-t-elle, « vous ainsi ! Si je suis dans le délire, m vous offenser. Je ne m'en tiens poin qui coule dans mes veines m'inspire vérer. Je veux voir le Roi. »

Pendant qu'elle parloit ainsi avec feu, les hérauts, le bâton à la main, et les Lords de la chambre parurent, annonçant que le Roi sortoit de son appartement pour aller présider le tribunal. Le comte de Ross suivoit les Lords de la chambre, et portoit le sceptre. Le comte d'Angus venoit ensuite, chargé de la couronne. Le Roi parut après, à quelque distance. Deux pages portoient la queue du manteau royal.

Lorsque Sibilla vit le comte de Ross, qui étoit son oncle, elle fit deux pas en arrière; mais son courage surmonta bientôt ce mouvement d'embarras. Elle recueillit ses forces; et lorsqu'il passa devant elle et la regarda avec surprise, elle n'eut pas l'air de le connoître, et parut tellement absorbée qu'elle ne sembloit pas voir l'appareil brillant de la cour. C'étoit sur le Roi qu'elle fixoit avidement ses regards; et aussitôt qu'il fut à portée, elle se précipita à ses pieds, d'un mouvement si brusque, qu'il s'arrêta étonné et recula d'un pas. Il prit d'abord un visage sévère; puis devinant l'objet de sa requête, il eut pitié d'elle. Il lui tendit la main, pour la relever, et dit à lord Athol. «Je confie ma cousine à vos bons soins. Quand l'affaire qui nous occupe sera terminée, j'écouterai ce qu'elle a à me dire.»

En même temps il présentoit la main de Sibilla au comte d'Athol; mais elle ne lâcha point le bras du Roi; et elle s'écria, en sanglottant: «Il sera trop tard! Hélas! il sera trop tard! Je supplie Votre Majesté de m'entendre!»

«Je sais ce que vous voulez me demander,» lui dit-il; «mais le cours de la justice ne sauroit être suspendu. Les sollicitations et les affections ne peuvent trouver place dans une affaire si grave. J'ai pour vous beaucoup d'estime, Sibilla. J'apprécie la noblesse de vos motifs, et je m'intéresse à votre sort; mais jusqu'à ce que le jury ait prononcé, je ne peux pas écouter votre demande en grâce.»

«Je

« Je ne demande pas grâce, » s'é
mence, « je demande justice. Si Votr
elle sera accusée de cruauté. Les acc
peut-être; mais leur supplice servira-t-i
résulté aucun bien, ce n'est plus jus
Le sang de cette illustre maison n'a-t-
torts de quelques-uns de ses membres!

Le Roi écoutoit avec étonnement ce
il s'attendoit à d'humbles supplications,
ému, et elle ajouta d'une voix touch

« Que Votre Majesté daigne se souv
de Lennox paroîtra devant elle, qu'il
quatre-vingts ans. Quels que puissent
suspend encore l'appel à son dernie
laisse le temps de se repentir. »

Le Roi garda le silence, et se mor
trompettes ayant fait retentir au dehor
verture de la séance, il fut rappelé
devoir de souverain. Il appuya sa m
en inclinant un peu la tête vers la s
mit en marche, d'un air triste.

La séance commença, et lady Sib
une chambre haute du palais, avec ses
ordre de ne laisser entrer personne.
aux plus cruelles appréhensions, mais
le silence, et faisant signe alternativem
descendre, pour s'informer de ce qui
de justice. L'une rapportoit qu'on avoi
tre que les témoins étoient gagnés; u
le visage inondé de larmes, et incapa
parole. La journée entière se passa d
alternatives.

Le soleil étoit couché, et le jour baissoit, lorsque tout-à-coup un bruit sourd se fit entendre, comme d'une multitude en mouvement, puis les trompettes sonnèrent, pour annoncer que le Roi rentroit dans ses appartemens.

Sibilla courut alors vers la porte; mais bientôt, retenue par un sinistre pressentiment, elle s'arrêta et parut prête à s'évanouir. Ses femmes vinrent à son secours; mais elle leur fit signe de la main qu'elle n'avoit pas besoin d'elles. Celles-ci comprirent, alors, qu'elle désiroit savoir l'issue du jugement, et qu'elle n'avoit pas le courage de sortir. Elles descendirent toutes ensemble, et ne revinrent pas.

Il étoit nuit. Sibilla n'entendoit d'autre bruit que le murmure solennel de la multitude, pressée autour du palais. Elle s'assit dans la partie la plus sombre de la chambre. Tourmentée du désir de savoir l'issue du jugement, elle étoit pourtant fixée sur son siège, comme par une force magique; ainsi que dans de mauvais rêves, on éprouve le tourment d'une impuissante volonté. En proie aux agitations les plus cruelles, elle demeuroit immobile, semblable à une statue sur un tombeau.

Tout-à-coup, elle entendit un bruit qui ressembloit à un coup de vent dans une forêt. C'étoit un mouvement subit de la foule rassemblée autour de l'édifice. En même temps la lueur des torches éclaira le plafond de sa chambre. Un murmure confus de voix se mêloit au retentissement des pas d'une troupe en marche. Le son funèbre d'une cloche se fit entendre, et Sibilla se leva précipitamment, pour courir à la croisée. Elle ne put rien discerner nettement. Les armes brilloient au milieu d'un mouvement tumultueux, et de temps en temps, elle distinguoit à la lueur des torches, des visages dont l'expression étoit effrayante. Elle voyoit une marche progressive de toute cette masse de trou-

pes et de spectateurs : on auroit di
fleuve, dans l'ombre de la nuit.

Bientôt elle aperçut une figure red
paroissoit éviter : c'étoit un homme d'u
dont les bras étoient nus, et qui po
hache dont l'acier brillait à la lun
Après ce personnage marchoit un jeu
noble et hautain. Elle le reconnut
Les spectateurs paroissoient le rega
Quelques pas derrière lui, marchoit
puyant sur le bras d'un évêque. Bie
missement sourd, qui sembloit arrach
se fit entendre. Les gardes détournoie
soient ne pouvoir soutenir cette vue.
nut le vieux comte de Lennox portan
tremblantes mains, et aidé par un p
pas chancelans. Sibilla se tordit les m
exclamation d'horreur. Elle s'assit d
quet, et bientôt son visage fut inondé d

Quand cet orage de la douleur fut
la fenêtre et l'ouvrit, pour mieux en
parvint à son oreille. Un murmure sou
la multitude qui étoit en dehors de l'
silence menaçant succéda; puis un
tendre. Une plainte douloureuse s'éle
et les échos des rochers de la vallée
rent cette plainte lugubre. Alors un
un ordre ou une exhortation. Sibilla
paroles, et aucune acclamation ne su

La cloche sonna et il se fit un
on entendit un coup violent, sembl
proclamation succéda.

Enfin, la cloche sonna pour la troisième fois, et pour la troisième fois, le coup de la hache de mort se fit entendre; mais quand la voix de l'exécuteur s'éleva pour répéter la proclamation, un cri de douleur déchirant et universel s'éleva de la foule. Les forces de Sibilla étoient à bout, et elle tomba sans connoissance.

(*La suite au prochain Cahier.*)

# TABLE DES AR

DU

## VINGT-CINQUIÈMI

De la division, intitulée : 1

### Philosophie relig



### Morale religie



### Education.



### Philosophie pra



### Histoire.

## LITTÉRATURE ROMAINE.



## VOYAGES.



## VARIÉTÉS.



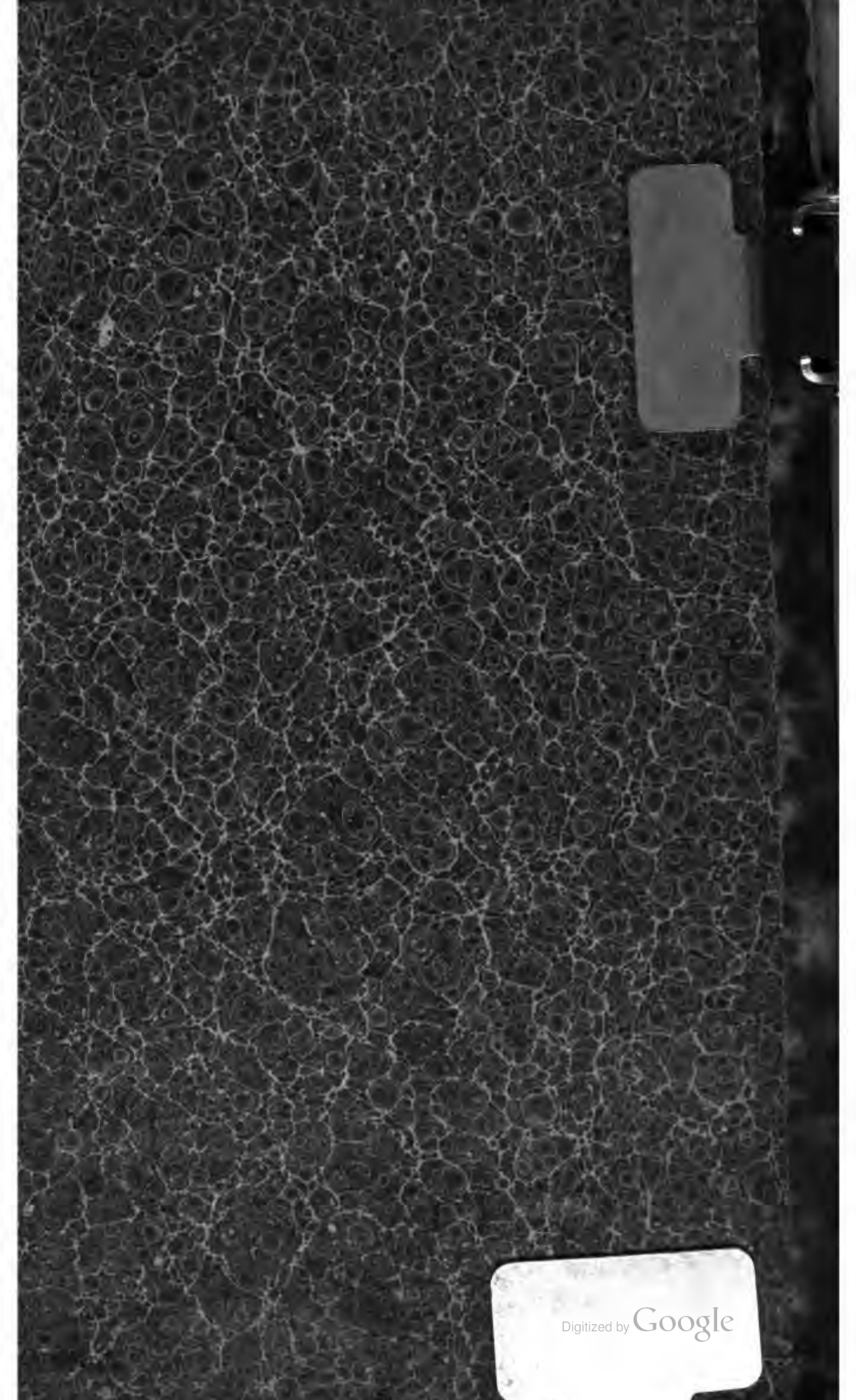
## ROMANS.

CORRESPONDA



*Fin de la Table des Articles conte*
*volume de la partie intitu*




Digitized by Google

